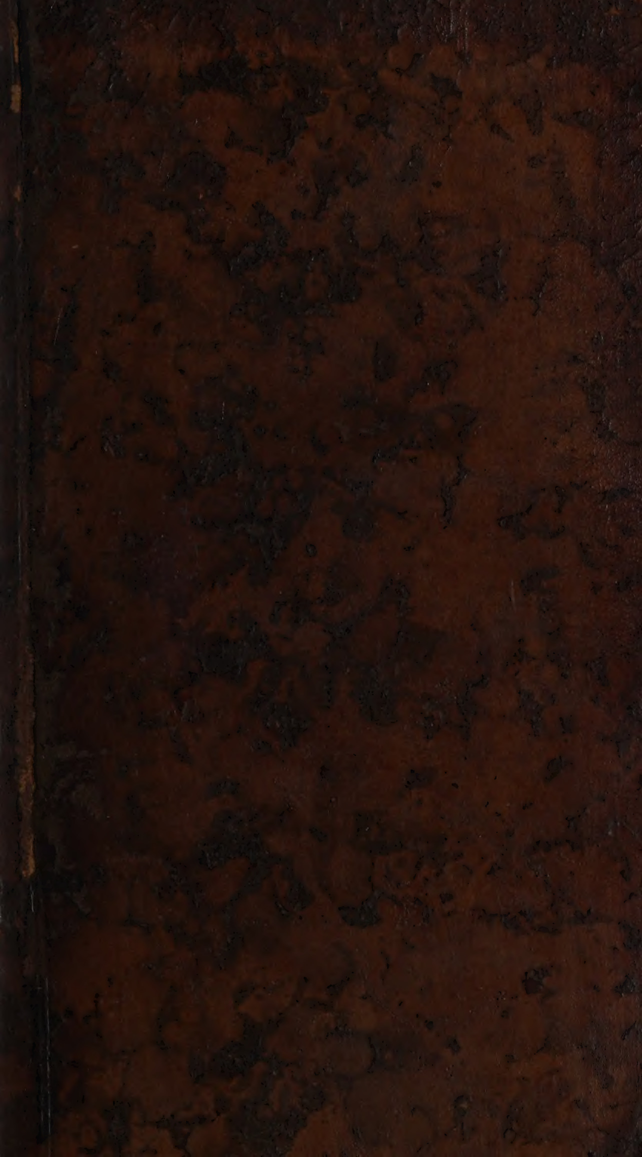



2. 6. 286

J. J. Akerman.

LUCRECE,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

TOME II.

LUCRECE,

TRADUCTION NOUVELLE, AVEC DES NOTES,

Par M. L* G**.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez BLEUET, Libraire, ſur le Pont Saint-Michel.

M. DCC. LXVIII.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

SUJET
DU
QUATRIEME LIVRE.

Ce quatrieme Livre n'eſt qu'une continuation du troiſieme. Le Poëte tâche d'expliquer la maniere dont les objets extérieurs agiſſent ſur l'ame, par le canal des ſens. Nos ſenſations ſont produites (ſuivant lui) par des corpuſcules inviſibles, répandus dans l'atmoſphere, qui, en s'introduiſant dans les divers conduits de nos corps, affectent diverſement nos ames. Ces ſimulacres *ſe diviſent en différentes claſſes. Les uns ſont envoyés par les corps mêmes, & ſont des émanations, ou de la ſurface, ou de l'intérieur des ob-*

jets : les autres ſe forment dans l'air : d'autres ne ſont qu'un mélange des uns & des autres, que le hazard réunit ſouvent dans l'atmoſphere. Tous ces ſimulacres *ſont d'une fineſſe & d'une ſubtilité inconcevable, & doués par conſéquent d'une très-grande vîteſſe. D'après cette notion préliminaire des* ſimulacres, *le Poëte croit pouvoir expliquer d'une maniere ſatisfaiſante tout le méchaniſme des* ſenſations *& des* idées.

1°. *La* viſion *eſt produite par des* ſimulacres *émanés de la ſurface même des corps ; qui nous font juger non-ſeulement de la couleur, de la grandeur & de la figure des objets ; mais encore de leur diſtance, de leur mouvement, &c... Il eſt vrai*

que ſouvent les jugemens que nous proférons à la ſuite de ces perceptions ſont faux ; mais l'erreur ne vient jamais de l'organe qui ne rapporte que la ſenſation préciſe qu'il éprouve, mais de la précipitation de l'ame, qui ſe hâte toujours d'ajouter de ſon propre fonds quelque choſe à leur rapport. D'où il conclud que les ſens ſont des guides infaillibles, les ſeuls juges de la vérité.

2°. *La ſenſation du* ſon *eſt excitée par des corpuſcules détachés des corps, qui viennent frapper l'organe de l'ouie. Quand ces élémens ſont façonnés par la langue & le palais, ils forment des* paroles ; *quand ils ſont répercutés par des corps ſolides, tels que les rochers, &c. ils forment des* échos.

3°. *La* saveur *est produite par les sucs que la trituration exprime des alimens, & qui s'introduisent dans les pores du palais. Si les mêmes alimens ne produisent pas les mêmes sensations sur des animaux de différente espece, ou sur les mêmes animaux placés dans des circonstances différentes, cette variété tient à la fois, & à l'organisation même des animaux, & à la structure des molécules de l'action desquelles résultent les saveurs.*

4°. Les odeurs, *qui sont des corpuscules émanés de l'intérieur des corps, & dont par conséquent la marche doit être lente & tardive, ne sont pas non plus également analogues à tous les organes; il faut dire la même chose des simulacres de la vue, & des élémens du son.*

Il n'y a que ces quatre eſpeces de ſenſations qui ſoient excitées par des émanations ; car pour le tou-cher *il eſt produit par l'impreſſion immédiate des objets.*

Quant aux idées *de l'ame, Lucrece prétend qu'elle les doit aux* ſimulacres *dont l'atmoſphere eſt ſans ceſſe rempli, ſimulacres dont le tiſſu eſt ſi délié, qu'ils s'inſinuent dans tous les pores de nos corps, & dont la ſucceſſion & la combinaiſon ſont ſi rapides, qu'il croit pouvoir expliquer par leur moyen cette foule d'idées qui aſſiégent nos ames à chaque inſtant, ces images chimériques de* Centaures, *de* Scilles, *&c. & les autres illuſions de ce genre qui nous trompent la nuit comme le jour.*

Après cette théorie des ſenſations *& des* idées, *le Poëte entre dans quelques détails relatifs à cette doctrine* ; 1°. *il combat les* cauſes finales, *en s'efforçant de prouver que nos organes n'ont pas été faits en vue de nos beſoins, mais que les hommes en ont uſé, parce qu'ils les ont trouvés faits ; 2°. il explique pourquoi le beſoin de boire & de manger eſt naturel à tous les animaux ; 3°. comment l'ame, cette ſubſtance ſi déliée peut mouvoir une maſſe auſſi peſante que nos corps ; 4°. par quel méchaniſme le ſommeil vient à bout d'engourdir toutes les facultés de l'ame & du corps, & d'où viennent les ſonges dont il eſt ſouvent accompagné. A l'occaſion des ſonges, il traite enſuite de l'amour, dont il croit, comme M. de*

*Buffon, qu'il n'y a de bon que le physique, & contre lequel il avertit les hommes de se mettre en garde, par les peintures éloquentes qu'il fait du malheur des amans. Enfin il termine ce morceau & le livre entier par une espece de traité anatomique & physique sur la gé-*nération.

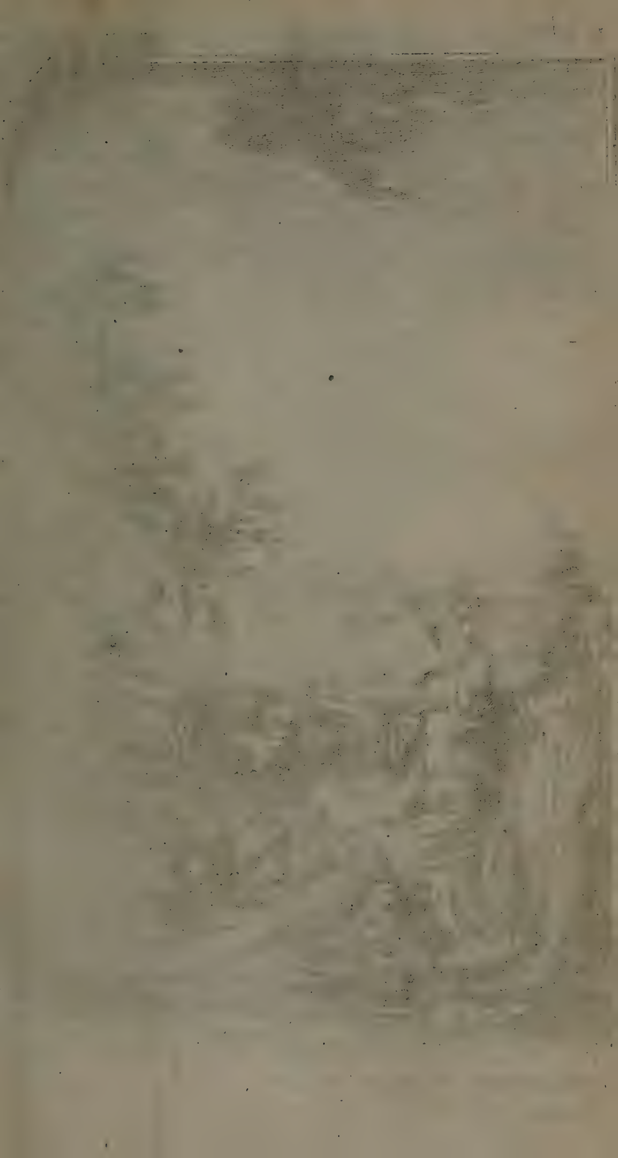




TITI
LUCRETII CARI
DE
Rerum Natura.

LIBER QUARTUS.

AVIA Pieridum peragro loca, nullius antè
Trita ſolo; juvat integros accedere fontes
Atque haurire; juvatque novos decerpere flores,
Inſignemque meo capiti petere indè coronam,
Undè priùs nulli velârint tempora Muſæ:
Primùm quòd magnis doceo de rebus, & arctis
Relligionum animos nodis exſolvere pergo;
Deinde quòd obſcurâ de re tam lucida pango
Carmina, Muſæo contingens cuncta lepore;
Id quoque enim non ab nullâ ratione videtur.
Nam veluti pueris abſinthia tetra medentes



L. IV.



H. Gravelot inven. *Binet Sculp.*

Sed fugitare decet simulacra, et pabula amoris absterrere sibi. *L. 4. V. 1057*



LUCRECE, DE LA NATURE DES CHOSES.

LIVRE QUATRIEME.

Ce sont les lieux les moins fréquentés du Pinde que je me plais à parcourir : je n'y rencontre aucun veſtige qui guide mes pas ; j'aime à puiſer dans des ſources inconnues : j'aime à cueillir des fleurs nouvelles, & à ceindre ma tête d'une couronne brillante, dont les Muſes n'ont encore paré le front d'aucun Poëte. D'abord parce que j'enſeigne aux hommes des vérités importantes, & que j'affranchis leurs eſprits du joug de la ſuperſtition ; enſuite parce que je répands la lumiere ſur les matieres les plus obſcures, & les fleurs de la poéſie ſur les épines d'une philoſophie aride. Et n'ai-je pas raiſon

Cùm dare conantur, priùs oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
Ut puerorum ætas improvida ludificetur
Labrorum tenus; interea perpotet amarum
Absinthi laticem, deceptaque non capiatur,
Sed potiùs tali tactu recreata valescat:
Sic ego nunc, quoniam hæc ratio plerumque videtur
Tristior esse, quibus non est tractata; retroque
Volgus abhorret ab hâc; volui tibi, suaviloquenti,
Carmine Pierio, rationem exponere nostram,
Et quasi Musæo dulci contingere melle;
Si tibi fortè animum tali ratione tenere
Versibus in nostris possem; dum perspicis omnem
Naturam rerum, ac persentis utilitatem.

Sed quoniam docui, cunctarum exordia rerum
Qualia sint, & quàm variis distantia formis
Sponte suâ volitent æterno percita motu,
Quoque modo possint res ex his quæque creari;
Atque animi quoniam docui natura quid esset,
Et quibus è rebus cum corpore compta vigeret,
Quove modo distracta rediret in ordia prima;

d'imiter ces Médecins habiles, qui pour engager les enfans à boire l'abſynthe ſalutaire, dorent d'un miel pur les bords de la coupe, afin que leurs levres ſéduites par cette douceur trompeuſe avalent ſans défiance le breuvage amer ; innocente trahiſon qui rend à leurs jeunes membres la vigueur de la ſanté ? De même cette philoſophie que je traite paraiſſant triſte & auſtere à ceux pour qui elle eſt nouvelle, & rebutante pour le commun des hommes, j'ai choiſi le langage des Muſes pour vous expoſer ma doctrine; j'ai tâché de l'adoucir avec le miel de la poéſie; afin que vous ſoyez retenu par les charmes de l'harmonie, juſqu'à ce que votre eſprit ait puiſé dans mes vers la connaiſſance de la nature, & ſe ſoit pénétré de l'utilité de cette étude.

Juſqu'ici, Memmius, je vous ai fait connaître les qualités des atomes, & la diverſité de leurs figures. Vous ſçavez comment ces élémens de toutes choſes, par une tendance qui leur eſt propre, volent de toute éternité dans l'eſpace, & comment tous les êtres peuvent réſulter de leurs combinaiſons. Vous n'ignorez plus la nature de l'ame, les principes qui lui donnent ſon exiſtence & ſon activité quand elle eſt unie au corps, & la maniere dont après ſa ſéparation elle ſe réſout en ſes principes élémentaires.

Nunc agere incipiam tibi (quod vehementer ad has res
Attinet) esse ea, quæ rerum *simulacra* vocamus,
Quæ quasi *membranæ* summo de corpore rerum
Dereptæ volitant ultro citroque per auras;
Atque eadem nobis vigilantibus obvia mentes
Terrificant, atque in somnis, cùm sæpe figuras
Contuimur miras, simulacraque luce carentum,
Quæ nos horrificè languentes sæpe sopore
Excierunt; ne fortè animas Acherunte reamur
Effugere, aut umbras inter vivos volitare;
Neve aliquid nostri post mortem posse relinqui,
Cúm corpus simul atque animi natura perempta,
In sua discessum dederint primordia quæque.

Dico igitur, rerum *effigias* tenuesque *figuras*
Mittier ab rebus, summo de corpore earum,
Quæ quasi *membrana*, vel *cortex* nominitanda est;
Quòd speciem, ac formam similem gerit ejus imago,
Quojuscunque cluet de corpore fusa vagari.

Id licet hinc quamvis hebeti cognoscere corde:
Principio quoniam mittunt in rebus apertis
Corpora res multæ, partim diffusa solutè

Traitons maintenant un ſujet étroitement lié aux vérités précédentes. Apprenez qu'il exiſte des êtres auxquels je donne le nom de *ſimulacres ;* des eſpeces de *membranes* détachées de la ſurface des corps, qui, en voltigeant au hazard dans l'atmoſphere, effraient nos eſprits le jour comme la nuit, & leur préſentent ces figures monſtrueuſes, ces ſpectres, ces phantômes, dont l'apparition nous arrache ſouvent au ſommeil ; qu'ainſi nous ne devons pas croire que ce ſoit des ames fugitives qui abandonnent les rives de l'Achéron, des ombres qui viennent errer parmi les vivans : ni que la mort puiſſe laiſſer ſubſiſter quelque partie de notre être, quand le corps & l'ame une fois ſéparés, ont été rendus l'un & l'autre à leurs élémens.

Je dis donc que de la ſurface de tous les corps émanent des *effigies*, des *figures* déliées, auxquelles conviennent les noms de *membrane* ou d'*écorce*, parce qu'elles ont la même apparence & la même forme que les corps dont elles s'échappent pour ſe répandre dans les airs.

L'eſprit le moins pénétrant peut ſe convaincre de leur exiſtence, puiſqu'il y a un grand nombre de corps dont les émanations ſont ſenſibles à l'œil. Dans les uns, ce ſont des parties détachées

Robora ceu fumum mittunt, ignesque vaporem;
Et partim contexta magis condensaque, ut olim
Cùm veteres ponunt tunicas æstate cicadæ,
Et vituli cùm membranas de corpore summo
Nascentes mittunt, & item cùm lubrica serpens
Exuit in spinis vestem; nam sæpe videmus
Illorum spoliis vepres volitantibus auctas:
Hæc quoniam fiunt, tenuis quoque debet *imago*
Ab rebus mitti, summo de corpore earum:
Nam cur illa cadant magis, ab rebusque recedant,
Quàm quæ tenuia sunt, hiscendi est nulla potestas;
Præsertim cùm sint in summis corpora rebus
Multa minuta, jaci quæ possint ordine eodem
Quo fuerint, veterem & formæ servare figuram,
Et multò citiùs, quantò minùs endopediri
Pauca queunt, & sunt in primâ fronte locata.

Nam certè jaci atque emergere multa videmus,
Non solùm ex alto penitùsque, ut diximus antè,
Verùm de summis ipsum quoque sæpe colorem;
Et volgò faciunt id lutea russaque vela
Et ferrugina, cùm magnis intenta theatris
Per malos volgata, trabesque trementia flutant:
Namque ibi consessum caveaï subter, & omnem
Scenaï speciem, patrum matrumque Deorumque

qui ſe répandent en tout ſens, comme la fumée qui ſort du bois, & la chaleur qui s'élance du feu. Dans les autres, c'eſt un tiſſu ourdi & ſerré, comme la vieille robe que la cigale dépoſe pendant l'été, la membrane dont le veau naiſſant ſe débarraſſe, & la dépouille du ſerpent que nous voyons ſouvent flotter ſur les buiſſons. Ces exemples vous prouvent que la ſurface de tous les corps doit envoyer de pareilles *images*, quoique plus ſubtiles; car il eſt impoſſible d'expliquer pourquoi ces effigies groſſieres auraient plutôt lieu que celles dont la ténuité nous échappe: Sur-tout la ſuperficie de tous les corps étant garnie d'une multitude de corpuſcules imperceptibles, qui peuvent ſe détacher, ſans perdre leur ordre & leur forme primitive, & s'élancer avec d'autant plus de rapidité, qu'ils ont moins d'obſtacles à vaincre, déliés comme ils ſont, & placés à la ſurface.

En effet nous voyons un grand nombre de particules ſe détacher non-ſeulement de l'intérieur des corps, mais de leur ſurface même, comme les couleurs. C'eſt l'effet que produiſent ces voiles jaunes, rouges & noirs, ſuſpendus par des poutres aux colonnes de nos théatres, & flottans au gré de l'air dans leur vaſte enceinte; l'éclat de ces voiles ſe réfléchit ſur tous les Spectateurs. la Scene en eſt frappée. Les Sénateurs, les Dames, les

Inficiunt, coguntque ſuo fluitare colore ;
Et quantò circum magè ſunt incluſa theatri
Mœnia, tam magis hæc intùs perfuſa lepore
Omnia conrident, conreptâ luce diei.
Ergò lintea de ſummo cùm corpore fucum
Mittunt, effigias quoque debent mittere tenues
Res quæque ; ex ſummo quoniam jaculantur utræque :
Sunt igitur jam *formarum* veſtigia certa,
Quæ volgò volitant, ſubtili prædita filo,
Nec ſingillatim poſſunt ſecreta videri.

Præterea omnis odos, fumus, vapor, atque aliæ res
Conſimiles, ideò diffuſæ rebus abundant,
Ex alto quia dum veniunt, intrinſecùs ortæ,
Scinduntur per iter flexum ; nec recta viarum
Oſtia ſunt, quà contendunt exire coortæ :
At contrà tenuis ſummi membrana coloris
Cùm jacitur, nihil eſt quod eam diſcerpere poſſit ;
In promptu quoniam eſt, in primâ fronte locata.

Poſtremò in ſpeculis, in aquâ, ſplendoreque in omni
Quæcunque apparent nobis ſimulacra, neceſſe eſt
(Quandoquidem ſimili ſpecie ſunt prædita rerum)
Eſſe in imaginibus miſſis conſiſtere eorum ;

ſtatues des Dieux ſont teints d'une lumiere mobile ; & cet agréable reflet a d'autant plus de charmes pour les yeux, que le théatre eſt plus exactement fermé, & laiſſe moins d'accès au jour. Or, ſi les couleurs de ces toiles ſont détachées de leur ſuperficie, tous les corps ne doivent-ils pas envoyer auſſi des effigies déliées, puiſque ces deux eſpeces d'émanations viennent de la ſurface ? Nous avons donc découvert la trace de ces *ſimulacres* qui volent dans l'air, avec des contours ſi déliés, que, pris ſéparément, ils échappent à l'œil.

Si l'odeur, la chaleur, la fumée & les autres émanations de cette nature ſe diſperſent en ſe diſſéminant, c'eſt que détachées de l'intérieur même des corps, elles ne trouvent point de conduits en ligne droite, & ſe diviſent dans les iſſues tortueuſes, par où elles s'ouvrent un paſſage ; au lieu que la membrane délicate des couleurs, émanée de la ſurface, ne peut être déchirée par aucun obſtacle.

Enfin les ſimulacres que nous appercevons dans les miroirs, dans l'eau & dans tous les corps liſſes, étant parfaitement ſemblables aux objets repréſentés, ne peuvent être formés que par les images mêmes de ces objets. Car (je le

Nam cur illa cadant magis, ab rebusque recedant
Corpora, res multæ quæ mittunt corpore aperto,
Quàm quæ tenuia sunt, hiscendi est nulla potestas.

Sunt igitur tenues formarum, consimilesque
Effigiæ, singillatim quas cernere nemo
Cùm possit, tamen assiduo crebroque repulsu
Rejectæ, reddunt speculorum ex æquore visum;
Nec ratione aliâ servari posse videntur
Tantopere, ut similes reddantur quoique figuræ.

Nunc age, quàm tenui naturâ constet imago,
Percipe; & imprimis quoniam primordia tantùm
Sunt infra nostros sensus, tantòque minora,
Quàm quæ primùm oculi cœptant non posse tueri;
Nunc tamen id quoque uti confirmem; exordia rerum
Cunctarum quâm sint subtilia, percipe paucis.

Primùm animalia sunt jam partim tantula, eorum
Tertia pars nullâ ut possit ratione videri:
Horum intestinum quodvis quale esse putandum est?
Quid cordis globus, aut oculi? quid membra? quid artus?
Quantula sunt? quid præterea primordia quæque,
Unde anima atque animi constet natura necessum est?
Nonne vides, quàm sint subtilia, quàmque minuta?

répete) pourquoi les effigies groſſieres des corps ſenſibles auraient-elles plutôt lieu que celles dont la fineſſe nous échappe ?

Tous les corps envoient donc des images ſimilaires, qu'on ne peut appercevoir iſolées, mais dont les émiſſions réfléchies & raſſemblées par le moyen des miroirs frappent enfin nos organes. Sans cela comment repréſenteraient-elles ſi fidélement la figure des objets ?

Apprenez maintenant à quel point ces images ſont ſubtiles, puiſque leurs principes ſont infiniment plus imperceptibles & plus déliés que les corpuſcules qui commencent à échapper à l'œil. Mais pour vous en convaincre encore davantage, repréſentez-vous quelle eſt la ténuité des principes de la matiere en général.

D'abord il y a des animalcules ſi petits, que le tiers de leur groſſeur eſt un atome abſolument inſenſible. Que penſerez-vous donc de leurs inteſtins, de leur cœur, de leurs yeux, de leurs membres, de leurs articulations ? quelle fineſſe ! Et ſi vous ſongez aux principes dons il faut que leurs eſprits & leurs ames ſoient compoſés, pouvez-vous concevoir un tiſſu auſſi ſubtil & auſſi délicat ?

Præterea, quæcunque ſuo de corpore odorem
Exſpirant acrem, *panaces*, *abſinthia* tetra,
Abrotonique graves & triſtia *centaurea*;
Horum unum quodvis leviter ſi fortè ciebis,
Quam primùm noſcas rerum ſimulacra vagare
Multa, modis multis, nullâ vi, caſſaque ſenſu.
Quorum quantula pars ſit imago, dicere nemo eſt
Qui poſſit, neque eam rationem reddere dictis.

Sed ne fortè putes ea demum ſola vagare,
Quæcunque ab rebus rerum ſimulacra recedunt;
Sunt etiam, quæ ſponte ſuâ gignuntur, & ipſa
Conſtituuntur in hoc cœlo, qui dicitur *aër*;
Quæ multis formata modis ſublimè feruntur,
Nec ſpeciem mutare ſuam liquentia ceſſant,
Et cujuſque modi formarum vertere in ora;
Ut nubes facilè interdum concreſcere in alto
Cernimus, & mundi ſpeciem violare ſerenam,
Aëra mulcentes motu; nam ſæpe gigantum
Ora volare videntur, & umbram ducere latè;
Interdum magni montes, avolſaque ſaxa
Montibus anteire, & ſolem ſuccedere præter;
Indè alios trahere atque inducere bellua nimbos.

Agitez légérement la tige des plantes qui exhalent une odeur piquante, telles que le *panace*, *l'absynthe* amere, l'*auronne* acerbe, & la triste *centaurée*, vous reconnaîtrez aussi-tôt l'existence d'une foule de simulacres qui volent de mille manieres, sans aucune énergie, & sans être sensibles à nos organes. Mais combien ces images sont-elles petites comparées aux corps dont elles sont les émanations ? C'est ce que personne ne pourra jamais ni apprécier, ni exprimer.

Ne croyez pas au reste qu'il n'y ait dans l'atmosphere d'autres simulacres que ceux qui émanent des corps. Il en est qui se forment d'eux-mêmes, qui s'établissent dans la contrée de l'espace nommée *l'air*, qui s'élevent en haut sous mille formes diverses, qui changent à chaque instant de figures & d'aspect. C'est ainsi que nous voyons quelquefois les nuages s'accumuler en un moment dans les régions supérieures, voiler l'azur des cieux, & se balancer dans l'air qu'ils semblent caresser. Tantôt ce sont des Géans effroyables qui volent & répandent au loin les ténebres : tantôt des montagnes énormes, des rochers arrachés de leur sein qui précedent ou suivent le soleil : tantôt enfin un monstre qui rassemble les nuages pour les distribuer de toutes parts.

Nunc ea quàm facili & celeri ratione genantur,
Perpetuòque fluant ab rebus, lapſaque cedant.
Semper enim ſummum quidquid de rebus abundat,
Quod jaculentur; & hoc alias cùm pervenit in res,
Tranſit, ut imprimis veſtem; ſed in aſpera ſaxa,
Aut in materiem ut ligni pervenit, ibi jam
Scinditur, ut nullum ſimulacrum reddere poſſit:
At cùm, ſplendida quæ conſtant, oppoſta fuerunt,
Denſaque, ut imprimis ſpeculum eſt, nihil accidit horum;
Nam neque, uti veſtem, poſſunt tranſire, neque antè
Scindi, quàm meminit lævor præſtare ſalutem.
Quapropter fit, ut hinc nobis ſimulacra genantur:
Et quamvis ſubitò, quovis in tempore, quamque
Rem contra ſpeculum ponas, apparet imago;
Perpetuò fluere ut noſcas è corpore ſummo
Texturas rerum tenues tenueſque figuras:
Ergò multa brevi ſpatio ſimulacra genuntur,
Ut meritò celer his rebus dicatur origo.

Et quaſi multa brevi ſpatio ſummittere debet
Lumina ſol, ut perpetuò ſint omnia plena;
Sic à rebus item, ſimili ratione, neceſſe eſt
Temporis in puncto rerum ſimulacra ferantur,

Mais avec quelle facilité & quelle promptitude ſe forment ces ſimulacres ! avec quelle abondance ils ſe détachent & s'échappent ſans ceſſe des objets ! les ſurfaces de tous les corps ſont autant de ſources intariſſables d'émanations, qui arrivées aux objets extérieurs, pénetrent les uns, comme les étoffes, ſont diviſées par les autres ſans en réfléchir l'image, comme par le bois & les rochers. Mais il n'en eſt pas de même, ſi elles rencontrent un corps denſe & liſſe, tel que les miroirs : elles ne peuvent le traverſer, comme elles traverſent les étoffes, & ſi leur tiſſu ſe décompoſe, ce n'eſt qu'après avoir été réfléchi dans tout leur entier par la ſurface plane. Voilà pourquoi les corps liſſes nous renvoient des ſimulacres. En quelque tems, & avec quelque promptitude qu'on leur oppoſe le miroir, leur image s'y peint auſſi-tôt. D'où vous devez conclure qu'il ſe détache continuellement de leur ſurface, des tiſſus déliés, des figures imperceptibles. Un ſeul inſtant voit donc naître une foule de ces ſimulacres, & rien n'égale la promptitude avec laquelle ils ſe forment.

En effet ſi le ſoleil doit dans un court intervalle de tems, fournir un grand nombre de particules de lumiere, pour en remplir tout l'eſpace ſans interruption ; il faut de même que les ſimula-

Multa, modis multis, in cunctas undique partes:
Quandoquidem ſpeculum queiſcunque obvertimus oris,
Res ibi reſpondent ſimili formâ atque colore.

Præterea modò cùm fuerit liquidiſſima cœli
Tempeſtas, perquam ſubitò fit turbida fœdè
Undique, uti tenebras omnes Acherunta rearis
Liquiſſe, & magnas cœli complêſſe cavernas;
Uſque adeo, tetrâ nimborum nocte coortâ,
Impendent atræ formidinis ora ſupernè:
Quorum quantula pars ſit imago, dicere nemo eſt,
Qui poſſit, neque eam rationem reddere dictis.

Nunc age, quàm celeri motu ſimulacra ferantur;
Et quæ mobilitas ollis tranantibus auras
Reddita ſit, longo ut ſpatio brevis hora teratur,
In quemcunque locum diverſo numine tendunt;
Suavidicis potiùs, quàm multis, verſibus edam;
Parvus ut eſt cycni melior canor, ille gruum quàm
Clamor, in ætheriis diſperſus nubibus auſtri.

Principiò perſæpe leves res, atque minutis
Corporibus

cres émanés des corps, dans un ſeul inſtant, ſe portent en foule, en tout ſens & de toute part, puiſque de quelque côté que le miroir ſoit préſenté, l'objet s'y voit ſur le champ avec ſa forme & ſa couleur.

Dans le tems où le ciel eſt le plus pur, on voit ſoudain un voile épais le couvrir de toutes parts. On dirait que toutes les ténebres ont quitté l'Achéron pour remplir la cavité des cieux. Dans cette nuit que les nuages ont formée, nous voyons l'effroi ſuſpendu au-deſſus de nos têtes ſous une infinité de formes extraordinaires. Mais qui peut apprécier & exprimer la petiteſſe du rapport de ces ſpectres vaporeux avec leurs images?

Pour vous apprendre maintenant, de quelle vélocité ſont doués les ſimulacres, avec quelle agilité ils traverſent les airs, quels longs eſpaces ils franchiſſent en un inſtant, quelque part que les portent leurs diverſes directions; j'aurai plutôt recours au charme qu'à la multitude des vers. Ainſi les faibles accens du cygne flattent plus l'oreille que les cris perçans dont les grues font retentir les airs.

Remarquez d'abord que la vîteſſe eſt le par-

Corporibus factas, celeres licet esse videre.
In quo jam genere est solis lux & vapor ejus;
Propterea quia sunt è primis facta minutis,
Quæ quasi truduntur, perque aëris intervallum
Non dubitant transire, sequenti concita plagâ:
Suppeditatur enim confestim lumine lumen,
Et quasi protelo stimulatur fulgure fulgur:
Quapropter simulacra pari ratione necesse est
Immemorabile per spatium transcurrere posse,
Temporis in puncto: primùm quòd parvola causa
Est procul à tergo, quæ provehat atque propellat;
Deinde quòd usque adeò texturâ prædita rarâ
Mittuntur, facilè ut quasvis penetrare queant res,
Et quasi permanare per aëris intervallum.

Præterea si quæ penitùs corpuscula rerum
Ex altoque foràs mittuntur, solis uti lux
Ac vapor, hæc puncto cernuntur lapsa diei,
Per totum cœli spatium diffundere sese,
Perque volare mare ac terras, cœlumque rigare
Quod superà est; ubi tam volucri hæc levitate feruntur;
Quid? quæ sunt igitur jam primâ in fronte parata,
Cùm jaciuntur, & emissum res nulla moratur,

tage des corps légers & formés d'atomes ſubtils. Ainſi la lumiere & la chaleur du ſoleil ont une grande vélocité, parce qu'elles réſultent d'élémens déliés, qui ſe pouſſant les uns & les autres, pénetrent ſans peine les interſtices de l'air, aidés par l'impulſion des atomes qui les ſuivent : car la lumiere fournit ſans ceſſe à la lumiere, & la vîteſſe des rayons s'accélere toujours par la nouvelle ſecouſſe de ceux qui leur ſuccedent. Les ſimulacres pour la même raiſon doivent parcourir en un moment des eſpaces incroyables, d'abord parce que ces corpuſcules ſubtils ſont continuellement chaſſés par une impulſion poſtérieure ; enſuite parce que leur tiſſu étant auſſi délié, ils peuvent ſans peine pénétrer tous les corps, & ſe filtrer, pour ainſi dire, dans tous les interſtices de l'air.

D'ailleurs ſi l'on voit des corpuſcules émanés de l'intérieur même des corps, comme la lumiere & la chaleur du ſoleil, ſe répandre en un moment dans toute l'étendue de l'atmoſphere, ſe diſperſer ſur la terre & les eaux, s'élever vers le ciel, le baigner de leurs feux, enfin ſe porter de toute part avec tant de rapidité ; ne voyez-vous donc pas que des ſimulacres placés à la ſurface des corps, & dont l'émanation n'eſt retardée par aucun obſtacle, doivent néceſſai-

Nonne vides citiùs debere & longiùs ire,
Multiplexque loci ſpatium tranſcurrere eodem
Tempore, quo ſolis pervolgant lumina cœlum?

Hoc etiam imprimis ſpecimen verum eſſe videtur,
Quàm celeri motu rerum ſimulacra ferantur;
Quòd ſimul ac primùm ſub divo ſplendor aquaï
Ponitur; extemplò, cœlo ſtellante, ſerena
Sidera reſpondent in aquâ radiantia mundi:
Jamne vides igitur, quàm punćto tempore imago
Ætheris ex oris, ad terrarum accidat oras?

Quare etiam atque etiam mitti hæc fateare neceſſe eſt
Corpora, quæ feriant oculos, viſumque laceſſant:
Perpetuòque fluunt certis ab rebus odores,
Frigus ut à fluviis, calor à ſole, æſtus ab undis
Æquoris exeſor mœrorum litora circum;
Nec variæ ceſſant voces volitare per auras;
Denique in os ſalſi venit humor ſæpe ſaporis,
Cùm mare verſamur propter; dilutaque contrà
Cùm tuimur miſceri abſinthia, tangit amaror;

rement s'élancer plus vîte & plus loin, & parcourir un eſpace beaucoup plus conſidérable dans un tems égal à celui que la lumiere du ſoleil emploie à franchir les eſpaces des cieux ?

Mais voici une expérience qui vous convaincra encore davantage de la vîteſſe avec laquelle ſe meuvent les ſimulacres ; expoſez à l'air une onde tranſparente : au même inſtant ſi le ciel eſt parſemé d'étoiles, les flambeaux éclatans du monde viennent ſe peindre dans l'eau. Vous voyez donc combien peu de tems il faut à l'image pour ſe rendre des extrêmités du monde à la ſurface de notre globe.

Ainſi, je le répete, vous êtes obligé de reconnaître ces émanations des ſimulacres qui frappent nos yeux & produiſent en nous la ſenſation de la vue. En effet les odeurs ne ſont que les émiſſions continuelles de certains corps. Le froid émane des fluides, la chaleur émane du ſoleil, de la mer émane le ſel rongeur qui mine les édifices conſtruits ſur ſes rivages ; mille ſons de toute eſpece volent ſans ceſſe dans l'air ; quand nous nous promenons ſur les bords de l'Océan, nos palais ſont affectés d'une vapeur ſaline ; & nous ne regardons jamais préparer l'abſynthe ſans en reſſentir l'amertume ; tant il eſt vrai

Uſque adeò omnibus ab rebus res quæque fluenter
Fertur, & in cunctas dimittitur undique partes:
Nec mora nec requies inter datur ulla fluendi;
Perpetuò quoniam ſentimus, & omnia ſemper
Cernere, odorari licet, & ſentire ſonorem.

Præterea quoniam manibus tractata figura
In tenebris quædam, cognoſcitur eſſe eadem,
quæ
Cernitur in luce & claro candore; neceſſe eſt
Conſimili causâ tactum viſumque moveri:
Nunc igitur, ſi quadratum tentamus, & id
nos
Commovet in tenebris; in luci quæ poterit res
Accidere ad ſpeciem, quadrata niſi ejus imago?
Eſſe in imaginibus quapropter cauſa videtur
Cernendi, neque poſſe ſine his res ulla videri.

Nunc ea quæ dico, rerum ſimulacra, feruntur
Undique, & in cunctas jaciuntur didita partes;
Verùm nos oculis quia ſolis cernere quimus,
Propterea fit uti, ſpeciem quò vertimus, omnes
Res ibi eam contra feriant formâ atque colore.
Et quantùm quæque à nobis res abſit, imago
Efficit ut videamus, & internoſcere curat:
Nam cùm mittitur, extemplò protrudit agitque

que tous les corps envoient continuellement des émanations de toute eſpece, qui ſe portent de tous côtés, ſans jamais s'arrêter ni ſe tarir ; puiſqu'à chaque inſtant nous avons des ſenſations, puiſqu'il nous eſt toujours poſſible de voir, d'odorer & d'entendre.

D'ailleurs puiſqu'en touchant dans les ténebres un corps d'une certaine figure, nous le reconnaiſſons pour le même que nous avons vu pendant l'éclat du jour, il faut que les ſenſations du toucher & de la vue ſoient excitées en nous par un méchaniſme ſemblable. Si donc c'eſt un quarré, par exemple, que nous touchons & qui nous affecte dans les ténebres ; quel autre objet que ſon image quarrée pourra ſe préſenter à nos yeux pendant le jour ? Il eſt donc évident que les images ſont les cauſes de la viſion, & que ſans elles on ne peut appercevoir aucun corps.

Ces ſimulacres dont je parle ſe portent de tous côtés, s'élancent en tout ſens. Mais comme les yeux ſeuls ont la faculté de voir, il arrive que, par-tout où nous portons nos regards, les objets frappent notre organe avec leur forme & leur couleur. Les mêmes images nous font auſſi connaître les diſtances par des ſignes certains : car en s'élançant des objets, elles pouſſent & chaſ-

Aëra, qui inter ſe cunque eſt oculoſque locatus ;
Iſque ita per noſtras acies perlabitur omnis,
Et quaſi perterget pupillas, atque ita tranſit.
Propterea fit uti videamus quàm procul abſit
Res quæque : & quantò plus aëris antè agitatur,
Et noſtros oculos perterget longior aura ;
Tam procul eſſe magis res quæque remota videtur :
Scilicet hæc ſummè celeri ratione geruntur ;
Quare fit ut videamus, & unà quàm procul abſit.

Illud in his rebus minimè mirabile habendum eſt,
Cur ea quæ feriant oculos ſimulacra, videri
Singula cùm nequeant, res ipſæ perſpiciantur.
Ventus enim quoque paulatim cùm verberat, & cùm
Acre ferit frigus, non privam quamque ſolemus
Particulam venti ſentire, & frigoris ejus,
Sed magis unverſum ; fierique perinde videmus
Corpore tum plagas in noſtro, tanquam aliquæ res
Verberet, atque ſuî det ſenſum corporis extrà :
Præterea lapidem digito cùm tundimus, ipſum
Tangimus extremum ſaxi, ſummumque colorem ;
Nec ſentimus eum tactu, verùm magis ipſam
Duritiem penitùs ſaxi ſentimus in alto.

Nunc age, cur ultra ſpeculum videatur imago,

ſent devant elles l'aïr interpoſé entr'elles & l'œil. Cette colonne d'air après avoir gliſſé dans toute ſa longueur ſur l'organe, & raſé légérement la prunelle, paſſe outre. C'eſt par ce moyen que nous ſommes inſtruits des diſtances. Plus la colonne d'air pouſſée par les ſimulacres, & qui effleure nos yeux à ſon paſſage, eſt longue,. plus l'objet nous paraît éloigné. Et comme ce méchaniſme s'exécute avec une promptitude inconcevable, nous jugeons de l'éloignement des corps, en même-tems que nous les voyons.

Vous ne devez pas être ſurpris que les ſimulacres qui frappent nos yeux, quoiqu'inviſibles chacun à part, nous procurent pourtant la vue des objets. Nous ne ſentons point non plus chacune des molécules du zéphir qui nous careſſe, ni du froid qui nous pique ; nous n'en éprouvons que les impreſſions réunies ; & nous les ſentons agir ſur nous comme les objets dont le choc extérieur affecte nos corps. Poſez votre doigt ſur une pierre : c'eſt l'extrêmité de la ſurface & de la couleur que vous touchez : cependant le tact ne vous fait éprouver qu'une ſenſation de dureté, qualité inhérente à la maſſe totale de la pierre.

Mais pourquoi l'image paraît-elle au-delà du

Percipe ; nam certè penitùs remota videtur :
Quod genus illa, foris quæ verè tranſpiciuntur ;
Janua cùm per ſe tranſpectum præbet apertum,
Multa facitque foris ex ædibus ut videantur :
Is quoque enim duplici geminoque fit aëre viſus :
Primus enim eſt, citra poſtes qui cernitur aër ;
Indè fores ipſæ, dextrâ lævâque ſequuntur ;
Poſt extraria lux oculos perterget, & aër
Alter, & illa foris quæ verè tranſpiciuntur :
Sic ubi ſe primùm ſpeculi projecit imago,
Dum venit ad noſtras acies, protrudit agitque
Aëra, qui inter ſe cunque eſt oculoſque locatus ;
Et facit ut priùs hunc omnem ſentire queamus,
Quàm ſpeculum : ſed ubi ſpeculum quoque ſenſimus ipſum,
Continuò à nobis in id, hæc quæ fertur imago
Pervenit, & noſtros oculos rejecta reviſit ;
Atque alium præ ſe propellens aëra volvit ;
Et facit ut priùs hunc, quàm ſe, videamus ; eòque
Diſtare à ſpeculo tantùm remota videtur :
Quare etiam atque etiam minimè mirarier eſt par
Illis, quæ reddunt ſpeculorum ex æquore viſum ;
Aëribus binis quoniam res conſit utroque.

Nunc ea quæ nobis membrorum dextera pars eſt,
In ſpeculis fit ut in lævâ videatur, eò quòd

miroir & dans l'éloignement ? C'eſt par la même raiſon que nous appercevons les objets réels placés hors de nos maiſons, quand la porte ouverte laiſſe à la vue la liberté de ſe promener au-dehors. Car alors il y a deux colonnes d'air interpoſées, l'une entre l'œil & la porte, à laquelle ſuccede l'image & de la porte & des corps intérieurs à droite & à gauche ; l'autre précédée de la lumiere extérieure qui vient effleurer nos yeux, & ſuivie de l'image des objets qu'on apperçoit réellement au-dehors. Il en eſt de même du miroir. La projection de ſon image propre en venant vers notre organe chaſſe devant elle l'air placé entre ſa ſurface & nos yeux ; & l'impreſſion de cette colonne d'air précede en nous celle de l'image du miroir. Mais à l'inſtant même où nous avons la perception du miroir, notre image propre va frapper la glace qui ne la réfléchit à nos yeux, qu'après avoir fait gliſſer ſur l'organe une ſeconde colonne d'air pouſſée par notre image. Voilà pourquoi cette image paraît ſi éloignée du miroir : & ce phénomene ceſſe d'être ſurprenant, puiſqu'il eſt l'effet de deux colonnes d'air.

Si l'on voit à gauche dans le miroir les parties droites des objets, c'eſt que l'image après avoir frappé la ſurface plane du miroir, ſubit avant

Planitiem ad ſpeculi veniens cùm offendit imago;
Non convertitur incolumis; ſed recta retrorſum
Sic eliditur, ut ſi quis, priùs arida quàm ſit
Cretea perſona, allidat pilæve trabive;
Atque ea continuò rectam ſi fronte figuram
Servet, & eliſam retro ſeſe exprimat ipſa;
Fiet ut, ante oculos fuerit qui dexter, hic idem
Nunc ſit lævus, & è lævo ſit mutua dexter.

Fit quoque, de ſpeculo in ſpeculum ut tradatur imago;
Quinque etiam ſexve ut fieri ſimulacra ſuërint:
Nam quæcunque retro, parte interiore latebunt,
Indè tamen, quamvis tortè penitùſque remota,
Omnia per flexos aditus educta, licebit
Pluribus hæc ſpeculis videantur in ædibus eſſe:
Uſque adeò è ſpeculo in ſpeculum tralucet imago:
Et cùm læva data eſt, fit rurſum ut dextera fiat;
Indè retrorſum reddit ſe & convertit eòdem.

Quin etiam quæcunque latuſcula ſunt ſpeculorum,
Dextera ea propter nobis ſimulacra remittunt,
Adſimili lateris flexurâ prædita noſtri:

d'être renvoyée un changement qui la réfléchit à l'*envers* ſous le même aſpect que préſentait ſon *endroit.* Ainſi en appliquant contre une çolonne un maſque de terre encore humide, s'il était poſſible que, ſans perdre leur forme primitive, toutes les parties ſaillantes rentraſſent en elles-mêmes & ſe rétabliſſent enſuite au-dehors, il arriverait néceſſairement que l'œil droit ſe trouverait placé à gauche & réciproquement le gauche à droite.

Quelquefois l'image renvoyée de miroirs en miroirs nous préſente juſqu'à cinq ou ſix ſimulacres. Alors les objets placés derriere vous, dans des enfoncemens, malgré l'obliquité de leur poſition, & leur diſtance conſidérable, à l'aide de ces réflexions répétées, ſont tirés de leur retraite, & la multiplicité des miroirs ſemble les produire dans votre appartement. C'eſt ainſi que les miroirs ſe communiquent les images. Si le premier les a préſentées à gauche, le ſecond les réfléchit à droite, le troiſieme leur reſtitue leur premier ſens.

Les miroirs à facettes nous montrent les objets dans le même ſens qui leur eſt préſenté ; ou parce que l'image en paſſant de miroirs en miroirs, n'eſt tranſmiſe à nos yeux, qu'après une

Aut quia de ſpeculo in ſpeculum transfertur imago,
Indè ad nos eliſa bis advolat ; aut etiam quòd
Circumagitur, cùm venit imago ; propterea quòd
Flexa figura docet ſpeculi convertier ad nos.

Endogredi porrò pariter ſimulacra, pedemque
Ponere nobiſcum credas, geſtumque imitari ;
Propterea quia de ſpeculi quâ parte recedas,
Continuò nequeunt illinc ſimulacra reverti :
Omnia quandoquidem cogit Natura referri
Ac reſilire, ab rebus ad æquos reddita flexus.

Splendida porrò oculi fugitant, vitantque tueri :
Sol etiam cæcat, contrà ſi tendere pergas ;
Propterea quia vis magna eſt ipſius, & altè
Aëra per purum graviter ſimulacra feruntur,
Et feriunt oculos, turbantia compoſituras :
Præterea ſplendor, quicunque eſt acer, adurit
Sæpe oculos ; ideò quòd ſemina poſſidet ignis
Multa, dolorem oculis quæ gignunt inſinuando.
Lurida præterea fiunt quæcunque tuentur
Arquati, quia luroris de corpore eorum
Semina multa fluunt, ſimulacris obvia rerum ;
Multaque ſunt oculis in eorum denique miſta,
Quæ contage ſuâ palloribus omnia pingunt.

double réflexion, ou parce qu'elle roule ſur elle-même en venant à nous, la courbure des facettes la forçant de ſe retourner vers nous.

Les ſimulacres paraiſſent entrer & ſortir avec nous, imiter nos geſtes & notre attitude, parce que là partie du miroir que vous quittez ne peut plus renvoyer d'image, la Nature ayant voulu que l'angle de réflexion fût toujours égal à l'angle d'incidence.

L'œil ſe détourne des objets éclatans, & craint de les regarder ; le ſoleil lui-même aveugle quiconque s'obſtine à le fixer ; parce qu'outre ſa propre force, ſes ſimulacres élancés avec rapidité du haut des cieux à travers un air pur, ne peuvent frapper nos yeux, ſans en troubler l'organiſation. D'ailleurs un éclat trop vif brûle ſouvent la vue, parce qu'il contient un grand nombre de molécules ignées, dont l'introduction cauſe de la douleur à l'organe. Tous les objets paraiſſent jaunes à ceux qui ont la jauniſſe, parce qu'il émane de leurs corps un grand nombre de ſemences jaunes qui ſe joignent dans l'air aux ſimulacres des objets, & que d'un autre côté les humeurs de leurs yeux ſont mêlées d'un grand nombre de particules dont la contagion teint de la même couleur toutes les images.

E tenebris autem, quæ ſunt in luce, tuemur;
Propterea quia, cùm propior caliginis aër
Ater init oculos prior, & poſſedit apertos;
Inſequitur candens confeſtim lucidus aër,
Qui quaſi purgat eos, ac nigras diſcutit umbras
Aëris illius: nam multis partibus hic eſt
Mobilior, multiſque minutior & magè pollens:
Qui ſimul atque vias oculorum luce replevit,
Atque patefecit quas antè obſederat ater;
Continuò rerum ſimulacra adaperta ſequuntur,
Quæ ſita ſunt in luce, laceſſuntque ut videamus:
Quod contrà facere in tenebris à luce nequimus;
Propterea quia poſterior caliginis aër
Craſſior inſequitur, qui cuncta foramina complet,
Obſiditque vias oculorum, ne ſimulacra
Poſſint ullarum rerum conjecta moveri.

Quadrataſque procul turres cùm cernimus urbis,
Propterea fit uti videantur ſæpe rotundæ;
Angulus obtuſus quia longè cernitur omnis;
Sive etiam potiùs non cernitur, ac perit ejus
Plaga, nec ad noſtras acies perlabitur ictus;
Aëra per multum quia dum ſimulacra feruntur,
Cogit hebeſcere eum crebris offenſibus aër:
Hinc, ubi ſuffugit ſenſum ſimul angulus omnis,

On apperçoit d'un endroit non éclairé les objets placés au grand jour : parce que l'air ténébreux, plus voiſin de l'organe, s'introduiſant le premier & s'emparant des conduits qu'il trouve ouverts, eſt auſſi-tôt ſuivi de l'air éclairé qui nettoie (pour ainſi dire) les yeux & diſſipe ſans peine les ombres, ayant plus de vîteſſe, de ténuité & d'énergie, que l'air ténébreux. Quand les conduits fermés auparavant par les ténebres ont été ainſi dégagés & remplis de lumiere, les ſimulacres des corps placés au grand jour s'y introduiſent auſſi-tôt pour exciter en nous la ſenſation de la vue. Au contraire il eſt impoſſible de voir d'un lieu éclairé dans les ténebres, parce que l'air épais & ſombre arrivant le ſecond, bouche tous les canaux de la vue, aſſiége toutes les voies, & ne laiſſe entrer dans l'organe aucun des ſimulacres qui s'y préſentent.

Si les tours quarrées des villes ſemblent rondes de loin, c'eſt que tout angle paraît obtus dans l'éloignement : ou plutôt on ne le voit pas : ſon action s'éteint ; ſes coups ne peuvent arriver juſqu'à l'œil ; parce que les ſimulacres dans leur long trajet ſont émouſſés par le choc continuel de l'air ; & lorſque l'angle ainſi uſé eſt devenu inſenſible, on ne diſtingue plus qu'un amas

Fit, quaſi tornata ut ſaxorum ſtructa tuantur ;
Non tamen ut coram quæ ſunt verèque rotunda ,
Sed quaſi adumbratim paulùm ſimulacra videntur.

Umbra videtur item nobis in ſole moveri ,
Et veſtigia noſtra ſequi , geſtumque imitari ,
Aëra ſi credas privatum lumine poſſe
Indogredi , motus hominum geſtuſque ſequentem ;
Nam nihil eſſe poteſt aliud niſi lumine caſſus
Aër , id quod nos umbram perhibere ſuemus :
Nimirum quia terra locis ex ordine certis
Lumine privatur ſolis , quàcunque meantes
Officimus , repletur item , quod liquimus ejus ;
Propterea fit , uti videatur , quæ fuit umbra
Corporis , è regione eadem nos uſque ſecuta :
Semper enim nova ſe radiorum lumina fundunt ;
Primaque diſpereunt , quaſi in ignem lana trahatur :
Propterea facilè & ſpoliatur lumine terra ,
Et repletur item , nigraſque ſibi abluit umbras.

Nec tamen hîc oculos falli concedimus hilum ;
Nam quocunque loco ſit lux atque umbra , tueri
Illorum eſt ; eadem verò ſint lumina , necne ;
Umbraque , quæ fuit hîc , eadem num tranſeat illuc ;
An potiùs fiat , paulò quod diximus antè ;

cylindrique de pierres, non pas précisément comme les corps vraiment ronds que nous avons sous les yeux, mais avec une forme plus confuse & moins parfaite.

On croirait aussi que notre ombre se meut au soleil, s'attache à nos traces, imite nos gestes; si l'on pouvait se persuader qu'un air privé de lumiere (car l'ombre n'est rien autre chose) ait la faculté de marcher & d'exprimer les mouvemens humains. C'est que la terre étant tour-à-tour privée ou frappée de la lumiere du soleil, selon que nos corps, en marchant ferment ou laissent un passage aux rayons; il nous semble que c'est la même ombre qui n'a cessé de nous suivre: & la lumiere n'étant qu'une succession de rayons qui meurent & renaissent sans interruption comme de la laine qu'on deviderait dans le feu; il est aisé de concevoir comment la terre est sans cesse dépouillée & revêtue alternativement de lumiere.

Nous ne convenons pas pour cela que les yeux se trompent. Leur fonction est de voir de l'ombre & de la lumiere, où il y en a. Mais cette lumiere est-elle toujours la même ou non? Est-ce la même ombre qui passe d'un lieu à un autre? ou la chose arrive-t-elle comme nous venons de

Hoc animi demum ratio discernere debet;
Nec possunt oculi naturam noscere rerum:
Proinde animi vitium hoc oculis adfingere noli.

Quâ vehimur navi fertur, cùm stare videtur;
Quæ manet in statione, ea præter creditur ire;
Et fugere ad puppim colles campique videntur,
Quos agimus præter navim, velisque volamus:
Sidera cessare ætheriis adfixa cavernis
Cuncta videntur; at assiduo in sunt omnia motu;
Quandoquidem longos obitus exorta revisunt,
Cùm permensa suo sunt cœlum corpore claro;
Solque pari ratione manere & luna videtur
In statione, ea quæ ferri res indicat ipsa:
Exstantesque procul medio de gurgite montes,
Classibus inter quos liber patet exitus, iidem
Apparent, & longè divolsi licèt, ingens
Insula conjunctis tamen ex his una videtur:
Atria versari, & circumcursare columnæ
Usque adeò fit uti pueris videantur, ubi ipsi
Desierunt verti, vix ut jam credere possint,
Non supra sese ruere omnia tecta minari.

l'expliquer ? C'eſt à la raiſon à décider. Les yeux ſont incapables de connaître la nature des corps : ne leur imputez donc pas les erreurs de l'eſprit.

Le navire qui nous emporte, vogue en paraiſſant immobile ; le navire immobile à la rade paraît emporté par le courant. Les collines & les campagnes le long deſquelles le vent enfle nos voiles ſemblent fuir vers la poupe : les aſtres paraiſſent tous attachés & immobiles à la voûte céleſte. Cependant ils ſont ſans ceſſe en mouvement. Ils ne ſe levent que pour aller trouver un coucher lointain, après avoir promené leurs feux éclatans dans toute l'enceinte du ciel. Le ſoleil & la lune paraiſſent de même ſtationnaires, quoique la raiſon nous inſtruiſe de leur mouvement. Une chaîne de montagnes élevées au deſſus de la mer, entre leſquelles des flottes entieres trouveraient un libre paſſage, ne nous paraiſſent de loin qu'une même maſſe ; & quoique très-diſtantes l'une de l'autre, elles ſe réuniſſent à l'œil ſous l'aſpect d'une grande iſle. Les enfans, en ceſſant de tourner ſur eux-mêmes, ſont tellement perſuadés que l'appartement ſe meut en rond & que les colonnes tournent autour d'eux, qu'à peine peuvent-ils ſe défendre de craindre que le toit ne les écraſe de ſa chûte.

Jamque rubrum tremulis jubar ignibus erigere altè
Cùm cœptat Natura, ſupràque extollere montes;
Quos tibi tum ſuprà ſol montes eſſe videtur,
Cominùs ipſe ſuo contingens fervidus igni,
Vix abſunt nobis miſſus bis mille ſagittæ,
Vix etiam curſus quingentos ſæpe veruti;
Inter eos ſolemque jacent immania ponti
Æquora, ſubſtrata ætheriis ingentibus oris;
Interjectaque ſunt terrarum millia multa,
Quæ variæ retinent gentes & ſæcla ferarum.

At conlectus aquæ, digitum non altior unum
Qui lapides inter ſiſtit, per ſtrata viarum,
Deſpectum præbet ſub terras, impete tanto,
A terris quantùm cœli patet altus hiatus;
Nubila deſpicere, & cœlum ut videare videre &
Corpora mirando ſub terras abdita cœlo.

Denique ubi in medio nobis equus acer obhæſit
Flumine, & in rapidas amnis deſpeximus undas;
Stantis equi corpus tranſverſum ferre videtur
Vis, & in adverſum flumen contrudere raptim;
Et quòcunque oculos trajecimus, omnia ferri,
Et fluere adſimili nobis ratione videntur.

Quand la Nature commence à élever au dessus des montagnes les feux tremblans du soleil: ces monts sur la cime desquels son disque paraît se reposer, & que vous croiriez qu'il touche immédiatement de ses feux, ne sont éloignés de nous que de deux mille ou même de cinq cens portées de traits. Entre ces montagnes & le soleil, des mers s'étendent à l'infini sous la voûte des cieux, & au delà de ces mers des régions sans nombre peuplées d'habitans divers & d'animaux de toute espece.

Un amas d'eau d'un pouce de profondeur entre les pierres dont nos rues sont pavées, nous fait appercevoir sous nos pieds un espace aussi vaste, que celui qui sur nos têtes sépare le ciel de la terre. On croirait que le globe percé dans toute sa profondeur, expose à nos yeux de nouveaux nuages, nous montre l'autre moitié du firmament & les corps cachés dans cette enceinte inconnue.

Si votre coursier s'arrête au milieu d'un fleuve, regardez fixement l'onde sous vos pieds; le quadrupede, quoiqu'immobile, vous paraîtra emporté par une force étrangere contre le courant. Et de quelque côté que vous jettiez les yeux, vous verrez tous les corps, entraînés de la même maniere remonter rapidement le fleuve.

Porticus æquali quamvis eſt denique ductu,
Stanſque in perpetuum paribus ſuffulta columnis,
Longa tamen, parte ab ſummâ, cùm tota videtur,
Paulatim trahit anguſti faſtigia coni,
Tecta ſolo jungens atque omnia dextera lævis,
Donicum in obſcurum coni conduxit acumen.

In pelago nautis ex undis ortus, in undis
Sol fit uti videatur obire & condere lumen :
Quippe ubi nil aliud niſi aquam cœlumque tuentur,
Ne leviter credas labefactari undique ſenſus.

At maris ignaris in ponto clauda videntur
Navigia, apluſtris fractis, obnitier undis ;
Nam quæcunque ſupra rorem ſalis edita pars eſt
Remorum, recta eſt, & recta ſupernè guberna ;
Quæ demerſa liquore obeunt, refracta videntur
Omnia converti, ſurſumque ſupina reverti ;
Et reflexa propè in ſummo fluitare liquore.

Raraque per cœlum cùm venti nubila portant
Tempore nocturno, tum ſplendida ſigna videntur
Labier adversùm nubes, atque ire ſupernè
Longè aliam in partem, quàm quò ratione feruntur.

At ſi fortè oculo manus uni ſubdita, ſubter
Preſſit

Un portique formé de colonnes paralleles & égales en hauteur, vu de l'une de ſes extrêmités dans toute ſa longueur, ſe reſſerre peu-à-peu ſous la forme d'un cône, le toît s'abaiſſe vers le ſol, le côté droit ſe rapproche du gauche, juſqu'à ce que l'œil ne diſtingue plus que l'angle confus d'un cône.

Les Matelots voient le ſoleil ſe lever du ſein de l'onde, ſe coucher dans l'onde & y enſevelir ſa lumiere, parce qu'en effet ils n'apperçoivent que le ciel & l'eau. Ne taxez donc pas légérement leurs ſens de menſonge.

D'un autre côté ceux qui ne connaiſſent point la mer, croient voir tous les navires dont elle eſt couverte, déformés & briſés, faire effort contre les flots. La partie des rames & du gouvernail élevée au deſſus de l'onde eſt droite : la partie plongée dans la mer paraît ſe courber, remonter horizontalement, &, par cette réfraction, preſque flotter à la ſurface.

Quand les vents, pendant la nuit, chaſſent dans l'air des nuages clair-ſemés, les flambeaux des cieux paraiſſent s'avancer contre les nues & rouler au deſſus d'elles dans une direction contraire à leur cours naturel.

Preſſez de la main la partie inférieure d'un

Preſſit eum, quodam ſenſu fit, uti videantur
Omnia quæ tuimur fieri tum bina tuendo,
Bina lucernarum florentia lumina flammis,
Binaque per totas ædes geminare ſupellex,
Et duplices hominum facies, & corpora bina.

Denique cùm ſuavi devinxit membra ſopore
Somnus, & in ſummâ corpus jacet omne quiete;
Tum vigilare tamen nobis, & membra movere
Noſtra videmur; & in noctis caligine cæcâ
Cernere cenſemus ſolem lumenque diurnum;
Concluſoque loco cœlum, mare, flumina, montes
Mutare, & campos pedibus tranſire videmur;
Et ſonitus audire, ſevera ſilentia noctis
Undique cùm conſtent; & reddere dicta tacentes.

Cætera de genere hoc mirando multa videmus,
Quæ violare fidem quaſi ſenſibus omnia quærunt:
Nequicquam, quoniam pars horum maxima fallit,
Propter opinatus animi, quos addimus ipſi;
Pro viſis ut ſint, quæ non ſunt ſenſibu' viſa;
Nam *nihil egregius, quàm res ſecernere apertas*
A dubiis, animus quas ab ſe protinùs addit.

de vos yeux, tous les objets vous paraîtront doubles : vos flambeaux réfléchiront deux lumieres ; vos riches ameublemens croîtront de moitié ; vous verrez les hommes avec deux corps & deux visages.

Enfin quand le sommeil a lié nos membres de ses douces chaînes ; quand notre corps est étendu dans les bras d'un profond repos ; il nous semble quelquefois être éveillés & en mouvement. Nous croyons, au milieu des ténebres, voir le soleil & la lumiere du jour ; dans un lieu étroitement fermé, changer de climats, de mers, de fleuves, de montagnes, & franchir à pied des plaines immenses ; entendre des sons au milieu d'un silence profond & général ; & répondre, quoique la langue reste immobile.

Nous voyons avec surprise une foule de pareils phénomenes, qui tendent tous, mais envain, à diminuer la confiance due aux sens. L'erreur vient en grande partie des jugemens de l'ame, que nous ajoutons de nous-mêmes aux rapports des sens, croyant avoir vu ce que les organes ne nous ont point montré : en effet RIEN de plus rare que de dégager les rapports évidens des sens, des conjectures incertaines que l'ame leur associe de son propre mouvement.

Denique nil ſciri ſi quis putat, id quoque neſcit
An ſciri poſſit ; quoniam nil ſcire fatetur :
Hunc igitur contra mittam contendere cauſam,
Qui capite ipſe ſuo inſtituit veſtigia retro.
Et tamen hoc quoque uti concedam ſcire ; at id ipſum
Quæram, cùm in rebus veri nil viderit antè,
Unde ſciat, quid ſit ſcire & neſcire viciſſim ;
Notitiam veri quæ res falſique creârit ;
Et dubium certo quæ res differre probârit.

Invenies primis ab ſenſibus eſſe creatam
Notitiam veri, neque ſenſus poſſe refelli :
Nam majore fide debet reperirier illud,
Sponte ſuâ veris quod poſſit vincere falſa :
Quid majore fide porrò, quàm ſenſus, haberi
Debet ? an ab ſenſu falſo ratio orta valebit
Dicere eos contra, quæ tota ab ſenſibus orta eſt,
Qui niſi ſint veri, ratio quoque falſa ſit omnis ?
An poterunt oculos aures reprehendere ? an aures
Tactus ? an hunc porrò tactum ſapor arguet oris,
An confutabunt nares, oculive revincent ?
Non, ut opinor, ita eſt : nam ſeorſum quoique poteſtas
Diviſa eſt ; ſua vis quoique eſt ; ideòque neceſſe eſt,

Celui qui ſoutient qu'on ne peut rien ſçavoir, ne ſçait pas même s'il eſt vrai qu'on ne puiſſe rien ſçavoir ; puiſqu'il avoue qu'il ne ſçait rien. Je ne diſpute point avec un homme qui contredit les notions les plus évidentes. Mais quand même je lui accorderais qu'il eſt sûr qu'on ne ſçait rien ; je lui demanderais où il a appris ce que c'eſt que ſçavoir & ignorer, n'ayant jamais rien trouvé de certain ; d'où lui vient l'idée du vrai & du faux ; & comment il diſtingue le doute de la certitude.

Vous verrez alors que la connaiſſance de la vérité nous vient primitivement des ſens, que les ſens ne peuvent être convaincus d'erreur, qu'ils méritent le plus haut degré de confiance ; parce que par leur propre énergie ils peuvent découvrir le faux en lui oppoſant la vérité. En effet où trouver un guide plus ſûr que les ſens ? direz-vous que la raiſon, fondée ſur ces organes illuſoires, pourra dépoſer contr'eux, elle qui leur doit toute ſon exiſtence, qui n'eſt qu'erreur s'ils ſe trompent ? direz-vous que les oreilles peuvent rectifier les yeux & être elles-mêmes rectifiées par le tact ; que le goût, l'odorat ou les yeux nous préſerveront des ſurpriſes du tact ? Non ſans doute. Chaque ſens a ſes fonctions & ſes facultés à part. Il eſt donc néceſſaire que la dureté

Quod molle aut durum eſt, gelidum fervenſve ; ſeorſum
Id molle aut durum, gelidum fervenſve videri ;
Et ſeorſum varios rerum ſentire colores ;
Et quæcunque coloribu' ſunt conjuncta, neceſſe eſt :
Seorsùs item ſapor oris habet vim, ſeorsùs odores
Naſcuntur, ſeorſum ſonitus : ideòque neceſſe eſt
Non poſſint alios alii convincere ſenſus :
Nec porrò poterunt ipſi reprendere ſeſe ;
Æqua fides quoniam debebit ſemper haberi :
Proinde, quod in quoque eſt his viſum tempore, verum eſt.

Et ſi non poterit ratio diſſolvere cauſam ;
Cur ea quæ fuerint juxtim quadrata, procul ſint
Viſa rotunda, tamen præſtat rationis egentem
Reddere mendosè cauſas utriuſque figuræ,
Quàm manibus manifeſta ſuis emittere quæquam,
Et violare fidem primam, & convellere tota
Fundamenta, quibus nixatur vita ſaluſque :
Non modò enim ratio ruat omnis ; vita quoque ipſa
Concidat extemplò, niſi credere ſenſibus auſis,
Præcipiteſque locos vitare, & cætera quæ ſint
In genere hoc fugienda ; ſequi, contraria quæ ſint :
Illa tibi eſt igitur verborum copia caſſa
Omnis, quæ contra ſenſus inſtructa, parata eſt.

ou la molleſſe, le froid ou le chaud ſoient du reſſort d'un ſens particulier, les couleurs & les qualités relatives à la couleur du reſſort d'un autre, qu'enfin les ſaveurs, les odeurs & les ſons aient auſſi leur juge à part; & que par conſéquent les ſens ne puiſſent ſe rectifier les uns par les autres : ils ne pourront pas non plus ſe rectifier eux-mêmes, puiſqu'ils mériteront toujours le même degré de confiance. Leurs rapports ſont donc vrais en tout tems.

Si la raiſon ne peut pas expliquer pourquoi les objets qui ſont quarrés de près, paraiſſent ronds dans l'éloignement, il vaut mieux, au défaut d'une ſolution vraie, donner une fauſſe raiſon de cette double apparence, que de laiſſer échapper l'évidence de ſes mains, que de détruire tous les principes de la crédibilité, que de démolir cette baſe ſur laquelle ſont fondées notre vie & notre conſervation. Car ne croyez pas qu'il ne s'agiſſe ici que des intérêts de la raiſon; la vie elle-même ne ſe ſoutient qu'en oſant ſur le rapport des ſens, ou éviter les précipices & les autres objets nuiſibles, ou ſe procurer ceux qui ſont utiles. Ainſi tous les raiſonnemens dont on s'arme contre les ſens, ne ſont que de vaines déclamations.

Denique ut in fabricâ, si prava est regula prima,
Normaque si fallax rectis regionibus exit,
Et libella aliquâ si ex parti claudicat hilum;
Omnia mendosè fieri atque obstipa necessum est,
Prava, cubantia, prona, supina atque absona tecta;
Jam ruere ut quædam videantur velle, ruantque
Prodita judiciis fallacibus omnia primis:
Sic igitur ratio tibi rerum prava necesse est
Falsaque sit, falsis quæcunque ab sensibus orta est.

Nunc alii sensus quo pacto quisque suam rem
Sentiat, haud quaquam ratio scruposa relicta est.
Principiò auditur sonus & vox omnis, in aures
Insinuata, suo pepulêre ubi corpore sensum:
Corpoream quoque enim vocem constare fatendum est,
Et sonitum, quoniam possunt impellere sensus:
Præterradit enim vox fauces sæpe, facitque
Asperiora, foràs gradiens, arteria clamor:
Quippe per angustum, turbâ majore coorta,
Ire foràs ubi cœperunt primordia vocum,
Scilicet expletis quoque janua raditur oris
Rauca suis, & iter lædit, quà vox it in auras:

Enfin de même que dans la conſtruction d'un édifice, ſi l'Architecte ſe ſert d'une regle fauſſe, ſi l'équerre s'écarte de la direction perpendiculaire, ſi le niveau s'éloigne par quelqu'endroit de ſa juſte ſituation, il faut néceſſairement que tout le bâtiment ſoit vicieux, panché, affaiſſé, ſans grace, ſans à plomb, ſans proportion, qu'une partie paraiſſe prête à s'écrouler, & que tout s'écroule en effet pour avoir été d'abord mal conduit. De même ſi l'on ne peut compter ſur le rapport des ſens, tous les jugemens qu'on portera ſeront trompeurs & illuſoires.

Maintenant de quelle maniere les autres ſens ſont-ils affectés par les objets qui leur ſont propres? C'eſt un problême dont la ſolution n'eſt pas difficile. D'abord le ſon & la voix ſe font entendre, quand leurs élémens inſinués dans les cavités de l'oreille, ont frappé l'organe; car vous ne pouvez conteſter au ſon & à la voix la nature corporelle, puiſqu'ils agiſſent ſur les ſens. Souvent la voix bleſſe le goſier, & les cris cauſent de l'irritation dans la trachée. Car alors les principes de la voix ſe précipitant au dehors en trop grand nombre, comblent promptement leur étroit canal, en déchirent l'orifice, & endommagent le conduit par où la voix s'échappe dans l'air. On ne peut donc pas douter que la

Haud igitur dubium est, quin voces verbaque constent
Corporeis è principiis, ut lædere possint.

Nec te fallit item, quid corporis auferat, & quid
Detrahat ex hominum nervis ac viribus ipsis,
Perpetuus sermo nigraï noctis ad umbram
Auroræ perductus ab exoriente nitore;
Præsertim si cum summo est clamore profusus:
Ergò corpoream vocem constare necesse est,
Multa loquens quoniam amittit de corpore partem.

Asperitas autem vocis fit ab asperitate
Principiorum, & item lævor lævore creatur;
Nec simili penetrant aures primordia formâ,
Cùm tuba depresso graviter sub murmure mugit,
Aut reboant raucum retrocita cornua bombum;
Vallibus & cycni gelidis orti ex Heliconis
Cùm liquidam tollunt lugubri voce querelam.

Hasce igitur penitùs voces cùm corpore nostro
Exprimimus, rectoque foràs emittimus ore,
Mobilis articulat verborum dædala lingua,
Formaturaque labrorum pro parte figurat.
Atque ubi non longum spatium est, unde illa profecta

voix & les paroles n'aient des élémens corporels, puiſqu'ils peuvent exciter en nous de la douleur.

Vous n'ignorez pas non plus à quel point les nerfs ſont affaiſſés, & les forces épuiſées par une converſation ſoutenue depuis les premiers feux de l'aurore, juſqu'aux ſombres voiles de la nuit; ſur-tout ſi la diſpute a ſouvent enflé le ſon de la voix. La voix eſt donc corporelle, puiſqu'on ne peut parler beaucoup, ſans une perte ſenſible de ſubſtance.

La rudeſſe ou la douceur de la voix dépendent de la figure des élémens. Ce ne ſont pas les mêmes atomes qui frappent vos oreilles quand la trompette fait entendre ſes ſons graves & profonds, ou le cor recourbé ſon rauque frémiſſement, & quand le cygne originaire des fraîches vallées de l'Hélicon, fait retentir les plaintes harmonieuſes de ſa voix mélancolique.

Lorſque les ſons ont été chaſſés du fond de la poitrine dans l'intérieur du palais, la langue, cette mobile ouvriere de la parole, les articule, & l'inflexion des levres les modifie de ſon côté. Alors ſi la voix n'a pas un long trajet à parcourir pour arriver à l'organe, on entend clairement les

Perveniat vox quæque, necesse est verba quoque ipsa
Planè exaudiri, discernique articulatim;
Servat enim formaturam, servatque figuram.
At si interpositum spatium sit longius æquo;
Aëra per multum confundi verba necesse est,
Et conturbari vocem, dum transvolat auras.
Ergo fit sonitum ut possis audire, neque hilum
Internoscere, verborum sententia quæ sit:
Usque adeò confusa venit vox inque pedita.

Præterea edictum sæpe unum perciet aures
Omnibus in populo, emissum præconis ab ore:
In multas igitur voces vox una repentè
Diffugit; in privas quoniam se dividit aures,
Obsignans formam verbis clarumque sonorem.

At quæ pars vocum non aures accidit ipsas,
Præterlata perit, frustra diffusa per auras;
Pars solidis adlisa locis, rejecta, sonorem
Reddit, & interdùm frustratur imagine verbi.
Quæ bene cùm videas, rationem reddere possis
Tute tibi atque aliis, quo pacto, per loca sola,
Saxa pares formas verborum ex ordine reddant,
Palantes comites cùm, montes inter opacos,

paroles, on diſtingue les articulations; parce que la voix conſerve ſes inflexions & ſon caractere : mais ſi l'eſpace interpoſé eſt trop conſidérable, l'abondance de l'air confond les paroles, & la voix ſe trouble en flottant au milieu de ce fluide, d'où il arrive que vous pouvez entendre des ſons ſans diſtinguer le ſens des mots, parce que la voix n'arrive juſqu'à vous que confuſe & embarraſſée.

Souvent encore un même édit publié par le crieur frappe les oreilles d'un peuple entier. Une ſeule voix ſe diviſe donc ſur le champ en un grand nombre d'autres, puiſqu'elle ſe diſtribue dans une infinité d'organes particuliers, où elle porte des articulations marquées & des ſons très-diſtincts.

Les voix qui ne rencontrent point d'organes continuent leur route & meurent diſſipées dans les airs, ou vont heurter des corps ſolides dont la répercuſſion renvoie le ſon, & nous trompe quelquefois en réfléchiſſant la parole comme le miroir réfléchit les images. Inſtruit de ce phénomene, vous pouvez vous expliquer à vous-même & aux autres, comment dans les lieux ſolitaires, les rochers renvoient les paroles avec leur ordre & leur articulation primitive, lorſque nous cherchons nos compagnons égarés,

Quærimus, & magnâ diſperſos voce ciemus.

Sex etiam aut ſeptem, loca vidi reddere, voces,
Unam cùm jaceres; ita colles collibus ipſis
Verba repulſantes iterabant dicta referre.
Hæc loca capripedes Satyros Nymphaſque tenere
Finitimi fingunt; & Faunos eſſe loquuntur,
Quorum noctivago ſtrepitu ludoque jocanti
Affirmant volgò taciturna ſilentia rumpi,
Chordarumque ſonos fieri, dulceſque querelas,
Tibia quas fundit digitis pulſata canentum;
Et genus agricolûm latè ſentiſcere, cùm Pan
Pinea ſemiferi capitis velamina quaſſans,
Unco ſæpe labro calamos percurrit hiantes,
Fiſtula ſilveſtrem ne ceſſet fundere Muſam.
Cætera de genere hoc monſtra ac portenta loquuntur,
Ne loca deſerta ab Divis quoque fortè putentur
Sola tenere; ideò jactant miracula dictis,
Aut aliquâ ratione aliâ ducuntur, ut *omne*
Humanum genus eſt avidum nimis auricularum.

Quod ſupereſt, non eſt mirandum, quâ ratione

en les appellant à grands cris sur les montagnes ombragées.

J'ai vu même des lieux qui répétaient six ou sept mots pour un seul qu'on proférait. Tant les paroles réfléchies de collines en collines étaient fidélement rapportées. Les peuples voisins de ces lieux les supposent habités par des Satyres, par des Nymphes & par des Faunes, qui, s'il faut les en croire, s'égaient dans ces solitudes, en troublent le silence profond par leurs concerts nocturnes, par le doux frémissement des cordes, & par les sons plaintifs de leurs voix, qu'accompagne la flûte sous leurs doigts agiles. Ils ajoutent que les habitans de la campagne sont avertis de l'arrivée de Pan, toutes les fois que ce Dieu agitant une couronne de pin sur sa tête amphibie, promene ses levres recourbées sur tous ses chalumeaux sans jamais laisser tarir ses accens champêtres. Ils racontent encore plusieurs autres prodiges de cette nature, soit afin qu'on ne regarde pas comme abandonné par les Dieux le pays qu'ils habitent; soit pour quelqu'autre raison : car on sçait trop à quel point *l'esprit humain est avide de fables.*

Au reste ne soyez pas surpris que le son, pour arriver à l'oreille & frapper l'ouie, s'ou-

Quæ loca per, nequeunt oculi res cernere apertas,
Hæc loca per, voces veniant aureſque laceſſant,
Cùm loquimur clauſis foribus, quod ſæpe videmus;
Nimirum quia vox per flexa foramina rerum
Incolumis tranſire poteſt; ſimulacra renutant;
Perſcinduntur enim, niſi recta forâmina tranant;
Qualia ſunt vitri, ſpecies quæ travolat omnis.

Præterea partes in cunctas dividitur vox;
Ex aliis aliæ quoniam gignuntur, ubi una
Diſſiluit ſemel in multas exorta; quaſi ignis
Sæpe ſolet ſcintilla ſuos ſe ſpargere in ignes:
Ergò replentur loca vocibus, abdita retro
Omnia quæ circùm fuerint, ſonituque cientur:
At ſimulacra viis directis omnia tendunt,
Ut ſunt miſſa ſemel; quapropter cernere nemo
Se ſupra potis eſt, at voces accipere extrà:
Et tamen ipſa quoque hæc, dum tranſit clauſa viarum,
Vox obtunditur, atque aures confuſa penetrat;
Et ſonitum potiùs quàm verba, audire videmur.

Hæc queis ſentimus ſuccum, lingua atque palatum,
Pluſculum habent in ſe rationis, pluſque operaï.

vre des paſſages par où les yeux ne peuvent appercevoir les objets ſenſibles. Nous converſons à travers les portes fermées ; tout le monde en a l'expérience. C'eſt que la voix peut, ſans ſe décompoſer, paſſer par les conduits les plus tortueux des corps ; au lieu que les ſimulacres s'y refuſent, & ſe diviſent, ſi les pores ne ſont en ligne droite, comme ceux du verre que l'image traverſe dans tout ſon entier.

D'ailleurs les voix ſe diſtribuent de tous côtés ; parce qu'elles s'engendrent mutuellement ; une ſeule en produit une foule, comme l'étincelle ſe diviſe ſouvent en pluſieurs étincelles. Ainſi le ſon ſe porte dans les enfoncemens les plus cachés, derriere celui qui parle & dans tous les lieux circonvoiſins ; au lieu que les ſimulacres ne viennent qu'en ligne droite des objets à nos yeux. Voilà pourquoi l'on ne peut voir ſur ſa tête, tandis qu'on entend les ſons du dehors : cependant la voix elle-même s'émouſſe en pénétrant les murs ; elle ne ſe rend à l'organe que dans un état de confuſion, & lui fait plutôt entendre des ſons que des mots.

La maniere dont les ſucs agiſſent ſur la langue & le palais eſt plus compoſée & plus difficile à expliquer. D'abord les ſaveurs ſe font

Principiò ſuccum ſentimus in ore, cibum cùm
Mandendo exprimimus; ceu plenam ſpongiam aquaï
Si quis fortè manu premere exſiccareque cœpit:
Indè quod exprimimus, per caulas omne palati
Diditur, & raræ per plexa foramina linguæ:
Hæc ubi lævia ſunt manantis corpora ſucci,
Suaviter attingunt, & ſuàviter omnia tractant
Humida linguaï circùm ſudantia templa:
At contrà pungunt ſenſum, lacerantque coorta,
Quantò quæque magis ſunt aſperitate repleta.

Deinde voluptas eſt è ſucco in fine palati;
Cùm verò deorſum per fauces præcipitavit,
Nulla voluptas eſt, dum diditur omnis in artus:
Nec refert quidquam, quo victu corpus alatur,
Dummodò, quod capias, concoctum didere poſſis
Artubus, & ſtomachi humectum ſervare tenorem.

Nunc aliis alius cur ſit cibus, ut videamus,
Expediam, quareve, aliis quod triſte & amarum eſt,
Hoc tamen eſſe aliis poſſit prædulce videri;
Tantaque in his rebus diſtantia differitaſque eſt,

sentir à la bouche, quand la trituration exprime le suc des alimens, comme on fait sortir l'eau d'une éponge en la pressant de la main. Ainsi exprimés, tous les sucs s'insinuent dans les pores du palais & dans les routes compliquées de la langue. Si leurs élémens sont lisses & dans un état de fluidité, ils flattent agréablement l'organe & répandent une volupté générale dans l'humide séjour de la langue. Au contraire, ils piquent le palais & le déchirent d'autant plus douloureusement, que leurs atomes sont plus rudes & plus anguleux.

C'est à l'extrêmité du palais que se fait sentir la volupté des saveurs. Quand les alimens sont descendus par l'œsophage, quand ils se distribuent dans tous les membres, il n'y a plus de sensation agréable à espérer. La qualité des mets devient alors indifférente, pourvu que les alimens se cuisent & s'épurent assez pour se répandre dans le corps, & entretenir l'humidité de l'estomac.

Maintenant pourquoi les mêmes alimens ne conviennent-ils pas à tous les animaux ? pourquoi des mets déplaisants & amers pour les uns, paraissent-ils aux autres agréables & doux ? pourquoi cette différence est-elle si grande, que

Ut quod alis cibus est, aliis fuat acre venenum ;
Est utique ut serpens hominis contacta salivis
Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa :
Præterea nobis veratrum est acre venenum ;
At capris adipes & coturnicibus auget.

Ut, quibus id fiat rebus, cognoscere possis,
Principiò meminisse decet, quæ diximus antè,
Semina multimodis, in rebus, mista teneri :
Porrò omnes, quæcunque cibum capiunt animantes,
Ut sunt dissimiles extrinsecùs, & generatim
Extima membrorum circumcæsura coërcet ;
Proinde & seminibus distant, variantque figurâ :
Semina cùm porrò distent, differre necesse est
Intervalla viasque, foramina quæ perhibemus,
Omnibus in membris, & in ore ipsoque palato :
Esse minora igitur quædam, majoraque debent,
Esse triquetra aliis, aliis quadrata necesse est,
Multa rotunda, modis multis multangula quædam,
Namque figurarum ut ratio, motusque reposcunt,
Proinde foraminibus debent differre figuræ,
Et variare viæ proinde, ac textura coërcet :
Ergò ubi quod suave est aliis, aliis fit amarum,
Illis queis suave est, lævissima corpora debent
Contrectabiliter caulas intrare palati :
At contrà, quibus est eadem res intùs acerba,
Aspera nimirum penetrans hamataque fauces.

ce qui nourrit les uns est un poison mortel pour les autres ? Ainsi le serpent humecté de la salive humaine, périt & se dévore de ses propres dents. Ainsi l'ellebore qui est un venin pour l'homme, accroît l'embonpoint des chevres & des cailles.

Pour vous faire connaître la cause de ces différences, rappellez-vous (ce que nous avons dit plus haut) que les atomes sont diversement combinés dans tous les êtres. Or les animaux étant tous dissemblables à l'extérieur, ayant des formes & des contours variés selon les especes, doivent à plus forte raison différer par la figure de leurs principes, différence qui en suppose une nécessaire entre les interstices, les conduits & les pores, non-seulement des membres en général, mais en particulier de la bouche & du palais ; ils doivent être plus étroits ou plus larges, triangulaires ou quarrés, circulaires ou polygones de toute espece ; car la figure des pores varie à raison de la figure & du mouvement des atomes, & celle des conduits à raison du tissu qui les contient. Ainsi quand les mêmes alimens paraissent doux aux uns & amers aux autres, c'est que leurs sucs s'insinuent aisément dans le palais des premiers sous une forme lisse & arrondie, & déchirent le gosier des autres avec leurs pointes & leurs courbures.

Nunc facile ex his eſt rebus cognoſcere quæque.
Quippe ubi quoi febris, bili ſuperante, coorta eſt,
Aut aliâ ratione aliqua eſt vis excita morbi;
Perturbatur ibi totum jam corpus, & omnes
Commutantur ibi poſituræ principiorum;
Fit, priùs ad ſenſum ut quæ corpora conveniebant,
Nunc non conveniant, & cætera ſint magis apta,
Quæ penetrata queunt ſenſum progignere acerbum;
Utraque enim ſunt in mellis commiſta ſapore,
Id quod jam ſuperà tibi ſæpe oſtendimus antè.

Nunc age, quo pacto nares adjectus odoris
Tangat, agam. Primùm res multas eſſe neceſſe eſt,
Undè fluens volvat varius ſe fluctus odorum:
Nam fluere, & mitti volgò, ſpargique putandum eſt:
Verùm aliis alius magis eſt animantibus aptus,
Diſſimiles propter formas: ideòque per auras
Mellis apes, quamvis longè, ducuntur odore,
Volturiique cadaveribus; tum fiſſa ferarum
Ungula quò tulerit greſſum, promiſſa canum vis
Ducit; & humanum longè præſentit odorem
Romulidarum arcis ſervator, candidus anſer:
Sic aliis alius nidor datus, ad ſua quemque

Il n'eſt point de problême que vous ne puiſſiez réſoudre avec cette explication. Par exemple, quand la bile prédominante allume la fievre, ou quand une autre cauſe produit en nous la maladie ; comme alors l'harmonie du corps entier ſe trouble, & que les principes ſe déplacent; les corpuſcules qui avaient auparavant de l'analogie avec nos organes, ceſſent d'en avoir, & ceux dont l'immiſſion produit la douleur, ſont les ſeuls qui puiſſent s'y introduire. Or la ſaveur du miel réſulte (comme nous l'avons déjà fait voir) de ces deux eſpeces d'élémens.

Paſſons maintenant à la maniere dont les odeurs viennent frapper l'organe. Il eſt néceſſaire d'abord qu'il y ait un grand nombre de corps, de l'intérieur deſquels s'exhalent en tourbillons des flots d'odeurs ; car on ne peut nier qu'elles ne ſoient des écoulemens, des émiſſions, des émanations continuelles. Mais elles ſont plus ou moins analogues aux divers animaux, ſelon la différence des figures dont elles ſont douées. Voilà pourquoi l'abeille dans les airs eſt attirée de loin par l'odeur du miel, le vautour par l'infection des cadavres, le lévrier par la trace de la proie, & l'oie protectrice du capitole, par les émanations des corps humains. C'eſt ainſi que la Nature, à l'aide de ces diver-

Pabula ducit, & à tetro reſilire veneno
Cogit ; eoque modo ſervantur ſæcla ferarum.

Hic odor ipſe igitur, nares quicunque laceſſit,
Eſt alio ut poſſit permitti longiùs alter :
Sed tamen haud quiſquam tam longè fertur eorum,
Quàm ſonitus, quàm vox ; mitto jam dicere, quàm res
Quæ feriunt oculorum acies, viſumque laceſſunt.
Errabundus enim tardè venit, ac perit antè,
Paulatim facilis diſtractus in aëris auras :
Ex alto primùm quia vix emittitur ex re ;
Nam penitùs fluere atque recedere rebus odores
Significat, quòd fracta magis redolere videntur
Omnia, quòd contrita, quòd igni conlabefacta.
Deinde videre licet majoribus eſſe creatum
Principiis voci ; quoniam per ſaxea ſepta
Non penetrat, quà vox volgò ſonituſque feruntur :
Quare etiam quod olet, non tam facile eſſe videbis
Inveſtigare, in quâ ſit regione locatum :
Refrigeſcit enim cunctando plaga per auras,
Nec calida ad ſenſum decurrit nuntia rerum :
Errant ſæpe canes itaque, & veſtigia quærunt.

Nec

ſes exhalaiſons, conduit chaque animal aux alimens qui lui conviennent, le détourne du noir poiſon, & conſerve toutes les eſpeces vivantes.

Ces émanations qui affectent l'odorat ont une ſphere d'activité plus ou moins étendue ; mais jamais elles ne ſe portent auſſi loin que le ſon & la voix, ni à plus forte raiſon que les ſimulacres auxquels nous devons la vue des objets. Elles s'égarent, elles ſe traînent lentement, elles périſſent peu-à-peu & ſe décompoſent aiſément au milieu des airs, avant d'arriver à l'organe. D'abord parce qu'elles émanent avec peine de l'intérieur des ſubſtances, comme l'on n'en ſçaurait douter, en voyant tous les corps exhaler plus d'odeurs, quand ils ſont briſés, broyés, & conſumés par la flamme : enſuite parce qu'il eſt aiſé de s'appercevoir que les odeurs ont des élémens plus groſſiers que les principes du ſon, puiſqu'elles ne pénetrent pas l'enclos des murs, par où la voix s'inſinue ſans peine. Auſſi nous donnent-elles très-peu de lumieres ſur le lieu des corps : parce que leurs délais continuels rallentiſſent leur action dans les airs ; ce ne ſont que des meſſagers engourdis dont les rapports ſont trop tardifs : voila pourquoi nous voyons ſouvent les chiens ſe tromper & rechercher la voie.

Nec tamen hoc ſolis in odoribus, atque ſaporum
In genere eſt, ſed item ſpecies rerum atque colores
Non ita conveniunt ad ſenſus omnibus omnes,
Ut non ſint aliis quædam magis acria viſu :
Quin etiam gallum, noctem explaudentibus alis,
Auroram clarâ conſuetum voce vocare,
Nenu queunt rapidi contrà conſtare leones,
Inque tueri ; ita continuò meminêre fugaï :
Nimirum quia ſunt gallorum in corpore quædam
Semina quæ, cùm ſunt oculis immiſſa leonum,
Pupillas interfodiunt, acremque dolorem
Præbent, ut nequeant contrà durare feroces;
Cùm tamen hæc noſtras acies nil lædere poſſint,
Aut quia non penetrant, aut quòd penetrantibus illis
Exitus ex oculis liber datur, in remeando
Lædere ne poſſint ex ullâ lumina parte.

Nunc age, quæ moveant animum res, accipe, & unde,
Quæ veniunt, veniant in mentem, percipe paucis.
Principio hoc dico, rerum ſimulacra vagari
Multa, modis multis, in cunctas undique partes,
Tenuia, quæ facilè inter ſe junguntur in auris,

Au reſte ces effets ne ſont pas particuliers aux odeurs & aux ſaveurs. Les images elles-mêmes & les couleurs ne ſont pas non plus tellement proportionnées à tous les organes, qu'il n'y ait des corps dont la vue ſoit plus douloureuſe que d'autres. Ainſi l'oiſeau qui diſſipe la nuit par le battement de ſes aîles & dont la voix aiguë appelle l'aurore, le coq eſt la terreur des lions, qui prennent la fuite à ſa vue. C'eſt que des membres du coq émanent des atomes qui, introduits dans l'œil du lion, piquent ſa prunelle, & lui cauſent une douleur vive à laquelle ſon courage ne peut réſiſter : tandis que ces mêmes atomes ſont incapables de bleſſer nos organes, ſoit qu'ils n'y pénetrent point du tout, ſoit qu'après y avoir pénétré, ils trouvent une libre iſſue, qui les empêche d'endommager l'œil à leur retour.

Maintenant, ô Memmius, apprenez en peu de mots quels ſont les corps qui agiſſent ſur l'ame, & d'où lui viennent ſes idées. Je dis d'abord, qu'il y a une eſpece particuliere de ſimulacres qui voltigent en foule, ſous mille formes diverſes, dans tous les points de l'eſpace : & dont le tiſſu eſt ſi ſubtil, qu'ils ne peuvent ſe rencontrer dans l'air ſans ſe réunir comme

Obvia cùm veniunt, ut aranea bracteaque auri:
Quippe etenim multò magis hæc sunt tenuia textu,
Quàm quæ percipiunt oculos, visumque lacessunt;
Corporis hæc quoniam penetrant per rara, cientque
Tenuem animi naturam intùs, sensumque lacessunt:
Centauros itaque, & Scyllarum membra videmus,
Cerbereasque canum facies, simulacraque eorum,
Quorum morte obitâ tellus amplectitur ossa;
Omne genus quoniam passim simulacra feruntur,
Partim sponte suâ quæ fiunt aëre in ipso,
Partim quæ variis ab rebus cunque recedunt,
Et quæ consistunt ex horum facta figuris:
Nam certè ex vivo Centauri non fit imago;
Nulla fuit quoniam talis natura animalis:
Verùm ubi equi atque hominis casu convenit imago,
Hæresoit facilè extemplò, quod diximus antè,
Propter subtilem naturam & tenuia texta:
Cætera de genere hoc eâdem ratione creantur:
Quæ cùm mobiliter summâ levitate feruntur,
Ut priùs ostendi, facilè uno commovet ictu
Quælibet una animum nobis subtilis imago.
Tenuis enim mens est & mirè mobilis ipsa,

des fils d'araignée & des feuilles d'or battu. Car ils ſont encore beaucoup plus déliés que les effigies auxquelles nous devons la vue des objets ; puiſqu'ils s'inſinuent dans tous les conduits de nos corps, & vont émouvoir intérieurement la ſubſtance délicate de l'ame dont ils mettent en jeu les facultés. Voilà pourquoi nous voyons des Centaures, des Scylles, des Cerberes, & les phantômes des morts dont la terre enferme depuis long-tems les dépouilles. C'eſt que l'athmoſphere eſt remplie de ſimulacres de toute eſpece, dont les uns ſe forment d'eux-mêmes au milieu des airs, les autres émanent des corps, d'autres enfin ſont le réſultat de ces deux eſpeces réunies : par exemple, l'image d'un Centaure n'eſt point l'émanation d'un Centaure vivant, puiſque la Nature n'a jamais enfanté d'animal de cette eſpece. Ce n'eſt donc qu'un compoſé des ſimulacres du cheval & de l'homme que le hazard a fait rencontrer, & dont (comme nous venons de le dire) la fineſſe a facilité la combinaiſon. les autres images de cette nature ſont le fruit d'une pareille réunion ; & comme leur légéreté les rend très-agiles, il leur eſt aiſé dès la premiere impulſion, d'affecter nos ames qui ſont elles-mêmes d'une fineſſe & d'une mobilité ſurprenantes.

Hæc fieri, ut memoro, facilè hinc cognoſcere poſſis ;
Quatenus hoc ſimile eſt oculis, quod mente videmus,
Atque oculis ſimili fieri ratione neceſſe eſt.
Nunc igitur quoniam docui me fortè leones
Cernere per ſimulacra, oculos quæcunque laceſſunt ;
Scire licet mentem ſimili ratione moveri
Per ſimulacra leonum cætera, quæ videt æquè,
Nec minùs atque oculi, niſi quòd mage tenuia cernit :
Nec ratione aliâ, cùm ſomnus membra profudit,
Mens animi vigilat, niſi quòd ſimulacra laceſſunt
Hæc eadem noſtros animos, quæ, cùm vigilamus :
Uſque adeò, certè ut videamur cernere eum, quem
Reddita vitaï jam mors, & terra potita eſt.
Hoc ideò fieri cogit Natura, quòd omnes
Corporis affecti ſenſus per membra quieſcunt,
Nec poſſunt falſum veris convincere rebus :
Præterea meminiſſe jacèt, languetque ſopore ;
Nec diſſentit eum mortis lethique potitum
Jampridem, quem mens vivum ſe cernere credit.

Quod ſupereſt, non eſt mirum ſimulacra moveri,

Une preuve certaine de la vérité de cette explication, c'eſt que les objets dont l'ame a la perception, ne reſſembleraient pas auſſi parfaitement à ceux que voit l'organe, ſi ces deux impreſſions n'étaient l'effet du même méchaniſme. Ainſi ayant déjà prouvé que je n'apperçois un lion, par exemple, qu'à l'aide des ſimulacres qui frappent mes yeux ; il faut en conclurre que l'ame eſt émue pareillement par d'autres ſimulacres de lions, qu'elle voit auſſi diſtinctement que l'œil, avec la ſeule différence qu'ils ſont plus déliés. Si donc l'ame demeure éveillée quand les membres ſont étendus dans les bras du ſommeil, c'eſt que les mêmes ſimulacres qui nous ont affectés pendant le jour, ſe préſentent alors à elle avec tant de vérité, qu'on croit voir & entendre ceux-mêmes dont la terre & la mer ſe ſont emparées depuis long-tems. La Nature rend ces illuſions inévitables, parce que pour lors les ſens plongés dans un profond ſommeil, ne peuvent oppoſer la vérité à l'erreur ; parce que la mémoire elle-même aſſoupie & languiſſante, ne contredit point ces apparences, en rappellant que celui qu'on croit voir en vie eſt depuis long-tems victime du trépas.

Au reſte, il n'eſt pas ſurprenant que les ſimulacres ſe meuvent, qu'ils agitent leurs bras &

Brachiaque in numerum jactare, & cætera membra :
Nam fit ut in somnis facere hoc videatur imago :
Quippe ubi prima perit, alioque est altera nata
Endo statu, prior hæc gestum mutâsse videtur :
Scilicet id fieri celeri ratione putandum est.

Multaque in his rebus quæruntur, multaque nobis
Clarandum est, planè si res exponere avemus.
Quæritur imprimis quare, quod quoique libido
Venerit, extemplò mens cogitet ejus idipsum :
Anne voluntatem nostram simulacra tuentur,
Et simul ac volumus, nobis occurrit imago ?
Si mare, si terram cordi est, si denique cœlum,
Conventus hominum, pompam, convivia, pugnas,
Omnia sub verbo ne creat Natura paratque ?
Cùm præsertim aliis, eâdem in regione locoque,
Longè dissimiles animus res cogitet omnis.

Quid porrò, in numerum procedere cùm simulacra
Cernimus in somnis, & mollia membra movere;
Mollia mobiliter cùm alternis brachia mittunt ;
Et repetunt oculis gestum pede convenienti ;

leurs membres en cadence. Ce ſont des apparences qui doivent avoir lieu pendant le ſommeil. Car lorſque le premier ſimulacre eſt évanoui, & qu'un autre lui ſuccede dans une attitude différente, il ſemble que c'eſt le même qui a changé de contenance : parce que cette ſucceſſion ſe fait avec une grande rapidité.

Nous aurions encore bien des queſtions à réſoudre, bien des difficultés à éclaircir, ſi nous voulions traiter à fonds cette matiere : on demande ſur-tout pourquoi l'ame a ſur le champ l'idée des objets dont elle veut s'occuper : ſi les ſimulacres épient notre volonté : ſi les images ſe préſentent auſſi tôt que nous le deſirons : ſi la Nature crée à nos ordres ou tient en réſerve les effigies du ciel, de la terre, de la mer, des aſſemblées, des cérémonies, des feſtins & des combats, pour nous les préſenter à notre premier ſignal : tandis ſur-tout que dans la même région & dans le même lieu d'autres ames ſont occupées d'idées entiérement différentes.

Mais lorſqu'en ſonge nous voyons les ſimulacres s'avancer en cadence, mouvoir leurs membres flexibles, déployer alternativement leurs bras avec ſoupleſſe, & d'un pied agile répéter les geſtes aux yeux ; croyez-vous qu'ils aient

Scilicet arte madent ſimulacra, & docta vagantur,
Nocturno facere ut poſſint in tempore ludos?
An magis illud erit verum quia, tempore in uno
Cùm ſentimus id (ut cùm vox emittitur una)
Tempora multa latent, ratio quæ comperit eſſe:
Propterea fit uti, quovis in tempore, quæque
Præſto ſint ſimulacra, locis in queiſque parata:
Tanta eſt mobilitas & eorum copia tanta!
Et quia tenuia ſunt, niſi ſe contendit, acutè
Cernere non potis eſt animus; proinde omnia, quæ ſunt
Præterea, pereunt, niſi ſic ſeſe ipſe paravit.
Ipſe parat ſeſè porrò, ſperatque futurum
Ut videat; quòd conſequitur rem quamque fit ergò.

Nonne vides, oculos etiam, cùm, tenuia quæ ſint,
Cernere cœperunt, contendere ſe atque parare,
Nec ſine eo fieri poſſe ut cernamus acutè?
Et tamen in rebus quoque apertis noſcere poſſis,
Si non advertas animum, proinde eſſe, quaſi omni
Tempore ſemotæ fuerint longèque remotæ:
Cur igitur mirum eſt, animus ſi cætera perdit,
Præter quàm quibus eſt in rebus deditus ipſe?

étudié les regles, & que l'art préside à leurs cours nocturnes ? ou plutôt n'est il pas certain que, bien que nous ne sentions ces mouvemens, comme nous n'entendons chaque mot d'un discours, qu'en un seul instant, il s'en écoule pourtant un grand nombre, dont la succession n'est pas sensible pour nous, mais que la raison sçait distinguer ? voilà pourquoi il se présente à nous, en tous tems, & en tous lieux, des simulacres de toute espece : tant est grande leur multitude & leur rapidité ! Mais comme leur tissu est très-délié, l'ame ne peut, sans se recueillir, les appercevoir distinctement ; ils sont absolument perdus pour elle, si par une forte contention elle ne se prépare à les recevoir, ce qu'elle ne manque pas de faire par le desir & l'espérance qu'elle a de voir les objets qu'elle voit en effet.

Ne remarquez-vous pas que les yeux mêmes après s'être portés sur des objets peu sensibles, ne peuvent sans attention & sans préparation, les appercevoir clairement ? les corps même les plus exposés à la vue, si l'ame ne s'applique à les observer, sont pour elle, comme s'ils en avaient toujours été à une très-grande distance. Est-il donc surprenant qu'elle laisse échapper tous les simulacres, excepté ceux dont elle est actuellement occupée ?

Deinde adopinamur de ſignis maxima parvis:
Ac nos in fraudem induimus, fruſtramur & ipſi:
Fit quoque ut interdum non ſuppeditetur imago
Ejuſdem generis; ſed fœmina quæ fuit antè,
In manibus vir tum factus videatur adeſſe;
Aut alia ex aliâ facies ætaſque ſequatur:
Quod ne miremur, ſopor atque oblivia curant.

Iſtud in his rebus vitium vehementer & iſtum
Effugere errorem vitareque præmeditator,
Lumina ne facias oculorum clara creata,
Proſpicere ut poſſimus; & ut proferre viaï
Proceros paſſus, ideò faſtigia poſſe
Surarum ac feminum pedibus fundata plicari;
Brachia tum porrò validis ex apta lacertis
Eſſe, manuſque datas utrâque à parte miniſtras,
Ut facere ad vitam poſſimus, quæ foret uſus.

Cætera de genere hoc inter quæcunque pretantur,
Omnia perversâ præpoſtera ſunt ratione;
Nil ideò quoniam natum eſt in corpore, ut uti
Poſſemus; ſed quod natum eſt, id procreat uſum:
Nec fuit antè videre oculorum lumina nata;
Nec dictis orare priùs quam lingua creata eſt;

Souvent l'ame en groſſiſſant les ſimulacres nous induit en erreur & nous abuſe. Souvent encore elle dénature les ſexes des images, & au lieu d'une femme nous ne preſſons dans nos bras qu'un homme qui lui ſuccede, ou un autre individu d'une figure & d'un âge fort différens. Le ſommeil & le défaut de mémoire rendent ces métamorphoſes peu ſurprenantes.

Mais avant tout, ô Memmius, mettez-vous en garde contre une erreur trop commune : ne croyez pas que la brillante orbite de nos yeux n'ait été arrondie que pour nous procurer la vue des objets, que ces jambes & ces cuiſſes mobiles n'aient été élevées ſur la baſe des pieds que pour donner plus d'étendue à nos pas ; que les bras enfin n'aient été formés de muſcles ſolides & terminés par les mains à droite & à gauche, que pour être les miniſtres de nos beſoins & de notre conſervation.

Par de pareilles interprétations, on a renverſé l'ordre reſpectif des effets & des cauſes. Nos membres n'ont pas été faits pour notre uſage, mais on s'en eſt ſervi parce qu'on les a trouvés faits. La vue n'a point précédé les yeux. La parole n'a point été formée avant la langue ; au contraire

Sed potiùs longè linguæ præcessit origo
Sermonem ; multòque creatæ sunt priùs aures,
Quàm sonus est auditus ; & omnia denique membra
Antè fuêre (ut opinor) eorum quàm foret usus :
Haud igitur potuêre utendi crescere causâ.

At contrà conferre manu certamina pugnæ,
Et lacerare artus, fœdareque membra cruore,
Antè fuit multò, quàm lucida tela volarent :
Et volnus vitare priùs Natura coëgit,
Quàm daret objectum parmaï læva per artem :
Scilicet & fessum corpus mandare quieti
Multò antiquius est, quàm lecti mollia strata ;
Et sedare sitim priùs est, quàm pocula, natum :
Hæc igitur possunt utendi cognita causâ
Credier, ex usu quæ sunt vitâque reperta
Illa quidem seorsum sunt omnia, quæ priùs ipsa
Nata, dedêre suæ post notitiam utilitatis ;
Quo genere imprimis sensus & membra videmus.
Quare etiam atque etiam procul est ut credere possis
Utilitatis ob officium potuisse creari.

Illud item non est mirandum, corporis ipsa
Quòd natura cibum quærit quojusque animantis :

le langage a ſuivi de bien loin la naiſſance de l'organe. Les oreilles exiſtaient long-tems avant qu'on entendit des ſons ; & tous nos membres long-tems avant qu'on en fit uſage : ce n'eſt donc pas la vue de nos beſoins qui les a fait naître.

Au contraire on combattait avec les poings, on ſe déchirait avec les ongles, on ſe ſouillait de ſang long-tems avant que les fleches brillantes volaſſent dans l'air ; la Nature avait appris à l'homme à éviter les bleſſures, avant que l'art lui eût ſuſpendu au bras gauche un bouclier pour ſe mettre à couvert. Le ſommeil & le repos ſont beaucoup plus anciens que les lits & le duvet. On appaiſait ſa ſoif avant l'invention des coupes. Toutes ces découvertes qui ſont la ſuite du beſoin & le fruit de l'expérience, on peut croire qu'elles ont été faites en vue de notre utilité. Mais il n'en eſt pas de même des objets dont l'uſage n'a été trouvé que long-tems après leur naiſſance, tels que nos membres & nos organes. Ainſi tout vous éloigne de penſer qu'ils aient été faits pour notre uſage.

Ne ſoyez pas ſurpris non plus que tous les animaux recherchent naturellement la nourriture. Je vous ai enſeigné que de tous les corps

Quippe etenim fluere atque recedere corpora rebus
Multa modis multis docui ; ſed plurima debent
Ex animalibus iis, quæ ſunt exercita motu ;
Multaque per ſudorem ex alto preſſa feruntur ;
Multa per os exhalantur, cùm languida anhelant :
His igitur rebus rareſcit corpus, & omnis
Subruitur natura ; dolor quam conſequitur rem :
Propterea capitur cibus, ut ſuffulciat artus,
Et recreet vires interdatus, atque patentem
Per membra ac venas ut amorem obturet edendi.

Humor item diſcedit in omnia, quæ loca cunque
Poſcunt humorem ; glomerataque multa vaporis
Corpora, quæ ſtomacho præbent incendia noſtro,
Diſſupat adveniens liquor ac reſtinguit, ut ignem,
Urere ne poſſit calor ampliùs aridus artus.
Sic igitur tibi anhela ſitis de corpore noſtro
Abluitur, ſic expletur jejuna cupido.

Nunc quî fiat uti paſſus proferre queamus,
Cùm volumus, varièque datum ſit membra movere,
Et quæ res tantùm hoc oneris protrudere noſtri
Corporis inſuêrit, dicam ; tu percipe dicta.
Dico, animo noſtro primùm ſimulacra meandi

ſe détachent de mille manieres un grand nombre de corpuſcules. L'exercice & le mouvement rendent ces émanations plus abondantes dans certains animaux. La tranſpiration en fait ſortir une infinité de l'intérieur des corps. L'abattement de la fatigue n'en fait pas moins exhaler par le canal de la reſpiration. Ces pertes raréfient le corps, affaibliſſent la machine, état d'épuiſement qui eſt ſuivi de douleur. Voilà pourquoi on a recours aux alimens qui en ſe diſſéminant dans tous les interſtices ſoutiennent les membres, réparent les forces & rempliſſent les conduits que le beſoin de manger avait dilatés.

Les breuvages de leur côté ſe répandent dans tous les lieux qui ont beſoin d'humidité ; ils diſſipent les tourbillons de chaleur qui dévoraient l'eſtomac, & éteignent ces feux brûlans qui deſſéchaient & conſumaient les membres. Voilà de quelle maniere on appaiſe la ſoif ardente & le deſir des alimens.

Mais d'où nous vient la faculté de marcher, quand nous le voulons, & de mouvoir nos membres de différentes manieres ? Quel eſt l'agent accoutumé à pouſſer en avant une maſſe auſſi lourde que celle de nos corps ? Je vais vous l'expliquer : redoublez d'attention : il faut avant

Accidere, atque animum pulſare, ut diximus antè.
Indè voluntas fit; neque enim facere incipit ullam
Rem quiſquam, quàm mens providit, quid velit, antè:
At, quod providet, illius rei conſtat imago:
Ergò animus cùm ſeſe ita commovet, ut velit ire
Inque gredi, ferit extemplò, quæ in corpore toto
Per membra atque artus, animaï diſſita vis eſt;
Et facile eſt factu, quoniam conjuncta tenetur;
Indè ea proporrò corpus ferit, atque ita tota
Paulatim moles protruditur atque movetur.
Præterea tum rareſcit quoque corpus, & aër
(Scilicet ut debet, qui ſemper mobilis exſtat)
Per patefacta venit penetratque foramina largus;
Et diſpergitur ad partes ita quaſque minutas
Corporis: Hinc igitur rebus fit utrinque duabus,
Corpus uti, ut navis velis ventoque, feratur.

Nec tamen illud in his rebus mirabile conſtat,
Tantula quòd tantum corpus corpuſcula poſſint
Contorquere, & onus totum convertere noſtrum:
Quippe etenim ventus, ſubtili corpore tenuis,
Trudit agens magnam magno molimine navim;
Et manus una regit quantovis impete euntem;

tout, comme nous l'avons dit, que les ſimulacres qui invitent au mouvement viennent frapper l'eſprit. De-là naît la détermination : car on ne ſe met en devoir d'agir, qu'après avoir connu l'objet de ſa volonté, opération qui ſuppoſe néceſſairement la préſence des ſimulacres. L'eſprit ainſi déterminé annonce ſa volonté par un mouvement qui ſe communique auſſi-tôt à l'ame diſſéminée dans tous les membres ; & rien n'eſt plus aiſé, puiſque ces deux ſubſtances ſont intimement unies. Le contre-coup de l'ame ſe fait ſentir au corps, & ainſi toute la maſſe commence à ſe mouvoir & à s'avancer peu-à-peu. Outre cela le corps ſe raréfie auſſi dans le même tems. L'air toujours en mouvement s'empare comme il le doit de tous les conduits, ſe répand à grands flots dans tous les pores, ſe communique de cette maniere juſqu'aux molécules les plus déliées. Ainſi l'ame & l'air ſont les voiles & les rames qui font aller la machine.

Ne ſoyez pas ſurpris que des corpuſcules auſſi déliés puiſſent chaſſer en avant & tourner à leur gré une maſſe auſſi peſante que celle de nos corps. Le vent, ce fluide ſi ſubtil, a aſſez de force pour faire voler ſur l'onde les plus énormes navires. Un ſeul bras regle leur courſe, quelque rapide qu'elle ſoit. Un ſeul gouvernail

Atque gubernaclum contorquet quò libet unum :
Multaque per trochleas & tympana, pondere magno,
Commovet, atque levi ſuſtollit machina niſu.

Nunc quibus ille modis ſomnus per membra quietem
Irriget, atque animi curas è pectore ſolvat,
Suavidicis potiùs, quàm multis verſibus, edam :
Parvus ut eſt cycni melior canor, ille gruum quàm
Clamor, in ætheriis diſperſus nubibus auſtri :
Tu, mihi da tenues aures animumque ſagacem,
Ne fieri negites, quæ dicam, poſſe ; retroque
Vera repulſanti diſcedas pectore dicta ;
Tutemet in culpâ cùm ſis, ne cernere poſſis.

Principiò ſomnus fit, ubi eſt diſtracta per artus
Vis animæ, partimque foràs ejecta receſſit,
Et partim contruſa magis conceſſit in altum :
Diſſolvuntur enim tum demum membra fluuntque :
Nam dubium non eſt, animaï quin operâ ſit
Senſus hic in nobis ; quem cùm ſopor impedit eſſe,
Tum nobis animam perturbatam eſſe putandum eſt,
Ejectamque foràs : non omnem ; namque jaceret

ſuffit pour les manœuvrer. En un mot à l'aide des poulies & des roues, nous voyons des machines ſoulever ſans effort les plus lourds fardeaux.

Pour vous expliquer maintenant comment le ſommeil verſe le repos dans nos membres & bannit l'inquiétude de nos ames, j'aurai plutôt recours aux charmes qu'à la multitude des vers. Ainſi les faibles accens du cygne flattent plus l'oreille que les cris perçans dont les grues rempliſſent les airs. De votre côté prêtez-moi une oreille attentive & un eſprit appliqué ; pour ne point nier les faits dont je vous démontrerai la poſſibilité, & par votre obſtination à repouſſer l'évidence, devenir vous-même la cauſe de votre aveuglement.

Le ſommeil naît en nous, quand l'ame ſe décompoſe dans la machine, & qu'une de ſes parties eſt chaſſée au dehors, tandis que l'autre ſe ramaſſe & ſe condenſe davantage dans l'intérieur du corps. Alors les membres doivent ſe délier & paraître flottans. En effet c'eſt a l'ame que nous devons le ſentiment, dont le ſommeil ne peut nous priver, ſans que la ſubſtance penſante ne ſoit troublée & chaſſée du corps ; mais non pas toute entiere : car le froid éternel

Æterno corpus perfuſum frigore lethi :
Quippe ubi nulla latens animaï pars remaneret
In membris, cinere ut multâ latet obrutus ignis,
Unde reconflari ſenſus per membra repentè
Poſſit, ut ex igni cæco conſurgere flamma.

Sed quibus hæc rebus novitas confletur, & unde
Perturbari anima, & corpus langueſcere poſſit,
Expediam : tu fac ne ventis verba profundam.

Principiò externâ corpus de parte neceſſum eſt,
(Aëriis quoniam vicinum tangitur auris)
Tundier, atque ejus crebro pulſarier ictu :
Propterea que ferè res omnes, aut corio ſunt,
Aut ſetâ, aut conchis, aut callo, aut cortice tectæ :
Interiorem etiam partem ſpirantibus aër
Verberat hic idem, cùm ducitur atque reflatur.
Quare utrinque ſecus cùm corpus vapulet, & cùm
Perveniant plagæ per parva foramina nobis
Corporis ad primas partes, elementaque prima;
Fit quaſi paulatim nobis per membra ruina :
Conturbantur enim poſituræ principiorum
Corporis atque animi ſic, ut pars indè animaï
Ejiciatur, & introrſum pars abdita cedat;
Pars etiam diſtracta per artus, non queat eſſe

de la mort se répandrait alors dans la machine, puisqu'il ne lui resterait aucune particule d'ame qui, semblable au feu caché sous la cendre, fût capable de rallumer tout-à-coup le sentiment.

Mais il faut développer les causes de ce nouvel état, de ce trouble de l'ame, de cette langueur du corps. Ne souffrez pas, Memmius, que mes paroles deviennent le jouet des vents.

Comme la surface de tous les corps reçoit le contact immédiat de l'air, il est nécessaire qu'elle soit sans cesse frappée de ses coups fréquens. Voilà pourquoi presque tout les êtres sont couverts de cuir, de soie, de coquilles, d'écorces, ou de membranes calleuses. Les parties intérieures sont aussi battues sans cesse par ce flux & reflux d'air que la respiration y amene & en chasse continuellement. Le corps étant ainsi heurté de deux côtés, & ce choc, à l'aide des pores, se faisant sentir jusqu'aux atomes élémentaires, la destruction se prépare ainsi peu-à-peu. Bien-tôt les principes de l'esprit & du corps se déplacent. Une partie de l'ame est chassée au dehors, une autre se retire dans l'intérieur, une troisieme éparse dans les membres, ne peut plus se réunir ni fournir sa part au mou-

Conjuncta inter ſe, nec motu mutua fungi :
Inter enim ſepit aditus Natura viaſque :
Ergò ſenſus abit mutatis motibus altè :
Et quoniam non eſt, quaſi quod ſuffulciat artus ;
Debile ſit corpus, langueſcunt omnia membra,
Brachia, palpebræque cadunt, poplitesſque procumbunt.

Deinde cibum ſequitur ſomnus ; quia quæ facit aër,
Hæc eadem cibus, in venas dum diditur omnes,
Efficit ; & multò ſopor ille graviſſimus exſtat,
Quem ſatur aut laſſus capias ; quia plurima tum ſe
Corpora conturbant magno contuſa labore :
Fit ratione eâdem conjectus porrò animaï
Altior, atque foras ejectus largior ejus,
Et diviſior inter ſe ac diſtractior intùs.

Et quoi quiſque ferè ſtudio devinctus adhæret,
Aut quibus in rebus multùm ſumus antè morati,
Atque in quâ ratione fuit contenta magis mens ;
In ſomnis eadem plerumque videmur obire :
Cauſidici cauſas agere, & componere leges ;
Induperatores pugnare, ac prœlia obire ;
Nautæ contractum cum ventis cernere bellum ;
Nos agere hoc autem, & naturam quærere rerum

Semper,

vement de la vie ; parce que la Nature ferme tous les conduits & toutes les voies. Le ſentiment s'enfuit au milieu de ce déſordre. Le corps n'ayant plus de ſoutien s'affaiblit ; tous les membres languiſſent, les bras tombent, les paupieres ſe ferment, & les jarrets s'affaiſſent.

Le ſommeil vient à la ſuite des repas ; parce que les alimens répandus dans les veines y produiſent le même effet que l'air. L'aſſoupiſſement eſt même plus profond quand il ſuccede à la plénitude ou à la fatigue ; la fatigue cauſe plus de déſordre dans les élémens, enfonce l'ame plus avant dans le corps, l'en chaſſe à plus grands flots, la diviſe & la déſunit davantage.

Les objets habituels de nos occupations, ceux qui nous ont retenus le plus long-tems & qui ont éxigé le plus de contention de la part de l'eſprit, ſont les mêmes auxquels nous paraiſſons nous livrer ordinairement pendant le ſommeil. Les Avocats plaident des cauſes & interpretent les loix en ſonge ; le Général livre des combats & des aſſauts ; le Pilote fait la guerre aux vents. Moi-même je n'interromps point mes doux travaux pendant la nuit. Je continue d'interroger la nature, &

Semper, & inventam patriis exponere chartis :
Cætera ſic ſtudia atque artes plerumque videntur
In ſomnis animos hominum fruſtrata tenere.

Et quicunque dies multos ex ordine ludis
Aſſiduas dederunt operas, plerumque videmus ;
Cùm jam deſtiterint ea ſenſibus uſurpare,
Reliqüas tamen eſſe vias in mente patentes,
Quà poſſint eadem rerum ſimulacra venire :
Permultos itaque illa dies eadem obſervantur
Ante oculos, etiam vigilantes ut videantur
Cernere ſaltantes, & mollia membra moventes ;
Et citharæ liquidum carmen chordaſque loquentes
Auribus accipere, & conſeſſum cernere eundem ;
Scenaïque ſimul varios ſplendere decores :
Uſque adeò magni refert ſtudium atque voluntas,
Et quibus in rebus conſuêrint eſſe operati
Non homines ſolùm, ſed verò animalia cuncta.

Quippe videbis equos fortes, cùm membra jacebunt
In ſomnis, ſudare tamen, ſpirareque ſæpe ;
Et quaſi de palmâ ſummas contendere vires,
Tunc quaſi carceribus patefactis ſæpe quiete,

d'en dévoiler les ſecrets à ma patrie. En un mot les autres études & les autres arts occupent ordinairement en ſonge les hommes par de ſemblables illuſions.

Ceux qui aſſiſtent aſſidument aux jeux pluſieurs jours de ſuite, nous les voyons preſque toujours, lors même que les ſpectacles ont ceſſé de frapper leurs ſens, conſerver dans leur ame des routes ouvertes par où les mêmes ſimulacres peuvent encore s'introduire. Les mêmes objets ſe préſentent à eux pendant pluſieurs jours. Ils voient même en veillant les Danſeurs bondir & mouvoir leurs membres avec ſoupleſſe ; ils entendent les accords de la lyre & le doux langage des cordes ; ils retrouvent la même aſſemblée & la même variété de décorations dont brillait la ſcene. Tant eſt grand le pouvoir du penchant, du goût & de l'habitude, non-ſeulement ſur les hommes, mais ſur les animaux eux-mêmes.

En effet, vous verrez des courſiers, quoiqu'étendus & profondément endormis, ſe baigner de ſueur, ſouffler fréquemment, & tendre tous leurs muſcles, comme ſi les barrieres étaient déja ouvertes, pour diſputer le prix de la courſe.

Venantumque canes, in molli ſæpe quiete;
Jactant crura tamen ſubitò, voceſque repentè
Mittunt, & crebras reducunt naribus auras,
Ut veſtigia ſi teneant inventa ferarum :
Expergefactique ſequuntur inania ſæpe
Cervorum ſimulacra, fugæ quaſi dedita cernant;
Donec diſcuſſis redeant erroribus ad ſe.

At conſueta domi catulorum blanda propago
Degere, ſæpe levem ex oculis volucremque ſoporem
Diſcutere, & corpus de terrâ conripere inſtant;
Proinde quaſi ignotas facies atque ora tuantur.
Et quàm quæque magis ſunt aſpera ſemina eorum,
Tam magis in ſomnis eadem ſævire neceſſum eſt.

At variæ fugiunt volucres, penniſque repentè
Sollicitant Divûm, nocturno tempore, lucos,
Accipitres ſomno in leni ſi prœlia pugnaſque
Edere ſunt perſectantes, viſæque volantes.

Porrò hominum mentes magnis quæ motibus edunt?

Souvent encore, au milieu du ſommeil, les chiens de nos chaſſeurs agitent tout-à-coup leurs pieds, jappent avec alégreſſe, & ramenent à pluſieurs repriſes l'air à leur organe, comme s'ils étaient ſur la trace de la proie. Souvent même en ſe réveillant ils continuent de pourſuivre les vains ſimulacres d'un cerf qu'ils s'imaginent voir fuir devant eux, juſqu'à ce que revenus à eux-mêmes, ils ſe déſabuſent à regret de leur erreur.

D'un autre côté le gardien faible & careſſant qui vit ſous nos toits, diſſipe en un moment le ſommeil léger qui fermait ſes paupieres, ſe dreſſe avec précipitation ſur ſes pieds, croyant voir un viſage inconnu & des traits ſuſpects. Car les ſimulacres tourmentent d'autant plus en ſonge, que leurs élémens ſont plus rudes & plus anguleux.

Au contraire les oiſeaux de toute eſpece prennent la fuite, & en agitant leurs ailes vont implorer pendant la nuit un aſyle dans les bois ſacrés, s'ils voient au milieu d'un ſommeil paiſible l'épervier vorace fondre ſur eux, ou les pourſuivre d'un vol rapide.

Et les ames humaines de quels grands mouvemens ne ſont-elles pas agitées pendant le ſom-

Magna etenim sæpe in somnis faciuntque geruntque ;
Reges expugnant, capiuntur, prœlia miscent,
Tollunt clamores, quasi si jugulentur ibidem;
Multi depugnant, gemitusque doloribus edunt,
Et quasi pantheræ morsu sævive leonis
Mandantur, magnis clamoribus omnia complent :
Multi de magnis per somnum rebu' loquuntur,
Indicioque sui facti persæpe fuêre :
Multi mortem obeunt : multi de montibus altis
Se quasi præcipitent ad terram corpore toto,
Exterrentur, & ex somno, quasi mentibu' capti ;
Vix ad se redeunt, permoti corporis æstu.
Flumen item sitiens, aut fontem propter amœnum
Adsidet, & totum propè faucibus occupat amnem :
Pusi sæpe lacum propter se ac dolia curta,
Somno devincti credunt extollere vestem,
Totius humorem saccatum ut corpori' fundant ;
Cùm Babylonica magnifico splendore rigantur.

Tum quibus ætatis freta primitùs insinuantur,
Semen ubi ipsa dies membris matura creavit,

meil ? Combien de vastes projets formés & exécutés en un moment ? Ce sont des rois dont on devient le maître ou l'esclave, des combats qu'on livre, des cris qu'on pousse, comme si l'on était égorgé sur la place. Il y en a qui se débattent, qui gémissent de douleur, qui remplissent l'air de leurs cris, comme s'ils étaient dévorés sous la dent du lion ou de la panthere. Il y en a qui s'entretiennent en songe des affaires les plus importantes, & qui se trahissent souvent eux-mêmes par des aveux involontaires. Il y en a qui se voient conduire à la mort, d'autres qui croyant tomber de tout leur poids dans un précipice, se réveillent avec effroi, hors d'eux-mêmes, & se remettent difficilement du trouble que leur a causé cette agitation. Un homme altéré s'imagine être assis au bord d'un fleuve ou d'une source limpide ; il avale à longs traits la fontaine presqu'entiere. Les enfans endormis croyant lever leurs vêtemens auprès d'un bassin ou d'un tonneau coupé, se soulagent sans défiance du besoin qui les presse, & inondent ainsi les riches tapis que Babylone a colorés pour leur lit.

Mais quand la premiere effervescence de l'âge se fait sentir à leur cœur, quand le tems a mûri dans leurs membres les germes prolifiques, une

Conveniunt ſimulacra foris è corpore quoque ;
Nuntia præclari voltûs pulchrique coloris ;
Qui ciet inritans loca turgida ſemine multo ,
Ut , quaſi tranſactis ſæpe omnibu' rebu' , profundant
Fluminis ingentes fluctus , veſtemque cruentent.

Sollicitatur id in nobis (quod diximus antè)
Semen , adulta ætas cùm primùm roborat artus :
Namque alias aliud res commovet atque laceſſit ;
Ex homine humanum ſemen ciet una hominis vis :
Quod ſimul atque ſuis ejectum ſedibus , exit
Per membra atque artus , decedit corpore toto
In loca conveniens nervorum certa , cietque
Continuò partes genitales corporis ipſas ;
Inritata tument loca ſemine , fitque voluntas
Ejicere id , quò ſe contendit dira libido ;
Idque petit corpus mens , unde eſt ſaucia amore :
Namque omnes plerumque cadunt in volnus , & illam
Emicat in partem ſanguis , unde icimur ictu ;
Et ſi cominùs eſt , hoſtem ruber occupat humor.

Sic igitur , Veneris qui telis accipit ictum

ſoule de ſimulacres émanés des corps de toute eſpece s'offrent à eux ſous les traits de la beauté jointe à la fraîcheur du jeune âge, provoquent l'organe rempli du ſuc générateur, & ouvrant à leur imagination ardente le ſanctuaire de la volupté, excitent en eux un épanchement ſéminal abondant dont leurs vêtemens ſont ſouillés.

Le fluide créateur n'eſt mis en action, comme nous venons de le dire, qu'au tems où l'adoleſcence a fortifié les membres. Chacun de nos organes eſt excité par des objets qui lui ſont propres : l'organe de la génération n'eſt provoqué que par l'image humaine. Auſſi-tôt que la liqueur féconde ſortie de ſes réſervoirs, & répandue par tout le corps, s'eſt raſſemblée dans les nerfs qui lui ſont particuliérement conſacrés, & a pénétré juſqu'au ſiege même de la volupté, ſoudain tous les canaux ſe gonflent à la fois ; la Nature demande à s'épancher ; la paſſion a déja choiſi ſon objet ; elle brûle de s'élancer ſur l'auteur de ſa bleſſure. C'eſt un combat, une guerre réelle, des coups portés, des flots de ſang répandus, une ennemie qui ſuccombe, & un vainqueur téméraire enſanglanté ſouvent au milieu de ſa victoire.

Ainſi le cœur que Vénus a bleſſé, ſoit en em-

(Sive puer membris muliebribus hunc jaculatur;
Seu mulier toto jactans è corpore amorem)
Unde feritur, eò tendit, gestitque coire,
Et jacere humorem in corpus de corpore ductum:
Namque voluptatem præsagit multa cupido:
Hæc Venus est nobis hinc autem est nomen amoris:
Hinc illæ primùm Veneris dulcedinis in cor
Stillavit gutta, & successit fervida cura;
Nam si abest, quod ames, præstò simulacra tamen sunt
Illius, & nomen dulce obversatur ad aures.

Sed fugitare decet simulacra, & pabula amoris
Absterrere sibi, atque aliò convertere mentem,
Et jacere humorem conlectum in corpora quæque,
Nec retinere semel conversum unius amore;
Et servare sibi curam certumque dolorem:
Ulcus enim vivescit & inveterascit alendo,
Inque dies gliscit furor, atque ærumna gravescit;
Si non prima novis conturbes volnera plagis,
Volgivagâque vagus Venere, antè recentia cures,
Aut aliò possis animi traducere motus.

pruntant les traits délicats d'un jeune enfant, ſoit en armant de tous ſes feux une femme ſéduiſante, ſe porte vers l'objet d'où le coup eſt parti, pour s'unir à lui, pour l'inonder des flots de ſon amour: car la paſſion n'eſt que le preſſentiment de la volupté. Voilà notre Vénus, voilà l'origine du nom de l'amour, voilà la ſource de cette douce roſée qui s'inſinue d'abord goutte à goutte dans nos cœurs, & devient enſuite un océan d'inquiétudes. Car dans l'abſence de l'objet aimé, ſes ſimulacres aſſiégent toujours notre ame, & ſon nom trop cher retentit ſans ceſſe à nos oreilles.

Mais il faut les fuir ces ſimulacres dangereux; il faut éloigner de ſoi tout ce qui peut alimenter l'amour, s'occuper d'autres idées, partager ſes feux entre tous les objets indifféremment, ſans les fixer ſur un ſeul, ſans ſe préparer par une paſſion excluſive des ſoucis & des tourmens inévitables. L'amour eſt une plaie qui s'envenime & s'aigrit en la nourriſſant, c'eſt une frénéſie qui s'accroît, une maladie qui s'aggrave de jour en jour, ſi par de nouvelles bleſſures on ne fait diverſion à la premiere, ſi une prudente inconſtance n'étouffe le mal dans ſon origine, & ne fait prendre un nouveau cours aux tranſports de la paſſion.

Nec Veneris fructu caret is qui vitat amorem;
Sed potiùs, quæ ſunt ſine pœnâ, commoda ſumit;
Nam certa & pura eſt ſanis magis indè voluptas,
Quàm miſeris, etenim potiundi tempore in ipſo,
Fluctuat incertis erroribus ardor amantum;
Nec conſtat quid primùm oculis manibuſque fruantur;
Quod petiêre, premunt arctè, faciuntque dolorem
Corporis, & dentes inlidunt ſæpe labellis,
Oſculaque adfigunt, quia non eſt pura voluptas;
Et ſtimuli ſubſunt, qui inſtigant lædere idipſum,
Quodcunque eſt, rabies unde illæ germina ſurgunt:
Sed leviter pœnas frangit Venus inter amorem,
Blandaque refrœnat morſus admiſta voluptas.

Namque in eo ſpes eſt, unde eſt ardoris origo,
Reſtingui quoque poſſe ab eodem corpore flammam:
Quòd fieri contrà coram Natura repugnat;
Unaque res hæc eſt, quojus quàm pluria habemus;
Tam magis ardeſcit dirâ cupedine pectus;
Nam cibus atque humor membris adſumitur intùs;
Quæ quoniam certas poſſunt obſidere partes,
Hoc facilè expletur laticum frugumque cupido;
Ex hominis verò facie pulchroque colore,
Nil datur in corpus præter ſimulacra fruendum.

Et en renonçant à l'amour, ſe prive-t-on de ſes douceurs ? Au contraire on en recueille les fruits ſans en ſentir les peines. Le plaiſir eſt fait pour les ames raiſonnables, & non pour ces amans forcenés dont les ardeurs flottantes ne ſçavent pas même, dans l'ivreſſe de la jouiſſance, ſur quel charme fixer d'abord leurs mains & leurs regards, qui ſerrent avec fureur l'objet de leurs deſirs, qui le bleſſent, qui d'une dent cruelle impriment ſur ſes levres des baiſers douloureux. C'eſt que leur plaiſir n'eſt pas pur ; c'eſt qu'ils ſont animés par des aiguillons ſecrets contre l'objet vague d'où leur eſt venue cette frénéſie. Mais Vénus amortit la douleur au ſein du plaiſir, & répand ſur les bleſſures le beaume de la volupté.

En effet les amans ſe flattent que le même corps qui allume leurs feux peut auſſi les éteindre : mais la Nature s'y oppoſe. L'amour eſt l'unique deſir que la jouiſſance ne faſſe qu'enflammer de nouveau. Si la faim & la ſoif peuvent aiſément s'appaiſer, c'eſt que les alimens & les boiſſons ſe diſtribuent dans nos membres, & s'attachent à certaines parties de nous-mêmes. Mais un beau viſage, un teint brillant n'introduiſent dans nos corps que des ſimulacres légers qu'une eſpérance trompeuſe emporte trop ſouvent

Tenuia, quæ vento ſpes raptat ſæpe miſella.
Ut bibere in ſomnis ſitiens cùm quærit, & humor
Non datur, ardorem in membris qui ſtinguere poſſit;
Sed laticum ſimulacra petit, fruſtraque laborat,
In medioque ſitit torrenti flumine potans:
Sic in amore Venus ſimulacris ludit amantes;
Nec ſatiare queunt ſpectando corpora coram;
Nec manibus quidquam teneris abradere membris
Poſſunt, errantes incerti corpore toto.

Denique cùm membris conlatis, flore fruuntur
Ætatis, cùm jam præſagit gaudia corpus,
Atque in eo eſt Venus, ut muliebria conſerat arva;
Adfigunt avidè corpus, junguntque ſalivas
Oris, & inſpirant preſſantes dentibus ora:
Nequicquam: quoniam nihil indè abradere poſſunt,
Nec penetrare, & abire in corpus corpore toto:
Nam facere interdum id velle & certare videntur;
Uſque adeò cupidè Veneris compagibus hærent,
Membra voluptatis dum vi labefacta liqueſcunt:

dans les airs. Ainſi pendant le ſommeil un homme dévoré par la ſoif cherche à ſe déſaltérer ſans trouver une onde propre à éteindre l'ardeur de ſes membres. Il préſente ſes levres arides aux ſimulacres des fontaines ; il s'épuiſe inutilement, & meurt de ſoif au milieu du fleuve dont il croit s'abreuver. De même Vénus ſe joue des amans par des images illuſoires. La vue d'un beau corps n'eſt pas capable de les raſſaſier, & leurs mains ne peuvent ſuppléer à cette inſuffiſance, ni détacher aucune particule de ces membres délicats où elles errent irréſolues.

Enfin lorſque la jouiſſance a rapproché deux amans, lorſque deux jeunes corps réunis frémiſſent aux premiers accès du plaiſir, lorſque Vénus eſt ſur le point de féconder le ſein maternel, les amans ſe ſerrent étroitement ; leurs ames ſe joignent ſur leurs levres humides, elles ſe preſſent comme leurs bouches, elles cherchent à ſe confondre. Mais envain : il ne ſe fait pas une communication de ſubſtance ; les ames ne peuvent ſe pénétrer, les corps ne peuvent s'identifier ; car on voit bien que c'eſt là l'objet de leurs deſirs, & le but de leurs efforts, tant ils s'uniſſent intimement ſous les nœuds de l'amour, quand leurs membres ébranlés par la ſecouſſe du plaiſir ſe réſolvent en une liqueur abondante.

Tandem ubi se erupit nervis conlecta cupido;
Parva fit ardoris violenti pausa parumper;
Indè redit rabies eadem, & furor ille revisit,
Cùm sibi, quod cupiant ipsi, contingere quærunt;
Nec reperire malum id possunt quæ machina vincat:
Usque adeò incerti tabescunt volnere cæco.

Adde quòd absumunt vires, pereuntque labore;
Adde quòd alterius sub nutu degitur ætas;
Labitur interea res, & vadimonia fiunt;
Languent officia, atque ægrotat fama vacillans;
Unguenta & pulchra in pedibus Sicyonia rident
Scilicet, & grandes viridi cum luce smaragdi
Auro includuntur, teriturque thalassina vestis
Assiduè, & Veneris sudorem exercita potat;
Et bene parta patrum fiunt anademata, mitræ;
Interdum in pallam, ac Melitensia, Ceaque vertunt:
Eximiâ veste & victu convivia, ludi,
Pocula crebra, unguenta, coronæ, serta parantur:
Nequicquam, quoniam medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus angat:
Aut quòd conscius ipse animus se fortè remordet,
Desidiosè agere ætatem, lustrisque perire;

Enfin les flots réunis ont rompu leur barriere ; la violence de la paſſion ſe rallentit un moment ; mais pour renaître enſuite avec plus de fureur & de rage, cherchant ſans ceſſe à atteindre le but où elle aſpire ; mais elle ne trouve aucun moyen de triompher de ſon mal, & les amans ſont conſumés d'une bleſſure inconnue.

Joignez encore à ces tourmens des forces épuiſées par la fatigue, une vie paſſée dans l'eſclavage, une fortune ruinée, des dettes contractées, l'oubli des devoirs, la perte de la réputation. On prodigue les parfums, on orne ſes pieds avec les chauſſures efféminées de Sicyone ; les émeraudes les plus grandes & du verd le plus éclatant ſont enchaſſées dans l'or, & les plus précieuſes étoffes abreuvées de la ſueur amoureuſe, s'uſent dans les exercices journaliers de Vénus. Les tréſors bien acquis des ancêtres ſont convertis en bandelettes & en ornemens de tête, changés en vêtemens de Malthe & de Cio, diſſipés en riches ameublemens, en feſtins, en jeux, en débauches, en parfums, en couronnes, en guirlandes. Mais envain. A la ſource du plaiſir on éprouve je ne ſçais quelle amertume, & l'on cueille les épines au ſein même des fleurs. Soit que la conſcience vous reproche une vie oiſive, perdue dans la molleſſe ; ſoit qu'un mot équivo-

Aut quod in ambiguo verbum jaculata reliquit,
Quod cupido adfixum cordi vivescit, ut ignis;
Aut nimiùm jactare oculos, aliumve tueri
Quod putat, in voltuque videt vestigia risûs.

Atque in amore mala hæc proprio summèque secundo
Inveniuntur; in adverso verò atque inopi sunt;
Prendere quæ possis oculorum lumine aperto,
Innumerabilia; ut melius vigilare sit antè,
Quâ docui ratione, caveteque ne inlaqueeris:
Nam vitare, plagas in amoris ne laciamur,
Non ita difficile est, quàm captum retibus ipsis
Exire, & validos Veneris perrumpere nodos.

Et tamen implicitus quoque possis, inque peditus
Effugere infestum, nisi tute tibi obvius obstes;
Et prætermittas animi vitia omnia primùm,
Tum quæ corpori' sunt ejus, quam percupis, ac vis:
Nam hoc faciunt homines plerumque cupidine cæci;
Et tribuunt ea, quæ non sunt his commoda verè:
Multimodis igitur pravas turpesque videmus
Esse in deliciis, summoque in honore vigere:

que de l'objet aimé pénetre votre ame comme un trait, & s'y conſerve comme le feu ſous la cendre ; ſoit que votre jalouſie remarque dans ſes regards trop de diſtraction pour vous & trop d'attention pour un rival, ou démêle ſur ſon viſage les traces d'un ſouris moqueur.

Si l'amour heureux eſt accompagné de tant de peines, les maux ſans nombre d'une paſſion déſeſpérée ne frappent-ils pas tous les yeux ? Il faut donc, comme je l'ai dit, veiller ſur ſoi-même, & ſe mettre d'avance en garde contre les pieges de l'amour. Car il eſt plus aiſé d'éviter ſes filets, que de s'en débarraſſer quand on s'y eſt laiſſé prendre, & de briſer les liens dont Vénus enchaîne les cœurs.

Cependant quoique pris, quoiqu'embarraſſé dans le laqs fatal, vous pourriez encore éviter votre perte, ſi vous n'y couriez vous-même, ſi vous ne fermiez les yeux ſur les vices de l'ame & les défauts corporels de l'objet qui vous a ſéduit. La paſſion aveugle les amans, & leur montre des perfections qui n'exiſtent pas. Un objet vicieux & difforme captive leur cœur & fixe leur hommage. Ils ont beau ſe railler les uns les autres, & conſeiller à leurs amis d'appaiſer

Atque alios alii inrident, Veneremque ſuadent
Ut placent, quoniam fœdo adflictantur amore,
Nec ſua reſpiciunt miſeri mala maxima ſæpe.
Nigra, μελίχροος eſt: immunda & fœtida, ἄκοσμος:
Cæſia, παλλάδιον: nervoſa & lignea, δορκάς:
Parvola, pumilio, χαρίτων ἴα, tota merum ſal:
Magna atque immanis, κατάπληξις, plenaque honoris:
Balba, loqui non quit, τραυλίζει: muta, pudens eſt:
At flagrans, odioſa, loquacula, λαμπάδιον fit:
Ἰσχνὸν ἐρωμένιον tum fit, cùm vivere non quit
Præ macie: ῥαδινὴ verò eſt, jam mortua tuſſi:
At gemina & mammoſa, Ceres eſt ipſa ab Iaccho:
Simula, σιληνὴ, ac ſatyra eſt: labioſa, φίλημα.
Cætera de genere hoc, longum eſt, ſi dicere coner.

Sed tamen eſto jam quantovis oris honore,
Quoi Veneris membris vis omnibus exoriatur:
Nempe aliæ quoque ſunt; nempe hâc ſine viximus antè;
Nempe eadem facit, & ſcimus facere omnia turpi;

Vénus qui les a affligés d'une paſſion aviliſſante; ils ne voient pas qu'ils ſont eux-mêmes victimes d'un choix ſouvent plus honteux. Leur maîtreſſe eſt-elle noire ? c'eſt une brune piquante. Sale & dégoûtante ? elle dédaigne la parure. Louche ? c'eſt la rivale de Pallas. Maigre & décharnée ? c'eſt la biche du Ménale. D'une taille trop petite ? c'eſt l'une des graces, l'élégance en perſonne. D'une grandeur démeſurée ? elle eſt majeſtueuſe, pleine de dignité. Elle bégaie & articule mal ? c'eſt un aimable embarras. Elle eſt muette & taciturne ? c'eſt la réſerve de la pudeur. Emportée, jalouſe, babillarde ? c'eſt un feu toujours en mouvement. Sur le point de mourir d'éthiſie ? c'eſt un tempérament délicat. Exténuée par la toux ? c'eſt une beauté languiſſante. D'un embonpoint monſtrueux ? c'eſt Cérès l'auguſte amante de Bacchus. Enfin un nez camus paraît le ſiege de la volupté ; & des levres épaiſſes ſemblent appeller le baiſer. Je ne finirais pas ſi je voulais rapporter toutes les illuſions de ce genre.

Mais je veux que ſes charmes ſoient à l'abri de toute critique, que ſa perſonne réuniſſe toutes les graces de Vénus ; eſt-elle unique de ſon eſpece ? n'avez-vous pas autrefois ſçu vivre ſans elle ? ignorez-vous qu'elle eſt ſujette aux mêmes infirmités, aux mêmes beſoins que la plus dif-

Et miseram tetris se suffit odoribus ipsa,
Quàm famulæ longè fugitant, furtimque cachinnant.

At lacrymans exclusus amator limina sæpe
Floribus & sertis operit, postesque superbos
Unguit amaracino, & foribus miser oscula figit:
Quem si jam admissum, venientem offenderit aura
Una modò, causas abeundi quærat honestas;
Et meditata diu cadat altè sumpta querela;
Stultitiæque ibi se damnet, tribuisse quòd illi
Plus videat, quàm mortali concedere par est:
Nec Veneres nostras hoc fallit; quò magis ipsæ
Omnia summoperè hos vitæ postscenia celant,
Quos retinere volunt, adstrictosque esse in amore:
Nequicquam; quoniam tu animo tamen omnia possis
Protrahere in lucem, atque omnes anquirere nisus:
Et si bello animo est & non odiosa, vicissim
Prætermittet te humanis concedere rebus.

Nec mulier semper ficto suspirat amore;
Quæ complexa viri corpus cum corpore jungit,
Et tenet adsuctis humectans oscula labris:

forme ? que ſouvent elle s'infecte elle-même ? & que ſes femmes ſe ſauvent loin d'elle pour aller rire en ſecret ?

Cependant l'amant en larmes à qui l'accès eſt interdit, orne la porte de fleurs & de guirlandes, répand des parfums ſur les poteaux dédaigneux, & imprime ſur le ſeuil de triſtes baiſers. Une fois introduit, ſi un reſte d'odeur offenſe ſon organe, il trouve un honnête prétexte pour ſe retirer, il oublie en un moment ces plaintes éloquentes ſi long-tems méditées, & s'accuſe de folie d'avoir ſuppoſé dans une mortelle des perfections que l'humanité ne comporte pas. Auſſi nos Déeſſes n'ignorent pas cette conſéquence ; elles ont grand ſoin de cacher ces arrieres-ſcenes de la vie aux amans qu'elles veulent retenir dans leurs chaînes. Mais l'imagination ſçait dévoiler ces myſteres ; ſon activité pénetre dans les réduits les plus cachés. Au lieu qu'une femme d'une humeur accommodante & facile, ne trouvera pas mauvais que vous cédiez vous-même aux beſoins de l'humanité.

Il y a des momens où les ſoupirs d'une femme ſont exempts de feinte ; quand ſes bras preſſent avec tranſport le corps de ſon amant contre ſon ſein, quand ſes levres humides pompent & diſtil-

Nam facit ex animo ſæpe, & communia quærens
Gaudia, ſollicitat ſpatium decurrere amoris:
Nec ratione aliâ volucres, armenta, feræque,
Et pecudes, & equæ maribus ſubſidere poſſent;
Si non ipſa quòd illorum ſubat, ardet abundans
Natura, & Venerem ſalientum læta retractat.

Nonne vides etiam, quos mutua ſæpe voluptas
Vinxit, ut in vinclis communibus excrucientur?
In triviis non ſæpe canes diſcedere aventes
Divorſi cupidè ſummis ex viribu' tendunt,
Cùm interea validis Veneris compagibus hærent?
Quod facerent nunquam, niſi mutua gaudia noſſent,
Quæ lacere in fraudem poſſent, vinctoſque tenere:
Quare etiam atque etiam, ut dico, eſt communi' voluptas.

Et commiſcendo cùm ſemen fortè virile
Fœmina commulxit ſubitâ vi conripuitque;
Tum ſimiles matrum materno ſemine fiunt,
Ut patribus patrio; ſed quos utriuſque figuræ
Eſſe vides juxtim, miſcentes volta parentum,
Corpore de patrio & materno ſanguine creſcunt;
Semina cùm Veneris ſtimulis excita per artus
Obvia conflixit conſpirans mutuus ardor,

Et

lent la volupté, ſon ardeur eſt ſincere ; impatiente de goûter des plaiſirs mutuels, elle excite ſon amant à fournir la carriere de l'amour. Voila pourquoi nous voyons les oiſeaux, les troupeaux, les bêtes féroces & la jument ſi dociles aux ardeurs du mâle. C'eſt que les bouillons du deſir excitent dans les femelles cette douce réaction ſi favorable aux aſſauts de l'amour.

Ne voyez-vous pas ceux-mêmes qu'une volupté réciproque a joints, tourmentés par un lien commun ? Ne voyez-vous pas les chiens au milieu des carrefours chercher à ſe déſunir par des efforts oppoſés, & retenus de plus en plus dans les liens de l'amour ? Ce qui ne ſerait jamais arrivé ſans l'appas du plaiſir mutuel qui les a attirés dans le piege, & rendus ainſi captifs. Convenez donc que la volupté eſt partagée dans toutes les unions.

Lorſque dans l'ivreſſe du plaiſir le ſein avide de la femme a pompé les germes producteurs, les enfans reſſemblent au pere ou à la mere, ſelon que la ſemence de l'un ou de l'autre a dominé ; & s'ils réuniſſent les traits de tous les deux, ils ont été formés du plus pur ſang du pere & de la mere dont les ſemences excitées par une ardeur mutuelle ſe ſont contre-balancées & ont concouru avec une égale influence à la production du nouvel

Et neque utrum ſuperavit eorum, nec ſeparatum eſt.
Fit quoque ut interdum ſimiles exiſtere avorum
Poſſint, & referant proavorum ſœpe figuras,
Propterea quia multa modis primordia multis
Miſta ſuo celant in corpore ſæpe parentes,
Quæ patribus patres tradunt, à ſtirpe profecta;
Indè Venus variâ producit ſorte figuras;
Majorumque refert voltus voceſque comaſque;
Quandoquidem nihilo minùs hæc de ſemine certo
Fiunt, quàm facies & corpora membraque nobis.
Et muliebre oritur patrio de ſemine ſæclum;
Maternoque mares exſiſtunt corpore creti:
Semper enim partus duplici dè ſemine conſtat;
Atque utri ſimile eſt magis id, quodcunque creatur,
Ejus habet plus parte æquâ; quod cernere poſſis,
Sive virûm ſoboles, ſive eſt muliebris origo,

Nec divina ſatum genitalem Numina quoiquam
Abſterrent, pater à natis ne dulcibus unquam
Appelletur, & ut ſterili Venere exigat ævum:
Quod plerique putant, & multo ſanguine mœſti
Conſpergunt aras, adolentque altaria donis,
Ut gravidas reddant uxores ſemine largo;

être. Il arrive aussi que les enfans ressemblent à leurs ayeux ou à leurs ancêtres les plus éloignés, parce que souvent les deux époux renferment en eux un grand nombre de principes qui, transmis de peres en peres, viennent primitivement de la tige même. C'est à l'aide de cette multitude de principes que l'amour varie les figures & reproduit en nous les traits, la voix, la chevelure de nos ayeux; parce que ces parties de nous-mêmes sont formées par des germes fixes, ainsi que le visage, le corps & les membres. La semence virile influe dans la production du sexe féminin, comme la semence de la femme dans celle du sexe contraire; parce que l'enfant résulte toujours des deux semences, avec cette différence que celui des deux époux auquel il ressemble le plus a fourni le plus grand nombre de principes. C'est ce qu'on peut remarquer dans les hommes comme dans les femmes.

Il n'est pas vrai que ce soit les Dieux qui privent quelques hommes de la faculté de propager leur espece, qui leur interdisent pour toujours le nom de pere & les condamnent à un hymen à jamais stérile, comme le croient la plupart des époux, qui, dans cette persuasion arrosent de sang, comblent de présens les autels des Dieux, pour en obtenir ces sucs abon-

Nequicquam Divûm numen, ſorteſque fatigant:
Nam ſteriles nimiùm craſſo ſunt ſemine partim,
Aut liquido præter juſtum tenuique viciſſim:
Tenue, locis quia non potis eſt adfigere adhæſum,
Liquitur extemplò, & revocatum cedit ab ortu:
Craſſius hoc porrò, quoniam concretius æquo
Mittitur, aut non tam prolixo provolat ictu,
Aut penetrare locos æquè nequit, aut penetratum
Ægrè admiſcetur muliebri ſemine ſemen.

Nam multùm harmoniæ Veneris differre videntur;
Atque alias alii complent magis, ex aliiſque
Suſcipiunt aliæ pondus magis inque graveſcunt;
Et multæ ſteriles Hymenæis antè fuerunt
Pluribus, & nactæ poſt ſunt tamen, unde puellos
Suſcipere, & partu poſſent diteſcere dulci:
Et quibus antè domi fœcundæ ſæpe nequiſſent
Uxores parere, inventa eſt illis quoque compar
Natura, ut poſſent natis munire ſenectam.
Uſque adeò magni refert, ut ſemina poſſint
Seminibus commiſceri generaliter apta,
Craſſaque conveniant liquidis, & liquida craſſis;
Quæ quoi juncta viro ſit fœmina per Veneris res;

dans qui fécondent les épouſes. Mais c'eſt envain qu'on fatigue les divinités & les oracles. Les femmes demeurent ſtériles quand la ſemence eſt trop fluide ou trop épaiſſe. Trop fluide, elle ne ſe fixe point aux lieux deſtinés à la recevoir, elle ſe réſout auſſi-tôt en liqueur, & s'écoule ſans effet. Trop épaiſſe, ſa conſiſtance l'empêche de s'élancer aſſez loin, de pénétrer avec facilité dans ſes réſervoirs, ou en y pénétrant de ſe confondre aiſément avec la ſemence de la femme.

En effet la différence de l'organiſation en met une grande dans les unions. Il y a des hommes plus féconds avec certaines femmes, & des femmes qui reçoivent plus aiſément de certains hommes le fardeau de la groſſeſſe. On a vu des épouſes languir ſtériles ſous pluſieurs hymens, qu'un époux plus analogue à leur tempérament, a enrichies d'une nombreuſe famille, & des époux après pluſieurs mariages infructueux, trouver dans une nouvelle compagne des ſoutiens pour leur vieilleſſe. Tant le rapport de l'organiſation eſt eſſentiel entre les époux, pour que les ſemences puiſſent s'unir avec celles qui leur ſont analogues & acquérir la conſiſtance néceſſaire à la génération.

Atque adeò refert, quo victu vita colatur:
Namque aliis rebus concrescunt semina membris,
Atque aliis extenuantur tabentque vicissim.
Et quibus ipsa modis tractetur blanda voluptas,
Id quoque permagni refert: nam more ferarum,
Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur
Concipere uxores, quia sic loca sumere possunt
Pectoribus positis, sublatis semina lumbis.

Nec molles opu' sunt motus uxoribus hilum:
Nam mulier prohibet se concipere, atque repugnat,
Clunibus ipsa viri Venerem si læta retractet;
Atque exossato ciet omni pectore fluctus:
Eicit enim sulci rectâ regione viâque
Vomerem, atque locis avertit seminis ictum:
Idque suâ causâ consuêrunt scorta moveri,
Ne complerentur crebrò, gravidæque jacerent;
Et simul ipsa viris Venus ut concinnior esset:
Conjugibus quod nil nostris opus esse videtur.

Nec divinitùs interdum, Venerisque sagittis,
Deteriore fit ut formâ muliercula ametur:
Nam facit ipsa suis interdum fœmina factis,

Il est encore nécessaire de s'observer sur la qualité des alimens. Il y en a qui épaississent le fluide générateur ; il y en a qui l'atténuent & le dissolvent ; la maniere dont on célebre les sacrifices de l'amour n'est pas non plus à négliger. On croit communément que l'union des époux doit se faire sur le modele de l'accouplement des quadrupedes, parce que dans cette attitude la situation horizontale de la poitrine & l'élévation des reins favorisent davantage la direction du fluide générateur.

Mais il ne faut pas que la femme excite par des mouvemens lascifs l'ardeur de son époux. & sollicite un épanchement immodéré qui l'épuise ; ces mouvemens sont un obstacle à sa fécondation, ils ôtent le soc du sillon & détournent les germes de leur but. Laissez aux courtisannes ces criminels artifices, pour éviter le désagrément des grossesses fréquentes, & pour rendre à leurs amans les plaisirs de l'amour plus délicieux. Nos épouses n'ont pas besoin de ces coupables transports.

Quelquefois sans le secours des Dieux, sans le carquois de Vénus, la femme la plus difforme se fait aimer. Sa conduite, sa complai-

Morigerisque modis, & mundè corpore culto,
Ut facilè insuescat secum vir degere vitam.
Quod superest, consuetudo concinnat amorem:
Nam leviter quamvis, quod crebro tunditur ictu,
Vincitur in longo spatio tamen, atque labascit:
Nonne vides etiam guttas in saxa cadentes
Humoris, longo in spatio pertundere saxa?

Finis Libri Quarti.



ſance, ſes innocens artifices accoutument aiſément à ſon commerce, & l'habitude fait naître enſuite l'amour. Car des coups réitérés, quoique faibles, triomphent avec le tems des corps les plus ſolides, & nous voyons les gouttes de la pluie, qui tombent ſur les rochers, en vaincre à la longue la dureté.

Fin du Livre Quatrieme.



SUJET
DU
CINQUIEME LIVRE.

Après une éloge magnifique d'Épicure que Lucrece non-ſeulement regarde comme un Dieu, mais éleve même au deſſus des Divinités dont les découvertes utiles au genre humain ont mérité l'apothéoſe, il énonce le ſujet de ce chant qu'il conſacre à expliquer la formation de notre monde par le concours fortuit des atomes. Mais avant d'entrer en matiere, il eſt obligé d'établir contre certains Philoſophes, à la tête deſquels eſt Ariſtote, que

le monde a eu un commencement, & qu'il aura une fin. Pour prouver cette vérité, il commence par combattre trois opinions contraires à sa doctrine; la premiere, que les corps céleſtes & la terre elle-méme sont autant de Divinités : la seconde, que notre monde étant la demeure des Dieux doit être indeſtructible; la troiſieme, que ce méme monde doit ſubſiſter éternellement, parce qu'il eſt l'ouvrage de la Divinité méme. Après avoir ainſi tâché de renverſer les ſyſtémes de ſes adverſaires, il s'efforce d'établir le ſien & de prouver que notre monde a eu un commencement & aura une fin. D'abord parce que la

terre, l'eau, le feu & l'air qu'on appelle communément du nom d'élémens, ſont ſujets à des altérations & des viciſſitudes continuelles ; ſecondement, parce que les corps mêmes qui nous paraiſſent les plus ſolides s'épuiſent à la longue, & tombent en ruine ; troiſiémement, parce qu'il y a un grand nombre de cauſes, ſoit intérieures, ſoit extérieures, qui travaillent ſans ceſſe à la deſtruction du monde : quatriémement, parce que l'origine des arts & des ſciences ne date pas de fort loin ; cinquiémement enfin parce que la diſcorde qui regne entre les élémens ennemis, tels que le feu & l'eau, ne peut finir que par

la ruine totale du monde. Les embrasemens, les inondations, les déluges, les tremblemens de terre sont des especes de maladies du globe, qui nous avertissent de sa mortalité.

Ces préliminaires ainsi établis, le Poëte entre en matiere, & explique la formation du monde par le concours fortuit des atomes. Au commencement les principes de tous les corps étaient confondus en une seule masse. Le chaos se débrouilla insensiblement, les molécules hétérogenes se dégagerent les unes des autres, les molécules homogenes se rapprocherent, se réunirent, s'éleverent ou s'abais-

ſerent ſelon leurs différentes peſanteurs. La terre ſe plaça au centre de notre ſyſtéme, l'air au deſſus de la terre ; & la matiere éthérée avec ſes feux, déploya ſa vaſte enceinte autour du monde. La formation de la mer, des montagnes & des fleuves ſuivit de près ce premier développement. Les aſtres commencerent à ſe mouvoir ; & Lucrece donne pluſieurs cauſes à leurs mouvemens, ſelon la méthode d'Epicure ſon maître qui n'adopte & ne rejette aucun ſyſtéme. Mais il prononce plus hardiment ſur la cauſe qui tient la terre ſuſpendue au milieu des airs, & ſur la grandeur réelle du ſoleil, de la lune & des étoiles, qu'il pré-

tend être la même que leur grandeur apparente, quoique cette petitesse n'empêche point selon lui le soleil d'éclairer & d'échauffer le monde. Il reprend ensuite sa marche sceptique, & expose historiquement toutes les opinions des anciens Philosophes sur les révolutions annuelle & journaliere du soleil, sur l'accroissement & le décroissement successif & périodique des jours & des nuits, sur les différentes phases de la lune, & sur les éclipses de soleil & de lune.

Après ces détails astronomiques, Lucrece revient à la terre dont il suit les diverses productions dès le premier instant de son origine. Elle

fit croître d'abord les plantes, les fleurs & les arbres; ensuite elle enfanta les animaux & les hommes eux-memes, à l'aide des particules de feu & d'humidité qu'elle conservait encore de son ancien mélange avec les autres élémens. Il y eut dans ces premiers tems des animaux monstrueux, qui périrent ne pouvant subsister, ni se propager à cause du vice de leur conformation; il y eut des races entieres qui s'éteignirent aussi, parce qu'elles n'avaient pas les qualités nécessaires pour vivre indépendantes, ni pour mériter notre protection. Mais jamais la terre n'a produit de Centaures ni d'animaux pareils com-

posés de deux natures incompatibles. Après avoir enfanté les premieres générations de chaque espece, & avoir pourvu les animaux d'organes propres à la propagation, la terre épuisée se reposa, & abandonna aux individus le soin de se reproduire eux-mêmes, & de suivre la premiere impulsion donnée.

Cependant les hommes, enfans de la terre, habitans des forêts, se nourrissaient de glands & d'autres fruits sauvages, se désaltéraient au bord des fontaines & des fleuves, faisaient la guerre aux bêtes féroces, & quoique souvent ils leur servissent de pâture, ils ne mou-

raient pas en plus grand nombre qu'aujourd'hui. Les mariages s'introduiſirent bientôt ; il ſe forma de petites ſociétés particulieres, dont l'union fut encore reſſerrée par la naiſſance du langage que Lucrece prétend être dû à la Nature & au beſoin, & non pas au caprice d'un Légiſlateur qui de ſon propre mouvement ait diſtribué des noms aux objets. Mais la découverte du feu qui fut ou apporté ſur la terre par la foudre, ou allumé dans les forêts par le frottement des arbres que les vents agitaient, acheva de diſſiper la barbarie. Les beſoins naturels ſatisfaits, les beſoins factices s'introduiſirent. Il y eut des ambitieux

qui ſe firent rois, & partagerent les champs. Mais les hommes qui ſe rappellaient d'être tous freres, tous enfans de la même mere, tuerent leurs tyrans, & vécurent long-tems dans l'Anarchie, dont ils ſentirent enfin les déſavantages. On créa donc alors des Magiſtrats, on fit des loix auxquelles on convint de ſe ſoumettre. Bientôt la Religion vint prêter un nouvel appui à l'autorité. L'idée des Dieux eſt due, ſelon Lucrece, à des ſimulacres illuſoires qui ſe préſentaient la nuit, & que la peur réaliſa. Le bruit du tonnerre, les effets de la foudre, les tremblemens de terre, les inondations glacerent d'effroi tous

les cœurs. On éleva des autels : on ſe proſterna contre terre : on inſtitua ces cérémonies religieuſes qui ſubſiſtent encore aujourd'hui, & qui ſubſiſteront toujours.

Cependant les arts s'enrichiſſaient tous les jours par de nouvelles découvertes. De grands incendies excités dans les forêts, occaſionnerent la fonte des métaux, que l'homme trouva dans le ſein de la terre, & dont il ſe fit des inſtrumens & des armes. Les guerres devinrent alors plus ſanglantes, & pour ſurcroît d'horreur, on fit combattre dans les armées les animaux les plus féroces. L'homme ſe perfectionnait dans les arts utiles

comme dans les arts destructeurs : les étoffes succéderent à la dépouille des bêtes : l'Agriculture devint une science : enfin la Musique, l'Astronomie, la Navigation, l'Architecture, la Jurisprudence, la Poésie, la Peinture, la Sculpture furent les fruits d'un travail opiniâtre suggéré par le besoin, & dirigé par l'expérience.





TITI

LUCRETII CARI

DE

RERUM NATURA.

LIBER QUINTUS.

Quis potis eſt dignum pollenti pectore carmen
Condere, pro rerum majeſtate hiſque repertis?
Quiſve valet verbis tantùm, qui fundere laudes
Pro meritis ejus poſſit, qui talia nobis
Pectore parta ſuo quæſitaque prœmia liquit?
Nemo, ut opinor, erit mortali corpore cretus:
Nam ſi, ut ipſa petit majeſtas cognita rerum,
Dicendum eſt: Deus ille fuit, Deus, inclute Memmî,
Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
Nunc appellatur *Sapientia*, quique per artem
Fluctibus è tantis vitam, tantiſque tenebris,
In tam tranquillo, & tam clarâ luce locavit



H. Gravelot del. Binet sculp.

Glandiferas inter curabant corpora quercu



LUCRECE,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

LIVRE CINQUIEME.

QUEL génie peut chanter dignement un ſi noble ſujet, de ſi grandes découvertes ? Quelle voix aſſez éloquente peut célébrer les louanges de ce Sage dont l'eſprit créateur nous a tranſmis de ſi riches préſens ? Cette tâche eſt ſans doute au deſſus des efforts d'un mortel : car s'il faut en parler d'une façon qui réponde au caractere de grandeur empreint ſur ſes ouvrages, ce fut ſans doute un Dieu. Oui, Memmius, un Dieu ſeul a pu trouver le premier cet admirable plan de conduite, auquel on donne aujourd'hui le nom de *Sageſſe*, & par cet art vraiment divin faire ſuccéder le calme & la lumiere à l'orage & aux ténebres.

Confer enim divina aliorum antiqua reperta:
Namque Ceres fertur fruges, Liberque liquoris
Vitigeni laticem mortalibus instituisse;
Cùm tamen his posset sine rebus vita manere;
Ut fama est aliquas etiam nunc vivere gentes:
At bene non poterat sine puro pectore vivi:
Quò magis hic meritò nobis Deus esse videtur,
Ex quò nunc etiam per magnas didita gentes
Dulcia permulcent animos solatia vitæ.

Herculis antistare autem si facta putabis,
Longiùs à verâ multò ratione ferêre:
Quid Nemeæus enim nobis nunc magnus hiatus
Ille leonis obesset, & horrens Arcadius sus?
Denique quid Cretæ taurus Lernæaque pestis
Hydra venenatis posset vallata colubris?
Quidve tripectora tergemini vis Geryonaï?
Et Diomedis equi spirantes naribus ignem,
Thracen, Bistoniasque plagas, atque Ismara propter,
Tantopere officerent nobis? uncisque timendæ
Unguibus Arcadiæ volucres Stymphala colentes?
Aureaque Hesperidum servans fulgentia mala
Asper, acerba tuens, immani corpore serpens,
Arboris

Comparez en effet les anciennes découvertes des autres Divinités. On dit que Cérès fit connaître aux hommes les moiſſons, & Bacchus le jus de la vigne, deux préſens ſans leſquels on peut ſubſiſter, & dont on rapporte que pluſieurs nations ſçavent encore aujourd'hui ſe paſſer ; mais on ne pouvait vivre heureux ſans la vertu, & nous avons raiſon de placer au rang des Dieux, celui dont les préceptes répandus chez tous les peuples de la terre ſervent à ſoutenir & conſoler les eſprits dans les amertumes de la vie.

Si vous croyez que les travaux d'Hercule méritent la préférence, vous êtes dans l'erreur. Qu'aurions-nous à craindre aujourd'hui de la gueule béante du lion de Némée, ou des ſoies hériſſées du ſanglier Arcadien ? que pourraient maintenant ou le taureau de Crete, ou le fléau de Lerne, cette hydre armée de ſerpens venimeux ? que nous importeraient les trois corps de l'énorme Géryon, & les chevaux de Diomede, dont les narines ſoufflaient la flamme dans la Thrace, ſur les côtes Biſtoniennes, près de l'Iſmare ; ou la griffe recourbée des redoutables hôtes du lac Stymphale ? & le cruel gardien du jardin des Heſpérides & de ſes pommes d'or, ce dragon furieux, au regard menaçant, dont l'énorme corps embraſſait à pluſieurs replis le

Arboris amplexus ſtirpem, quid denique obeſſet,
Propter Atlantæum littus, pelageque ſevera,
Quò neque noſter adit quiſquam, neque Barbarus audet?
Cætera de genere hoc quæ ſunt portenta perempta,
Si non victa forent, quid tandem viva nocerent?
Nil, ut opinor; ita ad ſatiatem terra ferarum
Nunc etiam ſcatit, & trepido terrore repleta eſt
Per nemora ac montes magnos ſylvaſque profundas;
Quæ loca vitandi plerumque eſt noſtra poteſtas.

At niſi purgatum eſt pectus, quæ prœlia nobis,
Atque pericula tunc ingratis inſinuandum?
Quantæ conſcindunt hominem cuppedinis acres
Sollicitum curæ? quantique perinde timores?
Quidve ſuperbia, ſpurcities, petulantia quantas
Efficiunt clades? quid luxus deſidieſque?
Hæc igitur qui cuncta ſubegerit, ex animoque
Expulerit dictis, non armis, nonne decebit
Hunc hominem numero Divûm dignarier eſſe?
Cùm bene præſertim multa, ac divinitùs ipſis
Immortalibu' de Divis dare dicta ſuêrit,
Atque omnem rerum naturam pandere dictis.

Quojus ego ingreſſus veſtigia, nunc rationes
Perſequor, ac doceo dictis, quo quæque creata

tronc précieux, quel mal pourrait-il nous faire près des rives de l'Océan Atlantique, de cette mer inacceſſible, ſur laquelle ni Romains ni Barbares n'oſent jamais s'expoſer ? Les autres monſtres de cette nature, s'ils vivaient encore, ſi le monde n'en avait pas été purgé, pourraient-ils nous nuire ? non ſans doute. La terre eſt encore aujourd'hui peuplée d'animaux féroces ; & l'effroi regne dans les bois, ſur les montagnes, & au fond des forêts, lieux terribles qu'il eſt preſque toujours en notre pouvoir d'éviter.

Mais ſi nos cœurs ne ſont délivrés des vices, que de combats intérieurs à ſoutenir ! que de périls à vaincre ! De quels ſoucis, de quelles inquiétudes, de quelles craintes n'eſt pas déchiré l'homme en proie à ſes paſſions ! Quels ravages ne font pas dans ſon ame l'orgueil, la débauche, l'emportement, le luxe & l'oiſiveté ? Avoir dompté ces ennemis, les avoir chaſſés des cœurs avec les ſeules armes de la raiſon, n'eſt-ce pas un titre ſuffiſant pour être mis au nombre des Dieux ? Que ſera-ce, ſi le même Sage a parlé des Immortels en termes divins, & dévoilé à nos yeux tous les ſecrets de la nature ?

C'eſt en marchant ſur les traces de ce guide infaillible, que je continuerai de vous enſeigner

Fœdere ſint, in eo quàm ſit durare neceſſum ;
Nec validas ævi valeant reſcindere leges :
Quo genere imprimis animi natura reperta eſt,
Nativo primùm conſiſtere corpore creta,
Nec poſſe incolumis magnum durare per ævum ;
Sed ſimulacra ſolere in ſomnis fallere mentem,
Cernere cùm videamur eum, quem vita reliquit :
Quod ſupereſt, nunc me huc rationis detulit ordo,
Ut mihi, mortali conſiſtere corpore mundum,
Nativumque ſimul, ratio reddunda ſit, eſſe ;
Et quibus ille modis congreſſus materiaï
Fundârit terram, cœlum, mare, ſidera, ſolem,
Lunaïque globum ; tum quæ tellure animantes
Exſtiterint, & quæ nullo ſint tempore natæ ;
Quove modo genus humanum variante loquelâ
Cœperit inter ſe veſci per nomina rerum ;
Et quibus ille modis Divûm metus inſinuârit
Pectora, terrarum qui in orbi ſancta tuetur
Fana, lacus, lucos, aras, ſimulacraque Divûm.

Præterea ſolis curſus, lunæque meatus
Expediam, quâ vi flectat Natura gubernans ;
Ne fortè hæc inter cœlum terramque reamur
Libera ſponte ſuâ curſus luſtrare perennes,

combien il eſt nécéſſaire que tous les êtres ſubſiſtent pendant un tems limité, ſelon les loix de leur formation ; ſans pouvoir jamais franchir les bornes preſcrites à leur durée. Ainſi après avoir établi que l'ame naît avec nous, qu'elle ne peut ſubſiſter pendant l'éternité, & que ces phantômes, ces images des morts que nous croyons voir en ſonge ne ſont que de vains ſimulacres ; l'ordre de mon ſujet me conduit à traiter de la naiſſance & de la ruine future du monde, à vous expliquer de quelle maniere les atomes par leur aſſemblage ont formé la terre, le ciel, la mer, les aſtres, le ſoleil & le globe de la lune ; quels animaux a enfanté la terre, quels animaux n'ont jamais exiſté ; par quelle magie les hommes, à l'aide de ſons divers, ont établi entr'eux un commerce d'idées ; comment s'eſt introduite dans les ames humaines la crainte des Dieux, qui, dans toutes les régions du monde, veille à la conſervation des temples, des lacs, des bois ſacrés, des autels & des images divines.

Je vous expliquerai encore les loix que la Nature a preſcrites au cours du ſoleil & aux révolutions de la lune ; pour vous empêcher de croire que par un mouvement ſpontané, ces aſtres officieux roulent de toute éternité entre

Morigera ad fruges augendas atque animantes ;
Neve aliquâ Divûm volvi ratione putemus :
Nam, bene qui didicêre Deos ſecurum agere ævum,
Si tamen interea mirantur, quâ ratione
Quæque geri poſſint, præſertim rebus in illis,
Quæ ſuperà caput ætheriis cernuntur in oris ;
Rurſus in antiquas referuntur relligiones,
Et dominos acres adciſcunt, omnia poſſe
Quos miſeri credunt, ignari quid queat eſſe,
Quid nequeat, finita poteſtas denique quoique
Quânam ſit ratione, atque altè terminus hærens.

Quod ſupereſt, ne te in promiſſis plura moremur,
Principiò maria ac terras, cœlumque tuere :
Horum naturam triplicem, tria corpora, Memmî,
Tres ſpecies tam diſſimiles, tria talia texta,
Una dies dabit exitio, multoſque per annos
Suſtentata ruet moles & machina mundi.

Nec me animi fallit, quàm res nova miraque menti
Accidat, exitium cœli terræque futurum ;

le ciel & la terre pour l'accroiſſement des grains & des animaux, ou que leurs révolutions périodiques ſont dues à la volonté des Dieux. En effet ceux-mêmes qui ſont perſuadés que les Dieux vivent dans une incurie totale, en réfléchiſſant avec admiration aux cauſes des phénomenes naturels, & ſur-tout de ceux qu'ils apperçoivent au deſſus de leurs têtes, dans les régions éthérées, retombent dans leurs anciens préjugés religieux, & font intervenir des tyrans inflexibles auxquels, pour comble de malheur, ils attribuent un pouvoir ſuprême ; parce qu'ils ignorent ce qui peut ou ne peut point exiſter, & les limites invariables que la Nature a preſcrites à l'énergie de chaque être.

Mais pour ne pas vous arrêter plus long tems par de ſimples promeſſes, conſidérez la mer, la terre & le ciel, ces trois ſubſtances, ces trois maſſes dont l'aſpect eſt ſi différent, dont le tiſſu eſt ſi ſolide, un ſeul jour les verra périr, & la machine du monde après s'être ſoutenue pendant un grand nombre de ſiecles, s'écroulera en un moment.

Je n'ignore pas combien c'eſt une opinion nouvelle & incroyable que la ruine future du ciel & de la terre, & combien il m'eſt difficile de con-

Et quàm difficile id mihi ſit pervincere dictis,
Ut ſit, ubi inſolitam rem adportes auribus antè,
Nec tamen hanc poſſis oculorum ſubdere viſu,
Nec jacere indu manus, via quà munita fidei
Proxima fert humanum in pectus templaque mentis.
Sed tamen effabor: dictis dabit ipſa fidem res
Forſitan, & graviter terrarum motibus orbis
Omnia conquaſſari in parvo tempore cernes;
Quod procul à nobis flectat Fortuna gubernans,
Et ratio potiùs, quàm res perſuadeat ipſa,
Succidere horriſono poſſe omnia victa fragore.

Quâ priùs aggrediar quàm de re fundere fata
Sanctiùs, & multò certâ ratione magis, quàm
Pythia quæ tripode è Phœbi lauroque profatur,
Multa tibi expediam doctis ſolatia dictis:
Relligione refrænatus ne fortè rearis
Terras & ſolem, cœlum, mare, ſidera, lunam,
Corpore divino debere æterna manere;
Proptereaque putes ritu par eſſe gigantûm,
Pendere eos pœnas immani pro ſcelere omnes,
Qui ratione ſuâ diſturbent mœnia mundi,
Præclarumque velint cœli reſtinguere ſolem,
Immortalia mortali ſermone notantes.

vaincre les hommes d'une vérité qui n'a pas encore frappé leurs oreilles, & qui de plus n'eſt ſoumiſe ni à la vue ni au tact, les deux ſeules voies qui portent l'évidence juſques dans le ſanctuaire de l'eſprit humain ; je parlerai cependant ; peut-être l'expérience viendra-t-elle à l'appui de mes diſcours ; peut-être verrez-vous avant peu le globe ſuccomber ſous d'affreux tremblemens. Puiſſe la deſtinée détourner de nos jours un pareil déſaſtre, & le raiſonnement, plutôt que l'effet même, vous convaincre de la poſſibilité d'une deſtruction générale !

Mais avant de vous révéler ces arrêts du deſtin plus ſacrés & plus ſûrs que les oracles de la Pythie couronnée de lauriers ſur le trépied d'Apollon ; je veux prémunir votre courage par quelques vérités conſolantes, & détruire une erreur dont la ſuperſtition vous a peut-être imbu, c'eſt que la terre & le ſoleil, le ciel & la mer, les aſtres & la lune ſont des ſubſtances divines dont l'éternité eſt le partage ; qu'ainſi c'eſt une impiété ſemblable à celle des géans, & digne des châtimens les plus terribles, d'oſer par de vains argumens ébranler les voûtes du monde, éteindre ce ſoleil qui brille dans les cieux, & ſoumettre à la deſtruction des êtres immortels.

Quæ procul uſq; adeò divino ab numine diſtant,
Inque Deûm numero ſic ſunt indigna videri,
Notitiam potiùs præbere ut poſſe putentur,
Quid ſit vitali motu ſenſuque remotum :
Quippe etenim non eſt, cùm quovis corpore ut eſſe
Poſſe animi natura putetur conſiliumque :
Sicut in æthere non arbor, nec in æquore ſalſo
Nubes eſſe queunt, neque piſces vivere in arvis,
Nec cruor in lignis, nec ſaxis ſuccus ineſſe ;
Certum ac diſpoſitum eſt ubi quidquid creſcat & inſit :
Sic animi natura nequit ſine corpore oriri
Sola, neque à nervis & ſanguine longiter eſſe :
Hoc ſi poſſet enim, multò priùs ipſa animi vis
In capite, aut humeris, aut imis calcibus eſſe
Poſſet, & innaſci quâvis in parte ſoleret ;
Tandem in eodem homine, atque in eodem vaſe maneret.
Quod quoniam noſtro quoque conſtat corpore certum,
Diſpoſitumque videtur, ubi eſſe & creſcere poſſit
Seorſum anima atque animus ; tantò magis inficiandum,
Totum poſſe extra corpus, formamque animalem,
Putribus in glebis terrarum, aut ſolis in igni,
Aut in aquâ durare, aut altis ætheris oris.
Haud igitur conſtant divino prædita ſenſu,
Quandoquidem nequeunt vitaliter eſſe animata.

Mais tous ces corps sont si éloignés d'avoir rien de commun avec la nature divine, & si indignes d'être placés au rang des Dieux, qu'ils sont propres au contraire à nous donner l'idée d'une matiere brute & inanimée. Car il ne faut pas croire que le sentiment & l'intelligence soient des propriétés de tous les corps indifféremment. De même qu'on ne voit point d'arbres dans l'air, de nuages dans l'Océan, de poissons dans les plaines, de sang dans le bois, de sucs dans les pierres; parce que la Nature a prescrit à chaque être le lieu de sa naissance & de son développement; de même l'ame ne peut naître isolée, sans un corps, des nerfs & du sang. Si cela était possible, elle pourrait à plus forte raison se former dans la tête, dans les épaules, dans les talons ou dans toute autre partie du corps, puisqu'enfin elle resterait toujours dans le même homme, dans le même vase. Or, comme nous sommes certains que dans notre corps même l'esprit & l'ame ont un lieu fixe pour naître & s'accroître séparément; ne sommes-nous pas encore plus en droit de nier qu'elle puisse subsister sans un corps, sans une forme animale, dans les glebes putréfiées de la terre, dans les feux du soleil, dans les eaux de l'Océan, dans les plaines de l'air? Ainsi bien loin d'être douées d'une ame divine, ces masses ne jouissent pas même du mouvement de la vie.

Illud item non eſt ut poſſis credere, ſedes
Eſſe Deûm ſanctas in mundi partibus ullis:
Tenuis enim natura Deûm, longèque remota
Senſibus à noſtris, animi vix mente videtur;
Quæ quoniam manuum tactum ſuffugit & ictum,
Tactile nil nobis quod ſit, contingere debet.
Tangere enim non quit, quod tangi non licet ipſum:
Quare etiam ſedes quoque noſtris ſedibus eſſe
Diſſimiles debent, tenues de corpore eorum.
Quæ tibi poſteriùs largo ſermone probabo.

Dicere porrò, hominum causâ voluiſſe parare
Præclaram mundi naturam, proptereaque
Id laudabile opus Divûm laudare decere,
Æternumque putare atque immortale futurum,
Nec fas eſſe, Deûm quod ſit ratione vetuſtâ
Gentibus humanis fundatum perpetuo ævo,
Sollicitare ſuis ullum de ſedibus unquam,
Nec verbis vexare, & ab imo evertere ſummam:
Cætera de genere hoc adfingere & addere, Memmî,
Deſipere eſt. Quid enim immortalibus atque beatis
Gratia noſtra queat largirier emolumenti,
Ut noſtrâ quidquam causâ gerere adgrediantur?
Quidve novi potuit tantò poſt antè quietos
Inlicere, ut cuperent vitam mutare priorem?

Vous ne pouvez pas croire non plus que les Dieux habitent aucune des régions du monde. Les Dieux sont des substances déliées, que les sens ne peuvent appercevoir, que l'ame elle-même saisit à peine. Si donc ils se dérobent au contact de nos mains, ils ne doivent toucher aucun des objets soumis à notre tact; puisqu'il est interdit de toucher à ce qui est intangible de sa nature. Leur séjour doit donc être bien différent du nôtre, & aussi subtil que leurs corps; vérité que je prouverai dans la suite avec plus d'étendue.

Dire que les Dieux ont établi en notre faveur le bel ordre de la nature, que par conséquent nous devons bénir & croire immortel l'ouvrage de leurs mains, & que c'est un crime de sapper par des discours audacieux les fondemens de cet édifice indestructible que la sagesse divine a construit pour l'espece humaine; de pareilles fables, ô Memmius, sont le comble de la folie. Que bien notre reconnaissance pouvait-elle procurer à ces êtres immortels & fortunés, pour les déterminer à faire de nos plaisirs communs la fin de leurs travaux? Tranquilles de toute éternité, quel nouvel intérêt au bout d'un si grand nombre de siecles aurait pu leur faire souhaiter de changer d'état? Le changement n'est desirable que

Nam gaudere novis rebus debere videtur,
Cui veteres obſunt ; ſed cui nil accidit ægri
Tempore in anteacto, cùm pulchrè degeret ævum,
Quid potuit novitatis amorem accendere tali ?
An, credo, in tenebris vita ac mœrore jacebat,
Donec diluxit rerum genitalis origo ?
Quidve mali fuerat nobis non eſſe creatis ?
Natus enim debet quicunque eſt, velle manere
In vitâ, donec retinebit blanda voluptas :
Qui nunquam verò vitæ guſtavit amorem,
Nec fuit in numero, quid obeſt non eſſe creatum ?

Exemplum porrò gignundis rebus, & ipſa
Notities hominum, Divis undè inſita primùm,
Quid vellent facere ut ſcirent, animoque viderent ?
Quove modo eſt unquam vis cognita principiorum,
Quidnam inter ſeſe permutato ordine poſſent,
Si non ipſa dedit ſpecimen Natura creandi ?
Namque ita multa, modis multis, primordia rerum,
Ex infinito jam tempore, percita plagis,
Ponderibuſque ſuis conſuêrunt concita ferri,
Omnimodiſque coire, atque omnia pertentare,
Quæcunque inter ſe poſſint congreſſa creare,

pour ceux dont le ſort eſt malheureux ; mais dans des êtres qui durant les ſiecles précédens n'avaient jamais connu l'infortune, & dont la vie coulait dans une ſérénité continuelle, qui aurait pu allumer le deſir de la nouveauté ? Dira-t-on qu'ils languiſſaient dans les ténebres & dans l'abattement, juſqu'au moment où l'on vit briller l'éclat de la nature naiſſante ? Et nous-mêmes, était-ce un malheur pour nous de n'être pas nés ? Quiconque eſt entré dans le ſéjour de la vie doit deſirer d'y reſter, tant que la douce volupté l'y retient : mais à qui n'a jamais goûté le plaiſir d'exiſter, qu'importe de n'être point venu au monde ?

Mais d'où les Dieux ont-ils tiré le modele de la création de l'univers, & l'idée même de l'homme, ſans leſquels ils ne pouvaient concevoir clairement le projet qu'ils voulaient exécuter ? Qui leur a fait connaître les qualités des atomes, & ce que peuvent leurs différentes combinaiſons, ſinon la marche même de la Nature ? Car depuis une infinité de ſiecles, les élémens innombrables de la matiere, frappés par des chocs étrangers, entraînés par leur propre poids, ſe ſont mus avec rapidité ; ſe ſont aſſemblés de mille façons diverſes, ont enfin tenté toutes les combinaiſons propres à former des êtres, de ſorte qu'il

Ut non ſit mirum, ſi in tales diſpoſituras
Deciderunt quoque, & in tales venêre meatus,
Qualibus hæc rerum genitur nunc ſumma novando.

Quòd ſi jam rerum ignorem primordia quæ ſint,
Hoc tamen ex ipſis cœli rationibus auſim
Confirmare, aliiſque ex rebus reddere multis,
Nequaquam nobis divinitùs eſſe paratam
Naturam rerum; tantâ ſtat prædita culpâ.

Principiò quantùm cœli tegit impetus ingens,
Indè avidam partem montes ſylvæque ferarum
Poſſedêre, tenent rupes, vaſtæque paludes,
Et mare, quod latè terrarum diſtinet oras:
Indè duas porrò prope partes fervidus ardor,
Aſſiduuſque geli caſus mortalibus aufert
Quod ſupereſt arvi, tamen id Natura ſuâ vi
Sentibus obducat, nî vis humana reſiſtat,
Vitaï causâ valido conſueta bidenti
Ingemere, & terram preſſis proſcindere aratris.
Si non fœcundas vertentes vomere glebas,
Terraïque ſolum ſubigentes cimus ad ortus,
Sponte ſuâ nequeant liquidas exiſtere in auras.

n'eſt pas ſurprenant qu'à la fin ils aient rencontré l'ordre & les mouvemens dont notre monde eſt le réſultat, & qui le renouvellent tous les jours.

Mais quand même je ne connaîtrais pas la nature des élémens, j'oſerais aſſurer, à la ſimple vue du ciel & de la nature entiere, qu'un tout auſſi défectueux n'eſt point l'ouvrage de la Divinité.

D'abord ce globe qu'environne la voûte céleſte eſt en grande partie occupé par des montagnes & des forêts abandonnées aux bêtes féroces, par des rochers ſtériles, d'immenſes marais & la mer dont les vaſtes circuits reſſerrent les continens. Preſque deux parties de ce même globe nous ſont interdites par des ardeurs brûlantes, & les glaces continuelles qui les couvrent. Ce qui reſte de terrein, la Nature abandonnée à elle-même le hériſſerait de ronces, ſi l'induſtrie humaine ne luttait ſans ceſſe contr'elle; ſi le beſoin de vivre ne nous forçait à gémir ſous de pénibles travaux, à déchirer la terre par l'empreinte du ſoc, à féconder la glebe, & à dompter le ſol ingrat, pour exciter les germes qui ne peuvent d'eux-mêmes ſe développer & ſe montrer au jour. Encore trop ſou-

Et tamen interdum magno quæsita labore,
Cùm jam per terras frondent, atque omnia florent :
Aut nimiis torret fervoribus ætherius sol,
Aut subiti perimunt imbres gelidæque pruinæ,
Flabraque ventorum violento turbine vexant.
Præterea genus horriferum Natura ferarum,
Humanæ genti infestum, terrâque marique,
Cur alit atque auget ? cur anni tempora morbos
Adportant ? quare mors immatura vagatur ?

Tum porrò puer, ut sævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni
Vitaï auxilio, cùm primùm in luminis oras
Nixibus ex alvo matris Natura profudit ;
Vagituque locum lugubri complet, ut æquum est,
Cui tantùm in vitâ restet transire malorum.
At variæ crescunt pecudes, armenta feræque ;
Nec crepitacula eis opus est, nec cuiquam adhibenda est
Almæ nutricis blanda atque infracta loquela ;
Nec varias quærunt vestes pro tempore cœli
Denique non armis opus est, non mœnibus altis,

vent ces fruits que la terre accorde ſi difficilement à nos travaux, à peine en herbe ou en fleurs, ſont brûlés par des chaleurs exceſſives, emportés par des orages ſubits, détruits par des gelées fréquentes, ou tourmentés par le ſouffle violent des aquilons. Et les bêtes féroces, ces cruels ennemis du genre humain, pourquoi la Nature ſe plaît-elle à les multiplier & à les nourrir ſur la terre & dans les ondes? pourquoi chaque ſaiſon nous apporte-t-elle ſes maladies? pourquoi tant de funérailles prématurées?

En un mot l'enfant qui vient de naître, ſemblable au nautonnier que la tempête a jetté ſur le rivage, eſt étendu à terre, nud, ſans parler, dénué de tous les ſecours de la vie, dès le moment que la Nature l'a arraché avec effort du ſein maternel pour lui faire voir la lumiere. Il remplit de ſes cris plaintifs le lieu de ſa naiſſance, & il a raiſon ſans doute, l'infortuné à qui il reſte une ſi vaſte carriere de maux à parcourir. Au contraire les troupeaux de toute eſpece, & les bêtes féroces croiſſent ſans peine. Ils n'ont beſoin ni du hochet bruyant, ni du langage enfantin d'une nourrice careſſante. La différence des ſaiſons n'en exige pas dans leurs vêtemens. Il ne leur faut ni armes pour défendre leurs biens, ni fortereſſes pour les mettre à cou-

Queis ſua tutentur, quandò omnibus omnia largè
Tellus ipſa parit, Naturaque dædala rerum.

Principiò quoniam terraï corpus & humor,
Aurarumque leves animæ calidique vapores,
E quibus hæc rerum conſiſtere ſumma videtur,
Omnia nativo ac mortali corpore conſtant;
Debet tota eadem mundi natura putari:
Quippe etenim quorum partes & membra videmus
Corpore nativo & mortalibus eſſe figuris,
Hæc eadem fermè mortalia cernimus eſſe,
Et nativa ſimul: quapropter maxima mundi
Cùm videam membra ac partes conſumpta regigni,
Scire licet cœli quoque idem terræque fuiſſe
Principiale aliquod tempus, clademque futuram.

Illud in his rebus ne me arripuiſſe rearis,
Memmî, quòd terram atque ignem mortalia ſumpſi
Eſſe; neque humorem dubitavi auraſque perire,
Atque eadem gigni, rurſuſque augeſcere dixi.
Principiò pars terraï nonnulla peruſta
Solibus aſſiduis, multâ pulſata pedum vi,
Pulveris exhalat nebulam nubeſque volantes,
Quas validi toto diſpergunt aëre venti:
Pars etiam glebarum ad diluviem revocatur
Imbribus, & ripas radentia flumina rodunt:

vert ; puiſque la terre & la Nature fourniſſent à chacun d'eux toutes choſes en abondance.

Si la terre & l'eau, le ſouffle léger de l'air & la brûlante vapeur du feu, ſont ſoumis à la naiſſance & à la mort, le monde qui eſt le réſultat de ces quatre élémens doit avoir la même deſtinée ; puiſque les parties ne peuvent naître & mourir, ſans que le tout partage le même ſort. Ainſi quand je vois les vaſtes membres du monde s'épuiſer & ſe reproduire alternativement, je ne puis douter que le ciel & la terre n'aient eu un premier inſtant, & ne doivent finir un jour.

Ne regardez pas, ô Memmius, comme une prétention hazardée d'avancer, comme je l'ai fait, que la terre & le feu ſoient mortels, l'air & l'eau ſujets à périr, pour renaître & s'accroître de nouveau. D'abord une partie de la terre brûlée par l'ardeur continuelle du ſoleil & foulée ſans ceſſe aux pieds, ſe diſſipe en tourbillons de pouſſiere que le ſouffle des vents diſperſe dans les airs, comme des nuages légers. La pluie réſout en eau une partie des glebes, & les rivages des fleuves ſont ſans ceſſe minés par le courant.

Præterea pro parte ſuâ quodcunque alîd auget,
Roditur; & quoniam dubio procul eſſe videtur
Omniparens, eadem rerum commune ſepulcrum;
Ergò terra tibi limatur & aucta recreſcit.

Quod ſupereſt, humore novo mare, flumina, fontes
Semper abundare, & latices manare perennes,
Nil opus eſt verbis; magnus decurſus aquarum
Undique declarat: ſed primùm quidquid aquaï
Tollitur, in ſummâque fit, ut nihil humor abundet;
Partim quòd validi verrentes æquora venti
Deminuunt, radiiſque retexens ætherius ſol;
Partim quòd ſubter per terras diditur omnes:
Percolatur enim virus, retroque remanat
Materies humoris, & ad caput amnibus omnis
Convenit; indè ſuper terras fluit agmine dulci,
Quâ via ſecta ſemel liquido pede detulit undas.

Aëra nunc igitur dicam, qui corpore toto
Innumerabiliter privas mutatur in horas:
Semper enim quodcunque fluit de rebus, id omne
Aëris in magnum fertur mare; qui niſi contrà
Corpora retribuat rebus, recreetque fluentes,

Enfin tout corps qui en nourrit un autre de sa propre substance, essuie des pertes nécessaires : puis donc que la terre est à la fois la mere commune & le tombeau de tous les êtres, il faut que tour-à-tour elle s'épuise & se répare.

Que la mer, les fleuves & les fontaines se remplissent toujours de nouvelles ondes, & se perpétuent par ce moyen, c'est ce que prouve l'immense quantité d'eau qui s'y précipite de toutes parts. Mais les pertes continuelles que fait l'eau l'empêchent d'être trop abondante. Les vents en la balayant de leur souffle, le soleil en la pompant de ses rayons, diminuent son volume. Une autre partie se répand dans l'intérieur de la terre où elle se filtre, se dégage de ses sels, se replie sur elle-même, se rassemble à la source des fleuves, &, ainsi purifiée, coule sur la surface du globe, dans les endroits où la terre entr'ouverte facilite la trace liquide de ses pas.

Passons donc maintenant à l'air, qui éprouve à chaque instant des vicissitudes innombrables. C'est dans ce vaste océan que vont se perdre toutes les émanations des corps : & s'il ne leur restituait à son tour de nouvelles parties pour réparer leurs pertes, tout se dissoudrait & se

Omnia jam resoluta forent, & in aëra versa.
Haud igitur cessat gigni de rebus, & in res
Recidere assiduè, quoniam fluere omnia constat.

Largus item liquidi fons luminis, ætherius sol
Inrigat assiduè cœlum candore recenti,
Suppeditatque novo confestim lumine lumen:
Nam primum quidquid fulgoris, disperit eii,
Quòcunque accidit: id licet hinc cognoscere possis,
Quòd simul ac primùm nubes succedere soli
Cœpêre, & radios inter quasi rumpere lucis,
Extemplò inferior pars horum disperit omnis,
Terraque inumbratur, quà nimbi cunque feruntur;
Ut noscas splendore novo res semper egere,
Et primum jactum fulgoris quemque perire;
Nec ratione aliâ res posse in sole videri,
Perpetuò nî suppeditet lucis caput ipsum.

Quin etiam nocturna tibi, terrestria quæ sunt
Lumina, pendentes lychni, claræque coruscis
Fulguribus pingues multâ caligine tædæ,
Consimili properant ratione, ardore ministro,
Suppeditare novum lumen, tremere ignibus instant;

changerait en air. Il ne ceſſe donc point d'être engendré par les corps & de s'y réſoudre, puiſque tous les êtres ſont ſujets à des émanations continuelles.

Enfin le ſoleil, cette ſource féconde de lumiere, baigne ſans ceſſe le ciel d'un éclat renaiſſant, & alimente la lumiere d'une lumiere toujours nouvelle. Car ſes rayons ſe perdent auſſitôt qu'ils arrivent à leur deſtination. Vous en ſerez convaincu, ſi vous remarquez, que, lorſqu'un nuage ſe place devant le ſoleil, & ſemble par ſon interpoſition couper ſes rayons, leur partie inférieure eſt ſur le champ perdue pour nous, & la terre ſe couvre d'ombre par-tout où ſe porte la nue; d'où vous devez conclure que les corps ont toujours beſoin d'un éclat nouveau, que chaque rayon meurt en même-tems qu'il naît; & qu'il ſerait impoſſible d'appercevoir les objets ſans les écoulemens continuels de la ſource du jour.

Nos flambeaux artificiels eux-mêmes, ces lampes ſuſpendues, ces torches réſineuſes d'où s'échappent des tourbillons de flamme & de fumée, s'empreſſent de même, à l'aide de leurs feux tremblans, de fournir toujours une nouvelle lumiere. Leurs émiſſions ne ſont jamais interrom-

Inſtant, nec loca lux inter quaſi rupta relinquit :
Uſque adeò properanter ab omnibus ignibus ejus
Exitium celeri toleratur origine flammæ :
Sic igitur ſolem, lunam ſtellaſque putandum
Ex alio atque alio lucem jactare ſubortu,
Et primum quidquid flammaï perdere ſemper,
Inviolabilia hæc ne credas fortè vigere.

Denique non lapides quoque vinci cernis ab ævo ?
Non altas turres ruere, & putreſcere ſaxa ?
Non delubra Deûm ſimulacraque feſſa fatiſci ?
Nec ſanctum numen Fati protollere fines
Poſſe, neque adversùs Naturæ fœdera niti ?
Denique non monumenta virûm dilapſa videmus
Cedere proporrò, ſubitoque ſeneſcere caſu ?
Non ruere avolſos ſilices à montibus altis,
Nec validas ævi vires perferre patique
Finiti ? neque enim caderent avolſa repentè,
Ex infinito quæ tempore pertoleràſſent
Omnia tormenta ætatis, privata fragore.

Denique jam tuere hoc, circùm ſupràque quod omnem

pues ; tant eſt grande la rapidité avec laquelle tous leurs feux remplacent la lumiere qui s'éteint, par la formation ſubite d'une lumiere nouvelle. Ainſi bien loin de regarder le ſoleil, la lune & les étoiles, comme des corps inaltérables ; vous devez croire qu'ils ne nous éclairent que par des émiſſions ſucceſſives toujours perdues & toujours réitérées.

Enfin ne voyez-vous pas le tems triompher des pierres même, les tours les plus hautes s'écrouler, les rochers ſe réduire en poudre, les temples & les ſtatues des Dieux s'affaiſſer & tomber en ruines, ſans que la Divinité puiſſe leur faire franchir les bornes fixées par le deſtin, ni lutter elle-même contre les loix immuables de la Nature ? En un mot ne voyons-nous pas tous les monumens humains céder à la deſtruction, & s'écrouler tout-à-coup comme un corps miné par la vieilleſſe ? Ne voyons-nous pas rouler les cailloux arrachés de la cime des monts, & incapables de réſiſter aux efforts violens d'une durée limitée? Car ils ne ſe détacheraient pas tout-à-coup & ne tomberaient pas en un moment, ſi depuis un nombre infini de ſiecles ils avaient ſoutenu tous les aſſauts du tems, ſans y avoir ſuccombé.

Enfin conſidérez cette vaſte enceinte qui em-

Continet amplexu terram, quod procreat ex se
Omnia [quod quidam memorant] recipitque perempta :
Totum nativum mortali corpore conſtat;
Nam quodcunque alias ex ſe res auget alitque,
Deminui debet; recreari, cùm recipit res.

Præterea ſi nulla fuit genitalis origo
Terraï & cœli, ſemperque æterna fuêre,
Cur ſuperà bellum Thebanum & funera Trojæ,
Non alias alii quoque res cecinêre poëtæ?
Quò tot facta virûm toties cecidêre, nec uſquam
Æternis famæ monumentis inſita florent?
Verùm, ut opinor, habet novitatem ſumma, recenſque
Natura eſt mundi, neque pridem exordia cepit:
Quare etiam quædam nunc artes expoliuntur,
Nunc etiam augeſcunt; nunc addita navigiis ſunt
Multa; modò organici melicos peperêre ſonores;
Denique natura hæc rerum ratioque reperta eſt
Nuper, & hanc primus cum primis ipſe repertus
Nunc ego ſum, in patrias qui poſſim vertere voces.

Quòd ſi fortè fuiſſe antehac eadem omnia credis;

brasse de tous côtés la terre, ce ciel qui (suivant certains philosophes) enfante tous les êtres & les reçoit après leur dissolution ; tout immense qu'il est, il a commencé & finira un jour ; puisqu'un être ne peut en nourrir d'autres sans s'épuiser, ni les réunir à lui-même sans se réparer.

D'ailleurs si le ciel & la terre n'ont pas eu d'origine, s'ils subsistent de toute éternité, pourquoi ne s'est-il trouvé aucun poëte pour chanter les événemens antérieurs à la guerre de Thebes & à la ruine de Troie ? Pourquoi tant de faits héroïques ensévelis dans l'oubli, & exclus pour jamais des fastes éternels de la renommée ? Je n'en doute pas ; notre monde est nouveau ; il est encore dans l'enfance, & son origine ne date pas de fort loin. Voila pourquoi il y a des arts qu'on ne perfectionne & d'autres qu'on n'invente que d'aujourd'hui. C'est d'aujourd'hui que la navigation fait des progrès considérables. La science de l'harmonie est une découverte de nos jours : enfin cette philosophie dont j'expose les principes, n'est connue que depuis peu ; & je suis le premier qui aye pu traiter ces matieres dans la langue de ma patrie.

Si vous croyez que le monde jouissait autre-

Sed periiſſe hominum torrenti ſæcla vapore,
Aut cecidiſſe urbes magno vexamine mundi,
Aut ex imbribus aſſiduis exîſſe rapaces
Per terras amnes, atque oppida cooperuiſſe;
Tantò quippe magis victus fateare neceſſe eſt,
Exitium quoque terraï cœlique futurum;
Nam cùm res tantis morbis tantiſque periclis
Tentarentur, ibi ſi triſtior incubuiſſet
Cauſa, darent latè cladem magnaſque ruinas:
Nec ratione aliâ mortales eſſe videmur
Inter nos, niſi quòd morbis ægriſcimus îſdem,
Atque illi, quos à vitâ Natura removit.

Præterea quæcunque manent æterna, neceſſe eſt,
Aut quia ſunt ſolido cum corpore, reſpuere ictus,
Nec penetrare pati ſibi quidquam, quod queat arctas
Diſſociare intùs partes, ut materiaï
Corpora ſunt, quorum naturam oſtendimus antè;
Aut ideò durare ætatem poſſe per omnem,
Plagarum quia ſunt expertia, ſicut inane eſt,
Quod manet intactum, neque ab ictu fungitur hilum;
Aut etiam quia nulla loci ſit copia circùm,
Quò quaſi res poſſint diſcedere diſſolvique,
Sicut ſummarum ſumma eſt æterna, neque extrà

fois de ces mêmes avantages, mais que toutes les générations humaines ont péri par des feux dévorans ; que les villes ont été renversées par les grandes révolutions du monde ; que des torrens destructeurs formés par des pluies continuelles se sont déchaînés sur le globe, & l'ont submergé, vous êtes obligé à plus forte raison de convenir de la destruction future du ciel & de la terre. Assailli par de tels fléaux, exposé à de si grands périls, le monde entier s'écroulait, ce vaste édifice tombait en ruine, si l'attaque eût été plus violente. Et nous-mêmes nous n'avons d'autre preuve de notre mortalité réciproque, que d'être sujets aux mêmes maladies qui ont ôté la vie à nos semblables.

Enfin un corps subsiste éternellement ; ou parce que sa solidité résiste au choc, à la pénétration, à la dissolution, comme les principes de la matiere dont nous avons ci-dessus fait connaître la nature ; ou parce qu'il ne donne point de prise au choc, comme le vuide, cet espace impalpable, dans lequel se perd toute action destructive ; ou enfin parce qu'il n'est point environné d'un espace qui puisse recevoir ses débris après la dissolution, comme le grand tout hors duquel il n'y a ni lieu où se dissipent

Quis locus est quò dissiliant, neque corpora sunt quæ
Possint incidere & validâ dissolvere plagâ :
At neque, uti docui, solido cum corpore mundi
Natura est, quoniam admistum est in rebus inane;
Nec tamen est ut inane, neque autem corpora desunt,
Ex infinito quæ possint forte coorta,
Proruere hanc rerum violento turbine summam,
Aut aliam quamvis cladem importare pericli;
Nec porrò natura loci spatiumque profundi
Deficit, exspergi quò possint mœnia mundi,
Aut aliâ quâvis possint vi pulsa perire :
Haud igitur lethi præclusa est janua cœlo,
Nec soli terræque nec altis æquoris undis,
Sed patet immani & vasto respectat hiatu :
Quare etiam nativa necessum est confiteare
Hæc eadem; neque enim mortali corpore quæ sunt,
Ex infinito jam tempore adhuc potuissent
Immensi validas ævi contemnere vires.

Denique tantopere inter se cùm maxima mundi
Pugnent membra, pio nequaquam concita bello,
Nonne vides aliquam longi certaminis ollis
Posse dari finem ? vel cùm sol & vapor omnis,
Omnibus epotis humoribus, exsuperârint;

ſes parties, ni corps pour les heurter & les ſéparer. Or le monde n'eſt pas immortel en tant que ſolide, puiſqu'il y a du vuide dans la nature : il ne l'eſt pas non plus comme vuide ; il n'y a que trop de corps dans cet univers infini dont l'irruption ſoudaine ébranle notre monde, & l'expoſe au danger de périr. Il exiſte auſſi des eſpaces immenſes où ſes parties élémentaires peuvent ſe diſperſer, & ſa ſubſtance périr de quelque maniere que ce ſoit. Ainſi les portes du trépas, bien loin d'être fermées pour le ciel, le ſoleil, ſa terre & les ondes de l'Océan, leur préſentent au contraire une vaſte ouverture. Vous êtes obligé d'avouer pour la même raiſon que tous ces corps ont eu un commencement ; car puiſqu'ils ſont deſtructibles, ils n'auraient pu depuis une infinité de ſiecles réſiſter aux aſſauts redoutables d'une durée immenſe.

En un mot la diſcorde qui regne entre les vaſtes membres du monde, cette guerre inteſtine dont ils ſont la proie, ne vous fait-elle pas ſoupçonner que cette longue querelle peut avoir une fin ? Quand le ſoleil, par exemple, & les autres feux ſe ſeront abreuvés de toutes les eaux, & auront remporté une victoi-

Quod facere intendunt, neque adhuc conata patrantur;
Tantùm ſuppeditant amnes, ultròque minantur
Omnia diluviare ex alto gurgite ponti:
Nequicquam, quoniam verrentes æquora venti
Deminuunt, radiiſque retexens ætherius ſol;
Et ſiccare priùs confidunt omnia poſſe,
Quàm liquor incœpti poſſit contingere finem:
Tantùm ſpirantes æquo certamine bellum
Magnis de rebus inter ſe cernere certant;
Cùm ſemel in terrâ fuerit ſuperantior ignis,
Et ſemel, ut fama eſt, humor regnârit in arvis;
Ignis enim ſuperavit & ambens multa peruſſit,
Avia cùm Phaëthonta rapax vis ſolis equorum,
Æthere raptavit toto terraſque per omnes:
At Pater omnipotens irâ tum percitus acri,
Magnanimum Phaëtonta, repenti fulminis ictu,
Deturbavit equis in terram; ſolque cadenti
Obvius æternam ſuſcepit lampada mundi,
Disjectoſque redegit equos junxitque trementes;
Indè, ſuum per iter, recreavit cuncta gubernans:
Scilicet ut veteres Graïûm cecinêre poëtæ;
Quod procul à verâ eſt animi ratione repulſum:

re à laquelle tous leurs efforts ont tendu jusqu'ici sans succès ; car les fleuves fournissent tant d'eau à l'Océan, que du sein de ce gouffre profond, ils menacent le globe d'une inondation universelle : mais envain ; les vents qui balaient les mers, le soleil qui les pompe du haut des cieux, en diminuent le volume, & causeraient un desséchement général, avant que l'onde pût parvenir à son but. Animés par ces grands intérêts, ces deux élémens se font la guerre avec des forces égales. Néanmoins (s'il faut en croire la fable) le feu à déja remporté une fois la victoire ; une fois aussi les eaux ont dominé sur les continens. Le feu triompha & consuma une partie du monde, quand Phaëton fut emporté par les coursiers égarés du soleil dans toutes les régions de l'air, & dans tous les climats de la terre : mais le maître de l'Olympe transporté de courroux, d'un coup de foudre, précipita de son char sur le globe cet illustre téméraire. Son pere, après sa chûte, se présenta pour reprendre la conduite de l'éternel flambeau, il attela ses coursiers épars, encore essouflés, & rentrant dans sa route ordinaire, il rétablit l'ordre, & rendit le calme à la nature. Ces fables qu'ont chantées les anciens poëtes Grecs, la raison les rejette avec mépris : elle sçait que le feu peut avoir l'avantage, quand un grand nombre

Ignis enim ſuperare poteſt, ubi materiaï
Ex infinito ſunt corpora plura coorta ;
Indè cadunt vires aliquâ ratione revictæ,
Aut pereunt res exuſtæ torrentibus auris :
Humor item quondam cœpit ſuperare coortus,
Ut fama eſt hominum, multas quandò obruit urbes;
Indè ubi vis aliquâ ratione averſa, receſſit
Ex infinito fuerat quæcunque coorta,
Conſtiterunt imbres & flumina vim minuerunt.

Sed quibus ille modis conjectus materiaï
Fundârit cœlum ac terram pontique profunda
Soliſque & lunæ curſus, ex ordine ponam :
Nam certè neque conſilio primordia rerum,
Ordine ſe quæque atque ſagaci mente locârunt;
Nec quos quæque darent motus, pepigêre profectò;
Sed quia multa, modis multis, primordia rerum,
Ex infinito jam tempore, percita plagis,
Ponderibuſque ſuis conſuêrunt concita ferri,
Omnimodiſque coire, atque omnia pertentare
Quæcunque inter ſe poſſent congreſſa creare;
Propterea fit uti magnum volgata per ævum,

de moléules ignées ſe ſont rendues de cet univers infini dans notre monde ; parce qu'alors il faut ou qu'une puiſſance contraire ſurmonte l'action du feu, ou que tout périſſe par les flammes dévorantes. On raconte encore que jadis les ondes victorieuſes ſubmergerent un grand nombre de villes. Mais quand une force oppoſée eut fait diſparaître ces amas d'eau raſſemblés de toutes les régions de l'univers immenſe, les pluies s'arrêterent, & l'impétuoſité des fleuves ſe rallentit.

Maintenant comment le concours fortuit des atomes a-t-il poſé les fondemens du ciel & de la terre, creuſé l'abyme de l'Océan, réglé le cours du ſoleil & de la lune ; c'eſt, ô Memmius, ce que je vais vous expliquer. Car (je le répete) ce n'eſt point par un effet de leur intelligence, ni par réflexion que les élémens du monde ſe ſont placés dans l'ordre où nous les voyons ; ils n'ont point concerté entr'eux les mouvemens qu'ils voulaient ſe communiquer : mais, infinis en nombre, mus de mille façons diverſes, ſoumis depuis des ſiecles innombrables à des impulſions étrangeres, entraînés par leur propre peſanteur, après s'être rapprochés & réunis de toute maniere, après avoir tenté toutes les combinaiſons poſſibles, à force de tems,

Omnigenos cœtus & motus experiundo,
Tandem ea conveniant, quæ ut convenêre repentè
Magnarum rerum fiant exordia ſæpe,
Terraï, maris & cœli generiſque animantûm.

Hîc neque tum ſolis rota cerni, lumine largo
Altivolans poterat, neque magni ſidera mundi,
Nec mare, nec cœlum, nec denique terra, neque aër,
Nec ſimilis noſtris rebus res ulla videri;
Sed nova tempeſtas quædam moleſque coorta:
Diffugere indè loci partes cœpêre, pareſque
Cum paribus jungi res & diſcludere mundum,
Membraque dividere & magnas diſponere partes
Omnigenis è principiis, diſcordia quorum
Intervalla, vias, connexus, pondera, plagas,
Concurſus, motus turbabat, prælia miſcens,
Propter diſſimiles formas variaſque figuras;
Quòd non omnia ſic poterant conjuncta manere,
Nec motus inter ſeſe dare convenientes:
Hoc eſt à terris altum ſecernere cœlum,
Et ſeorſum mare uti ſecreto humore pateret,
Seorſus item puri ſecretique ætheris ignes.

d'aſſemblages & de mouvemens, ils ſe ſont coordonnés & ont formé de grandes maſſes, qui ſont devenues (pour ainſi dire) la premiere ébauche de la terre, des mers, du ciel & des êtres animés.

On ne voyait pas encore dans les airs le char éclatant du ſoleil, ni les flambeaux du monde, ni la mer, ni le ciel, ni la terre, ni l'air, ni rien de ſemblable aux objets qui nous environnent ; mais un aſſemblage orageux d'élémens confondus. Enſuite quelques parties commencerent à ſe dégager de cette maſſe : les atomes homogenes ſe rapprocherent, le monde ſe développa, ſes vaſtes membres ſe formerent, & ſes immenſes parties furent compoſées de toute eſpece. En effet la diſcorde des élémens jettait trop de trouble & de confuſion entre les intervalles, les directions, les liens, les peſanteurs, les forces impulſives, les combinaiſons & les mouvemens. La diverſité de leurs formes, la variété de leurs figures les empêchait de reſter ainſi unis, & de ſe communiquer des mouvemens convenables : ainſi le ciel ſe ſépara de la terre, la mer attira toutes les eaux dans ſes réſervoirs ; & les feux éthérés allerent briller à part, dans toute leur pureté.

Quippe etenim primùm terraï corpora quæque,
Propterea quòd erant gravia & perplexa, coibant,
In medioque imas capiebant omnia ſedes :
Quæ quantò magis inter ſe perplexa coibant,
Tam magis expreſsêre ea quæ mare, ſidera, ſolem
Lunamque efficerent & magni mœnia mundi :
Omnia enim magis hæc è lævibus atque rotundis
Seminibus, multòque minoribu' ſunt elementis,
Quàm tellus ; ideò per rara foramina terræ
Partibus erumpens primus ſe ſuſtulit æther
Signifer, & multos ſecum levis abſtulit ignes :
Non aliâ longè ratione ac ſæpe videmus,
Aurea cùm primùm gemmantes rore per herbas
Matutina rubent radiati lumina ſolis,
Exhalantque lacus nebulam fluviique perennes,
Ipſa quoque interdum tellus fumare videtur ;
Omnia quæ ſurſum cùm conciliantur in alto,
Corpore concreto ſubtexunt nubila cœlum :
Sic igitur tum ſe levis ac diffuſilis æther,
Corpore concreto, circumdatus undique ſepſit,
Et latè diffuſus in omnes undique partes,
Omnia ſic avido complexu cætera ſepſit.

Hunc exordia ſunt ſolis lunæque ſecuta,
Inter utroſque globi quorum vertuntur in auris ;

D'abord les élémens de la terre plus pesans & plus embarrassés, se joignirent sans peine & s'établirent tous au centre vers les régions inférieures. Plus leur union fut étroite, plus ils exprimerent abondamment la matiere propre à former les mers, les astres, le soleil, la lune & la vaste enceinte du monde. En effet, comme les élémens de tous ces corps sont plus lisses, plus sphériques & plus déliés que ceux de la terre ; la matiere éthérée, se dégagea la premiere des pores de la terre, s'éleva dans la partie supérieure, & emporta avec elle un grand nombre de feux. Ainsi quand les premiers rayons du soleil levant se teignent de pourpre sur le gazon au milieu des perles de la rosée, on voit souvent des vapeurs sortir du sein des lacs & des fleuves, & quelquefois une espece de fumée s'exhaler de la terre même ; émanations subtiles qui, après s'être élevées & réunies dans l'athmosphere, forment un tissu opaque sous la voûte du firmament. De même la matiere éthérée, quoique légere & fluide, après s'être condensée, forma une vaste enceinte ; & répandue au loin en tout sens, elle embrassa dans son immense circuit la machine entiere du monde.

Alors se formerent le soleil & la lune, ces deux corps qui roulent dans l'air, entre le ciel

Quæ neque terra ſibi adſcivit, neque maximus Æther,
Quod nec tam fuerint gravia ut depreſſa ſederent,
Nec levia ut poſſent per ſummas labier oras:
Et tamen inter utroſque ita ſunt, ut corpora viva
Verſent, & partes ut mundi totius extent:
Quod genus in nobis quædam licet in ſtatione
Membra manere, tamen cùm ſint ea quæ moveantur.

His igitur rebus retractis, terra repentè,
Maxima quà nunc ſe ponti plaga cærula tendit,
Succidit & ſalſo ſubfodit gurgite foſſas;
Inque dies quantò circùm magis ætheris æſtus
Et radii ſolis cogebant undique terram,
Verberibus crebris extrema ad limina apertam,
In medio ut propulſa ſuo condenſa coiret;
Tam magis expreſſus ſalſus de corpore ſudor
Augebat mare manando campoſque natantes;
Et tantò magis illa foràs elapſa volabant
Corpora multa vaporis & aëris, altaque cœli
Denſebant procul à terris fulgentia templa:
Sidebant campi, creſcebant montibus altis

& la terre. Leurs élémens ne purent s'incorporer ni à ceux de notre globe, ni à ceux de la matiere éthérée; parce qu'ils n'étaient ni aſſez peſans pour ſe dépoſer dans la partie inférieure, ni aſſez légers pour s'élever à l'extrêmité ſupérieure. Suſpendus dans l'eſpace intermédiaire, ils ſe meuvent comme des corps vivans, comme les parties les plus actives de la nature. C'eſt ainſi que quelques-uns de nos membres demeurent immobiles dans leur poſte, tandis que d'autres ſont deſtinés à ſe mouvoir.

Après ce premier débrouillement, tout-à-coup la partie de la terre où s'étendent les plaines azurées de l'Océan, s'écroula & ouvrit un vaſte baſſin pour l'élément ſalé. Et plus la terre fendue à la ſurface était reſſerrée, condenſée & rapprochée du centre par l'action réitérée des feux du ciel & des rayons du ſoleil dont elle était frappée en tout ſens, plus la ſueur ſalée exprimée de ſon vaſte corps, accrut par ſes écoulemens les pleines liquides de la mer. Par une ſuite de la même compreſſion, des molécules ſans nombre de feu & d'air, dégagées de la maſſe terreſtre, s'éleverent dans les régions ſupérieures. Ainſi la voûte éclatante du ciel ſi éloignée de notre globe, acquit une nouvelle denſité. Les plaines s'abaiſſerent pour la même rai-

Afcenfus ; neque enim poterant fubfidere faxa ;
Nec pariter tantùndem omnes fuccumbere partes.

Sic igitur terræ, concretò corpore, pondus
Conftitit, atque omnis mundi quafi limus in imum
Confluxit gravis & fubfedit funditùs, ut fæx :
Indè mare, indè aër, indè æther ignifer ipfe :
Corporibus liquidis funt omnia pura relicta,
Et leviora aliis alia ; & liquidiffimus æther
Atque leviffimus aërias fuper influit auras,
Nec liquidum corpus turbantibus aëris auris
Commifcet ; finit hæc violentis omnia verti
Turbinibus, finit incertis turbare procellis ;
Ipfe fuos ignes certo fert impete labens :
Nam modicè fluere atque uno poffe æthera nifu,
Significat ponti mare certo quod fluit æftu,
Unum labendi confervans ufque tenorem.

Motibus aftrorum nunc quæ fit caufa, canamus :
Principiò magnus cœli fi vertitur orbis,
Ex utrâque polum parti premere aëra nobis
Dicendum eft, extràque tenere & claudere utrinque :

ſon, la cime des monts s'éleva ; car les rochers ne pouvaient s'affaiſſer ; ni la terre s'applanir également ſur toute ſa ſurface.

Le globe ainſi condenſé acquit à la fois de la peſanteur & de la conſiſtance. Toute la vaſe du monde (s'il eſt permis de parler ainſi) ſe précipita en bas, & y forma un dépôt comme la lie. Au deſſus de la terre ſe placerent d'abord l'eau, enſuite l'air, enfin le ciel & ſes feux ; car ces fluides, quoique formés des élémens les plus purs, n'ont pas tous la même légéreté. Le fluide éthéré le plus tranſparent & le moins grave de tous, circule au deſſus de l'air, ſans jamais ſe mêler avec ce fluide orageux. Il le laiſſe en proie aux tourbillons rapides & à l'inconſtance des tempêtes : pour lui, mu d'un mouvement réglé il tranſporte avec lui ſes feux étincelans. Que le fluide éthéré puiſſe ainſi ſe mouvoir uniformément, c'eſt ce que nous montre la mer dont le flux & reflux périodique ſuit conſtamment les mêmes loix.

La cauſe du mouvement des aſtres ſera l'objet actuel de mes chants. D'abord ſi c'eſt la vaſte enceinte du ciel qui roule, il faut ſuppoſer les deux poles du monde preſſés, environnés & enfermés par deux courrans d'air, l'un ſupérieur

Indè alium superà fluere atque intendere eòdem,
Quò volvenda micant æterni sidera mundi ;
Ast alium subter, contrà qui subvehat orbem,
Ut fluvios versare rotas atque haustra videmus.

Est etiam quoque uti possit cœlum omne manere
In statione, tamen cùm lucida signa ferantur :
Sive quòd inclusi rapidi sunt ætheris æstus,
Quærentesque viam circumversantur, & ignes
Passim per cœli volvunt se immania templa ;
Sive aliundè fluens alicundè extrinsecus aër
Versat agens ignes ; sive ipsi serpere possunt,
Quò cujusque cibus vocat atque invitat euntes,
Flammea per cœlum pascentes corpora passim.
Nam quid in hoc mundo sit eorum, ponere certum
Difficile est : sed quid possit fiatque per omne,
In variis mundis variâ ratione creatis,
Id doceo ; pluresque sequor disponere causas
Motibus astrorum, quæ possint esse per omne ;
E quibus una tamen sit & hæc quoque causa necesse est,
Quæ vegeat motum signis ; sed quæ sit earum
Præcipere, haud quaquam est pedetentim progredientis.

qui pouſſe le ciel dans la même direction que ſuivent les brillans flambeaux du monde ; l'autre inférieur qui les tranſporte en ſens contraire, à-peu-près comme nous voyons les fleuves faire tourner les roues & les ſceaux.

Il ſe pourrait auſſi que le firmament reſtant immobile, ſes flambeaux lumineux décriviſſent un cercle autour de nous ; ſoit que la matiere éthérée trop à l'étroit dans l'enceinte du ciel, & roulant ſans ceſſe autour du firmament pour y trouver uue iſſue, occaſionne ainſi la révolution des aſtres ; ſoit que l'air extérieur les meuve circulairement ; ſoit qu'ils puiſſent eux-mêmes ſe traîner où leur aliment les appelle, & recueillir dans leur route, la matiere ignée répandue par tout le ciel. Car il n'eſt pas aiſé d'aſſigner au juſte de laquelle de ces manieres la choſe ſe paſſe dans notre monde ; je me contente d'expoſer tous les moyens que la Nature peut employer & emploie réellement dans le grand tout, dans ces mondes innombrables qu'elle a différemment conſtitués. Je me borne à vous faire connaître toutes les cauſes poſſibles du mouvement des aſtres, dont une ſeule a lieu néceſſairement dans notre monde. Quelle eſt-elle ? C'eſt ce que ne décidera jamais le philoſophe qui ſuit pas à pas la Nature.

Terraque ut in mediâ mundi regione quiescat,
Evanescere paulatim & decrescere pondus
Convenit, atque aliam naturam subter habere
Ex ineunte ævo conjunctam atque uniter aptam
Partibus aëriis mundi, quibus insita sidit,
Propterea non est oneri, neque deprimit auras:
Ut sua cuique homini nullo sunt pondere membra,
Nec caput est oneri collo, nec denique totum
Corporis in pedibus pondus sentimus inesse;
At quæcunque foris veniunt, impostaque nobis
Pondera sunt, lædunt, permultò sæpe minora:
Usque adeò magni refert, cui quæ adjaceat res?
Sic igitur tellus non est aliena repentè
Adlata, atque auris aliundè objecta alienis;
Sed pariter primâ concepta ab origine mundi,
Certaque pars ejus, quasi nobis membra, videtur.

Præterea grandi tonitru concussa, repentè
Terra, suprà se quæ sunt, concutit omnia motu;
Quod facere haud ullâ posset ratione, nisi esset
Partibus aëriis mundi cœloque revincta:
Nam communibus inter se radicibus hærent,

Ex

Pour que la terre demeure immobile au centre du monde, il faut que ſa peſanteur décroiſſe & s'évanouiſſe inſenſiblement ; que ſes parties inférieures aient contracté une nouvelle nature par leur union intime avec le fluide aërien, ſur lequel elles ſe repoſent & auquel elles ſont comme incorporées dès le commencement. Voila pourquoi notre globe ne charge point l'air, & ne s'y enfonce pas. Ainſi l'homme ne ſent point le poids de ſes membres. La tête ne peſe pas ſur le col ; & les pieds ſoutiennent ſans fatigue le faix du corps entier : au lieu que l'impoſition d'un fardeau étranger nous incommode, quoique ſouvent beaucoup moins conſidérable. Tant il eſt eſſentiel d'avoir égard à la nature des objets unis enſemble ! De même la terre n'eſt pas un corps étranger lancé tout-à-coup dans un fluide étranger : mais elle a été conçue en même-tems que l'air, dès l'origine du monde dont elle eſt une partie diſtincte, comme nos membres ſont partie de nos corps.

D'ailleurs la ſecouſſe qu'un tonnerre violent cauſe à la terre, eſt telle, qu'elle ſe communique ſoudain à tous les corps placés à ſa ſurface ; ce qui n'arriverait pas, ſi elle n'était liée aux parties aëriennes du monde & à la matiere éthérée : car ces trois ſubſtances tiennent entr'elles

Ex ineunte ævo conjuncta atque uniter apta :
Nonne vides etiam, quàm magno pondere nobis
Sustineat corpus tenuissima vis animaï,
Propterea quia tam conjuncta atque uniter apta
est ?
Denique jam saltu pernici tollere corpus
Quis potis est, nisi vis animæ quæ membra gubernat ?
Jamne vides quantùm tenuis natura valere
Possit, ubi est conjuncta gravi cum corpore, ut
aër
Conjunctus terris, & nobis est animi vis ?

Nec nimiò solis major rota, nec minor ardor
Esse potest, nostris quàm sensibus esse videtur;
Nam quibus è spatiis cunque ignes lumina possunt
Adjicere, & calidum membris adflare vaporem,
Illa ipsa intervalla nihil de corpore libant
Flammarum, nihilò ad speciem est contractior
ignis :
Proinde calor quoniam solis lumenque profusum
Perveniunt nostros ad sensus & loca tingunt;
Forma quoque hinc solis debet filumque videri,
Nil adeò ut possis plùs aut minùs addere verè,

Lunaque, sive notho fertur loca lumine lustrans,
Sive suam proprio jactat de corpore lucem,

par des racines communes, ayant été unies étroitement & comme incorporées ensemble, dès le premier instant de leur formation. Ne voyez-vous pas aussi, combien le corps est un énorme fardeau pour une substance aussi déliée que l'ame? Elle le soutient néanmoins, parce qu'elle lui est intimement unie. Que dis-je? Elle seule peut le soulever dans les airs par des sauts rapides, le mouvoir, le gouverner à son gré. Vous voyez donc combien la substance la plus légere acquiert de force, quand elle est jointe à une substance pesante, comme l'air à la terre, & l'ame au corps.

Le disque du soleil n'est gueres plus grand ni plus petit qu'il ne le paraît à nos sens; car toutes les fois qu'un corps de feu peut nous éclairer de sa lumiere & nous échauffer de sa flamme, quelqu'éloigné qu'il soit, cette distance ne nous dérobe rien de sa grandeur & ne retrécit point à nos yeux ses dimensions apparentes. Puis donc que la chaleur & la lumiere du soleil frappent nos sens & colorent les objets qui nous environnent; l'apparence de sa forme & de sa figure est donc telle, qu'on ne peut les supposer plus grandes ni plus petites dans la réalité.

De même la lune (soit qu'elle ne nous réfléchisse qu'un éclat emprunté, soit qu'elle tire sa

(Quidquid id eſt) nihilò fertur majore figurâ ;
Quàm, noſtris oculis quam cernimus, eſſe videtur;
Nam priùs, omnia quæ longè remota tuemur
Aëra per multum, ſpecie confuſa videntur,
Quàm minimum filum : quapropter luna neceſſe eſt,
Quandòquidem claram ſpeciem certamque figuram
Præbet, ut eſt oris extremis cunque notata,
Quanta hæc cunque fuat, tanta hinc videatur in alto,

Poſtremò, quoſcunque vides hinc ætheris ignes,
[Quandòquidem, quoſcunque in terris cernimus ignes,
Dum tremor eſt clarus, dum cernitur ardor eorum,
Perparvum quiddam interdum mutare videntur,
Alterutram in partem, filum, cùm longiùs abſint,]
Scire licet, perquàm pauxillò poſſe minores
Eſſe, vel exiguâ majores parte brevique.

Illud item non eſt mirandum, quâ ratione
Tantulus ille queat tantum ſol mittere lumen,
Quod maria ac terras omnes cœlumque rigando
Compleat, & calido perfundat cuncta vapore;
Nam licet hinc mundi patefactum totius unum
Largifluum fontem ſcatere, atque erumpere lumen

lumiere de ſa propre nature) ne parcourt point le ciel, ſous un volume plus conſidérable que celui qui frappe nos yeux. Car les objets vus de fort loin, au travers d'un air très-denſe, ne préſentent qu'un aſpect confus, bien loin de laiſſer diſtinguer leurs contours les plus déliés : puis donc que la lune nous offre une apparence claire, une figure diſtincte, & juſqu'aux limites déterminées de ſa ſurface, il faut qu'elle ſoit telle dans les cieux qu'elle nous paraît d'ici-bas.

Enfin puiſque tous les feux que nous voyons ſur la terre, à quelque diſtance qu'ils ſoient placés, ne nous paraiſſent ſubir aucune altération dans leur grandeur apparente, tant que nous diſtinguons leur lumiere & leur agitation ; il faut en conclure que les feux éthérés ne ſont gueres plus grands ni plus petits qu'ils ne le paraiſſent à nos yeux.

Ne ſoyez pas ſurpris non plus que le ſoleil, avec une circonférence auſſi étroite, puiſſe baigner la mer, la terre & le ciel des flots de ſa lumiere, & répandre ſa chaleur dans toute la nature. Il ſe peut qu'il n'y ait que ce canal d'ouvert par où toute la lumiere du monde puiſſe trouver un

Ex omni mundo, quò ſic elementa vaporis
Undique conveniunt, & ſic conjectus eorum
Confluit, ex uno capite hic ut profluat ardor:
Nonne vides etiam quàm latè parvus aquaï
Prata riget fons interdum, campiſque redundet?
Eſt etiam quoque uti, non magno ſolis ab igni,
Aëra percipiat calidis fervoribus ardor,
Opportunus ita eſt ſi fortè & idoneus aër,
Ut queat accendi parvis ardoribus ictus:
Quod genus interdum ſegetes ſtipulamque videmus
Accipere ex unâ ſcintillâ incendia paſſim:
Forſitan & roſeâ ſol altè lampade lucens
Poſſideat multum cæcis fervoribus ignem
Circum ſe, nullo qui ſit fulgore notatus,
Æſtiferum ut tantùm radiorum exaugeat ictum.

Nec ratio ſolis ſimplex, nec certa pateſcit,
Quo pacto æſtivis è partibus Ægocerotis
Brumales adeat flexus, atque indè revertens
Canceris ut vertat metas ſe ad ſolſtitiales;
Lunaque menſibus id ſpatium videatur obire,
Annua ſol in quo conſumit tempora curſu:
Non, inquam, ſimplex his rebus reddita cauſa eſt;
Nam fieri vel cum primis id poſſe videtur,
Democriti quod ſancta viri ſententia ponit,
Quantò quæque magis ſint terram ſidera propter,

libre écoulement ; qu'il n'y ait que ce foyer où les élémens de feu puiſſent ſe raſſembler de toutes parts pour ſe répandre de là dans l'univers entier. Ainſi quelquefois une faible ſource arroſe les prairies & inonde les campagnes. Il ſe peut encore que les feux du ſoleil, ſans être fort abondans, échauffent & enflamment l'air voiſin, en ſuppoſant toutefois ce fluide capable de s'allumer à la moindre ardeur, comme on voit quelquefois les moiſſons & le chaume aride conſumés par une ſeule étincelle. Peut-être enfin ce ſoleil, ce flambeau ſi brillant, eſt-il environné d'une grande quantité de feux inviſibles & ſans éclat, deſtinés uniquement à augmenter la force & la chaleur de ſes rayons.

Mais comment le ſoleil, des régions brûlantes de l'Ecréviſſe, ſe tranſporte-t-il au ſigne glacé du Capricorne pour retourner de nouveau vers le ſolſtice d'été ? Pourquoi voyons-nous la lune franchir en un mois le même eſpace que le ſoleil emploie un an à parcourir ? C'eſt un problême qui a pluſieurs ſolutions, un phénomene dont il eſt impoſſible d'aſſigner l'unique & véritable cauſe. Celle qu'en donne le ſage Démocrite paraît aſſez vraiſemblable : il prétend que les aſtres peuvent d'autant moins être

Tantò poſſe minùs cum cœli turbine ferri ;
Evaneſcere enim rapidas illius & acres
Imminui ſubter vires, ideòque relinqui
Paulatim ſolem cùm poſterioribu' ſignis,
Inferior multò quòd ſit, quàm fervida ſigna,
Et magis hoc lunam, & quantò demiſſior ejus
Curſus abeſt procul à cœlo, terriſque propinquat,
Tantò poſſe minùs cum ſignis tendere curſum;
Flaccidiore etiam quantò jam turbine fertur
Inferior quàm ſol, tantò magis omnia ſigna
Hanc adipiſcuntur, circùm prœterque feruntur:
Propterea fit, ut hæc ad ſignum quodque reverti
Mobiliùs videatur, ad hanc quia ſigna reviſunt.

Fit quoque ut è mundi tranſverſis partibus aër
Alternis certo fluere alter tempore poſſit,
Qui queat æſtivis ſolem detrudure ſignis
Brumales uſque ad flexus gelidumque rigorem,
Et qui rejiciat gelidis à frigoris umbris
Æſtiferas uſque in partes & fervida ſigna;
Et ratione pari lunam ſtellaſque putandum eſt,
Quæ volvunt magnos in magnis orbibus annos,

emportés par le tourbillon éthéré, qu'ils sont plus voisins de la terre : parce que la vîtesse & l'action du firmament s'affaiblissent peu-à-peu vers l'extrêmité inférieure ; que pour cette raison le soleil placé bien au dessous des constellations ardentes, doit être insensiblement laissé sur la route avec les autres corps inférieurs ; que la lune plus éloignée du ciel & plus voisine de la terre, doit avoir encore plus de peine à suivre la marche des astres ; qu'ainsi plus le tourbillon qui l'emporte, le cede en rapidité à celui du soleil, plus les signes doivent fréquemment l'atteindre & la devancer ; & que c'est la raison pour laquelle elle paraît rejoindre avec plus de promptitude les signes du Zodiaque, tandis qu'en effet ce sont ces signes eux-mêmes qui vont à elle.

Il se peut encore que, des régions du monde diamétralement opposées, s'élancent des courans d'air périodiques, qui puissent alternativement transporter le soleil des signes de l'été dans les froides contrées du septentrion, & le rejetter de ces climats glacés & ténébreux dans le brûlant séjour de l'écrevisse. Il faudrait alors expliquer par de pareils courans d'air alternatifs le mouvement de la lune & celui des étoiles dont la grande révolution ne s'acheve qu'en un gran-

Aëribus poſſe alternis à partibus ire :
Nonne vides etiam diverſis nubila ventis
Diverſas ire in partes, inferna ſupernis ?
Quî minùs illa queant per magnos ætheris orbes,
Æſtibus inter ſe diverſis ſidera ferri ?

At nox obruit ingenti caligine terras;
Aut ubi de longo curſu ſol extima cœli
Impulit, atque ſuos efflavit languidus ignes
Concuſſos itere, & labefactos aëre multo;
Aut quia ſub terras curſum convertere cogit
Vis eadem, ſuperà terras quæ pertulit orbem.

Tempore item certo roſeam Matuta per oras
Ætheris Auroram defert, & lumina pandit;
Aut quia ſol idem ſub terras ille revertens
Anticipat cœlum radiis, accendere tentans;
Aut quia conveniunt ignes, & ſemina multa
Confluere ardoris conſuêrunt tempore certo,
Quæ faciunt ſolis nova ſemper lumina gigni :
Quod genus Idæis fama eſt è montibus altis
Diſperſos ignes orienti lumine cerni,
Inde coire globum quaſi in unum & conficere orbem.

nombre d'années. Ne voyez-vous par les nuages eux-mêmes, poussés par des vents contraires, suivre les uns en bas, les autres en haut, des directions opposées ? Pourquoi les astres ne seraient-ils pas transportés de même dans les vastes plaines des cieux par des courans d'air différens ?

La nuit couvre la terre de ses ténebres épaisses, ou parce que le soleil, arrivé aux extrêmités du firmament, & fatigué de sa course immense, laisse expirer ses feux déja amortis par la longueur de la route & les torrens d'air qu'ils ont pénétrés, ou parce que la même action qui a transporté son disque au dessus de nos têtes, le force à rouler sous nos pieds, dans une direction contraire.

Leucothée, dans un tems fixe, promene au milieu des airs l'Aurore aux doigts de rose, pour ouvrir les portes de la lumiere ; ou parce que le même soleil qui était caché sous la terre, dévancé à son retour par ses rayons, s'efforce d'échauffer le firmament ; ou parce qu'à des heures réglées un grand nombre de feux & de corpuscules ignés se rassemblent périodiquement & forment tous les jours un nouveau soleil. Ainsi l'on raconte que du sommet du mont Ida, l'on voit, dès l'aube du jour, des feux épars se réunir, sous la forme d'un globe éclatant, & parcourir les cieux.

Nec tamen illud in his rebus mirabile debet
Esse, quòd hæc ignis tam certo tempore possint
Semina confluere, & solis reparare nitorem;
Multa videmus enim, certo quæ tempore fiunt
Omnibus in rebus : florescunt tempore certo
Arbusta, & certo dimittunt tempore florem:
Nec minùs in certo dentes cadere imperat ætas
Tempore, & impubem molli pubescere veste,
Et pariter mollem malis demittere barbam :
Fulmina postremò, nix, imbres, nubila, venti,
Non nimis incertis fiunt in partibus anni;
Namque ubi sic fuerunt causarum exordia prima,
Atque uti res mundi cecidêre ab origine primâ,
Consequa natura est jam rerum ex ordine certo.

Crescere itemque dies licet & tabescere noctes,
Et minui luces, cùm sumant augmina noctes;
Aut quia sol idem sub terras atque supernè,
Imparibus currens anfractibus ætheris oras
Partit, & in partes non æquas dividit orbem;
Et quod ab alterutrâ detraxit parte, reponit
Ejus in adversa tantò plus parte relatus,

Au reste vous ne devez pas être surpris que ces élémens de feu se rassemblent ainsi à des heures marquées pour réparer l'éclat du soleil. Nous voyons dans l'univers un grand nombre de phénomenes soumis à la même régularité. C'est dans des tems fixes que les arbres se couvrent & se dépouillent de fleurs : c'est dans des tems fixes que l'âge ébranle les dents de la vieillesse, & couvre d'un léger duvet les membres & les joues de l'adolescence. Enfin la foudre, la neige, la pluie, les vents & les nuages suivent sans trop d'irrégularité le cours des saisons. En effet l'énergie de chaque cause ayant été déterminée, & la premiere impulsion donnée à l'univers, lors de la formation du monde, toute la suite des phénomenes est assujettie à cet ordre invariable.

Nous voyons les jours croître & les nuits diminuer, & réciproquement, parce que le soleil restant toujours le même, & décrivant sur nos têtes & sous nos pieds des arcs inégaux, coupe le ciel & divise son orbe en parties de différente grandeur, mais avec une telle compensation, qu'il restitue toujours à celle vers laquelle il s'approche, la portion de lumiere qu'il a retranchée de l'hémisphere opposé ; jusqu'à

Donicum ad id ſignum cœli pervenit, ubi anni
Nodus nocturnas exæquat lucibus umbras :
Nam medio curſu flatûs Aquilonis & Auſtri,
Diſtinet æquato cœlum diſcrimine metas,
Propter ſigniferi poſituram totius orbis,
Annua ſol in quo contundit tempora ſerpens,
Obliquo terras & cœlum lumine luſtrans ;
Ut ratio declarat eorum, qui loca cœli
Omna diſpoſitis ſignis ornata notârunt :

Aut quia craſſior eſt certis in partibus aër ;
Sub terris ideò tremulum jubar hæſitat ignis,
Nec penetrare poteſt facilè atque emergere ad ortus :
Propterea noctes hyberno tempore longæ
Ceſſant, dum veniat radiatum inſigne diei :
Aut etiam, quia ſic alternis partibus anni
Tardiùs & citiùs conſuêrunt confluere ignes,
Qui faciant ſolem certâ de ſurgere parte.

Luna poteſt ſolis radiis percuſſa nitere,
Inque dies majus lumen convertere nobis
Ad ſpeciem, quantùm ſolis ſecedit ab orbe,
Donicum eum contra pleno bene lumine fulſit,
Atque oriens obitus ejus ſuper edita vidit ;

ce qu'enfin il arrive au ſigne du ciel, qui, placé dans l'interſection de l'Écliptique & de l'Équateur, rend les jours égaux aux nuits ſur tout le globe. Car alors la partie du ciel qu'il décrit, ſe trouve à égale diſtance de l'aquilon & du midi par la poſition oblique du zodiaque où le ſoleil décrit ſa révolution annuelle, & d'où il répand ſes feux vers le ciel & la terre. C'eſt ainſi que l'enſeignent ces ſavans hommes dont les cartes ornées d'images ſenſibles, nous repréſentent fidélement toutes les régions du ciel.

Il ſe peut encore que l'air, plus groſſier en quelques endroits, arrête & retienne ſous terre les feux tremblans du ſoleil, qui ne peut ſans peine traverſer ce fluide épais pour s'élever à l'orient; & que ce ſoit-là la raiſon pour laquelle on attende pendant de ſi longues nuits d'hiver le retour tardif du jour. Il ſe peut enfin que les feux, dont la réunion fait lever le ſoleil à des points fixes de l'horiſon, ſe raſſemblent alternativement plus ou moins vîte, ſelon la différence des ſaiſons.

Quant à la lune, elle peut emprunter ſon éclat du ſoleil, & nous préſenter de jour en jour une face lumineuſe, d'autant plus conſidérable qu'elle s'éloigne davantage du diſque ſolaire; juſqu'à ce qu'en oppoſition avec lui, elle brille d'une lumiere pleine, & voie le coucher du ſoleil

Indè minutatim retro quasi condere lumen
Debet item, quantò propiùs jam solis ad ignem
Labitur ex aliâ signorum parte per orbem :
Ut faciunt, lunam qui fingunt esse pilaï
Consimilem, cursûsque viam sub sole tenere ;
Propterea fit uti videantur dicere verum.

Est etiam quoque uti proprio cum lumine possit
Volvier, & varias splendoris reddere formas ;
Corpus enim licet esse aliud, quod fertur & unà
Labitur, omnimodis occursans officiensque ;
Nec potis est cerni, quia cassum lumine fertur.
Versarique potest, globus ut si fortè pilaï,
Dimidiâ ex parti candenti lumine tinctus,
Versandoque globum variantes edere formas ;
Donicum eam partem, quæcunque est ignibus aucta,
Ad speciem vertit nobis oculosque patentes ;
Indè minutatim retro contorquet, & aufert
Luciferam partem glomeraminis atque pilaï :
Ut Babylonica Chaldæam doctrina refutans
Astrologorum artem contra convincere tendit :
Proinde quasi fieri nequeat quod pugnat uterque,
Aut minùs hoc illo sit cur amplectier ausis.

de l'endroit exhaussé où elle se leve. Ensuite elle doit peu-à-peu cacher, pour ainsi dire, sa lumiere derriere elle, à mesure qu'elle s'approche du soleil, en parcourant l'autre moitié du cercle des signes. Telle est l'explication de ceux qui regardent la lune comme une boule qui roule sans cesse au dessous du soleil : & cette explication n'est pas dénuée de vraisemblance.

On pourrait encore concevoir ses différentes phases, même en lui attribuant une lumiere propre. Il suffirait pour cela de supposer un autre corps mu d'un mouvement parallele à celui de la lune dans son orbite, & qui s'opposât sans cesse à son disque sous toutes sortes d'aspects ; mais qui fût lui-même invisible, étant dépourvu de lumiere. Elle peut encore rouler sur elle-même, comme un ballon teint de lumiere dans une de ses moitiés, & au moyen de cette rotation centrale, développer successivement ses différentes phases, jusqu'à ce que sa partie éclairée toute entiere frappe nos yeux : ensuite elle nous dérobe par degrés sa partie lumineuse qu'elle reporte derriere elle. Tel est le systême que la doctrine Chaldéenne s'efforce d'établir sur les ruines de l'Astrologie Grecque : comme si ces deux explications n'étaient pas également vraisemblables, & qu'il y eût des motifs d'exclusion pour l'une ou pour l'autre.

Denique cur nequeat ſemper nova luna creari,
Ordine formarum certo certiſque figuris,
Inque dies privos aboleſcere quæque creata,
Atque aliâ illius reparari in parte locoque,
Difficile eſt ratione docere & vincere verbis;
Ordine cùm videas tam certo multa creari:
It ver & Venus & Veneris prænuntius antè
Pinnatus graditur Zephyrus veſtigia propter;
Flora quibus mater præſpergens antè viaï
Cuncta coloribus egregiis & odoribus opplet:
Indè loci ſequitur calor aridus, & comes unà
Pulverulenta Ceres, & Eteſia flabra Aquilonum:
Indè autumnus adit; graditur ſimul Evius Evan;
Indè aliæ tempeſtates ventique ſequuntur,
Altitonans Vulturnus & Auſter fulmine pollens:
Tandem Bruma nives adfert, pigrumque rigorem
Reddit; hyems ſequitur, crepitans ac dentibus Algus:
Quò minùs eſt mirum, ſi certo tempore luna
Gignitur, & certo deletur tempore rurſus,
Cùm fieri poſſint tam certo tempore multa.

Solis item quoque defectus, lunæque latebras,
Pluribus è cauſis fieri tibi poſſe putandum eſt;
Nam cur luna queat terram ſecludere ſolis
Lumine, & à terris altum caput obſtruere eii,

Enfin la Nature ne pourrait-elle pas produire une lune pour chaque jour, avec une ſuite réguliere de forme, & d'aſpects différens, détruire la lune de la veille & mettre la nouvelle à ſa place? Il n'eſt pas aiſé de démontrer l'impoſſibilité de cette ſuppoſition, ſur-tout ayant l'expérience journaliere d'une infinité de pareilles productions périodiques. Le printems paraît & l'amour naît avec lui, & le Zéphir, avant-coureur de l'amour, bat de l'aîle à ſes côtés, tandis que Flore ſa mere lui prépare une route de fleurs & de parfums. Viennent enſuite la chaleur & l'aridité, la poudreuſe Cérès, & le ſouffle dévorant des vents Éthéſiens. L'automne prend leur place, accompagné du Dieu de la vigne, ſuivi des orages, des tempêtes, du Vulturne grondant & du vent du midi qui prépare la foudre. Enfin les frimats, les neiges & le froid engourdiſſent la Nature & traînent à leur ſuite l'Hiver, vieillard tranſi dont les dents ſe heurtent. Après tant d'exemples de productions réglées, êtes-vous ſurpris que la lune ſoit engendrée & détruite dans des tems marqués?

Les éclipſes de ſoleil & de lune ſont auſſi ſuſceptibles de pluſieurs explications. Car ſi d'un côté la lune peut ravir à la terre la lumiere du ſoleil, nous cacher ſon front brillant, & par

Objiciens cæcum radiis ardentibus orbem ;
Tempore eodem aliud facere id non poſſe putetur
Corpus, quod caſſum labatur lumine ſemper ?
Solque ſuos etiam dimittere languidus ignes
Tempore cur certo nequeat, recreareque lumen,
Cùm loca præteriit flammis infeſta per auras,
Quæ faciunt ignes interſtingui atque perire ?
Et cur terra queat lunam ſpoliare viciſſim
Lumine, & oppreſſum ſolem ſuper ipſa tenere,
Menſtrua dum rigidas coni perlabitur umbras ;
Tempore eodem, aliud nequeat ſuccurrere lunæ
Corpus, vel ſuperà ſolis perlabier orbem,
Quod radios interrumpat lumenque profuſum ?
Et tamen ipſa ſuo ſi fulgit luna nitore,
Cur nequeat certâ mundi langueſcere parte,
Dum loca luminibus propriis inimica pererrat ?

Quod ſupereſt, quoniam magni per cærula mundi
Quâ fieri quidquid poſſet ratione, reſolvi ;
Solis uti varios curſus lunæque meatus
Noſcere poſſemus quæ vis & cauſa cieret,
Quove modo ſoleant offecto lumine obire,
Et nec-opinantes tenebris obducere terras,

l'interpoſition de ſa maſſe opaque, en intercepter tous les rayons ; un autre corps doué de mouvement & privé ſans ceſſe de lumiere, ne peut-il pas dans le même tems, produire le même effet ? Le ſoleil lui-même ne peut-il pas, dans un certain tems, languir & perdre ſon éclat qu'il reprend, après avoir traverſé les régions de l'air ennemies de ſa flamme, & qui occaſionnaient l'extinction de ſa lumiere ? Si la terre peut à ſon tour dépouiller la lune de ſa clarté, & placée au deſſus du ſoleil, tenir tous ſes rayons captifs, pendant que l'aſtre des mois ſe plonge dans l'ombre épaiſſe & conique de notre globe ; un autre corps ne peut-il pas dans le même tems, rouler ſous le globe de la lune & au deſſus du diſque ſolaire, & par cette interpoſition fermer le paſſage à la lumiere ? Et ſi la lune brille d'un éclat qui lui ſoit propre, ne peut-elle pas languir dans certaines régions du monde, en traverſant un fluide capable d'éteindre ſes feux ?

Enfin, cher Memmius, je vous ai expliqué comment tous les corps de notre monde ont pu ſe former dans l'enceinte azurée du firmament : vous connaiſſez les diverſes révolutions du ſoleil & de la lune ; la cauſe & l'énergie qui fait mouvoir ces deux aſtres ; la raiſon pour laquelle ils perdent leur lumiere & paraiſſent s'éteindre quel-

Cùm quaſi connivent, & aperto lumine rurſum,
Omnia conviſunt clarâ loca candida luce;
Nunc redeo ad mundi novitatem & mollia terræ
Arva, novo fætu quid primùm in luminis oras
Tollere, & incertis tentarit credere ventis.

Principiò genus herbarum viridemque nitorem
Terra dedit circùm colles campoſque per omnes;
Florida fulſerunt viridanti prata colore;
Arboribuſque datum eſt variis exinde per auras
Creſcendi magnum immiſſis certamen habenis:
Ut pluma atque pili primùm ſetæque creantur
Quadrupedum in membris & corpore pennipotentûm;
Sic nova tum tellus herbas virgultaque primùm
Suſtulit; indè loci mortalia ſæcla creavit,
Multa, modis multis, variâ ratione coorta:
Nam neque de cœlo cecidiſſe animalia poſſunt,
Nec terreſtria de ſalſis exîſſe lacunis:
Linquitur ut meritò *maternum* nomen adepta
Terra ſit, è terrâ quoniam ſunt cuncta creata:

quefois; comment ces grands yeux de la Nature en ſe fermant & ſe rouvrant tour-à-tour, répandent tout-à-coup ſur la terre une nuit inattendue, ou colorent ſa ſurface d'une lumiere brillante. Maintenant je reviens à l'enfance du monde, & j'examine quels ont été les premiers eſſais de la terre naiſſante, les premieres productions qu'elle hazarda d'expoſer à l'inconſtance des airs & des vents.

D'abord la terre revêtit les collines & les campagnes d'herbes & de verdure de toute eſpece. L'on vit l'émail des fleurs & le gazon briller dans les prairies : enſuite les arbres animés par une ſeve abondante, s'empreſſerent à l'envi d'élever leurs rameaux dans les airs. De même que les plumes, les poils & la ſoie ſont les premieres parties qui naiſſent aux volatiles & aux quadrupedes ; de même la terre encore nouvelle commença par la production des plantes & des arbriſſeaux : enſuite elle créa toutes les eſpeces mortelles avec une variété & des combinaiſons infinies. Car il eſt impoſſible que les animaux ſoient tombés du ciel, & que de l'abyme ſalé ſoient ſortis les habitans de la terre. Il faut donc que la terre ait reçu avec raiſon le nom de *mere*, puiſque tout a été tiré de ſon ſein. Et ſi l'on voit encore aujourd'hui beaucoup d'êtres vivans,

Multaque nunc etiam existunt animalia terris,
Imbribus & calido solis concreta vapore :
Quò minùs est mirum, si tum sunt plura coorta
Et majora, novâ tellure atque æthere adulto.

Principiò genus alituum, variæque volucres
Ova relinquebant, exclusæ tempore verno :
Folliculos ut nunc teretes æstate cicadæ
Linquunt, sponte suâ victum vitamque petentes.
Tum tibi terra dedit primùm mortalia sæcla :
Multus enim calor atque humor superabat in arvis :
Hinc ubi quæque loci regio opportuna dabatur,
Crescebant uteri terræ radicibus apti :
Quos ubi tempore maturo patefecerat ætas
Infantûm, fugiens humorem aurasque petissens,
Convertebat ibi Natura foramina terræ,
Et succum venis cogebat fundere apertis
Consimilem lactis ; sicut nunc fœmina quæque
Cùm peperit, dulci repletur lacte, quòd omnis
Impetus in mammas convertitur ille alimenti.
Terra cibum pueris, vestem vapor, herba cubile
Præbebat multâ & molli lanugine abundans.

At

ſe former dans la terre à l'aide des pluies & de la chaleur du ſoleil ; eſt-il ſurprenant qu'un plus grand nombre d'animaux plus robuſtes en ſoient ſortis dans le tems où la terre & l'air jouiſſaient de la vigueur du jeune âge ?

D'abord on vit éclorre de leurs œufs les volatiles & les oiſeaux de toute eſpece que la chaleur du printems mettait en liberté. Telles encore aujourd'hui les cigales, pendant l'été, quittent d'elles-mêmes leur frêle enveloppe, pour ſe procurer la nourriture qui les ſoutient. Alors la terre produiſit la premiere génération des hommes. Le grand nombre de particules de feu & d'eau que les plaines conſervaient, firent croître dans les lieux les plus favorables des eſpeces de matrices attachées à la terre par des racines. Quand l'âge & la maturité eurent ouvert une iſſue au nouvel embryon las de l'humidité & impatient de reſpirer l'air ; la Nature dirigea de ce côté tous les pores de la terre, & fit couler par ces ouvertures un ſuc de la nature du lait. Ainſi les femmes, après l'enfantement, ſe rempliſſent d'un lait pur ; parce que la partie la plus ſucculente des alimens ſe porte dans les mamelles. La terre fournit aux enfans leur nourriture, la chaleur les diſpenſa de vêtemens, & le duvet des gazons leur tint lieu de lit.

At novitas mundi nec frigora dura ciebat,
Nec nimios æſtus, nec magnis viribus auras:
Omnia enim pariter creſcunt, & robora ſumunt,
Quare etiam atque etiam *maternum* nomen adepta
Terra tenet meritò, quoniam genus ipſa creavit
Humanum, atque animal propè certo tempore fudit
Omne, quod in magnis bacchatur montibu' paſſim,
Aëriaſque ſimul volucres variantibu' formis.

Sed quia finem aliquem pariendi debet habere,
Deſtitit, ut mulier ſpatio defeſſa vetuſto:
Mutat enim mundi naturam totius ætas,
Ex alioque alius ſtatus excipere omnia debet;
Nec manet ulla ſui ſimilis res; omnia migrant,
Omnia commutat Natura, & vertere cogit;
Namque aliud putreſcit, & ævo debile languet:
Porrò aliud concreſcit, & è contemptibus exit;
Sic igitur mundi naturam totius ætas
Mutat, & ex alio terram ſtatus excipit alter;
Quod potuit, nequeat; poſſit, quod non tulit antè.

Multaque tum tellus etiam portenta creare

Le monde, dans ce premier âge, ne connaissait ni les froids pénétrans, ni les chaleurs excessives, ni les vents destructeurs. Tous ces fléaux ont eu leur naissance & leurs progrès, comme le reste. Je le répete donc; nous avons eu raison de donner à la terre le nom de *mere commune*; puisque c'est elle qui a créé l'homme, qui a produit presque dans le même tems tous les animaux, tant ceux dont la fureur se déchaine sur les montagnes, que ceux qui traversent les airs sous mille formes diverses.

Mais comme la faculté génératrice doit avoir un terme, la terre se reposa, semblable à une femme épuisée par l'âge : car le tems change la face entiere du monde. Un nouvel ordre de choses succede nécessairement au premier. Rien ne demeure constamment le même : tout nous atteste les vicissitudes, les révolutions & les transactions continuelles de la Nature. On voit des corps putréfiés & affaiblis par les ans; on en voit d'autres se fortifier & sortir de la fange. Ainsi le tems dénature tout. Ainsi la terre passe sans cesse d'un état à un autre, & perd l'énergie qu'elle avait pour acquérir des propriétés qui lui manquaient.

La terre s'efforçait encore dans le même tems

Conata eſt, mirâ facie membriſque coorta;
[Androgynum inter utrum, nec utrumque & utrinque remotum]
Orba pedum partim, manuum viduata viciſſim;
Multa ſine ore etiam, ſine voltu cæca reperta,
Vinctaque membrorum per totum corpus adhæſu,
Nec facere ut poſſent quidquam, nec cedere quòquam,
Nec vitare malum, nec ſumere quod foret uſus:
Cætera de genere hoc monſtra, ac portenta creabat;
Nequicquam; quoniam Natura abſterruit auctum;
Nec potuêre cupitum ætatis tangere florem,
Nec reperire cibum, nec jungi per Veneris res:
Multa videmus enim rebus concurrere debere,
Ut propagando poſſint procudere ſæcla;
Pabula primùm ut ſint, genitalia deinde per artus
Semina quà poſſint membris manare remiſſis;
Fœminaque ut maribus conjungi poſſit, habendum,
Mutua queis nectant inter ſe gaudia, utriſque.

Multaque tum interiiſſe animantûm ſæcla neceſſe eſt,
Nec potuiſſe propagando procudere prolem:
Nam quæcunque vides veſci vitalibus auris,

de produire des animaux d'une figure & d'une ſtructure extraordinaire. On vit l'Androgyne, monſtre qui, avec la forme des deux ſexes, differe également de l'un & de l'autre. On vit des corps ſans pieds, ſans mains, ſans bouche, ſans yeux : d'autres dont les membres, dans toute leur étendue, étaient liés intimement au tronc. Ils ne pouvaient ni agir, ni marcher, ni éviter le péril, ni ſe procurer leur ſubſiſtance. On vit encore d'autres monſtres & d'autres prodiges de cette eſpece : mais en vain. La Nature ne leur permit pas de s'accroître, de parvenir à la fleur de l'âge, de trouver leur nourriture, & de s'unir par les liens de l'amour. Car il faut pour la propagation des eſpeces le concours d'un grand nombre de circonſtances : d'abord des alimens ; enſuite des germes féconds diſſéminés dans tous les membres, & des canaux dans leſquels ces germes ſe rendent de toutes les parties du corps : enfin une telle proportion dans les organes extérieurs, que le mâle & la femelle puiſſent ſe joindre par les nœuds d'une volupté mutuelle.

Dans ces premiers ſiecles pluſieurs eſpeces ont dû périr, ſans pouvoir ſe reproduire & ſe multiplier. En effet tous les animaux actuellement exiſtans ne ſe conſervent que par la ruſe, la

Aut dolus, aut virtus, aut denique mobilitas eſt,
Ex ineunte ævo, genus id tutata reſervans :
Multaque ſunt, nobis ex utilitate ſuâ quæ
Commendata manent tutelæ tradita noſtræ.
Principiò genus acre leonum, ſævaque ſæcla
Tutata eſt virtus, vulpes dolus, & fuga cervos :
At leviſomna canum, fido cum pectore, corda,
Et genus omne, quod eſt veterino ſemine partum,
Lanigeræque ſimul pecudes, & bucera ſæcla,
Omnia ſunt hominum tutelæ tradita, Memmî.
Nam cupidè fugêre feras, pacemque ſecutæ
Sunt, & larga ſuo ſine pabula parta labore;
Quæ damus utilitatis eorum præmia causâ :
At queis nil horum tribuit Natura, nec ipſa
Sponte ſuâ poſſent ut vivere, nec dare nobis
Utilitatem aliquam, quare pateremur eorum,
Præſidio noſtro, paſci genus, eſſeque tutum ?
Scilicet hæc aliis prædæ lucroque jacebant,
Indupedita ſuis fatalibus omnia vinclis,
Donicum ad interitum genus id Natura redegit.

Sed neque Centauri fuerunt, neque tempore in ullo
Eſſe queat duplici naturâ & corpore bino,
Ex alienigenis membris compacta poteſtas,
Hinc illinc par vis ut non ſic eſſe potis ſit :
Id licet hinc quamvis hebeti cognoſcere corde.

force ou la légéreté dont ils ont été doués en naissant, excepté un certain nombre que nous avons pris sous notre protection, à cause de leur utilité. Les lions cruels & les autres bêtes féroces se défendent par la force, les renards par l'adresse, les cerfs par la fuite; le chien fidele & vigilant, les bêtes de somme, la douce brebis, le bœuf laborieux sont des especes confiées à notre garde. Ils évitaient les bêtes féroces, recherchaient la paix, & voulaient une nourriture abondante acquise sans danger. Nous la leur accordons comme un salaire des services qu'ils nous rendent. Mais les animaux que la Nature n'avait pas pourvus des qualités nécessaires pour vivre indépendans ou pour nous être de quelqu'utilité, pourquoi nous serions-nous chargés de leur nourriture & de leur défense? Enchaînés par le malheur de leur destinée, il fallait qu'ils servissent de proie aux autres animaux, jusqu'à ce que la Nature eût entiérement détruit leurs especes.

Mais il n'y a jamais eu de Centaures; jamais il n'a pu se former une substance composée de deux natures, de deux corps, de l'assemblage de plusieurs membres hétérogenes. Une combinaison de forces aussi inégales eût été impossible. C'est de quoi l'on peut se convaincre avec la plus légere attention.

Principiò circùm tribus actis impiger annis
Floret equus, puer haudquaquam ; quin ſæpè etiamnum
Ubera mammarum in ſomnis lactantia quærit :
Poſt ubi equum validæ vires, ætate ſenectâ,
Membraque deficiunt fugienti languida vitâ,
Tum demum pueris, ævo florente, juventas
Occipit, & molli veſtit lanugine malas :
Ne fortè ex homine & veterino ſemine equorum,
Confieri credas Centauros poſſe ; nec eſſe
Aut rapidis canibus ſuccinctas ſemimarinis
Corporibus Scyllas, aut cætera de genere horum,
Inter ſe quorum diſcordia membra videmus ;
Quæ neque floreſcunt pariter, neque robora ſumunt
Corporibus, neque projiciunt ætate ſenectâ,
Nec ſimili Venere ardeſcunt, nec moribus unis
Conveniunt, nec ſunt eadem jucunda per artus :
Quippe videre licet pingueſcere ſæpe cicutâ
Barbigeras pecudes, homini quæ eſt acre venenum.

Flamma quidem verò cùm corpora fulva leonum
Tam ſoleat torrere atque urere, quàm genus omne
Viſceris, in terris quodcunque & ſanguinis extet ;
Quî fieri potuit, triplici cum corpore ut, unà

D'abord un coursier après avoir atteint sa troisieme année est à la fleur de l'âge. Il n'en est pas de même des enfans. C'est l'âge où ils cherchent encore en songe la mamelle de leur nourrice. Au contraire, quand la vieillesse diminue les forces & l'activité des coursiers, quand leurs membres languissans ne sont plus animés que d'un souffle prêt à s'exhaler ; l'adolescence commence alors à fortifier les membres de l'enfant, & à couvrir ses joues d'un léger duvet. Comment donc des semences confondues de l'homme & du cheval, aurait-il pu se former des Centaures ? des Scilles entourées de chiens marins ? ou d'autres assemblages monstrueux de membres incompatibles, qui parviennent dans des tems différens à la fleur, à la maturité & au déclin de l'âge, qui n'ont pas les mêmes inclinations, ne brûlent pas des mêmes feux, ne se nourrissent pas des mêmes alimens ; puisque nous voyons la ciguë, qui accroît l'embonpoint des chevres, être un poison mortel pour l'homme ?

Mais puisque la flamme brûle & consume le corps des lions, comme le sang & les visceres de tous les animaux existans ; comment a-t-il pu arriver que cette merveilleuse chimere avec la tête d'un lion, le corps d'une chevre, & la

Prima leo, postrema draco, media ipsa chimæra
Ore foràs acrem efflaret de corpore flammam ?

Quare etiam tellure novâ cœloque recenti,
Talia qui fingit potuisse animalia gigni,
Nixus in hoc uno *novitatis* nomine inani,
Multa licet simili ratione effutiat ore ;
Aurea tum dicat per terras flumina volgò
Fluxisse, & gemmis florere arbusta suêsse ;
Aut hominem tanto membrorum esse impete natum,
Trans maria alta pedum nisus ut ponere posset,
Et manibus totum circum se vertere cœlum :
Nam quòd multa fuêre in terris semina rerum,
Tempore quo primùm tellus animalia fudit ;
Nil tamen est signi, mistas potuisse creari
Inter se pecudes, compactaque membra animantûm :
Propterea quia quæ de terris nunc quoque abundant
Herbarum genera ac fruges arbustaque læta ;
Non tamen inter se possunt complexa creari.
Res sic quæque suo ritu procedit, & omnes
Fœdere Naturæ certo discrimina servant.

Et genus humanum multò fuit illud in arvis

queue d'un dragon, ait vomi des tourbillons de feu du fond de ſa poitrine ?

Soutenir que de pareilles productions étaient poſſibles dans la nouveauté du ciel & de la terre, ſans autre raiſon que ce mot vague de *nouveauté* ; c'eſt ouvrir la porte à toutes les fables les plus abſurdes : on peut dire auſſi que les fleuves qui coulaient alors dans les plaines étaient d'or, que les fleurs des arbres étaient de diamans, que l'homme était né d'une taille & d'une force aſſez prodigieuſes pour franchir d'un ſeul pas la vaſte étendue des mers, & d'un ſeul mouvement de ſa main faire rouler autour de lui la machine entiere du ciel. En effet, de ce que la terre contenait une grande quantité de germes divers, quand elle engendra les animaux, il n'en faut pas conclure qu'elle ait pu produire des eſpeces d'une nature auſſi oppoſée, & unir dans un même individu des membres d'animaux différens ; puiſque les herbes, les moiſſons & les arbres qu'elle fait croître encore abondamment aujourd'hui, ne peuvent jamais naître réunis. Tous les êtres ont leurs progrès particuliers ; ils gardent tous les différences ſpécifiques que les loix immuables de la Nature ont établies entr'eux.

Les hommes de ce tems étaient beaucoup plus vigoureux que ceux d'aujourd'hui, & cela devait

Durius, ut decuit, tellus quod dura creâsset:
Et majoribus, & solidis magis ossibus intùs
Fundatum, & validis aptum per viscera nervis;
Nec facilè ex æstu, nec frigore quod caperetur,
Nec novitate cibi, nec labi corporis ullâ.
Multaque per cœlum solis volventia lustra,
Volgivago vitam tractabant more ferarum.
Nec robustus erat curvi moderator aratri
Quisquam, nec sciba: ferro molirier arva;
Nec nova defodere in terram virgulta, nec altis
Arboribus veteres decidere falcibu' ramos:
Quod sol, atque imbres dederant, quod terra creârat
Sponte suâ, satis, id placabat pectora donum:
Glandiferas inter curabant corpora quercus
Plerumque; & quæ nunc hyberno tempore cernis
Arbuta Pœniceo fieri matura colore,
Plurima tum tellus etiam majora ferebat:
Multaque præterea novitas tum florida mundi
Pabula dia tulit, miseris mortalibus ampla.

At sedare sitim fluvii fontesque vocabant,

être nécessairement, parce que la terre dont ils étaient les enfans, avait alors toute sa vigueur: la charpente de leurs os était plus vaste, plus solide, & le tissu de leurs nerfs & de leurs visceres plus robuste. Ils n'étaient affectés ni par le froid, ni par le chaud, ni par la nouveauté des alimens, ni par les attaques de la maladie. On les voyait survivre à la révolution d'un grand nombre de lustres, errans par troupeaux comme les bêtes. Personne ne sçavait encore parmi eux conduire la pénible charrue; ils ignoraient l'art de dompter les champs avec le fer, de confier de jeunes arbustes au sein de la terre, & de trancher avec la faux les vieux rameaux des grands arbres. Ce que le soleil & la pluie leur donnaient, ce que la terre produisait d'elle-même, suffisait pour appaiser leur faim; ils réparaient leurs forces au milieu des chênes dont le gland les nourrissait; la terre faisait croître en plus grande quantité & d'une grosseur plus considérable, les fruits de l'arboisier que nous voyons pendant l'hyver se colorer en mûrissant de l'éclat de la pourpre. La nouveauté du monde facilitait encore la production d'un grand nombre d'autres alimens délicieux, & plus que suffisans pour les mortels infortunés.

Les fleuves & les fontaines les invitaient à se

Ut nunc montibus è magnis decurſus aquaï
Claricitat latè ſitientia ſæcla ferarum.
Denique noctivagi ſylveſtria templa tenebant
Nympharum, quibus exibant humore fluenta
Lubrica, proluvie largâ lavere humida ſaxa,
Humida ſaxa ſuper viridi ſtillantia muſco,
Et partim plano ſcatere, atque erumpere campo.

Necdùm res igni ſcibant tractare, nec uti
Pellibus, & ſpoliis corpus veſtire ferarum:
Sed nemora atque cavos montes ſylvaſque colebant,
Et frutices inter condebant ſqualida membra,
Verbera ventorum vitare imbreſque coacti.
Nec commune bonum poterant ſpectare, nec ullis
Moribus inter ſe ſcibant, nec legibus uti:
Quod cuique obtulerat prædæ fortuna, ferebat
Sponte ſuâ, ſibi quiſque valere & vivere doctus.
Et Venus in ſylvis jungebat corpora amantûm;
Conciliabat enim vel mutua quamque cupido,
Vel violenta viri vis atque impenſa libido,
Vel pretium glandes atque arbuta, vel pira lecta.

déſaltérer, comme aujourd'hui les torrens qui roulent du haut des monts, ſemblent avertir au loin les bêtes féroces de venir y appaiſer leur ſoif. La nuit, ils ſe retiraient dans les bois conſacrés depuis aux Nymphes, dans ces aſyles ſolitaires d'où ſortaient des ſources d'eaux vives, qui, après avoir baigné les cailloux, retombaient enſuite lentement ſur la mouſſe des rochers humides, pour aller, ou jaillir dans les plaines, ou ſe précipiter à grands flots dans les campagnes.

Ils ne ſçavaient pas encore traiter les métaux par le feu. Ils ne connaiſſaient point l'uſage des peaux, ni l'art de ſe revêtir de la dépouille des bêtes féroces. Les bois, les forêts & les cavités des montagnes étaient leur demeure ordinaire : forcés de chercher un aſyle contre les pluies & la fureur des vents, ils allaient ſe blottir parmi des broſſailles. Incapables de s'occuper du bien commun, ils n'avaient inſtitué entr'eux ni loix ni rapports moraux. Chacun s'emparait du premier butin que lui offrait le hazard. La Nature ne leur avait appris à vivre & à ſe conſerver que pour eux-mêmes. C'était au milieu des bois que l'amour uniſſait les amans. Ses plaiſirs étaient ou la récompenſe d'une ardeur mutuelle, ou la proie de la violence & d'un appétit brutal, ou enfin le prix de quelque préſent, comme du gland, des pommes ſauvages & des poires choiſies.

Et manuum mirâ freti virtute pedumque ;
Consectabantur silvestria sæcla ferarum ,
Missilibus saxis & magno pondere clavæ :
Multaque vincebant , vitabant pauca latebris ;
Setigerisque pares suibus , sylvestria membra
Nuda dabant terræ , nocturno tempore capti ,
Circùm se foliis ac frondibus involventes.
Nec plangore diem magno , solemque per agros
Quærebant pavidi , palantes noctis in umbris :
Sed taciti respectabant somnoque sepulti ,
Dum roseâ face sol inferret lumina cœlo :
A parvis quòd enim consuêrant cernere semper
Alterno tenebras & lucem tempore gigni ,
Non erat ut fieri posset , mirarier unquam ;
Nec diffidere , ne terras æterna teneret
Nox , in perpetuum detracto lumine solis.

Sed magis illud erat curæ , quòd sæcla ferarum
Infestam miseris faciebant sæpe quietem ;
Ejectique domo fugiebant saxea tecta
Setigeri suis adventu validique leonis ,
Atque intempestâ cedebant nocte paventes
Hospitibus sævis instrata cubilia fronde.

Pourvus de deux mains robuſtes & de deux pieds agiles, ils faiſaient la guerre aux animaux ſauvages, leur lançaient de loin des pierres, les attaquaient de près avec de peſantes maſſues, en maſſacraient un grand nombre, & s'enfuyaient dans leurs retraites à l'approche de quelques autres. Quand la nuit les ſurprenait, ils étendaient à terre leurs membres nuds, comme les ſangliers couverts de ſoies, & s'enveloppaient de feuilles & de broſſailles. On ne les voyait point, ſaiſis de crainte, errer au milieu des ténebres, & chercher avec des cris lugubres le ſoleil dans les plaines. Mais ils attendaient en ſilence, dans les bras du ſommeil, que çet aſtre reparaiſſant ſur l'horizon, éclairât de nouveau le ciel de ſes feux. Accoutumés dès l'enfance à la ſucceſſion alternative du jour & de la nuit, ce n'était plus une merveille pour eux. Ils ne craignaient point qu'une nuit éternelle regnât ſur la terre & leur dérobât pour toujours la lumiere du ſoleil.

Leur plus grande inquiétude était cauſée par les bêtes ſauvages dont les incurſions troublaient leur ſommeil, & le leur rendait ſouvent funeſte. Chaſſés de leur demeure, ils ſe réfugiaient dans les antres, à l'approche d'un énorme ſanglier ou d'un lion furieux; & glacés d'effroi ils cédaient, au milieu de la nuit, à ces cruels hôtes leurs lits & leurs feuillages.

Nec nimiò tum plùs, quàm nunc, mortalia sæcla
Dulcia linquebant labentis lumina vitæ :
Unus enim tum quisque magis deprensus eorum
Pabula viva feris præbebat dentibus haustus ;
Et nemora ac montes gemitu silvasque replebat,
Viva videns vivo sepeliri viscera busto :
At quos effugium servârat, corpore adeso,
Posteriùs tremulas super ulcera tetra tenentes
Palmas, horriferis accibant vocibus Orcum,
Donicum eos vitâ privârunt vermina sæva,
Expertes opis, ignaros quid volnera vellent :
At non multa virûm sub signis millia ducta
Una dies dabat exitio, nec turbida ponti
Æquora lædebant naves ad saxa virosque.
Sed temerè, incassum mare fluctibu' sæpe coortis
Sævibat, leviterque minas ponebat inanes :
Nec poterat quemquam placidi pellacia ponti
Subdola pellicere in fraudem ridentibus undis.
Improba navigii ratio tum cæca jacebat.
Tum penuria deinde cibi languentia letho
Membra dabat : contrà nunc rerum copia mersat.
Illi imprudentes ipsi sibi sæpe venenum
Vergebant : nunc dant aliis solertiùs ipsi.

Au reste la mort ne moissonnait guere plus de têtes dans ces premiers siecles, qu'elle n'en moissonne aujourd'hui. Il est vrai qu'un plus grand nombre d'entr'eux surpris & déchirés par les bêtes féroces, leur donnaient un repas vivant, & remplissaient de leurs cris aigus les bois & les montagnes, tandis que leurs membres palpitans s'ensevelissaient l'un après l'autre dans un sépulcre animé. Il vrai que les malheureux que la fuite avait sauvés, blessés mortellement, appliquaient leurs mains tremblantes sur les morsures venimeuses, appellant la mort à grands cris, jusqu'à ce que dénués de secours, ignorant la façon de guérir leurs plaies, ils fussent délivrés de la vie par les vers cruels auxquels ils servaient de pâture. Mais on ne voyait pas des milliers de guerriers, réunis sous des drapeaux différens périr en un seul jour, ni la mer orageuse broyer contre les écueils, navires & passagers. En vain l'Océan soulevait ses flots irrités, en vain il applanissait son onde menaçante. La surface riante de ses eaux tranquilles était un appas incapable d'attirer les hommes dans le piege. L'art destructeur de la navigation était encore ignoré. C'était alors la disette des vivres qui donnait la mort; c'est l'abondance qui nous tue aujourd'hui. On s'empoisonnait par ignorance; nous nous empoisonnons à force d'art.

Indè casas postquam ac pelles ignemque parârunt,
Et mulier conjuncta viro concessit in unum ;
Castaque privatæ Veneris connubia læta
Cognita sunt, prolemque ex se vidêre creatam :
Tum genus humanum primùm mollescere cœpit ;
Ignis enim curavit, ut alsia corpora frigus
Non ita jam possent cœli sub tegmine ferre ;
Et Venus imminuit vires, puerique parentum
Blanditiis facilè ingenium fregêre superbum.
Tunc & amicitiam cœperunt jungere, habentes
Finitima inter se, nec lædere, nec violare ;
Et pueros commendârunt, muliebreque sæclum ;
Vocibus & gestu cùm balbè significarent,
Imbecillorum esse æquum miserier omnium.
Non tamen omnimodis poterat concordia gigni ;
Sed bona magnaque pars servabant fœdera casti :
Aut genus humanum jam tum foret omne peremptum,
Nec potuisset adhuc perducere sæcla progago.

At varios linguæ sonitus Natura subegit

Enfin lorſqu'on eut connu l'uſage des cabanes, de la dépouille des bêtes & du feu ; lorſque la femme ſe fut retirée à part avec l'époux qui s'était joint à elle, lorſque les plaiſirs de l'amour eurent été reſtraints aux douceurs d'un chaſte hymen, & que les parens virent autour d'eux une famille qui faiſait partie d'eux-mêmes, l'eſpece humaine commença dès-lors à s'amollir. Le feu rendit les corps plus ſenſibles au froid. La voûte des cieux ne fut plus un toît ſuffiſant. L'uſage trop fréquent des plaiſirs de l'amour énerva les forces. Les tendres careſſes des enfans adoucirent ſans peine le naturel farouche des peres. Alors ceux dont les habitations ſe touchaient, commencerent a former entr'eux des liaiſons, convinrent de s'abſtenir de l'injuſtice & de la violence, de protéger réciproquement les femmes & les enfans ; faiſant entendre dès-lors même, par leurs geſtes & leurs ſons inarticulés, que la pitié eſt une juſtice due a la faibleſſe. Cependant cet accord ne pouvait pas être général : mais le plus grand nombre & les plus raiſonnables obſerverent fidélement les loix établies. Sans cela le genre humain aurait été entiérement détruit ; & n'aurait pu ſe propager de race en race juſqu'à nos jours.

La Nature apprit enſuite aux hommes à varier

Mittere, & utilitas expressit nomina rerum;
Non aliâ longè ratione, atque ipsa videtur
Protrahere ad gestum pueros infantia linguæ;
Cùm facit, ut digito, quæ sint præsentia, monstrent:
Sentit enim vim quisque suam, quam possit abuti:
Cornua nata priùs vitulo quàm frontibus extent,
Illis iratus petit, atque infensus inurget.
At catuli pantherarum scymnique leonum
Unguibus ac pedibus jam tum morsuque repugnant,
Vixdum cùm ipsis sunt dentes unguesque creati:
Alituum porrò genus alis omne videmus
Fidere, & à pennis tremulum petere auxiliatum.

Proinde putare aliquem tum nomina distribuisse
Rebus, & indè homines didicisse vocabula prima,
Desipere est: nam cur hic posset cuncta notare
Vocibus, & varios sonitus emittere linguæ,
Tempore eodem alii facere id non quîsse putentur.

Præterea si non alii quoque vocibus usi
Inter se fuerant; undè insita notities est
Utilitatis, & undè data est huic prima potestas,
Quid vellet facere, ut scirent, animoque viderent.

les inflexions de leurs voix, & le beſoin aſſigna des noms à chaque choſe. Ainſi l'impuiſſance de ſe faire entendre par des bégaiemens inarticulés, force les enfans à recourir aux geſtes, en indiquant du doigt les objets préſens. Car chacun a la conſcience des facultés dont il peut faire uſage. Le taureau furieux menace & frappe déja de la corne, avant qu'elles commencent à poindre ſur ſon jeune front. Les cruels nourriſſons de la panthere & de la lionne ſe défendent avec leurs griffes, leurs pieds & leurs dents, avant même d'en avoir. Enfin nous voyons tous les petits des oiſeaux ſe confier à leurs ailes naiſſantes, & s'aider dans les airs d'un vol chancelant.

Penſer qu'alors un ſeul homme impoſa des noms aux objets, & que les autres hommes apprirent de lui les premiers mots ; c'eſt le comble de la folie. Car s'il a pu déſigner chaque choſe par des termes & produire les divers ſons du langage ; d'autres ne pouvaient-ils pas faire la même choſe en même tems que lui ?

D'ailleurs, ſi les autres hommes n'avaient pas encore fait uſage de paroles entr'eux, comment en connaiſſait-on l'utilité ? Comment ce premier inventeur a-t-il pu faire entendre & adopter ſon projet ? Un ſeul homme ne pouvait pas réduire

Cogere item plures unus, victosque domare
Non poterat, rerum ut perdiscere nomina vellent;
Nec ratione docere ullâ, suadereque surdis,
Quid facto esset opus : faciles neque enim paterentur;
Nec ratione ullâ sibi ferrent ampliùs aures
Vocis inauditos sonitus obtundere frustra.

Postremò, quid in hâc mirabile tantopere est re,
Si genus humanum, cui vox & lingua vigeret,
Pro vario sensu, varias res voce notaret,
Cùm pecudes mutæ, cùm denique sæcla ferarum
Dissimiles soleant voces variasque ciere,
Cùm metus aut dolor est, & cùm jam gaudia gliscunt?
Quippe etenim id licet è rebus cognoscere apertis.

Inritata canum cùm primùm magna Molossûm
Mollia ricta fremunt, duros nudantia dentes,
Longè alio sonitu rabie districta minantur,
Et cùm jam latrant, & vocibus omnia complent:
At catulos blandè cùm linguâ lambere tentant,
Aut ubi eos jactant pedibus, morsuque petentes,

Suspensis

par la force une multitude entiere, & la contraindre à apprendre ſa nomenclature. D'ailleurs comment leur donner des leçons ? Ils ne s'y ſeraient jamais prêtés ; ils n'auraient pas ſouffert qu'on leur fatiguât en vain les oreilles d'un bruit inintelligible.

Enfin eſt-il donc ſi ſurprenant qu'avec une voix & une langue, les hommes, ſuivant qu'ils étaient affectés des différens objets, les aient déſignés par des paroles, quand nous voyons les animaux domeſtiques & les bêtes féroces elles-mêmes faire entendre des ſons différens, ſelon que la crainte, la douleur ou la joie ſe ſuccedent dans leurs ames ? C'eſt ce que l'expérience nous montre clairement.

Quand l'énorme chienne des Moloſſes, dans le premier accès de ſa fureur, montre ſous ſes levres mobiles & retirées deux redoutables rangées de dents, le ſon menaçant de ſa voix differe de celui qu'on entend, lorſqu'elle fait retentir tous les lieux d'alentour de ſes longs aboiemens. Mais quand elle façonne de ſa langue careſſante les jeunes membres de ſes petits, quand elle les foule mollement aux pieds, les agace par des morſures innocentes, les happe doucement

Suſpenſis teneros imitantur dentibus hauſtus ;
Longè alio pacto gannitu vocis adulant,
Et cùm deſerti baubantur in ædibus, aut cùm
Plorantes fugiunt ſummiſſo corpore plagas.

Denique non hinnitus item differre videtur
Inter equos, ubi equus, florenti ætate, juvencus
Pinnigeri ſævit calcaribus ictus amoris,
Et frem.tum patulis ſub naribus edit ad arma ;
At cùm ſîs aliàs concuſſis artubus hinnit ?

Poſtremò genus alituum, variæque volucres,
Accipitres atque oſſifragæ mergique marinis
Fluctibus in ſalſis victum vitamque petentes,
Longè alias alio jaciunt in tempore voces,
Et cùm de victu certant prædâque repugnant;

Et partim mutant cum tempeſtatibus unà
Raucisonos cantus ; cornicum ut ſæcla vetuſta
Corvorumque greges, ubi aquam dicuntur & imbres
Poſcere, & interdum ventos auraſque vocare :
Ergò ſi varii ſenſus animalia cogunt,
Muta tamen cùm ſint, varias emittere voces ;
Quantò mortales magis æquum eſt tum potuiſſe
Diſſimiles aliâ atque aliâ res voce notare ?

& ſans appuyer la dent ; le tendre murmure de ſa voix maternelle ne reſſemble ni aux hurlemens plaintifs par leſquels elle déplore ſa ſolitude, ni aux accens douloureux avec leſquels elle fuit en rampant le châtiment qui la menace.

Le jeune courſier fait-il entendre le même henniſſement, lorſqu'animé par les aiguillons de l'amour, il bondit furieux au milieu des jumens, & lorſque ſes larges narines frémiſſent au bruit des armes, ou lorſqu'une autre émotion agite ſes membres ?

Enfin les volatiles, les oiſeaux de toute eſpece, l'épervier, l'orfraie, le plongeon qui cherche ſa nourriture au fond de la mer, varient tous leurs cris ſelon les circonſtances, ſur-tout quand ils diſputent leur ſubſiſtance ou qu'ils défendent leur proie.

Il y en a même dont la voix rauque change avec les ſaiſons. Telles ſont les corneilles vivaces, & ces troupes de corbeaux dont les croaſſemens annoncent & appellent (ſuivant l'opinion commune) les vents, la pluie & les orages. Si donc les différentes ſenſations des animaux leur font proférer des ſons différens, tout muets qu'ils ſont ; combien n'eſt-il pas plus naturel que l'homme ait pu déſigner les divers objets par des ſons particuliers ?

Illud in his rebus tacitus ne fortè requiras,
Fulmen detulit in terras mortalibus ignem
Primitùs ; indè omnis flammarum diditur ardor ;
Multa videmus enim cœlestibus incita flammis
Fulgere, cùm cœli donavit plaga vapores ;
Et ramosa tamen cùm ventis pulsa vacillans
Æstuat in ramos incumbens arboris arbor,
Exprimitur validis extritus viribus ignis,
Et micat interdum flammaï fervidus ardor,
Mutua dum inter se rami stirpesque teruntur :
Quorum utrumque dedisse potest mortalibus ignem.

Indè cibum coquere ac flammæ mollire vapore
Sol docuit, quoniam mitescere multa videbant
Verberibus radiorum atque æstu victa per agros ;
Inque dies magis hi victum vitamque priorem
Commutare novis monstrabant rebus & igni,
Ingenio qui præstabant & corde vigebant.

Condere cœperunt urbes arcemque locare

Maintenant, ô Memmius, pour prévenir une question que vous me faites peut-être intérieurement, ſçachez que c'eſt la foudre qui a apporté le feu ſur la terre, qu'elle eſt le foyer primitif de toutes les flammes dont nous jouiſſons. Ne voyons-nous pas encore aujourd'hui un grand nombre de corps embraſés par les feux céleſtes, quand l'air orageux lance ſes flammes ſur la terre? Cependant comme on voit ſouvent un arbre touffu, agité par les vents, s'échauffer en heurtant les branches d'un autre arbre, au point que la colliſion devenant plus forte en exprime des étincelles, & fait quelquefois briller des feux ardens, au milieu de ce frottement mutuel des rameaux; on peut aſſigner au feu ces deux origines.

Enſuite les premiers hommes, voyant que les rayons du ſoleil adouciſſaient & mûriſſaient toutes les productions terreſtres, eſſayerent de cuire & d'amollir leurs alimens par l'action de la flamme. Et ceux dont le génie était plus inventif & l'eſprit plus pénétrant, introduiſaient tous les jours par le moyen du feu de nouveaux changemens dans la nourriture & l'ancienne maniere de vivre.

Alors les Rois commencerent à bâtir des villes

Præſidium Reges ipſi ſibi perfugiumque ;
Et pecudes & agros divisêre, atque dedêre
Pro facie cujuſque & viribus ingenioque,
Nam facies multùm valuit, vireſque vigebant :
Poſteriùs res inventa eſt, aurumque repertum,
Quod facilè & validis & pulchris dempſit honorem :
Divitioris enim ſectam plerumque ſequuntur,
Quàmlibet & fortes & pulchro corpore creti.

Quòd ſi quis verâ vitam ratione gubernet,
Divitiæ grandes homini ſunt, vivere parcè
Æquo animo : *neque* enim *eſt unquam penuria parvi* :
At claros ſe homines voluêre eſſe atque potentes,
Ut fundamento ſtabili fortuna maneret,
Et placidam poſſent opulenti degere vitam :
Nequicquam, quoniam ad ſummum ſuccedere honorem
Certantes, iter infeſtum fecêre viaï,
Et tamen è ſummo quaſi fulmen dejicit ictos
Invidia interdum contemptim in Tartara tetra ;
Ut ſatiùs multò jam ſit parere quietum,
Quàm regere imperio res velle, & regna tenere :
Proinde ſine incaſſum defeſſi ſanguine ſudent,
Anguſtum per iter luctantes ambitionis ;

& à conſtruire des forteresſes, pour y trouver leur défenſe & leur aſyle; ce furent eux qui réglerent le partage des troupeaux & des terres à proportion de la beauté, de la force du corps & des qualités de l'eſprit : car ces avantages naturels étaient les premieres diſtinctions. On imagina enſuite la richeſſe; on découvrit l'or qui ôta ſans peine à la force & à la beauté leur prééminence; car *la force & la beauté vont d'elles-mêmes groſſir la cour des riches*.

Si l'on ſe conduiſait par les conſeils de la raiſon, la ſuprême richeſſe ſerait la modération & l'égalité d'ame; car *on ne manque jamais quand on deſire peu*. Mais les hommes ont voulu ſe rendre puiſſans & illuſtres, pour établir leur fortune ſur des fondemens ſolides, & mener ainſi une vie tranquille au ſein de l'opulence. Vains efforts! le concours de ceux qui aſpirent à la grandeur, en a rendu la route périlleuſe; & s'ils arrivent au faîte, l'envie comme la foudre, les précipite ſouvent dans les horreurs d'une mort humiliante. Ne vaut-il donc pas mieux obéir tranquillement, que d'ambitionner le trône & la ſouveraine autorité? Laiſſez-les, ces malheureux, s'épuiſer, ſe ſouiller de ſang & de ſueur, ſe débattre ſur l'étroit ſentier des honneurs; laiſſez-les, puiſqu'ils ne voient pas que l'envie, ſembla-

Invidiâ quoniam, ceu fulmine, ſumma vaporant
Plerumque, & quæ ſunt aliis magis edita cunque:
Quandoquidem ſapiunt alieno ex ore, petuntque
Res ex auditis potiùs, quàm ſenſibus ipſis:
Nec magis id nunc eſt, nec erit mox, quàm fuit antè.

Ergò, regibus occiſis, ſubverſa jacebat
Priſtina majeſtas ſoliorum & ſceptra ſuperba;
Et capitis ſummi præclarum inſigne, cruentum,
Sub pedibus volgi, magnum lugebat honorem:
Nam *cupidè conculcatur nimis antè metutum.*
Res itaque ad ſummam fæcem turbaſque redibat;
Imperium ſibi cùm ac ſummatum quiſque petebat:
Indè magiſtratum partim docuêre creare,
Juraque conſtituêre, ut vellent legibus uti;
Nam genus humanum defeſſum vi colere ævum,
Ex inimicitiis languebat; quò magis ipſum
Sponte ſuâ cecidit ſub leges arctaque jura;
Acriùs ex irâ quòd enim ſe quiſque parabat
Ulciſci, quàm nunc conceſſum eſt legibus æquis,
Hanc ob rem eſt homines pertæſum vi colere ævum:
Undè metus maculat pœnarum præmia vitæ;

ble à la foudre, ramasse tous ses feux sur les lieux les plus élevés ; puisqu'ils ne jugent que sur l'autorité d'autrui, & ne desirent que sur parole, sans consulter leurs propres sens. Ce que les hommes sont aujourd'hui, ils le seront encore, ils l'ont toujours été.

Ainsi après le meurtre des Rois, les débris des trônes & des sceptres demeuraient confondus dans la poussiere, sans respect pour leur ancienne majesté : & ces ornemens superbes de la tête des princes, foulés aux pieds des peuples & souillés de sang, paraissaient regretter leur ancienne place. Car *on écrase avec joie ce qu'on a adoré avec crainte.* L'autorité retourna donc alors au peuple & à la multitude : comme chacun voulait commander & s'ériger en souverain, on choisit parmi eux un certain nombre de magistrats, on institua des loix auxquelles on se soumit volontairement. Car les hommes las de vivre sous l'empire de la violence, épuisés d'ailleurs par les inimitiés particulieres, eurent moins de peine à recevoir le frein des loix & de la justice ; & comme le ressentiment portait la vengeance plus loin que les loix ne le permettent aujourd'hui, ils s'ennuyerent de cet état de violence & d'anarchie. De là cette crainte d'être puni qui empoisonne tous les plaisirs de la vie. L'homme

Circumretit enim vis atque injuria quemque,
Atque, undè exorta eſt, ad eum plerumque revertit;
Nec facile eſt placidam ac pacatam degere vitam,
Qui violat factis communia fœdera pacis;
Etſi fallit enim Divûm genus humanumque,
Perpetuò tamen id fore clam diffidere debet;
Quippe ubi ſe multi per ſomnia ſæpe loquentes,
Aut morbo delirantes procrâxe ferantur,
Et celata diu in medium peccata dediſſe.

Nunc quæ cauſa Deûm per magnas numina gentes
Pervolgârit, & ararum compleverit urbes,
Suſcipiendaque curârit ſolennia ſacra,
Quæ nunc in magnis florent ſacra rebu' lociſque;
Undè etiam nunc eſt mortalibus inſitus horror,
Qui delubra Deûm nova toto ſuſcitat orbi
Terrarum, & feſtis cogit celebrare diebus,
Non ita difficile eſt rationem reddere verbis.

Quippe etenim jam tum Divûm, mortalia ſæcla,

injuste & violent s'enlace lui-même dans ses propres filets ; l'iniquité retombe presque toujours sur son auteur ; & il n'y a plus de paix ni de tranquillité pour celui qui a violé le pact social. Quand même il se serait caché aux Dieux & aux hommes, il doit être dans des allarmes continuelles que son délit ne soit découvert. Car on dit qu'il s'est trouvé bien des gens qui, en songe ou dans le délire de la maladie, se sont souvent accusés eux-mêmes, & ont révélé des crimes qui avaient été tenus secrets pendant long-tems.

Maintenant quelle cause a répandu chez tous les peuples de la terre la croyance de l'existence des Dieux, a rempli les villes d'autels, a institué les cérémonies religieuses, ces pompes augustes par-tout en usage aujourd'hui, & qui précedent toutes les entreprises importantes ; quelle est aussi l'origine de ces sombres terreurs dont les mortels sont pénétrés, qui tous les jours leur font ériger aux Dieux de nouveaux temples sur toute la face de la terre, & célébrer des fêtes en l'honneur des immortels ? Il n'est pas difficile de rendre raison de ces opinions & de ces usages superstitieux.

C'est que les hommes, dès ces premiers tems,

Egregias animo facies vigilante videbant,
Et magis in ſomnis mirando corporis auctu:
His igitur ſenſum tribuebant, propterea quòd
Membra movere videbantur, voceſque ſuperbas
Mittere, pro facie præclarâ & viribus amplis.

Æternamque dabant vitam, quia ſemper eorum
Suppeditabatur facies & forma manebat
[Et manet omninò] & quòd tantis viribus auctos
Non temerè ullâ vi convinci poſſe putabant.
Fortuniſque ideò longè præſtare putabant,
Quòd mortis timor haud quemquam vexaret eorum,
Et ſimul in ſomnis quia multa & mira videbant
Efficere, & nullum capere ipſos indè laborem.

Præterea cœli rationes, ordine certo,
Et varia annorum cernebant tempora verti;
Nec poterant, quibus id fieret, cognoſcere cauſis:
Ergò perfugium ſibi habebant omnia Divis
Tradere, & illorum nutu facere omnia flecti.

voyaient, même en veillant, des ſimulacres ſurnaturels que l'illuſion du ſommeil exagerait encore à leur imagination. Ils leur attribuaient du ſentiment, parce qu'ils paraiſſaient mouvoir leurs membres, & parler d'un ton impérieux, proportionné à leur port majeſtueux & à leurs forces déméſurées.

Ils les ſuppoſaient immortels, parce que (comme la beauté des Dieux eſt inaltérable) ces phantômes céleſtes ſe préſentaient toujours à eux ſous les mêmes traits ; & parce qu'avec des forces auſſi grandes, ils ne croyaient pas qu'aucune action deſtructive pût jamais triompher d'eux. Ils ne doutaient pas non plus qu'ils ne fuſſent parfaitement heureux, parce que la crainte de la mort ne leur inſpirait aucune allarme, & parce qu'ils leur voyaient en ſonge opérer un grand nombre de merveilles, ſans aucune fatigue de leur part.

D'un autre côté, comme ils remarquaient l'ordre conſtant & régulier du ciel, & le retour périodique des ſaiſons, ſans pouvoir pénétrer les cauſes de ces phénomenes ; ils n'avaient d'autre reſſource que d'attribuer tous ces effets aux Dieux, & d'en faire les arbitres ſouverains de la nature & les diſpenſateurs de tous les événemens.

In cœloque Deûm ſedes & templa locârunt;
Per cœlum volvi quia ſol & luna videntur,
Luna, dies & nox & noctis ſigna ſevera,
Noctivagæque faces cœli flammæque volantes,
Nubila, ros, imbres, nix, venti, fulmina, grando,
Et rapidi fremitus, & murmura magna minarum.

O genus infelix humanum, talia Divis
Cùm tribuit facta, atque iras adjunxit acerbas!
Quantos tum gemitus ipſi ſibi, quantaque nobis
Volnera, quas lacrymas pepêrere minoribu' noſtris?

Nec pietas ulla eſt velatum ſæpe videri
Vertier ad lapidem, atque omnes accedere ad aras,
Nec procumbere humi proſtratum, & pandere palmas
Ante Deûm delubra, nec aras ſanguine multo
Spargere quadrupedum, nec votis nectere vota;
Sed magè pacatâ poſſe omnia mente tueri:
Nam cùm ſuſpicimus magni cœleſtia mundi
Templa ſuper, ſtelliſque micantibus æthera fixum,
Et venit in mentem ſolis lunæque viarum;

La demeure & le palais des immortels furent placés dans les cieux ; parce que c'eſt là que le ſoleil & la lune paraiſſent faire leur révolution ; c'eſt de là que nous viennent le jour & la nuit, & les flambeaux errans qui brillent dans les ténebres, les feux volans, les nuages, la roſée, les pluies, la neige, les vents, la foudre, la grêle & le tonnerre rapide dont les longs murmures ſemblent annoncer la vengeance des Dieux.

O hommes infortunés, d'avoir attribué tous ces effets à la Divinité, & de l'avoir armée d'un courroux inflexible ! que de gémiſſemens il leur en a dès-lors coûté ! que de plaies ils nous ont faites ! quelle ſource de larmes ils ont ouverte à nos deſcendans !

La piété ne conſiſte pas à ſe tourner ſouvent, la tête voilée, devant une pierre, à fréquenter tous les temples, à ſe proſterner contre terre, à élever ſes mains vers les ſtatues des Dieux, à inonder les autels du ſang des animaux, & à entaſſer vœux ſur vœux, mais bien plutôt à regarder tous les événemens d'un œil tranquille. En effet, quand on contemple, au deſſus de ſa tête, ces immenſes voûtes du monde, & ce firmament parſemé d'étoiles : quand on réfléchit ſur le cours réglé du ſoleil & de la lune ; alors

Tunc aliis oppreſſa malis in pectore cura
Illa quoque expergefactum caput erigere infit,
Ecquæ fortè Deûm nobis immenſa poteſtas
Sit, vario motu quæ candida ſidera verſet;
Tentat enim dubiam mentem rationis egeſtas,
Ecquænam fuerit mundi genitalis origo,
Et ſimul ecquæ ſit finis, quoad mœnia mundi
Hunc tanti motus poſſint perferre laborem;
An divinitùs æternâ donata ſalute,
Perpetuò poſſint ævi labentia tractu,
Immenſi validas ævi contemnere vires.

Præterea cui non animus formidine Divûm
Contrahitur? cui non conrepunt membra pavore,
Fulminis horribili cùm plagâ torrida tellus
Contremit, & magnum percurrunt murmura cœlum?
Non populi genteſque tremunt? regeſque ſuperbi
Conripiunt Divûm perculſi membra timore,
Ne quod ob admiſſum fœdè dictumve ſuperbè,
Pænarum grave ſit ſolvendi tempus adactum?
Summa etiam cùm vis violenti per mare venti
Induperatorem claſſis ſuper æquora verrit,

une inquiétude, que les autres maux de la vie ſemblaient avoir étouffée, ſe réveille tout-à-coup au fonds des cœurs; on ſe demande s'il n'y aurait pas quelque Divinité toute-puiſſante qui mût à ſon gré ces globes éclatans. L'ignorance des cauſes rend l'eſprit perplexe & vacillant. On recherche ſi le monde a eu une origine, s'il doit avoir une fin, juſqu'à quand il pourra ſupporter la fatigue continuelle d'un mouvement journalier; ou ſi marqué par les Dieux du ſceau de l'immortalité, il pourra pendant une infinité de ſiecles, braver les efforts puiſſans d'une éternelle durée.

Mais outre cela, quel eſt l'homme dont le cœur ne ſoit pas pénétré de la crainte des Dieux, & dont les membres glacés d'effroi, ne ſe traînent, pour ainſi dire, en rampant, lorſque la terre embraſée tremble ſous les coups redoublés de la foudre, lorſqu'un murmure épouvantable parcourt tout le firmament? Les peuples & les nations ne ſont-ils pas conſternés? Et le ſuperbe Deſpote, frappé de crainte, n'embraſſe-t-il pas étroitement les ſtatues de ſes Dieux, tremblant que le moment redoutable ne ſoit arrivé d'expier toutes les actions criminelles, tous ſes ordres tyranniques? Et quand les vents impétueux, déchaînés ſur les flots, balaient devant eux le commandant

Cum validis pariter legionibus atque elephantis;
Non Divûm pacem votis adit, ac prece quæsit
Ventorum pavidus paces animasque secundas?
Nequicquam; quoniam violento turbine sæpe
Conreptus nihilo fertur minùs ad vada lethi:
Usque adeò res humanas vis abdita quædam
Obterit, & pulchros fasces sævasque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur.
Denique sub pedibus tellus cùm tota vacillat,
Concussæque cadunt urbes, dubiæque minantur,
Quid mirum si se temnunt mortalia sæcla,
Atque potestates magnas, mirasque relinquunt
In rebus vires Divûm, quæ cuncta gubernent?

Quod superest, æs atque aurum ferrumque repertum est,
Et simul argenti pondus plumbique potestas,
Ignis ubi ingentes sylvas ardore cremârat,
Montibus in magnis, seu cœli fulmine misso;
Sive quòd inter se bellum sylvestre gerentes,
Hostibus intulerant ignem, formidinis ergo;
Sive quod, inducti terræ bonitate, volebant
Pandere agros pingues, & pascua reddere rura;
Sive feras interficere, & ditescere prædâ:
Nam foveâ atque igni priùs est venarier ortum,

de la flotte avec ſes légions & ſes éléphans, ne tâche-t-il pas d'appaiſer la Divinité par ſes vœux, & d'obtenir à force de prieres des vents plus favorables ? mais en vain. Emporté par un tourbillon violent, il n'en trouve pas moins la mort au milieu des écueils. Tant il eſt vrai qu'une certaine force ſecrete ſe joue des événemens humains, & paraît ſe plaire à fouler aux pieds la hache & les faiſceaux. Enfin quand la terre entiere vacille ſous nos pieds, quand les villes ébranlées s'écroulent ou menacent ruine ; eſt-il ſurprenant que l'homme, plein de mépris pour ſa faibleſſe, reconnaiſſe une puiſſance ſupérieure, une force ſurnaturelle & divine qui regle à ſon gré l'univers ?

Au reſte, l'or & l'argent, l'airain, le fer & le plomb ont été découverts, quand le feu eut conſumé de vaſtes forêts ſur les montagnes ; ſoit par la chûte de la foudre ; ſoit que les hommes en combattant dans les bois, employaſſent la flamme pour effrayer leurs ennemis ; ſoit qu'engagés par la bonté du ſol, ils vouluſſent convertir les forêts en terres labourables ou en prairies ; ſoit enfin pour détruire plus facilement les bêtes féroces & s'enrichir de leurs dépouilles. Car on ſe ſervait pour la chaſſe de foſſés & de feu, avant d'entourer les bois de filets, & de

Quàm ſepire plagis ſaltum canibuſque ciere :
Quidquid id eſt, quâcunque è causâ flammeus ardor
Horribili ſonitu ſilvas exederat altis
Ab radicibus, & terram percoxerat igni ;
Manabat venis ferventibus, in loca terræ
Concava conveniens, argenti rivus & auri,
Æris item & plumbi ; quæ cùm concreta videbant
Poſteriùs claro in terris ſplendere colore,
Tollebant nitido capti lævique lepore ;
Et ſimili formata videbant eſſe figurâ,
Atque lacunarum fuerant veſtigia cuique ;
Tum penetrabat eos poſſe hæc liquefacta calore,
Quamlibet in formam & faciem decurrere rerum,
Et prorſum quamvis in acuta ac tenuia poſſe
Mucronum duci faſtigia procudendo,
Ut ſibi tela parent ſilvaſque excidere poſſint,
Materiem lævare, dolare, ac radere tigna,
Et terebrare etiam ac pertundere perque forare :
Nec minùs argento facere hæc auroque parabant,
Quàm validi primùm violentis viribus æris ;
Nequicquam, quoniam cedebat victa poteſtas,
Nec poterat pariter durum ſufferre laborem ;
Nam fuit in pretio magis æs, aurumque jacebat
Propter inutilitatem, hebeti mucrone retuſum ;
Nunc jacet æs, aurum in ſummum ſucceſſit honorem :

les battre avec une meute. Quoi qu'il en ſoit ; quelle qu'ait été la cauſe de l'incendie ; quand la flamme pétillante eut dévoré les forêts juſqu'à la racine & cuit la terre par ſon ardeur, des ruiſſeaux d'or & d'argent, d'airain & de plomb, après avoir coulé dans les veines brûlantes du globe, ſe raſſemblerent dans les cavités, & s'y étant durcis & conſolidés, on les vit briller enſuite au ſein de la terre, & on les recueillit avec ſoin à cauſe de leur éclat & de leur beauté. On remarqua qu'ils avaient la même forme que les cavités d'où on les tirait, ce qui fit conjecturer qu'on pouvait, en les fondant au feu, leur faire prendre toutes les formes & les figures poſſibles, & en les frappant, les étendre, les amincir & les armer même d'une pointe aiguë ; on vit qu'alors ils étaient propres à faire des armes, à couper des forêts, à polir & à façonner les matériaux, à équarrir les poutres, à percer, à excaver, à creuſer. On voulut d'abord employer l'or & l'argent aux mêmes uſages que l'airain ; mais on ne put y réuſſir. Ces deux métaux n'avaient pas aſſez de conſiſtance, & ne pouvaient réſiſter à la fatigue. Auſſi l'airain fut-il préféré dans ces premiers tems ; & l'or dont la pointe s'émouſſait trop facilement, fut négligé comme un métal inutile. Aujourd'hui c'eſt l'airain qu'on dédaigne, & l'or s'eſt emparé de toute la con-

Sic volvenda ætas commutat tempora rerum ;
Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore ;
Porrò aliud ſuccedit & è contemptibus exit,
Inque dies magis appetitur, floretque repertum
Laudibus, & miro eſt mortales inter honore.

Nunc tibi quo pacto ferri natura reperta
Sit, facile eſt ipſum per te cognoſcere, Memmî :
Arma antiqua manus, ungues denteſque fuerunt,
Et lapides & item ſilvarum fragmina rami,
Et flammæ atque ignes, poſtquam ſunt cognita primùm :
Poſteriùs ferri vis eſt æriſque reperta ;
Et prior æris erat quàm ferri cognitus uſus ;
Quò facilis magis eſt natura & copia major :
Ære ſolum terræ tractabant, æreque belli
Miſcebant fluctus, & volnera vaſta ſerebant,
Et pecus atque agros adimebant ; nam facilè ollis
Omnia cedebant armatis nuda & inerma :
Indè minutatim proceſſit ferreus enſis,
Verſaque in opprobrium ſpecies eſt falcis ahenæ ;
Et ferro cœpêre ſolum proſcindere terræ,
Exæquataque ſunt creperi certamina belli.

Et priùs eſt armatum in equi conſcendere coſtas,

ſidération. Ainſi la révolution des ſiecles change le ſort de tous les êtres. On mépriſe ce qu'on eſtimait ; on attache de la valeur à ce qu'on dédaignait ; on le deſire de plus en plus ; il devient l'objet de tous les éloges ; il tient le premier rang parmi les humains.

Vous êtes maintenant à portée de deviner par vous-même, comment on découvrit l'uſage du fer. Les premieres armes étaient les ongles, les mains, les dents, les pierres & les branches d'arbres, enſuite la flamme & le feu, quand ils eurent été trouvés. Ce ne fut que long-tems après, qu'on connut les propriétés du fer & de l'airain. Mais l'uſage de l'airain précéda celui du fer, parce qu'il était plus aiſé à travailler & plus commun. C'était avec l'airain qu'on labourait la terre ; c'était avec l'airain qu'on livrait les combats, qu'on ſemait la mort & qu'on s'emparait des troupeaux & des champs. Nud & ſans défenſe pouvait-on réſiſter à des gens armés ? Inſenſiblement le fer ſe convertit en épée ; la faux d'airain fut rejettée avec mépris. Ce fut avec le fer qu'on déchira le ſol, & qu'on décida le ſort des batailles dont les événemens ſont ſi incertains.

On imagina de preſſer les flancs du courſier,

Et moderarier hunc frænis, dextrâque vigere,
Quàm bijugo curru belli tentare pericla;
Et bijugo priùs est, quàm bis conjungere binos,
Et quàm falciferos inventum ascendere currus:
Indè boves Lucas turrito corpore tetros
Anguimanos belli docuerunt volnera Pœni
Sufferre, & magnas Martis turbare catervas:
Sic alìd ex alio peperit discordia tristis,
Horribile humanis quod gentibus esset in armis;
Inque dies belli terroribus addidit augmen:
Tentârunt etiam tauros in mœnere belli,
Expertique sues sævos sunt mittere in hostes;
Et validos Parthi præ se misêre leones,
Cum ductoribus armatis sævisque magistris,
Qui moderarier hos possent vinclisque tenere:
Nequicquam, quoniam permistâ cæde calentes,
Turbabant sævi nullo discrimine turmas,
Terrificas capitum quatientes undique cristas;
Nec poterant equites fremitu perterrita equorum
Pectora mulcere, & frænis convertere in hostes:
Inritata leæ jaciebant corpora saltu
Undique, & advorsùm venientibus ora petebant,

Et

& de régler ſes mouvemens avec les rênes, en combattant de la main droite, avant d'affronter les hazards de la guerre ſur un char à deux chevaux ; & cette derniere invention précéda l'attelage de quatre courſiers & l'uſage des chars armés de faux. Enſuite le Carthaginois apprit au monſtrueux quadrupede dont le dos porte des tours & dont la trompe flexible ſe replie comme un ſerpent, à ſupporter les bleſſures & à répandre le trouble dans les armées. Ainſi la diſcorde ſanguinaire n'inventa que l'un après l'autre les moyens de deſtruction, en ajoutant chaque jour un ſurcroît d'horreur à la guerre. On eſſaya même dans les combats la fureur des taureaux. On dreſſa au meurtre les ſangliers cruels. Les Parthes ſe firent précéder par des lions effrayans avec des conducteurs armés, maîtres terribles, deſtinés à modérer leur ardeur & à les tenir dans les chaînes. Mais en vain. Ces redoutables animaux échauffés par le ſang & le carnage, portaient le trouble par-tout indiſtinctement, & faiſaient flotter de tous côtés leurs monſtrueuſes crinieres. Les cavaliers ne pouvaient raſſurer leurs courſiers de l'effroi que leur cauſaient ces affreux rugiſſemens, ni les faire avancer à l'aide du mors vers l'ennemi. Les lionnes furieuſes s'élançaient en bondiſſant d'une armée à l'autre, préſentaient leur gueule menaçante à tout ce qu'elles rencon-

Et nec-opinantes à tergo diripiebant,
Inplexæque dabant in terram volnere vinctos,
Morsibus adfixæ validis atque unguibus uncis;
Jactabantque sues tauri pedibusque terebant,
Et latera ac ventres hauribant subter equorum
Cornibus, ad terramque minanti mente ruebant.
At validis socios cædebant dentibus apri,
Tela infracta suo tinguentes sanguine sævi,
Permistasque dabant equitum peditumque ruinas.
Nam transversa feros exibant dentis adactus
Jumenta, aut pedibus ventos erecta petebant;
Nequicquam, quoniam à nervis succisa videres
Concidere, atque gravi terram consternere casu:
Sic quos antè domi domitos satis esse putabant,
Effervescere cernebant in rebus agundis,
Volneribus, clamore, fugâ, terrore, tumultu;
Nec poterant ullam partem reducere eorum:
Diffugiebat enim varium genus omne ferarum:
Ut nunc sæpe boves Lucæ, ferro malè mactæ,
Diffugiunt, fera facta suis cùm multa dedêre:
Sic fuit, ut facerent: sed vix adducor, ut antè,

traient, attaquaient leur proie parderriere, la faiſaient tomber ſous leurs coups, & la déchiraient avec leurs griffes & leurs dents. Les taureaux enlevaient & foulaient aux pieds les ſangliers, plongeaient leurs cornes ſous le ventre & dans le flanc des courſiers, & les menaçaient encore après les avoir terraſſés. Les ſangliers de leur côté faiſaient ſentir à leurs propres alliés la force de leurs défenſes; ils teignaient de leur ſang les traits briſés de leur peau, & irrités de nouveau par ces bleſſures, ils confondaient ſous leurs coups les cavaliers & les fantaſſins. En vain les chevaux ſe détournaient de la direction de leurs dents & ſe dreſſaient ſur leurs pieds de derriere. Vous auriez vu leurs jarrêts tranchés en un moment, abandonner la maſſe de leur corps à une peſante chûte. Ainſi ces animaux furieux, qu'on croyait avoir domptés par les exercices domeſtiques, on les voyait au milieu de l'action, des bleſſures, des cris, de la fuite, de la terreur & du tumulte, reprendre leur naturel féroce; il était impoſſible d'en ramener aucun, ils ſe diſperſaient chacun de ſon côté. En un mot, ils faiſaient ce que font encore aujourd'hui parmi nous les éléphans bleſſés à la guerre, qui fuient après avoir répandu le carnage dans l'armée même qu'ils ſont faits pour défendre. Néanmoins je ne puis me perſuader

Non quierint animo præſentire atque videre ;
Quàm commune malum fuerat fœdumque futurum :
Et magis id poſſis factum contendere in omni ,
In variis mundis , variâ ratione creatis ,
Quàm certo atque uno terrarum quolibet orbi :
Sed facere id non tam vincendi ſpe voluerunt ,
Quàm dare , quod gemerent hoſtes , ipſique perire ,
Qui numero diffidebant , armiſque vacabant

Nexilis antè fuit veſtis , quàm textile tegmen :
Textile poſt ferrum eſt ; quia ferro tela parantur :
Nec ratione aliâ poſſunt tam lævia gigni
Inſilia , ac fuſi , & radii , ſcapique ſonantes.

Et facere antè viros lanam Natura coëgit ,
Quàm muliebre genus ; nam longè præſtat in arte ,
Et ſolertius eſt multò genus omne virile :
Agricolæ donec vitio vertêre ſeveri ,
Ut muliebribus id manibus concedere vellent ;
Atque ipſi potiùs durum ſufferre laborem ;
Atque opere in duro durarent membra , manuſque.

que les hommes n'aient pas prévu les malheurs communs qui résulteraient pour eux de cet usage, avant d'en avoir été les victimes ; & j'aimerais autant que vous en fissiez une loi générale, commune à tous les mondes différemment constitués par la Nature, que de les restreindre à notre monde particulier. Encore ne fut-ce pas l'espoir de vaincre qui inspira cette barbare idée. Mais ceux qui se défiaient de leur nombre & qui n'avaient pas d'autres armes, voulurent en périssant eux-mêmes, rendre la victoire funeste à leurs ennemis.

On nouait les vêtemens avant d'en faire des tissus. L'art du Tisserand suivit la découverte du fer. C'était avec le fer seul qu'on pouvait se procurer des instrumens aussi délicats que la marche, le fuseau, la navette & la lame.

La Nature força les hommes à travailler la laine, avant d'employer les femmes à ces ouvrages ; parce que les hommes sont plus industrieux & plus propres à exceller dans les arts. Mais le mâle laboureur leur en ayant fait un crime, ils abandonnerent cette occupation aux mains des femmes, & garderent pour eux les travaux les plus pénibles, les exercices les plus propres à endurcir & à fortifier leurs membres.

At ſpecimen ſationis, & inſitionis origo
Ipſa fuit rerum primùm Natura creatrix :
Arboribus quoniam baccæ, glandeſque caducæ
Tempeſtiva dabant pullorum examina ſubter.
Undè etiam libitum eſt ſtirpes committere ramis,
Et nova defodere in terram virgulta per agros :
Indè aliam atque aliam culturam dulcis agelli
Tentabant, fructuſque feros manſueſcere terrâ
Cernebant indulgendo, blandèque colendo :
Inque díes magis in montem ſuccedere ſylvas
Cogebant, infràque locum concedere cultis :
Prata, lacus, rivos, ſegetes, vinetaque læta
Collibus & campis ut haberent, atque olearum
Cærula diſtinguens inter plaga currere poſſet
Per tumulos, & convalles, campoſque profuſa :
Ut nunc eſſe vides vario diſtincta lepore
Omnia, quæ pomis interſita dulcibus ornant,
Arbuſtiſque tenent felicibus obſita circùm.

At liquidas avium voces imitarier ore
Antè fuit multò, quàm lævia carmina cantu
Concelebrare homines poſſent, aureſque juvare :

Ce fut encore la Nature elle-même qui apprit aux hommes l'art de planter & de greffer, en leur montrant les graines & les glands, qui chacun dans leur ſaiſon produiſaient ſous les arbres d'où ils étaient tombés, un nouvel eſſaim d'arbuſtes. Ce fut ſur ce modele qu'ils eſſayerent d'inſérer dans les rameaux, des rejettons d'une nature différente, & de planter de nouveaux arbuſtes dans les champs. Ils faiſaient ainſi tous les jours de nouvelles tentatives ſur la culture des terres, & voyaient les fruits les plus ſauvages s'adoucir avec des ſoins & de tendres ménagemens. Ils forcerent les forêts de ſe reculer de plus en plus ſur la cime des monts, & de céder à la culture les lieux inférieurs; afin que les collines & les plaines ne fuſſent plus occupées que par les prairies, les lacs, les ruiſſeaux, les moiſſons, & les vignobles au milieu deſquels ſerpentaient de longues rangées d'olivier, dirigées dans toute l'étendue des collines, des monticules & des plaines. Ainſi nous voyons encore aujourd'hui les campagnes coupées ou bordées d'arbres fruitiers, offrir à l'œil une variété agréable.

On imitait avec la voix le gazouillement des oiſeaux, long-tems avant que des vers harmonieux, ſoutenus des charmes de la mélodie, flattaſſent les oreilles. Le ſifflement excité par les

Et Zephyri cava per calamorum ſibila primùm
Agreſtes docuêre cavas inflare cicutas.
Indè minutatim dulces didicêre querelas,
Tibia quas fundit digitis pulſata canentûm,
Avia per nemora, ac ſylvas ſaltuſque reperta,
Per loca paſtorum deſerta, atque otia dia.
Sic unum quidquid paulatim protrahit ætas
In medium, ratioque in luminis eruit oras.
Hæc animos ollis mulcebant, atque juvabant
Cum ſatiate cibi : nam tum ſunt omnia cordi.
Sæpe itaque inter ſe poſtrati in gramine molli
Propter aquæ rivum, ſub ramis arboris altæ,
Non magnis opibus jucundè corpora habebant;
Præſertim cùm tempeſtas ridebat, & anni
Tempora pingebant viridantes floribus herbas :
Tum joca, tum ſermo, tum dulces eſſe cachinni
Conſuêrant; agreſtis enim tum muſa vigebat :
Tum caput atque humeros plexis redimire coronis,
Floribus & foliis laſcivia læta monebat;
Atque extrà numerum procedere membra moventes
Duriter, & duro terram pede pellere matrem :
Undè oriebantur riſus dulceſque cachinni,
Omnia quod nova tum magis hæc, & mira vigebant;
Et vigilantibus hinc aderant ſolatia ſomni,

zéphyrs dans le creux des roseaux, apprit d'abord aux hommes à enfler un chalumeau champêtre. Insensiblement la flûte animée par des doigts agiles, & accompagnée de la voix, fit entendre ses douces plaintes. Son usage fut découvert dans les forêts écartées, dans les bois, dans les solitudes, & on la doit aux doux loisirs des bergers. Ainsi le tems donne peu à peu naissance aux différens arts, & le génie les perfectionne. Ces amusemens innocens charmaient leurs ennuis, à la suite d'un repas frugal, dans ces momens où le repos est délicieux; souvent même étendus en cercle sur un tendre gazon, au bord d'un ruisseau, à l'ombre d'un arbre élevé, ils se procuraient à peu de frais des plaisirs simples & purs, sur-tout dans la riante saison, quand le printems animait la verdure des prairies par l'éclat des fleurs. Alors au milieu des ris, des jeux, des doux propos, leur muse agreste prenait son essor. La gaieté leur inspirait d'orner leurs têtes & leurs épaules de couronnes de fleurs & de guirlandes de feuillages; & leurs pieds rustiques frappaient lourdement, sans souplesse & sans mesure cette terre leur mere commune. De là naissaient de douces risées & d'innocens éclats; parce que la nouveauté de ces plaisirs les rendait plus piquans. On se consolait de l'insomnie en pliant sa voix à des accens variés, ou en pro-

Ducere multimodis voces, & flectere cantus;
Et superà calamos unco percurrere labro.
Undè etiam vigiles nunc hæc accepta tuentur,
Et numerum servare genus didicêre; neque hilo
Majorem interea capiunt dulcedini' fructum,
Quàm sylvestre genus capiebat terrigenarum.

Nam quod adest præstò, nisi quid cognovimus antè
Suavius, in primis placet, & pollere videtur;
Posteriorque ferè melior res, illa reperta
Perdit, & immutat sensus ad pristina quæque.
Sic odium cœpit glandis; sic illa relicta
Strata cubilia sunt herbis, & frondibus aucta:
Pellis item cecidit; vestis contempta ferina est:
Quam reor invidiâ tali tunc esse repertam,
Ut lethum insidiis, qui gessit primus, obiret;
Et tandem inter eos distractum, sanguine multo
Dispersisse, neque in fructum convertere quîsse.

Tunc igitur pelles, nunc aurum, & purpura curis
Exercent hominum vitam, belloque fatigant:
Quò magis in nobis, ut opinor, culpa resi-dit:
Frigus enim nudos sine pellibus excruciabat
Terrigenas: at nos nil lædit veste carere

menant ſes levres ſerrées ſur des chalumeaux. Tels ſont encore aujourd'hui nos amuſemens pendant la veillée : nous connaiſſons les regles de l'harmonie; mais avec plus de reſſources nous ne ſommes pas plus heureux que ces anciens habitans des forêts, tous enfans de la terre.

Car le bien préſent obtient la préférence, ſi nous n'avons rien connu de ſupérieur auparavant. Mais une nouvelle découverte fait tort aux anciennes, & change entiérement nos goûts. Ainſi nous avons dédaigné le gland : nous avons renoncé à ces ſimples couches de feuilles & de gazon. Les dépouilles des bêtes féroces ſont tombées de même dans le mépris. Cependant je ne doute pas que l'inventeur de ce vêtement groſſier n'ait été l'objet de la jalouſie générale; que les autres hommes ne l'aient fait périr en trahiſon, & n'aient partagé entr'eux ſa dépouille ſanglante, ſans en jouir eux-mêmes.

C'étaient donc jadis de ſimples peaux; c'eſt aujourd'hui l'or & la pourpre qui ſont devenus l'objet de nos ſoucis & de nos combats. Auſſi ſommes-nous plus coupables que ces enfans de la terre. Ils étaient nuds; la toiſon des animaux leur était néceſſaire contre le froid. Mais à nous qu'importent l'or, la pourpre & les riches bro-

Purpureâ, atque auro, ſigniſque ingentibus aptâ;
Dum plebeia tamen ſit, quæ defendere poſſit.
Ergò hominum genus incaſſum, fruſtraque laborat;
Semper & in curis conſumit inanibus ævum.
Nimirum quia non cognovit, quæ ſit habendi
Finis, & omninò quoad creſcat vera voluptas;
Idque minutatim vitam provexit in altum,
Et belli magnos commovit funditùs æſtus.

At vigiles mundi magnum & verſatile templum
Sol & luna ſuo luſtrantes lumine circùm,
Perdocuêre homines annorum tempora verti,
Et certâ ratione geri rem, atque ordine certo.

Jam validis ſepti degebant turribus ævum,
Et diviſa colebatur, diſcretaque tellus:
Tum mare velivolum florebat navibu' pandis:
Auxilia, & ſocios jam pacto fœdere habebant,
Carminibus cùm res geſtas cœpere poëtæ
Tradere, nec multò priù' ſunt elementa reperta.
Propterea, quid ſit priùs actum, reſpicere ætas
Noſtra nequit, niſi quà ratio veſtigia monſtrat.

deries, quand nous ſommes à l'abri ſous une étoffe commune ? Ainſi l'homme ſe tourmente & s'épuiſe en vain ; il conſume ſes jours dans des ſoins ſuperflus, parce qu'il ne met point de bornes à ſa cupidité, parce qu'il ne connaît pas les limites au delà deſquelles le véritable plaiſir ne croît plus. Voila ce qui a rendu peu à peu la vie humaine ſi orageuſe, & ſuſcité tant de guerres cruelles qui bouleverſent la ſociété.

Le ſoleil & la lune, ces deux globes éclatans qui promenent alternativement leur lumiere dans le riche palais des cieux, ont fait connaître aux hommes la viciſſitude conſtante des ſaiſons & l'ordre invariable qui regne dans la nature.

Déja l'homme vivait ſous l'abri de ſes tours & de ſes forterεſſes. La terre était diviſée entre ſes habitans, la culture floriſſante, la mer couverte de voiles innombrables, les nations unies d'intérêts & liées par des traités, lorſque les poëtes par leurs chants, tranſmirent les événemens à la poſtérité. L'invention de l'écriture eſt peu antérieure à cette époque. Voila pourquoi il ne nous reſte de ces anciens tems, d'autres traces que celles que la raiſon peut entrevoir confuſément.

Navigia, atque agri culturas, mœnia, leges;
Arma, vias, veſtes, & cætera de genere horum,
Præmia, delicias quoque vitæ funditùs omnes,
Carmina, picturas, & dædala ſigna polire,
Uſus, & impigræ ſimul experientia mentis
Paulatim docuit pedetentim progredientes.
Sic unum quidquid paulatim protrahit ætas
In medium, ratioque in luminis eruit oras.
Namque alîd ex alio clareſcere corde videmus
Artibus, ad ſummum donec venêre cacumen.

Finis Libri Quinti.



La Navigation, l'Agriculture, l'Architecture, la Juriſprudence, l'art de forger les armes, de conſtruire les chemins, de préparer les étoffes, les autres inventions de ce genre, les arts même de pur agrément, comme la Poéſie, la Peinture, la Sculpture, ont été le fruit tardif du beſoin, de l'activité & de l'expérience. Ainſi le tems amene pas à pas les découvertes, l'induſtrie en accélere les progrès, & le génie y porte ſans ceſſe un nouveau jour, juſqu'à ce qu'elles aient atteint leur dernier degré de perfection.

Fin du Livre Cinquieme.



SUJET
DU
SIXIEME LIVRE.

Ce Chant qui est consacré tout entier à l'explication des météores, commence par les louanges d'Épicure, & l'exposition du sujet que le Poëte va traiter, sujet d'autant plus important, qu'il est selon lui, la principale source de la superstition parmi les hommes. Il entre donc en matiere, développe au long les causes du tonnerre, *des* éclairs, *de la* foudre, *& conclud de ces explications, que ce n'est pas Jupiter qui lance*

les feux du ciel au milieu des nuages, mais que ce phénomene est produit par des vapeurs inflammables qui s'allument naturellement dans l'athmosphere. De la foudre, il passe aux trombes *qui sont occasionnées à peu près par les mêmes causes, & dont il distingue deux especes : des trombes de mer, fléau terrible pour les Navigateurs ; & des trombes de terre, ouragan non moins dangereux, mais plus rare. Ensuite après avoir traité de la formation des* nuages, *de la* pluie *& de* l'arc-en-ciel, *il descend aux phénomenes terrestres, recherche les causes des*

tremblemens de terre, *explique pourquoi la mer ne déborde jamais, d'où viennent les éruptions de l'Etna, les crues périodiques du Nil, & ces exhalaiſons minérales dont la vapeur donne la mort aux hommes, aux quadrupedes & aux oiſeaux. De là il entre dans des détails curieux ſur la cauſe qui rend les puits plus froids en été qu'en hyver, ſur les propriétés ſingulieres de quelques fontaines, & ſur la vertu attractive & communicative de l'*aiman. *Il traite enfin des maladies contagieuſes & peſtilentielles, & termine ce morceau par une deſcription de la*

peste, qui ravagea l'Attique du tems de la guerre du Péloponese, & dont Thucydide nous a conservé les détails.





TITI

LUCRETII CARI

DE

RERUM NATURA.

LIBER SEXTUS.

PRIMÆ frugiferos fœtus mortalibus ægris
Dididerunt quondam præclaro nomine Athenæ,
Et recreaverunt vitam legesque rogârunt;
Et primæ dederunt solatia dulcia vitæ,
Cùm genuêre virum tali cum corde repertum,
Omnia veridico qui quondam ex ore profudit,
Cujus & extincti, propter divina reperta,
Divolgata vetus jam ad cœlum gloria fertur.

Nam cùm vidit hic, ad victum quæ flagitat usus,
Et per quæ possent vitam consistere tutam,
Omnia jam fermè mortalibus esse parata,

L .VI.



H.Gravelot inv — *Binet Scul*

Nec poterat quisquam reperiri, quem neque morbus

Nec mors, nec luctus tentaret tempore tali. *L.6.V.124*



LUCRECE,

DE LA

NATURE DES CHOSES.

LIVRE SIXIEME.

C'EST Athenes, cette ville si fameuse, qui la premiere fit connaître les moissons aux mortels infortunés; c'est elle qui leur procura une vie nouvelle sous l'empire des loix; c'est elle enfin qui leur fournît des consolations contre les malheurs de la vie, en donnant le jour à ce fameux sage, dont la bouche fut l'organe de la vérité, dont les découvertes divines ont étonné l'univers, & dont la gloire victorieuse du trépas, est maintenant portée jusqu'au plus haut des cieux.

Ce grand homme considérant que les mortels, avec la plûpart des ressources qu'exigent le besoin & la conservation, avec des richesses,

Divitiis homines & honore & laude potentes
Affluere, atque bonâ natorum excellere famâ,
Nec minùs esse domi cuiquam tamen anxia corda,
Atque animum infestis cogi servire querelis;
Intellexit, ibi vitium vas efficere ipsum,
Omniaque illius vitio corrumpier intùs,
Quæ conlata foris & commoda cunque venirent;
Partim quòd fluxum pertusumque esse videbat,
Ut nullâ posset ratione explerier unquam;
Partim quòd tetro quasi conspurcare sapore
Omnia cernebat, quæcunque receperat intùs.

Veridicis igitur purgavit pectora dictis,
Et finem statuit cuppedinis atque timoris,
Exposuitque bonum summum quò tendimus omnes
Quid foret, atque viam monstravit tramite prono
Quà possemus ad id recto contendere cursu,
Quidve mali foret in rebus mortalibu' passim,
Quòd flueret Naturæ vi, varièque volaret,
Seu casu, seu vi, quòd sic Natura parâsset;
Et quibus è portis occurri cuique deceret;
Et genus humanum frustra plerumque probavit
Volvere curarum tristes in pectore fluctus:
Nam veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis
In tenebris metuunt; sic nos in luce timemus
Interdum, nihilò quæ sunt metuenda magis, quàm

des honneurs, de la réputation, des enfans bien nés, n'en étaient pas moins la proie de chagrins intérieurs, & ne pouvaient s'empêcher de gémir comme des esclaves dans les fers, comprit que tout le mal venait du vase même, qui étant vicié, corrompt & aigrit ce qu'on y verse de plus précieux, soit que perméable & privé de fond il reçoive toujours sans jamais se remplir, soit qu'intérieurement souillé, il infecte de son noir poison tout ce qu'il renferme.

Il commença donc par purifier le cœur humain, en y versant la vérité. Il mit des bornes à ses desirs, le guérit de ses allarmes, lui fit connaître la nature de ce bien suprême auquel nous aspirons tous, la voie la plus facile & la plus courte pour y parvenir. Il lui apprit quels sont les maux auxquels le pouvoir irrésistible de la Nature assujettit tous les mortels, & qui viennent assaillir l'homme, ou par une irruption fortuite, ou par un effet nécessaire des dispositions de la nature; il lui apprit de quel côté l'ame doit se mettre en défense contre leurs assauts, & combien sont vaines ces sombres inquiétudes qu'elle nourrit trop souvent au fonds d'elle-même. Car si les enfans s'effraient de tout pendant la nuit, nous-mêmes, en plein jour, nous sommes les jouets de terreurs aussi frivo-

Quæ pueri in tenebris pavitant finguntque futura :
Hunc igitur terrorem animi, tenebrasque necesse
est,
Non radii solis, nec lucida tela diei
Discutiant, sed Naturæ species ratioque ;
Quò magis inceptum pergam pertexere dictis.

Et quoniam docui mundi mortalia templa
Esse, & nativo consistere corpore cœlum,
Et quæcunque in eo fiunt fientque, necesse
Esse ea dissolvi, quæ restant percipe porrò ;
Quandoquidem semel insignem conscendere currum
Vincendi spes hortata est, atque obvia cursu
Quæ fuerant, sunt placato conversa furore.

Cætera quæ fieri in terris cœloque tuentur
Mortales, pavidis cùm pendent mentibu' sæpe,
Efficiunt animos humiles formidine Divûm,
Depressosque premunt ad terram, propterea
quòd
Ignorantia causarum conferre Deorum
Cogit ad imperium res, & concedere regnum &
Quorum operum causas nullâ ratione videre
Possunt, hæc fieri divino numine rentur :

Nam

les. Pour diſſiper ces craintes & ces ténebres, il eſt beſoin non des rayons du ſoleil & de la lumiere du jour, mais de l'étude réfléchie de la Nature. Livrons-nous y donc, ô Memmius, avec une nouvelle ardeur.

Je vous ai enſeigné que l'édifice du monde eſt périſſable, que le ciel a commencé, que tous les corps qui naiſſent & naîtront dans ſon enceinte, ne peuvent échapper à la diſſolution. Ecoutez maintenant les vérités qu'il me reſte à vous découvrir, puiſque l'eſpérance de vaincre m'a engagé à monter ſur le char éclatant de la gloire, & que les obſtacles qui s'opposaient à ma courſe, ſont devenus autant de motifs d'encouragement pour moi.

Les autres phénomenes que les mortels apperçoivent au ciel & ſur la terre, tiennent leurs ames ſuſpendues par l'effroi, humiliées ſous le joug ſervile des Dieux, & courbées de plus en plus vers la terre; parce que l'ignorance des cauſes les force d'aſſujettir la Nature à l'empire des Dieux, de leur abandonner le ſceptre du monde, & de rapporter à une puiſſance ſurnaturelle, les opérations dont ils ne peuvent concevoir le jeu. Ceux-même à qui l'on a répété

Nam bene qui didicêre Deos ſecurum agere ævum,
Si tamen interea mirantur, quâ ratione
Quæque geri poſſint, præſertim rebus in illis
Quæ ſuperà caput ætheriis cernuntur in oris,
Rurſus in antiquas referuntur relligiones,
Et dominos acres adſciſcunt, omnia poſſe
Quos miſeri credunt, ignari quid queat eſſe;
Quid nequeat, finita poteſtas denique cuique
Quânam ſit ratione atque altè terminus hærens;
Quò magis errantes totâ regione feruntur.

Quæ niſi reſpuis ex animo longèque remittis,
Diis indigna putando alienaque pacis eorum,
Delibrata Deûm per te tibi numina ſancta
Sæpe aderunt; non quòd violari ſumma Deûm vis
Poſſit, ut ex irâ pœnas petere imbibat acres;
Sed quia tute tibi placidâ cùm pace quietos
Conſtitues magnos irarum volvere fluctus,
Nec delubra Deûm placido cum pectore adibis,
Nec de corpore quæ ſancto ſimulacra feruntur
In mentes hominum, divinæ nuntia formæ,

que les Dieux vivent dans une incurie parfaite, en réfléchiſſant aux cauſes des phénomenes de la nature, & ſur-tout en élevant les yeux au deſſus de leurs têtes vers les régions éthérées, retombent dans leurs anciens préjugés religieux, & font intervenir des tyrans inflexibles, auxquels, pour comble de malheur, ils attribuent le pouvoir ſuprême, ignorant ce qui peut ou ne peut point exiſter, & les limites invariables que la Nature a preſcrites à l'énergie de chaque être. Voila la premiere erreur qui les égare toujours de plus en plus.

Si vous n'écartez loin de votre eſprit ces préjugés; ſi vous ne regardez de pareils ſoins, comme indignes des Dieux & comme incompatibles avec le calme dont ils jouiſſent; ces Divinités ſaintes dont vous troublez l'éternel équilibre, ſe préſenteront ſans ceſſe à vous: non que ces êtres ſupérieurs ſoient ſenſibles aux offenſes, & cherchent à ſignaler leur courroux par un châtiment terrible; mais parce que vous vous ſerez perſuadé, qu'au ſein du calme & de la paix, ils roulent dans leurs ames les flots du reſſentiment. Vous n'entrerez plus ſans frayeur dans les temples des Dieux; & les ſimulacres émanés de leurs auguſtes corps, ne vous préſenteront leurs images divines, qu'en trou-

Suſcipere hæc animi tranquillâ pace valebis:
Indè videre licet, qualis jam vita ſequatur.

Quam quidem ut à nobis ratio veriſſima longè
Rejiciat, quanquam ſunt à me multa profata,
Multa tamen reſtant, & ſunt ornanda politis
Verſibus, & ratio cœli ſpecieſque tenenda;
Sunt tempeſtates & fulmina clara canenda,
Quid faciant & quâ de causâ quæque ferantur;
Ne trepides cœli diviſis partibus amens,
Undè volans ignis pervenerit, aut in utram ſe
Verterit hinc partem, quo pacto per loca ſepta
Inſinuârit, & hinc dominatus ut extulerit ſe;
Quorum operum cauſas nullâ ratione videre
Poſſunt, ac fieri divino numine rentur:
Tu mihi ſupremæ preſcripta ad candida calcis
Currenti, ſpatium præmonſtra, callida Muſa
Calliope, requies hominum Divûmque voluptas,
Te duce ut inſignem capiam cum laude coronam.

Principiò, tonitru quatiuntur cærula cœli,
Propterea quia concurrunt ſublimè volantes
Ætheriæ nubes contrà pugnantibu' ventis;
Nec fit enim ſonitus cœli de parte ſerenâ;

blant la paix de votre cœur. De là que de maux pour le reste de vos jours !

La Philosophie, pour écarter un pareil sort, vous a déja dévoilé par ma bouche un grand nombre de vérités ; mais il m'en reste encore beaucoup à embellir des charmes de la poésie. Il faut vous expliquer les divers phénomenes du ciel, vous faire connaître la cause & les effets de la foudre & des tempêtes ; de peur que, follement superstitieux, vous ne partagiez le ciel en différentes régions, pour observer en tremblant de quel côté la flamme est partie, dans quel endroit elle s'est élancée, comment elle a pénétré l'enceinte des murs, & comment elle s'en est échappée victorieuse : effets naturels, que les hommes attribuent aux Dieux, parce qu'ils ne peuvent en pénétrer les causes. O Calliope, Muse ingénieuse, qui délasses les hommes & réjouis les Dieux, dirige ma course vers le terme de ma brillante carriere, afin que, sous ta conduite, je pare mon front d'une couronne immortelle & glorieuse.

La voûte azurée du firmament est ébranlée par le tonnerre, lorsque les nuages aëriens poussés par des vents contraires s'entre-choquent dans les régions supérieures. Le son ne part

Verùm ubicunque magis denſo ſunt agmine nubes,
Tum magis hinc magno fremitus fit murmure ſæpe.

Præterea neque tam condenſo corpore nubes
Eſſe queunt, quàm ſunt lapides ac tigna; neque autem
Tam tenues, quam ſunt nebulæ fumique volantes;
Nam aut cadere abrupto deberent pondere preſſæ,
Ut lapides; aut, ut fumus, conſtare nequirent,
Nec cohibere nives gelidas & grandinis imbres.

Dant etiam ſonitum patuli ſuper æquora mundi,
Carbaſus ut quondam magnis intenta theatris
Dat crepitum malos inter jactata trabeſque;
Interdum perſciſſa furit petulantibus euris,
Et fragiles ſonitus chartarum commeditatur;
Id quoque enim genus in tonitru cognoſcere poſſis,
Aut ubi ſuſpenſam veſtem chartaſve volantes
Verberibus venti verſant planguntque per auras.

Fit quoque enim interdum, ut non tam concurrere nubes
Frontibus adverſis poſſint, quàm de latere ire

jamais d'un endroit ſerein du ciel : mais partout où l'amas des nuages eſt plus condenſé, là ſe fait ordinairement entendre un bruit plus fort, un murmure plus effrayant.

Outre cela les nuages ne peuvent être ni une maſſe auſſi denſe que les pierres & les ſolives, ni un fluide auſſi délié que le brouillard & la fumée : dans le premier cas, ils devraient tomber, comme les pierres, par l'impulſion de leur peſanteur ; dans le ſecond, ils n'auraient pas plus de conſiſtance que la fumée, & ne pourraient retenir les neiges ni la grêle.

Quelquefois ils font entendre dans les plaines des airs un bruit ſemblable à celui de ces voiles immenſes, qui flottent le long des poutres & des colonnes de nos théatres. D'autrefois rompus par la violence des vents, ils imitent le ſon clair du papier qui ſe déchire (comme on peut le remarquer dans les éclats de la foudre) ou le bruit d'un vêtement ſuſpendu, d'une feuille volante que l'aquilon, par ſes coups répétés, agite & fait retentir dans les airs.

En effet il arrive quelquefois que les nuages, au lieu de ſe heurter de front, ſe preſſent latéralement, & s'effleurent par des mouvemens

Diverſo motu radentes corpori' tractum ;
Aridus undè aures terget ſonus ille, diuque
Ducitur, exierit donec regionibus arctis.

Hoc etiam pacto tonitru concuſſa videntur
Omnia ſæpe gravi tremere, & divolſa repentè
Maxima diſſiluiſſe capacis mœnia mundi,
Cùm ſubitò validi venti conlecta procella
Nubibus intorſit ſeſe, concluſaque ibidem ;
Turbine verſanti magis ac magis undique nubem
Cogit, uti fiat ſpiſſo cava corpore circùm :
Poſt ubi commovit vis ejus & impetus acer,
Tum perterricrepo ſonitu dat miſſa fragorem ;
Nec mirum, cùm plena animæ veſicula parva
Sæpe ita dat pariter ſonitum diſploſa repentè.

Eſt etiam ratio, cùm venti nubila perflant,
Cur ſonitus faciant ; etenim ramoſa videmus
Nubila ſæpe modis multis atque aſpera ferri ;
Scilicet ut crebram ſilvam cùm flamina Cauri
Perflant, dant ſonitum frondes ramique fragorem.

Fit quoque ut interdum validi vis incita venti

opposés, dans toute leur longueur; d'où naît un bruit sec, qui froisse l'oreille & se propage longtems, jusqu'à ce que les nuages soient sortis de cette espece de défilé.

Il y a encore une autre cause pour laquelle le tonnerre ébranle la Nature avec de si horribles tremblemens, qu'on croirait que les voûtes du monde détachées tout à coup, volent en éclats de toutes parts. C'est qu'alors un ouragan impétueux, engouffré dans les nuages, se débat dans la prison où il est captif; tourbillon rapide, qui par des efforts redoublés, condense la nue, en resserre les flancs, en creuse le centre. Lorsqu'enfin sa violence & son impétuosité lui ont ouvert une issue, le vent s'échappe avec un horrible fracas; phénomene peu surprenant, puisque l'explosion subite d'une simple vessie pleine d'air, produit un son à peu près semblable.

On peut encore expliquer d'une autre maniere le bruit que le souffle des vents excite dans les nuages. Nous voyons souvent les nuées présenter une surface inégale & divisée, pour ainsi dire, en rameaux. Elles doivent donc faire entendre le même son que les feuilles & les branches d'une épaisse forêt, agitée par le vent du nord.

Il se peut aussi que la violence des vents creve

Perſcindat nubem perfringens impete recto ;
Nam quid poſſit ibi flatus manifeſta docet res ;
Hîc, ubi lenior eſt, in terrâ cùm tamen alta
Arbuſta evolvens radicibus haurit ab imis.

Sunt etiam fluctus per nubila, qui quaſi murmur
Dant infringendo graviter ; quod item fit in altis
Fluminibus, magnoque mari, cùm frangitur æſtu.

Fit quoque ubi è nube in nubem vis incidit ardens
Fulminis, hæc multo ſi fortè humore recepit
Ignem, continuò ut magno clamore trucidet ;
Ut calidis candens ferrum è fornacibus olim
Stridit, ubi in gelidum properè demerſimus imbrem :
Aridior porrò ſi nubes accipit ignem,
Uritur ingenti ſonitu ſuccenſa repentè ;
Lauricomos ut ſi per montes flamma vagetur ;
Turbine ventorum comburens impete magno ;
Nec res ulla magis, quàm Phœbi Delphica laurus,
Terribili ſonitu flammâ crepitante crematur.

Denique ſæpe geli multus fragor, atque ruina

le nuage, en venant le frapper directement & avec impétuosité. L'expérience nous apprend quelle force doit avoir leur souffle dans les régions supérieures ; puisqu'ici bas, où leur action est plus modérée, ils déracinent & emportent sans peine les plus grands arbres.

Il y a aussi dans les nuages des especes de flots qui doivent, en se brisant avec effort, produire un murmure profond, comme un grand fleuve, ou le vaste Océan battu par la tempête.

Il arrive encore que les feux ardens de la foudre, en tombant de nuage en nuage sont reçus dans une nuée aqueuse où ils meurent tout à coup avec un grand bruit, semblable au sifflement du fer rouge plongé rapidement dans l'eau froide, au sortir du fourneau. Au contraire, si c'est un nuage aride qui reçoit la foudre, il s'enflamme soudain avec un horrible fracas. Ainsi le feu animé par un tourbillon de vents impétueux se répand sur les montagnes couronnées de lauriers & les embrase en un moment ; car il n'y a pas de corps combustible que la flamme pétillante dévore avec un bruit plus terrible que l'arbre consacré au Dieu de Délos.

Enfin souvent la glace en se brisant & la grêle

Grandinis, in magnis sonitum dat nubibus altè ;
Ventus enim cùm confercit, franguntur in arctum
Concreti montes nimborum & grandine misti.

Fulgit item, nubes ignis cùm semina multa
Excussêre suo concursu, ceu lapidem si
Percutiat lapis aut ferrum ; nam tum quoque lumen
Exsilit, & claras scintillas dissupat ignis :
Sed tonitrum fit uti post auribus accipiamus,
Fulgere quàm cernant oculi, quia semper ad aures
Tardiùs adveniunt, quàm visum quæ moveant res ;
Id licet hinc etiam cognoscere, cædere si quem
Ancipiti videas ferro procul arboris auctum,
Antè fit ut cernas ictum, quàm plaga per aures
Det sonitum : sic fulgorem quoque cernimus antè,
Quàm tonitrum accipimus, pariter qui mittitur igni,
E simili causâ & concursu natus eodem.

Hoc etiam pacto volucri loca lumine tingunt
Nubes, & tremulo tempestas impete fulgit ;
Ventus ubi invasit nubem, & versatus ibidem

par ſa chûte font retentir au loin les nuages, qui condenſés par le ſouffle des vents & entaſſés comme des montagnes, ſe briſent à la fin, & tombent ſur la terre, mêlés avec la grêle qui s'y précipite.

L'éclair ſe forme quand les nuages par leur choc font jaillir un grand nombre de ſemences ignées ; de même qu'en frappant un caillou avec un autre caillou ou avec le fer, on voit briller la lumiere, & les étincelles pétiller au loin. Mais l'oreille n'entend le ſon du tonnerre, que quand l'œil a apperçu l'éclair ; parce que les objets qui frappent l'ouie ont une marche plus lente que ceux qui excitent la vue. Une expérience vous en convaincra. Regardez de loin le bucheron trancher avec la hache le ſuperflu des rameaux, vous verrez le coup, avant d'en entendre le ſon. De même l'impreſſion de l'éclair ſe fait ſentir plutôt que celle du tonnerre ; quoique le bruit parte en même tems que la lumiere, & qu'ils ſoient l'un & l'autre l'effet de la même cauſe, le réſultat du même choc.

On peut encore expliquer d'une autre maniere, pourquoi les nuages colorent la terre d'une lumiere rapide, & font briller leurs feux ondoyans au ſein de la tempête. Lorſque le vent s'eſt em-

Fecit, ut antè, cavam, docui, ſpiſſeſcere nubem,
Mobilitate ſuâ ferviſcit; ut omnia motu
Percalefacta vides ardeſcere, plumbea verò
Glans etiam longo curſu volvenda liqueſcit:
Ergò fervidus hic nubem cùm perſcidit atram;
Diſſupat ardoris quaſi per vim expreſſa repentè
Semina, quæ faciunt nictantia fulgura flammæ;
Indè ſonus ſequitur, qui tardiùs adlicit aures,
Quàm quæ perveniunt oculos ad lumina noſtros:
Scilicet hoc denſis fit nubibus, & ſimul altè
Exſtructis aliis alias ſuper impete miro.

Nec tibi ſit fraudi, quòd nos infernè videmus
Quàm ſint lata magis, quam ſurſum exſtructa quid extent;
Contemplator enim, cùm montibus adſimilata
Nubila portabunt venti tranſverſa per auras,
Aut ubi per magnos montes cumulata videbis
Inſuper eſſe aliis alia, atque urgere supernâ
In ſtatione locata, ſepultis undique ventis;
Tum poteris magnas moles cognoſcere eorum,
Speluncaſque velut ſaxis pendentibu' ſtructa

paré d'un nuage, & que, par ſon agitation continuelle, il en a creuſé le centre & condenſé les flancs (comme je vous l'ai déja enſeigné.) il s'enflamme par la rapidité de ſes mouvemens : car nous voyons tous les corps mus avec vîteſſe s'embraſer, & même une balle de plomb ſe fondre dans un long trajet. Quand le tourbillon ainſi enflammé a diviſé le nuage obſcur, il diſperſe tout à coup ſes feux élancés avec effort du ſein de la nue, & dont l'éclat nous oblige à fermer les yeux. C'eſt alors que le ſon ſe fait entendre : mais il lui faut plus de tems pour arriver à l'oreille, qu'à la lumiere pour frapper l'œil. Tous ces effets ſuppoſent des nuages denſes, entaſſés les uns ſur les autres, & pouſſés avec une impétuoſité ſurprenante.

Ne vous laiſſez pas abuſer par le rapport de vos yeux qui ne vous montrent d'ici bas, que l'étendue & la largeur des nuages, plutôt que leur profondeur & leur élévation. Pour vous déſabuſer, conſidérez ces nuages ſemblables à des monts aëriens que les vents tranſportent en ſens contraire ; ou, ſi les vents ſont calmes, contemplez autour des plus hautes montagnes, ces nuages accumulés les uns ſur les autres, & qui ſe preſſent mutuellement dans les régions ſupérieures. Vous pourrez alors vous former une

Cernere, quas venti cùm, tempestate coortâ,
Complêrunt, magno indignantur murmure clausi
Nubibus, in caveisque ferarum more minantur;
Nunc hinc, nunc illinc fremitus per nubila mittunt,
Quærentesque viam circumversantur, & ignis
Semina convolvunt è nubibus, atque ita cogunt
Multa, rotantque cavis flammam fornacibus intùs,
Donec divolsâ fulserunt nube corusci.

Hâc etiam fit uti de causâ mobilis ille
Devolet in terram liquidi color aureus ignis;
Semina quòd nubes ipsas permulta necesse est
Ignis habere; etenim cùm sunt humore sine ullo,
Flammeus est plerumque colos & splendidus ollis;
Quippe etenim solis de lumine multa necesse est
Concipere, ut meritò rubeant ignesque profundant;
Hasce igitur cùm ventus agens contrusit in unum,

idée de leur masse énorme. Vous verrez des especes de cavernes taillées dans des rocs suspendus. Quand les vents ont rempli ces vastes cavités, c'est le signal de la tempête. Indignés de se voir captifs, ils grondent dans la nue, comme les bêtes farouches dans leur loge. Ils font entendre de tous côtés leurs longs frémissemens, ils s'agitent en tout sens pour chercher une issue, ils détachent de la nue des semences de flamme qu'ils ramassent, qu'ils roulent dans l'intérieur de leurs brûlantes fournaises, jusqu'à ce qu'enfin ayant rompu le nuage, ils s'en échappent au milieu d'un torrent de lumiere.

En un mot, ces rapides éclairs qui s'élancent sur notre globe, ces feux transparens plus éclatans que l'or, doivent peut-être leur origine à la substance même des nuages, qui contiennent nécessairement un grand nombre de molécules ignées. En effet quand les nuages sont absolument sans humidité, ils ont pour l'ordinaire la couleur & l'éclat de la flamme ; c'est que la lumière du soleil doit leur communiquer nécessairement un assez grand nombre de parties pour leur imprimer cette rougeur & leur faire même répandre des feux. Lorsqu'ensuite le vent réunit ces particules dans un même lieu, & comprime fortement le nuage où elles sont ramassées, il

Compressitque locum cogens, expressa profundunt
Semina, quæ faciunt flammæ fulgere colores.

Fulgit item, cùm rarescunt quoque nubila cœli;
Nam cùm ventus eas leviter diducit euntes
Dissolvitque, cadant ingratìs illa necesse est
Semina quæ faciunt fulgorem; tum sine tetro
Terrore & sonitu fulgit, nulloque tumultu.

Quod superest, quali naturâ prædita constent
Fulmina, declarant ictus, & inusta vapore
Signa, notæque graves halantes sulfuris auras;
Ignis enim sunt hæc, non venti signa neque imbris.
Præterea, per se accendunt quoque tecta domorum,
Et celeri flammâ dominantur in ædibus ipsis:
Hunc tibi subtilem cumprimis ignibus ignem
Constituit Natura minutis mobilibusque
Corporibus, cui nil omninò obsistere possit;
Transit enim validè fulmen per septa domorum,
Clamor uti ac voces, transit per saxa, per æra,
Et liquidum puncto facit æs in tempore & aurum;
Curat item ut, vasis integris, vina repentè
Diffugiant; quia nimirum facilè omnia circùm
Conlaxat, rareque facit lateramina vasis,
Adveniens calor ejus ut insinuatur in ipsum, &

en exprime ces ſemences ignées, qui font briller à nos yeux la couleur de la flamme.

La ſimple raréfaction des nuages produit auſſi des éclairs. Lorſqu'un léger courant d'air, en agitant doucement la nue, ſépare & diſſout ſes parties ; il eſt néceſſaire que les ſemences de feu dont ſe forme l'éclair, tombent d'elles-mêmes, ſans bruit, ſans ravage, & ſans cauſer d'effroi.

Quant à la foudre, ſa nature nous eſt connue par ſes effets. Les traces qu'elle imprime ſur les corps qu'elle conſume, l'épaiſſe vapeur de ſouffre qu'elle exhale, nous apprennent aſſez que c'eſt du feu, & non de l'air ou de l'eau. D'ailleurs ſa chûte embraſe les toits, ſa flamme rapide réduit en cendre les édifices. C'eſt un braſier dévorant que la Nature a formé à deſſein, de ſes feux les plus ſubtils & les plus actifs. Rien ne peut lui réſiſter. Elle s'ouvre rapidement un paſſage dans l'intérieur des maiſons, avec autant de facilité que le ſon & la voix. Elle pénetre les rochers & les métaux. Elle fond en un moment l'or & l'airain. Elle diſſipe le vin ſans endommager le vaſe ; parce que ſa chaleur introduite dans les parois du vaſe, en relâchant les parties, en raréfiant le tiſſu, chaſſe de tous côtés

Mobiliter ſolvens differt primordia vini :
Quod ſolis vapor ætatem non poſſe videtur
Efficere ; uſque adeò pollens fervore coruſco,
Tantò mobilior vis & dominantior hæc eſt.

Nunc ea quo pacto gignantur & impete tanto
Fiant, ut poſſint ictu diſcludere turres,
Diſturbare domos, avellere tigna trabeſque ;
Et monumenta virûm demoliri atque ciere,
Exanimare homines, pecudes proſternere paſſim,
Cætera de genere hoc quâ vi facere omnia poſſint,
Expediam, neque te in promiſſis plura morabor.

Fulmina gignier è craſſis altèque putandum eſt
Nubibus exſtructis ; nam cœlo nulla ſereno,
Nec leviter denſis mittuntur nubibus unquam ;
Nam dubio procul hoc fieri manifeſta docet res,
Quòd tunc per totum concreſcunt aëra nubes
Undique, uti tenebras omnes Acherunta reamur
Liquiſſe, & magnas cœli complêſſe cavernas :
Uſque adeò, tetrâ nimborum nocte coortâ,
Impendent atræ formidinis ora ſupernè,
Cùm commoliri tempeſtas fulmina cœptat.

ſes élémens du vin qu'elle a auſſi attenués. Le ſoleil dont les feux ſont ſi ardens, ne pourrait dans l'eſpace même d'un ſiecle, produire de pareils effets : tant la foudre ſurpaſſe en puiſſance & en activité l'aſtre même du jour.

Mais comment ſe forme la foudre ? Comment acquiert-elle aſſez de force pour fendre les tours d'un ſeul coup, pour abattre les maiſons, arracher les ſolives & les poutres, ruiner les monumens des hommes, donner la mort aux hommes eux-mêmes, étendre ſans vie les troupeaux, & exercer mille autres ravages de cette nature ? Je vais vous l'expliquer, ſans différer plus longtems.

La foudre ne ſe forme que dans des nuages épais & accumulés les uns ſur les autres à une hauteur conſidérable. Ne craignez point ſes feux quand le ciel eſt ſerein, ou voilé de nuages légers. C'eſt l'expérience elle-même qui vous l'enſeigne, puiſque dans les premiers momens où l'orage prépare ſes traits, on voit les nuages s'épaiſſir dans toute l'étendue de l'athmoſphere ; on croirait que toutes les ténebres ont quitté l'Achéron pour remplir la cavité des cieux. Une nuit effrayante nous couvre de ſes voiles ; la terreur & l'effroi ſont ſuſpendus ſur nos têtes.

Præterea, perſæpe niger quoque per mare nimbus,
Ut picis è cœlo demiſſum flumen, in undas
Sic cadit, & fertur tenebris procul, & trahit atram
Fulminibus gravidam tempeſtatem atque procellis,
Ignibus ac ventis cumprimis ipſe repletus,
In terrâ quoque ut horreſcant ac tecta requirant:
Sic igitur ſuperà noſtrum caput eſſe putandum eſt
Tempeſtatem altam; neque enim caligine tantâ
Obruerent terras, niſi inædificata ſupernè
Multa forent multis exempto nubila ſole;
Nec tanto poſſent hæc terras opprimere imbri,
Flumina abundare ut facerent campoſque natare,
Si non exſtructis foret altè nubibus æther.

His igitur ventis atque ignibus omnia plena
Sunt, ideò paſſim fremitus & fulgura fiunt;
Quippe etenim ſuperà docui, permulta vaporis
Semina habere cavas nubes, & multa neceſſe eſt
Concipere ex ſolis radiis ardoreque eorum:
Hic ubi ventus eas idem qui cogit in unum
Fortè locum quemvis, expreſſit multa vaporis
Semina, ſeque ſimul cum eo commiſcuit igni;

Quelquefois un nuage noirâtre, ſemblable à un fleuve de poix qui deſcendrait du ciel, ſe précipite ſur les ondes de la mer, & répand les ténebres dans le lointain, traînant à ſa ſuite les ouragans, les tempêtes, les foudres, accompagné de feux & de vents ſi terribles, que, ſur la terre même, les hommes ſaiſis d'effroi cherchent un aſyle ſous leurs toits. Telle doit être la profondeur des nuages orageux qui ſe forment au deſſus de nos têtes. La terre ne ſerait point enſévelie dans une auſſi profonde nuit, ſi la lumiere du ſoleil n'était interceptée par un énorme rempart de nuages; & les pluies ne tomberaient pas ſur la terre avec aſſez d'abondance, pour gonfler les rivieres & inonder les campagnes, ſi la région éthérée n'était remplie de nuages accumulés à une hauteur prodigieuſe.

Par-tout il y a ainſi des feux & des vents. Voila pourquoi de tous côtés on entend des tonnerres, on voit des éclairs. Car je vous ai déja enſeigné que la cavité des nuages eſt remplie de ſemences de feu, dont le nombre eſt encore augmenté par les rayons & la chaleur du ſoleil. Lorſque le vent, après avoir raſſemblé tous ces nuages dans un même lieu, en a exprimé un grand nombre de molécules ignées avec leſquelles il ſe mêle; alors le tourbillon captif s'agite

Inſinuatus ibi vortex verſatur in alto ;
Et calidis acuit fulmen fornacibus intùs ;
Nam duplici ratione accenditur, ipſe ſuâ nam
Mobilitate caleſcit, & è contagibus ignis :
Indè ubi percaluit vis venti, vel gravis ignis
Impetus inceſſit, maturum tum quaſi fulmen
Perſcindit ſubitò nubem, ferturque coruſcis
Omnia luminibus luſtrans loca percitus ardor,
Quem gravis inſequitur ſonitus, diſploſa repentè
Opprimere ut cœli videantur templa ſupernè :
Indè tremor terras graviter pertentat, & altum
Murmura percurrunt cœlum ; nam tota ferè tum
Tempeſtas concuſſa tremit, fremituſque moventur ;
Quo de concuſſu ſequitur gravis imber & uber,
Omnis uti videatur in imbrem vertier æther,
Atque ita præcipitans ad diluviem revocare ;
Tantus diſcidio nubis ventique procellâ,
Mittitur ardenti ſonitus cùm provolat ictu.

Eſt etiam, cùm vis extrinſecùs incita venti
Incidit in validam maturo fulmine nubem ;
Quam cùm perſcidit, extemplò cadit igneus ille
Vortex, quod patrio vocitamus nomine *Fulmen* ;
Hoc fit idem in partes alias, quòcunque tulit vis.

Fit

dans la nue, il aiguise les traits de la foudre au milieu de cette fournaiſe ardente. Or le vent peut s'allumer de deux manieres, ou par ſa propre activité, ou par le contact du feu. Lorſqu'il s'eſt ainſi échauffé lui-même ou qu'il a reçu l'impreſſion de la flamme, la foudre eſt prête, elle creve le nuage, elle répand par-tout ſa lumiere éclatante. Un bruit affreux ſe fait entendre, comme ſi la voûte des cieux briſée tout à coup, tombait en éclats ſur nos têtes. Alors le globe eſt ébranlé par un tremblement général. Un murmure terrible parcourt le firmament d'un pole à l'autre. Car alors tous les nuages s'agitent & retentiſſent à la fois, & de cette ſecouſſe univerſelle naiſſent les flots d'une pluie ſi abondante, qu'on croirait que le ciel tout entier va ſe réſoudre en eau, & noyer la terre par un nouveau déluge. Tant inſpire d'effroi le ſon réuni des nuages qui ſe rompent, des vents qui grondent, & de la foudre qui éclate dans les airs.

Il ſe peut auſſi qu'un vent extérieur & violent vienne fondre ſur un nuage épais où la foudre eſt déja formée, qui, en ſe diviſant, laiſſe auſſitôt tomber ce tourbillon de feu auquel notre langue donne le nom de *foudre*. La même choſe arrive ſucceſſivement à d'autres nuages, ſelon la direction du vent.

Fit quoque ut interdum venti vis missa sine
igni,
Ignescat tamen in spatio longoque meatu,
Dum venit amittens in cursu corpora quædam
Grandia, quæ nequeunt pariter penetrare per
auras,
Atque alia ex ipso conradens aëre portat
Parvola, quæ faciunt ignem commista vo-
lando;
Non aliâ longè ratione ac plumbea sæpe
Fervida fit glans in cursu, cùm multa rigoris
Corpora dimittens, ignem concepit in auris.

Fit quoque ut ipsius plagæ vis excitet ignem,
Frigida cùm venti pepulit vis missa sine igni;
Nimirum quia, cùm vehementi perculit ictu,
Confluere ex ipso possunt elementa vaporis,
Et simul ex illâ quæ tum res excipit ictum;
Ut lapidem ferro cùm cædimus, evolat ignis,
Nec quòd frigida vis sit ferri, hoc seciùs illa
Semina concurrunt calidi fulgoris ad ictum:
Sic igitur quoque res accendi flamine debet,
Opportuna fuit si fortè & idonea flammis:
Nec temerè omninò planè vis frigida venti
Esse potest, ex quo tantâ vi immissa supernè
est,

Il ſe peut encore que le vent, ſans être d'abord en feu, s'enflamme néanmoins en parcourant un long eſpace, qu'il ſe dépouille ſur la route, de ſes élémens les plus groſſiers qui ne pénetrent qu'avec peine l'athmoſphere, & qu'il détache de la ſubſtance même de l'air des molécules plus déliées, dont le mêlange & l'activité réunie à la ſienne, lui faſſent prendre feu. Comme nous voyons quelquefois une balle de plomb s'échauffer dans un long trajet; parce qu'elle laiſſe dans l'air ſes élémens les plus froids, & y recueille des ſemences de feu.

Il ſe peut enfin que l'inflammation naiſſe du choc même; que le vent ſoit froid & dépourvu de feu, au moment où il frappe, & que la violence du coup exprime des molécules ignées de ſa propre ſubſtance & de celle du corps qui reçoit le choc. Ainſi, en frappant un caillou avec le fer, on voit voler des étincelles; & quelque froid que ſoit ce métal, la colliſion ſçait pourtant en tirer des ſemences brillantes de flamme. De même le ſouffle des vents doit mettre en feu les corps ſur leſquels il vient fondre, quand ces corps par leur nature ſont ſuſceptibles d'inflammation. D'ailleurs on ne peut aſſurer ſans témérité, que le vent qui ſe précipite de ſi haut & avec tant de rapidité, ſoit abſolument froid;

Quin, priùs in cursu si non accenditur igni;
At tepefacta tamen veniat commista calore.

Mobilitas autem fit fulminis & gravis ictus;
Et celeri fermè pergunt sic fulmina lapsu,
Nubibus ipsa quòd omninò priùs incita se vis
Conligit, & magnum conamen sumit eundi;
Indè, ubi non potuit nubes capere impetis auctum,
Exprimitur vis, atque ideò volat impete miro;
Ut validis quæ de tormentis missa feruntur.

Adde, quòd è parvis ac lævibus est elementis,
Nec facile est tali naturæ obsistere quidquam;
Inter enim fugit ac penetrat per rara viarum:
Non igitur multis offensibus in remorando
Hæsitat; hanc ob rem celeri volat impete labens:
Deinde, quòd omninò naturâ pondera deorsum
Omnia nituntur; cùm plaga sit addita verò,
Mobilitas duplicatur, & impetus ille gravescit;
Ut vehementiùs & citiùs, quæcunque morantur
Obvia, discutiat plagis, itinerque sequatur.

& s'il n'a pas été enflammé ſur ſa route, il doit au moins arriver dans un état de tiédeur, & imprégné de quelques particules de feu.

La rapidité de la foudre, la force de ſes coups, la violence de ſa chûte viennent de ce que ſon impétuoſité naturelle contenue dans le nuage, s'eſt accrue de nouveau par les efforts qu'elle a faits pour s'échapper ; & quand la nuée n'eſt plus capable de réſiſter à ce ſurcroît de forces, le feu deſtructeur doit, comme les pierres lancées des machines, en ſortir avec une vîteſſe étonnante.

Ajoutez que la foudre eſt compoſée d'élémens liſſes & déliés, & qu'avec cette forme, il n'eſt pas aiſé de lui faire obſtacle, parce qu'elle ſe gliſſe & s'inſinue dans les moindres paſſages. Il n'y a donc gueres de corps qui puiſſent, par leur choc, arrêter ſon cours & rallentir ſa marche rapide. Outre cela tous les corps graves tendent naturellement en bas. Mais ſi l'impulſion ſe joint à la peſanteur, leur vîteſſe devient double, & leur impétuoſité s'accroît néceſſairement. Ainſi la foudre aidée par ces deux forces, doit diſſiper en un moment tous les obſtacles qu'elle rencontre, & pourſuivre ſa route ſans jamais s'arrêter.

Denique, quod longo venit impete, sumere debet
Mobilitatem, etiam atque etiam quæ crescit eundo,
Et validas auget vires & roborat ictum;
Nam facit ut, quæ sint illius semina cunque
E regione, locum quasi in unum cuncta ferantur,
Omnia conjiciens in eum volventia cursum.

Forsan & ex ipso veniens trahit aëre quædam
Corpora, quæ plagis intendunt mobilitatem.

Incolumesque venit per res atque integra transit
Multa, foraminibus liquidis quia travolat ignis;
Multaque perfringit, cùm corpora fulminis ipsa
Corporibus rerum inciderint, quà texta tenentur.
Dissolvit porrò facilè æs, aurumque repentè
Confervefacit, è parvis quia facta minutè
Corporibus vis est & lævibus ex elementis,
Quæ facilè insinuantur, & insinuata repentè
Dissolvunt nodos omnes, & vincla relaxant.

Autumnoque magis stellis fulgentibus alta
Concutitur cœli domus undique, totaque tellus,
Et cùm tempora se veris florentia pandunt;

Enfin la longueur de ſa chûte accélere ſa vîteſſe qui va toujours en croiſſant, augmente ſon impétuoſité & fortifie ſes coups, en réuniſſant tous ſes atomes divergens, & en dirigeant tous leurs efforts particuliers vers un but commun.

Peut-être auſſi la foudre, en venant à nous, tire-t-elle de la ſubſtance même de l'air, des corpuſcules propres à augmenter la force & la rapidité de ſes coups.

Il y a une infinité de corps que la foudre pénetre ſans les endommager, parce qu'elle y trouve des conduits qu'elle traverſe. Il y en a beaucoup d'autres qu'elle briſe & qu'elle décompoſe, parce qu'elle vient frapper directement les molécules qui ſervent de lien au tiſſu de ces corps. Elle fond l'airain ſans peine, & fait tout à coup bouillonner l'or ; parce qu'elle eſt formée d'atomes liſſes & ſubtils, qui s'inſinuant facilement dans l'intérieur de ces métaux, en délient ſans peine tous les nœuds, en briſent tous les liens.

C'eſt pendant l'automne & dans la ſaiſon des fleurs, que la terre & la voûte des étoiles ſont le plus fréquemment ébranlées par la foudre.

Frigore enim desunt ignes ; ventique calore
Deficiunt, neque sunt tam denso corpore nubes :
Inter utrumque igitur cùm cœli tempora constant,
Tum variæ causæ concurrunt fulminis omnes ;
Nam fretus ipse anni permiscet frigus & æstum,
Quorum utrumque opus est fabricanda ad fulmina nobis
Ut discordia sit rerum, magnoque tumultu
Ignibus & ventis furibundus fluctuet aër ;
Prima caloris enim pars & postrema rigoris,
Tempus id est vernum ; quare pugnare necesse est
Dissimiles inter se res, turbareque mistas :
Et calor extremus primo cum frigore mistus
Volvitur, autumni quod fertur nomine tempus ;
Hîc quoque confligunt hyemes æstatibus acres ;
Propterea sunt hæc bella anni nominitanda ;
Nec mirum est, in eo si tempore plurima fiunt
Fulmina, tempestasque cietur turbida cœlo ;
Ancipiti quoniam bello turbatur utrinque,
Hinc flammis, illinc ventis humoreque misto.

Hoc est igniferi naturam fulminis ipsam
Perspicere, & quâ vi faciat rem quamque videre ;
Non Tyrrhena retro volventem carmina frustra

L'hyver n'a pas assez de feux, l'été n'a point de vents assez forts ni de nuages assez denses. Ce n'est donc que dans les saisons mitoyennes que se trouvent réunies toutes les causes productrices de la foudre. Ce sont des especes de limites communes où viennent aboutir le froid & le chaud, ces deux agens nécessaires de la foudre, qui peuvent seuls faire naître la discorde dans la nature, allumer à grand bruit les feux des orages, & soulever à l'aide des vents les flots de l'air en fureur. En effet c'est la fin de l'hyver & le commencement de l'été qui forment le printems. Ainsi le froid & le chaud, ces deux principes si opposés, doivent se mêler & combattre dans cette saison. L'automne qui n'est que la sortie de l'été & l'entrée de l'hyver, doit aussi voir aux prises le froid & la chaleur. Ces deux saisons sont, pour ainsi dire, les tems de guerre de l'année. Et vous ne devez pas être surpris qu'alors les foudres se forment & que le ciel soit troublé par les orages, puisque la discorde est sans cesse entretenue, d'un côté par la flamme, de l'autre par les vents & les nuages.

C'est avec de pareils raisonnemens, ô Memmius, qu'on peut connaître la nature & les effets de la foudre, & non pas en consultant les vaines prédictions des Etrusques, pour y trouver

Indicia occultæ Divûm perquirere mentis;
Undè volans ignis pervenerit, aut in utram se
Verterit hic partem, quo pacto per loca septa
Insinuârit, & hinc dominatus ut extulerit se,
Quidve nocere queat de cœlo fulminis ictus.

Quòd si Jupiter atque alii fulgentia Divi
Terrifico quatiunt sonitu cœlestia templa,
Et jaciunt ignes, quò cuique est cunque voluptas,
Cur, quibus incautum scelus aversabile cunque est,
Non faciunt, icti flammas ut fulguris halent
Pectore perfixo, documen mortalibus acre?
Et potiùs nullæ sibi turpis consciu' rei
Volvitur in flammis innoxius inque peditur,
Turbine cœlesti subitò conreptus & igni?

Cur etiam loca sola petunt frûstraque laborant?
An con brachia suefaciunt firmantque lacertos?
In terrâque patris cur telum perpetiuntur
Obtundi? cur ipse sinit neque parcit in hostes?

Deniquè, cur nunquam cœlo jacit undique puro

des traces de la volonté ſecrete des Dieux, ni en obſervant de quel côté la flamme eſt partie, dans quelle région elle s'eſt élancée, comment elle a pénétré l'enceinte des murs, comment elle s'en eſt échappée victorieuſe, & quels malheurs ſa chûte préſage aux mortels.

Si c'eſt Jupiter & les autres Dieux qui ébranlent les voûtes éclatantes du monde avec un bruit menaçant, & qui lancent la foudre par-tout où il leur plaît, que ne percent-ils d'outre en outre ces ſcélérats qui ſe livrent ſans réſerve aux crimes les plus odieux, & dont la mort ſerait pour les autres hommes un exemple redoutable ? Au lieu que des infortunés qui n'ont point de reproches à ſe faire, point de fautes à expier, ſe voient enveloppés dans des liens de flamme & dévorés tout à coup par les tourbillons du feu céleſte.

D'un autre côté, pourquoi perdent-ils leurs peines à frapper les lieux ſolitaires ? Eſt-ce pour accoutumer leurs bras ? pour aſſurer leurs coups ? Pourquoi ſouffrent-ils que les traits du pere des Dieux s'émouſſent ſur la terre ? & lui-même, pourquoi s'en dépouille-t-il, au lieu de les réſerver contre ſes ennemis ?

Enfin, pourquoi Jupiter ne lance-t-il jamais ſa

Jupiter in terras fulmen ſonituſque profundit ?
An, ſimul ac nubes ſuccesſêre, ipſe in eas tum
Deſcendit, prope ut hinc teli determinet ictus ?
In mare quâ porrò mittit ratione ? quid undas
Arguit & liquidam molem campoſque natantes ?

Præterea, ſi vult caveamus fulminis ictum ;
Cur dubitat facere ut poſſimus cernere miſſum ?
Si nec-opinantes autem vult opprimere igni,
Cur tonat ex illâ parte, ut vitare queamus ?
Cur tenebras antè & fremitus & murmura concit ?

Et ſimul in multas partes quî credere poſſis
Mittere ? an hoc auſis nunquam contendere factum,
Ut fierent ictus uno ſub tempore plures ?

At ſæpe eſt numerò factum, fierique neceſſe eſt,
Ut pluere in multis regionibus & cadere imbres,
Fulmina ſic uno fieri ſub tempore multa.

Poſtremò, cur ſancta Deûm delubra, ſuaſque
Diſcutit infeſto præclaras fulmine ſedes,
Et bene facta Deum frangit ſimulacra ? ſuiſque

foudre, ne fait-il jamais gronder ſon tonnerre, quand le ciel eſt ſerein ? Deſcend-il au milieu des nuages qui viennent de ſe former, pour ajuſter ſes coups de plus près ? Mais pourquoi les faire tomber ſur la mer ? pourquoi gourmander les flots, ces maſſes liquides, ces campagnes flottantes ?

D'ailleurs, s'il veut que nous évitions la foudre, que ne nous en laiſſe-t-il appercevoir le coup ? Si ſon intention eſt de nous ſurprendre, pourquoi nous faire connaître par le tonnerre de quel côté nous devons éviter la foudre ? Pourquoi ces frémiſſemens, ces ténebres, ce murmure qui en ſont toujours les avant-coureurs ?

Concevez-vous qu'il lance ſon trait en pluſieurs lieux à la fois ? Cependant vous ne pouvez le nier, ſans démentir une expérience ſouvent répétée ; il eſt néceſſaire que la foudre, comme la pluie, puiſſe tomber en même tems de différens côtés.

Enfin, pourquoi ſon foudre deſtructeur renverſe-t-il les temples des Dieux, ces édifices ſuperbes érigés en ſon propre honneur ? Pourquoi briſer les ſtatues des Dieux travaillées avec tant d'art, & par des coups indiſcrets diminuer

Demit imaginibus violento volnere honorem?
Altaque cur plerumque petit loca? plurimaque hujus
Montibus in ſummis veſtigia cernimus ignis?

Quod ſupereſt, facile eſt ex his cognoſcere rebus,
Πρηςῆρας Graii quos ab re nominitârunt,
In mare quâ miſſi veniant ratione supernè;
Nam fit ut interdum tanquam demiſſa columna
In mare de cœlo deſcendat, quam freta circum
Ferviſcunt graviter ſpirantibus incita flabris;
Et quæcunque in eo, tum ſunt depenſa tumultu
Navigia, in ſummum veniunt vexata periclum:
Hoc fit, ubi interdum non quit vis incita venti
Rumpere, quam cœpit, nubem; ſed deprimit, ut ſit
In mare de cœlo tanquam demiſſa columna
Paulatim, quaſi quìd pugno brachiique supernè
Conjectu trudatur & extendatur in undas;
Quam cùm diſcidit, hinc prorumpitur in mare venti
Vis, & fervorem mirum concinnat in undis;
Verſabundus enim turbo deſcendit, & illam
Deducit pariter lento cum corpore nubem:
Quam ſimul ac gravidam detruſit ad æquora ponti,

le culte de ſes propres images ? En un mot, pourquoi s'attaquer ordinairement aux lieux les plus élevés ? Pourquoi laiſſer plus de traces de la foudre ſur le ſommet des montagnes que partout ailleurs ?

Ce que nous avons dit de la foudre, doit vous faire connaître de quelle maniere ces trombes, que les Grecs nomment *Preſteres*, à cauſe de leurs effets, viennent d'en haut fondre ſur la mer. Quelquefois on les voit deſcendre des cieux ſur les eaux, comme une longue colonne autour de laquelle bouillonnent les flots émus par un ſouffle impétueux. Les vaiſſeaux ſurpris par ce terrible météore ſont expoſés au plus grand péril. C'eſt que le vent n'ayant quelquefois pas aſſez de force pour rompre le nuage contre lequel il fait effort, l'abaiſſe peu à peu, comme une colonne dirigée du ciel vers la ſurface de la mer, ou plutôt, comme une maſſe précipitée de haut en bas par l'effort du bras, & qui s'étendrait ſur les eaux. Enfin après avoir crevé la nue, le vent s'engouffre dans la mer, & y excite un bouillonnement incroyable. Car le tourbillon, à force de s'agiter, fait deſcendre avec lui la nuée qui ſe prête à tous ſes mouvemens ; & auſſi tôt que cette maſſe orageuſe s'eſt précipitée ſur les ondes, le vent s'y plonge tout entier, fait bouillonner

Ille in aquam ſubitò totum ſe immittit, & omne
Excitat ingenti ſonitu mare fervere cogens.

Fit quoque, ut involvat venti ſe nubibus ipſe
Vortex, conradens ex aëre ſemina nubis,
Et quaſi demiſſum cœlo preſtera imitetur:
Hic ubi ſe in terras demiſit diſſolvitque,
Turbinis immanem vim provomit atque procellæ;
Sed quia fit rarò omninò, monteſque neceſſe eſt
Officere in terris, apparet crebriùs idem
Proſpectu maris in magno cœloque patenti.

Nubila concreſcunt, ubi corpora multa volando
Hoc ſuper in cœli ſpatio, coiêre repentè,
Aſperiora, modis quæ poſſint indupedita
Exiguis, tamen inter ſe comprenſa teneri:
Hæc faciunt primùm parvas conſiſtere nubes:
Indè ea comprendunt inter ſe conque gregantur,
Et conjungendo creſcunt, ventiſque feruntur
Uſque adeò, donec tempeſtas ſæva coorta eſt.

Fit quoque, uti montis vicina cacumina cœlo
Quàm ſint quæque magis, tantò magis edita fument

la mer, & souleve à la fois tous ses flots avec un bruit épouvantable.

Il arrive aussi qu'un tourbillon de vent, après avoir ramassé dans l'air les élémens qui forment la nue, s'y enveloppe lui-même, & imite sur terre la trombe marine. Le nuage, après s'être abaissé dans les plaines & s'y être brisé, vomit de ses flancs un horrible tourbillon, un ouragan furieux. Mais ces phénomenes sont très-rares sur terre, à cause de l'obstacle que les montagnes opposent à l'action du vent; ils sont plus fréquens sur la mer dont la surface est plus étendue & plus découverte.

Les nuages se forment, quand un grand nombre de ces corpuscules anguleux qui volent sans cesse dans l'athmosphere, se rassemblent tout à coup, & malgré la faiblesse de leurs liens, viennent à bout néanmoins de former un tissu. Ce ne sont d'abord que des nuages légers; mais en se joignant ensemble, en s'accumulant, en se réunissant, ils s'accroissent & sont soutenus par les vents, jusqu'à ce qu'il s'excite une tempête violente.

Remarquez encore que plus les montagnes sont élevées & voisines des cieux, plus leur cime

Assiduè fulvæ nubis caligine crassâ;
Propterea quia, cùm consistunt nubila primùm;
Antè videre oculi quàm possint tenuia, venti
Portantes cogunt ad summa cacumina montis:
Hîc demum fit uti, turbâ majore coortâ,
Condensa ac stipata simul cernantur, & udo
Vertice de montis videantur surgere in æthram:
Nam loca declarat sursùm ventosa patere
Res ipsa & sensus, montes cùm ascendimus altos.

Præterea, permulta mari quoque tollere toto
Corpora Naturam, declarant littore vestes
Suspensæ, cùm concipiunt humoris adhæsum;
Quò magis ad nubes augendas multa videntur
Posse quoque è salso consurgere momine ponti.
Præterea, fluviis ex omnibus, & simul ipsâ
Surgere de terrâ nebulas æstumque videmus,
Quæ velut halitus, hinc ita sursùm expressa feruntur,
Suffunduntque suâ cœlum caligine, & altas
Sufficiunt nubes paulatim conveniundo;
Urget enim quoque signiferi super ætheris æstus,
Et quasi densendo subtexit cærula nimbis.

est obscurcie par un brouillard jaunissant, une espece de fumée épaisse. C'est que, quand les nuages commencent à prendre de la consistance, sans être encore sensibles aux yeux, les vents les portent & les rassemblent sur la cime d'un mont. Ensuite, lorsqu'ils se sont réunis en plus grand nombre, lorsqu'ils se sont condensés & accumulés, on les voit s'élever du sommet humide vers les plaines de l'air. En effet la raison nous apprend que les lieux les plus élevés sont le théatre des vents, & nous le sentons nous-mêmes au haut des montagnes.

D'ailleurs la Nature enleve un grand nombre de corpuscules de toute la surface de la mer. C'est ce que nous montrent les étoffes suspendues le long de ses rives, auxquelles s'attache l'humidité. Il est donc évident que les émanations de ce fluide salé, toujours en mouvement, contribuent à l'accroissement des nuages. Nous voyons encore du sein des fleuves & de la terre même sortir des brouillards, des especes de vapeurs chaudes, dont les exhalaisons élevées dans les airs, obscurcissent les cieux, & forment insensiblement par leur réunion des nuages épais; avec d'autant plus de facilité, que les flots de la matiere éthérée en les pressant d'en haut, & en les condensant, pour ainsi dire, voilent d'un tissu épais l'azur du ciel.

Fit quoque, ut hunc veniant in cœtum extrinſecùs illa
Corpora, quæ faciunt nubes nimboſque volantes;
Innumerabilem enim numerum, ſummamque profundi
Eſſe infinitam docui, quantâque volarent
Corpora mobilitate, oſtendi, quàmque repentè
Immemorabile per ſpatium tranſire ſolerent:
Haud igitur mirum eſt, ſi parvo tempore ſæpe
Tam magnos montes tempeſtas, atque tenebræ
Cooperiant maria ac terras, impenſa ſupernè;
Undique quandoquidem per caulas ætheris omnes,
Et quaſi per magni circùm ſpiracula mundi,
Exitus introïtuſque elementis redditus extat.

Nunc age, quo pacto pluvius concreſcat in altis
Nubibus humor, & in terras demiſſus ut imber
Decidat, expediam: Primùm jam ſemina aquaï
Multa ſimul vincam conſurgere nubibus ipſis
Omnibus ex rebus, pariterque ita creſcere utraſque,
Et nubes, & aquam quæcunque in nubibus extat,
Ut pariter nobis corpus cum ſanguine creſcit,
Sudor item atque humor quicunque eſt denique membris:
Concipiunt etiam multum quoque ſæpe marinum

Il se peut enfin que ces corpuscules qui forment les nuages & les tempêtes, viennent d'un monde étranger se réunir dans le nôtre. En effet vous ne doutez pas que le nombre des atomes ne soit innombrable, & la profondeur du grand-tout infinie ; vous sçavez de quelle agilité sont doués les élémens de la matiere, & combien peu de tems il leur faut pour parcourir des espaces immenses. Vous ne devez donc pas être surpris que la tempête & les ténebres, suspendues dans les airs, couvrent en un instant les plus hautes montagnes, se répandent sur la mer & la terre entiere ; puisque de tous côtés les élémens trouvent des entrées & des sorties ouvertes dans tous les conduits du fluide éthéré, &, pour ainsi dire, dans tous les canaux du monde.

Apprenez maintenant comment les eaux de la pluie se ramassent dans les nuages, & de là retombent sur la terre. Soyez convaincu premiérement que de tous les corps s'élevent, en même tems que les nuages, une infinité de molécules d'eau qui s'accroissent avec la substance même de la nue : à peu près comme nous voyons le sang, la sueur & les autres fluides de nos corps, s'accroître en même tems que la machine. Les nuages se chargent encore des eaux de la mer, lorsque semblables à des floccons de laine sus-

Humorem, veluti pendentia vellera lanæ,
Cùm superà magnum venti mare nubila portant;
Consimili ratione ex omnibus amnibus humor
Tollitur in nubes, quò cùm bene semina aquarum
Multa modis multis convenêre undique adaucta,
Confertæ nubes vi venti mittere certant
Dupliciter; nam vis venti contrudit, & ipsa
Copia nimborum, turbâ majore coortâ,
Urget & è supero premit, ac facit effluere imbres.

Præterea cùm rarescunt quoque nubila ventis,
Aut dissolvuntur solis super icta calore,
Mittunt humorem pluvium, stillantque, quasi igni
Cera super calido tabescens multa liquescat:

Sed vehemens imber fit, ubi vehementer utroque
Nubila vi cumulata premuntur, & impete venti:
At retinere diu pluviæ longùmque morari
Consuêrunt, ubi multa fuerunt semina aquarum;
Atque aliis aliæ nubes, nimbique rigantes
Insuper, atque omni volgò de parte feruntur;
Terraque cùm fumans humorem tota rehalat.

pendus, ils ſont portés par les vents au deſſus de ſa ſurface. L'humidité des fleuves s'éleve de même vers les nues. Lorſque ces ſemences d'eau, accrues de tous côtés par tant d'émanations diverſes, ſe ſont raſſemblées, & ont été condenſées par le ſouffle des vents : alors une double force détermine leur chûte ; la preſſion des vents, & le grand nombre des nuages accumulés, qui, en gravitant les uns ſur les autres, produiſent l'écoulement de la pluie.

D'un autre côté, quand les vents raréfient les nuages, ou quand la chaleur du ſoleil les diſſout, ils laiſſent tomber l'humide pluvieux qu'ils contiennent, & s'écoulent goutte à goutte, comme la cire que l'ardeur de la flamme liquéfie.

La pluie eſt abondante, quand les nuages éprouvent fortement la double preſſion de leur propre peſanteur & du ſouffle des vents. Elle a une durée conſidérable, & retient long-tems les hommes ſous leurs toits, quand les nuages, chargés d'un grand nombre de particules d'eau, ſont accumulés les uns ſur les autres & répandus de tous côtés, & quand la terre reſtitue par ſes exhalaiſons autant d'humidité qu'elle en reçoit.

Hinc ubi ſol radiis tempeſtatem inter opacam
Adversâ fulſit nimborum aſpergine contrà,
Tum color in nigris exiſtit nubibus *arqui.*

Cætera, quæ ſursùm creſcunt ſursùmque creantur,
Et quæ concreſcunt in nubibus omnia, prorsùm
Omnia, nix, venti, grando, gelidæque pruinæ,
Et vis magna geli, magnum duramen aquarum,
Et mora quæ fluvios paſſim refrænat euntes,
Perfacile eſt tamen hæc reperire animoqne videre,
Omnia qùo pacto fiant quareve creentur,
Cùm bene cognôris, elementis reddita quæ ſint.

Nunc age, quæ ratio terraï motibus extet,
Percipe; & imprimis terram fac ut eſſe rearis
Subter item, ut ſuperà eſt, ventis atque undique plenam
Speluncis, multoſque lacus multaſque lacunas
In gremio gerere & rupes deruptaque ſaxa,
Multaque ſub tergo terraï flumina tecta
Volvere vi fluctus ſubmerſaq; ſaxa putandum eſt;
Undique enim ſimilem eſſe ſuî res poſtulat ipſa:

His igitur rebus ſubjunctis ſuppoſitiſque,
Terra ſupernè tremit, magnis concuſſa ruinis
Subter, ubi ingentes ſpeluncas ſubruit ætas;
Quippe cadunt toti montes, magnoque repentè
Concuſſu

Lorſqu'au ſein de l'orage les rayons du ſoleil ſe trouvent oppoſés à un nuage pluvieux ; on apperçoit au milieu des ténebres les couleurs de *l'arc-en-ciel.*

Les autres météores qui ſe forment, s'accroiſſent & ſe combinent dans les nuages, tels que la neige, les vents, la grêle, les frimats, la glace qui durcit les eaux, & met un frein à la courſe des fleuves, il eſt facile d'en pénétrer la cauſe & d'en expliquer les effets, quand on connaît à fonds les propriétés des élémens.

Apprenez maintenant la cauſe des tremblemens de terre, & perſuadez-vous ſur-tout, que l'intérieur du globe eſt, comme ſa ſurface, rempli de vents, de cavernes, de lacs, de précipices, de pierres, de rochers, & d'un grand nombre de fleuves intérieurs, dont les flots impétueux emportent & roulent des roches ſubmergées. Car la raiſon veut, que la terre ſoit par-tout ſemblable à elle-même.

Ces notions préliminaires une fois ſuppoſées, les tremblemens de la ſurface du globe ſont occaſionnés par l'écroulement intérieur de quelques énormes cavernes que le tems vient à

Concussu latè dissérpunt indè tremores ;
Et meritò, quoniam plaustris concussa tremiscunt
Tecta viam propter non magno pondere tota ;
Nec minùs exultant, ubi currûs fortis equûm vis
Ferratos utrinque rotarum succutit orbes.

Fit quoque, ubi magnas in aquæ vastasque lacunas
Gleba vetustate è terrâ provolvitur ingens,
Ut jactetur aqua, & fluctu quoque terra vacillet ;
Ut vas in terrâ non quit constare, nisi humor
Destitit in dubio fluctu jactarier intùs.

Præterea, ventus cùm per loca subcava terræ
Conlectus, parti ex unâ procumbit, & urget
Obnixus magnis speluncas viribus altas,
Incumbit tellus, quò venti prona premit vis ;
Tum superà terram quæ sunt exstructa domorum,
Ad cœlumque magis quantò sunt edita quæque,
Inclinata minent in eandem prodita partem,
Protractæque trabes impendent ire paratæ,

bout de démolir. Car ce ſont des montagnes tout entieres qui tombent, & dont la ſecouſſe violente & ſoudaine doit répandre au loin d'affreux tremblemens; puiſqu'un charriot dont le poids n'eſt pas conſidérable, fait trembler ſur ſon paſſage tous les édifices voiſins, & que des courſiers fougueux, en roulant les bandes des roues armées de fer, font treſſaillir tous les lieux d'alentour.

Il ſe peut encore, qu'une maſſe énorme de terre tombe de vétuſté dans un grand lac ſouterrain, & que le globe vacille par une ſuite du mouvement excité dans les eaux, comme nous voyons ſur la ſurface de la terre, un vaſe plein d'une onde agitée ne reſter immobile, que quand la liqueur contenue a repris ſon équilibre.

D'ailleurs, quand le vent ramaſſé dans les cavités intérieures du globe fond avec violence ſur un côté particulier, & réunit toutes ſes forces dans ces cavernes profondes, la terre panche du côté où le ſouffle des vents fait le plus d'efforts; en même tems les édifices conſtruits à la ſurface, s'inclinent du même côté, à meſure qu'ils ſont plus voiſins du ciel On voit les poutres s'avancer, quitter l'à plomb, menacer ruine. Et l'on balançe à croire, que la Nature ait preſcrit un

Et metuunt magni naturam credere mundi
Exitiale aliquod tempus cladem que manere,
Cùm videant tantam terrarum incumbere molem:
Quòd nisi respirent venti, non ulla refrænet
Res, neque ab exitio possit reprendere euntes;
Nunc quia respirant alternis inque gravescunt,
Et quasi conlecti redeunt ceduntque repulsi,
Sæpiùs hanc ob rem minitatur terra ruinas,
Quàm facit; inclinatur enim retroque recellit;
Et recipit prolapsa suas se in pondere sedes:
Hâc igitur ratione vacillant omnia tecta,
Summa magis mediis, media imis, ima perhilum.

Est hæc ejusdem quoque magni causa tremoris,
Ventus ubi atque animæ subitò vis maxima quædam,
Aut extrinsecùs, aut ipsâ à tellure coorta,
In loca se cava terraï conjecit, ibique
Speluncas inter magnas fremit antè tumultu,
Versabundaque portatur; post incita cùm vis
Exagitata foràs erumpitur, & simul artam
Diffindens terram magnum concinnat hiatum;
In Tyriâ Sidone quod accidit, & fuit Ægis
In Peloponneso: Quas exitus hic animaï
Disturbât urbes, & terræ motus obortus!

terme pour la destruction totale du monde ; quand on voit de telles masses prêtes à se démolir ! Si les vents n'étaient obligés de reprendre, pour ainsi dire, haleine, aucun frein ne serait capable de les contenir, ni d'arrêter leurs efforts destructeurs. Mais comme alternativement ils se reposent & fondent de nouveau, sont repoussés & retournent à la charge ; la terre menace de s'écrouler plus qu'elle ne s'écroule en effet. Elle s'incline & se releve ; elle perd l'équilibre & le retrouve par son propre poids. Voila pourquoi les édifices vacillent plus ou moins, selon leur élévation, de sorte que les plus bas n'éprouvent presque point de secousses.

Ces horribles ébranlemens peuvent encore être causés par un vent impétueux, un souffle violent, introduit tout à coup du dehors, ou né dans le sein même de la terre, qui après s'être engouffré dans les cavités du globe, frémit au milieu de ces immenses cavernes, s'y roule en tout sens, & ne s'échappe au dehors, qu'après avoir fendu la terre par son impétuosité, & y avoir ouvert de vastes abymes. Ainsi furent englouties Sidon, l'ouvrage des Tyriens, Egine dans le Péloponnese. Combien de villes ont été détruites par ces terribles éruptions des vents, & par les tremblemens de terre qui en furent la

Multaque præterea ceciderunt mœnia magnis
Motibus in terris, & multæ per mare pessum
Subsedêre suis pariter cum civibus urbes.

Quòd nisi prorumpit, tamen impetus ipse animaï,
Et fera vis venti, per crebra foramina terræ
Dispertitur, ut horror, & incutit indè tremorem;
Frigus uti nostros penitùs cùm venit in artus,
Concutit, invitos cogens tremere atque moveri:
Ancipiti trepidant igitur terrore per urbes;
Tecta supernè timent, metuunt infernè, cavernas
Terraï ne dissolvat Natura repentè;
Neu distracta suum latè dispandat hiatum,
Idque suis confusa velit complere ruinis:
Proinde licèt quamvis cœlum terramque reantur
Incorrupta fore æternæ mandata saluti,
Attamen interdum præsens vis ipsa pericli
Subditat hunc stimulum quâdam de parte timoris,
Ne pedibus raptim tellus subtracta feratur
In barathrum, rerumque sequatur prodita summa
Funditùs, & fiat mundi confusa ruina.

Nunc ratio reddunda, augmen cur nesciat æquor.

ſuite ? Combien de cités enſévelies ſous terre, au milieu de ces affreux ébranlemens, ou noyées avec leurs citoyens au fond des mers ?

Si le vent ne s'élance pas au dehors, ſon ſouffle impétueux ſe diſtribue, comme une eſpece de friſſon, dans tous les conduits de la terre, & y excite un tremblement général. Ainſi le froid inſinué juſqu'au fond de nos membres, nous fait grelotter malgré nous. Alors les habitans des villes, en proie à une double terreur, voient la mort & ſur leurs têtes & ſous leurs pieds. Ils craignent d'un côté la chûte de leurs toits; ils tremblent de l'autre, que la Nature ne démoliſſe tout à coup les voûtes du globe, & qu'après avoir ouvert ſes vaſtes abymes, elle ne veuille les combler de ſes propres débris. Quoique perſuadés que le ciel & la terre ſont incorruptibles, & deſtinés à ſubſiſter éternellement, la vue d'un danger auſſi preſſant, porte néanmoins la défiance dans leur ame, & leur fait craindre que la terre ne ſe dérobe ſous leurs pieds pour tomber dans le gouffre, que ſa chûte ne ſoit ſuivie de celle du grand-tout, & qu'il ne reſte plus du monde entier qu'un amas confus de ruines.

Il faut maintenant expliquer pourquoi la mer

Principiò mare mirantur non reddere majus
Naturam, quò tantu' fuat decurſus aquarum,
Omnia quò veniant ex omni flumina parte;
Adde vagos imbres tempeſtateſque volantes
Omnia quæ maria ac terras ſparguntque rigantque;
Adde ſuos fontes; tamen ad maris omnia ſummam
Guttaï vix inſtar erunt unius ad augmen:
Quò minùs eſt mirum mare non augeſcere magnum.

Præterea, magnam ſol partem detrahit æſtu;
Quippe videmus enim veſtes humore madentes
Exſiccare ſuis radiis ardentibu' ſolem;
At pelage multa & latè ſubſtrata videmus:
Proinde licèt quamvis ex uno quoque loco ſol
Humoris parvam delibet ab æquore partem,
Largiter in tanto ſpatio tamen auferet undis.

Tum porrò venti magnam quoque tollere partem
Humoris poſſunt verrentes æquora ponti:
Unâ nocte vias quoniam perſæpe videmus
Siccari, molliſque luti concreſcere cruſtas.

Præterea docui multum quoque tollere nubes

ne connaît point d'accroiſſement. On eſt ſurpris qu'avec tant d'eaux qui s'y rendent, tant de fleuves qui s'y jettent de tous côtés, tant de pluies & d'orages qui fondent à la fois ſur la terre & ſur la mer, enfin avec ſes propres ſources, elle n'augmente jamais de volume. Mais la ſurpriſe ceſſera, ſi l'on conſidere, que toutes ces eaux comparées à la vaſte étendue des mers, font à peine ſur elles l'effet d'une goutte inſenſible.

Ajoutez que la chaleur du ſoleil en pompe une grande partie. Car ces rayons ardens qui ſechent en un moment les étoffes humides, quel effet ne doivent-ils pas produire ſur l'immenſe ſurface des mers ſoumiſes à leur action ? Et quelque modique perte que ſouffre chaque endroit particulier, ces évaporations répétées dans une auſſi grande étendue, ne doivent-elles pas cauſer une diminution conſidérable ?

D'un autre côté, les vents qui balaient la ſurface des ondes, en emportent encore une partie ; puiſque ſouvent nous voyons dans l'eſpace d'une nuit les chemins ſéchés, & la fange durcie par leur ſouffle.

Je vous ai encore enſeigné, que les nuages attirent à eux l'humidité de la mer, pour aller

Humorem magno conceptum ex æquore ponti,
Et paſſim toto terrarum ſpargere in orbe,
Cùm pluit in terris & venti nubila portant.

Poſtremò, quoniam raro cum corpore tellus
Eſt, & conjunctas oras maris undique cingit,
Debet, ut in mare de terris venit humor aquaï,
In terras itidem manare ex æquore ſalſo;
Percolatur enim virus, retroque remanat
Materies humoris, & ad caput amnibus omnis
Confluit, inde ſuper terras redit agmine dulci,
Quà via ſecta ſemel liquido pede detulit undas.

Nunc ratio quæ ſit, per fauces montis ut Ætnæ
Exſpirent ignes interdum turbine tanto,
Expediam: neque enim mediâ de clade coorta
Flammæ tempeſtas, Siculûm dominata per agros,
Finitimis ad ſe convertit gentibus ora,
Fumida cùm cœli ſcintillare omnia templa
Cernentes, pavidâ complebant pectora curâ,
Quid moliretur rerum Natura novarum.

Hiſce tibi rebus latè eſt altèque videndum,
Et longè cunctas in partes diſpiciendum,

ensuite la disperser de tous côtés, ou par les pluies qui tombent sur la terre, ou par les nuées que les vents transportent dans l'athmosphere.

Enfin, comme la terre est un corps poreux, comme elle environne de tous côtés la mer qui lui est contiguë; la mer ne peut recevoir les eaux de la terre, sans que celle-ci reçoive à son tour celles de la mer, qui se filtrent en effet dans le sein du globe, se replient sur elles-mêmes, se rassemblent à la source des fleuves, & ainsi purifiées coulent sur la terre, à l'endroit où sa surface entr'ouverte facilite la trace liquide de leurs pas.

Apprenez maintenant la raison, pour laquelle les bouches de l'Etna vomissent quelquefois de si épais tourbillons de flamme. Ne croyez pas en effet, qu'au milieu du trouble & du désastre, un orage de feu déchaîné dans les plaines de la Sicile, ait jadis fixé les regards des peuples voisins, qui, à la vue des torrens d'étincelles & de fumée ondoyans dans tout l'athmosphere, aient attendu pleins d'effroi le nouveau malheur que la Nature leur préparait.

Pour l'explication des phénomenes de cette espece, il faut porter sur toute la nature un

Ut reminiſcaris ſummam rerum eſſe profundam,
Et videas cœlum ſummaï totius unum
Quàm ſit parvula pars & quàm multeſima conſtet,
Et quota pars homo terraï ſit totius unus :
Quod bene propoſitum ſi planè contueare
Ac videas planè, mirari multa relinquas.

Num quis enim noſtrûm miratur, ſi quis in artus
Accepit calido febrim fervore coortam,
Aut alium quemvis morbi per membra dolorem ?
Obturgeſcit enim ſubitò pes, arripit acer
Sæpe dolor dentes, oculos invadit in ipſos ;
Exiſtit ſacer ignis, & urit corpore ſerpens
Quamcunque arripuit partem, repitque per artus :
Nimirum, quia ſunt multarum ſemina rerum ;
Et ſatis hæc tellus nobis cœlumque mali fert,
Unde queat vis immenſi procreſcere morbi :
Sic igitur toti cœlo terræque putandum eſt
Ex infinito ſatis omnia ſuppeditare,
Unde repentè queat tellus concuſſa moveri,
Perque mare & terras rapidus percurrere turbo,
Ignis abundare Ætnæus, flammeſcere cœlum ;

coup d'œil vaſte & profond, en embraſſer à la fois toutes les parties, ne jamais perdre de vue l'infinité du grand-tout, & ſe repréſenter ſans ceſſe combien le ciel eſt peu de choſe par rapport à l'univers, & quel atome imperceptible eſt l'homme, comparé au globe entier. Quand vous ſerez pénétré de ce principe, convaincu de cette vérité, il y aura bien des phénomenes que vous ceſſerez d'admirer.

Qui de nous, par exemple, eſt ſurpris de voir un homme brûlé d'une fievre ardente, ou dont les membres ſoient la proie d'une autre maladie? Les pieds ſe gonflent tout à coup, une douleur aiguë s'empare des dents, ou ſe jette ſur les yeux mêmes, le feu ſacré s'allume, ſe répand dans tout le corps, brûle toutes les parties qu'il attaque, on n'en eſt point étonné; parce qu'on connaît les émanations d'un grand nombre de corps, parce qu'on ſçait que les exhalaiſons de la terre & le vice de l'air ſuffiſent pour cauſer la naiſſance, & hâter les progrès des plus terribles maladies. Croyez donc auſſi que ce grand-tout, infini comme il l'eſt, fournit au ciel & à la terre un aſſez grand nombre d'atomes, pour ébranler le globe par des ſecouſſes ſoudaines, pour envoyer ſur la terre & les ondes des tourbillons rapides, pour entretenir les feux de l'Etna, &

Id quoque enim fit, & ardeſcunt cœleſtia templa;
Ut tempeſtates pluviæ graviore coortu
Sunt, ubi fortè ita ſe tetulerunt ſemina aquarum.

At nimis eſt ingens incendî turbidus ardor:
Scilicet & fluvius, qui non eſt, maximus ei eſt,
Qui non antè aliquem majorem vidit, & ingens
Arbor homoque videtur, & omnia de genere omni,
Maxima quæ vidit quiſque, hæc ingentia fingit:
Cùm tamen omnia cum cœlo terrâque marique
Nil ſint ad ſummam ſummaï totius omnem.

Nunc tamen, illa modis quibus inritata repentè
Flamma foràs vaſtis Ætnæ fornacibus efflet,
Expediam: Primùm totius ſubcava montis
Eſt natura, ferè ſilicum ſuffulta cavernis;
Omnibus eſt porrò in ſpeluncis ventus & aër;
Ventus enim fit, ubi eſt agitando percitus aër:
Hic ubi percaluit calefecitque omnia circùm
Saxa furens, quà contingit, terramque, & abollis
Excuſſit calidum flammis velocibus ignem,

pour embraser le ciel. Oui, le ciel lui-même peut s'embraser aussi naturellement, que nous voyons les pluies tomber à grands flots sur la terre, lorsqu'un certain nombre de particules d'eau se sont rassemblées dans l'athmosphere.

Mais, dites-vous, ces incendies sont trop considérables : oui ; comme un fleuve paraît grand à qui n'en a jamais vu de plus grand : comme un arbre, un homme, tous les corps de quelqu'espece qu'ils soient, paraissent énormes, quand on ne connaît rien au delà ; tandis que ces objets, non plus que le ciel, la terre & la mer, ne sont rien en comparaison de l'univers.

Mais tâchons maintenant d'expliquer la maniere dont la flamme en fureur s'exhale des fournaises de l'Etna. D'abord toute la montagne est creuse intérieurement, & appuyée sur des cavernes de cailloux. Or toutes les cavernes sont remplies de vents, & par conséquent d'air, puisque le vent n'est que l'air mis en agitation. Lorsque ce terrible élément s'est enflammé, & a communiqué son ardeur aux rochers & à la terre, autour desquels il ne cesse de se rouler, & dont il fait sortir des flammes rapides, des feux dévorans, il s'éleve, il s'élance directement par les gorges

Tollit ſe ac rectis ita faucibus ejicit altè,
Funditque ardorem lóngè, longèque favillam
Differt, & craſsâ volvit caligine fumum;
Extruditque ſimul mirando pondere ſaxa:
Ne dubites quin hæc animaï turbida ſit vis.

Præterea magnâ ex parti mare montis ad ejus
Radices frangit fluctus, æſtumque reſorbet:
Ex hoc uſque mari ſpeluncæ montis ad altas
Perveniunt ſubter fauces; hàc ire fatendum eſt,
Et penetrare animam penitùs res cogit aperta,
Atque efflare foràs, ideòque extollere flammas,
Saxaque ſubjectare, & arenæ tollere nimbos:
In ſummo ſunt ventigeni *crateres*, ut ipſi
Nominitant, nos quas *fauces* perhibemus & *ora*.

Sunt aliquot quoque res, quarum unam dicere cauſam
Non ſatis eſt, verùm plures, unde una tamen ſit:
Corpus ut exanimum ſi quod procul ipſe jacere
Conſpicias hominis, fit ut omnes dicere cauſas
Conveniat lethi, dicatur ut illius una;

de la montagne, il répand au loin la flamme & la cendre, roule une fumée noire & épaisse, & lance en même tems des rochers d'une si énorme pesanteur, qu'à ces effets on ne peut méconnaître l'impétuosité des vents.

D'ailleurs la mer baigne en grande partie le pied de cette montagne, sans cesse elle y brise & en ramene ses flots. Les cavernes regnent par-dessous terre depuis la mer jusqu'aux gorges de la montagne. On ne peut douter que les vents n'entrent par ces ouvertures, quand la mer s'est retirée, & ne dirigent leur souffle delà vers le sommet. Voila pourquoi l'on voit les flammes s'élever en l'air, les rochers s'élancer au loin, & des nuages de sable se répandre de tous côtés. A la cîme sont ces larges entonnoirs par où s'échappent les vents : les Grecs les appellent *crateres*, & nous leur donnons les noms de *gorges* & de *bouches*.

Il y a encore des phénomenes auxquels il ne suffit pas de donner une explication ; il faut en produire plusieurs, parmi lesquelles se trouve la véritable. Ainsi en voyant de loin le cadavre d'un homme étendu sur le sable, il est nécessaire pour nommer la cause de sa mort, de citer toutes les causes possibles de mortalité. Car vous

Nam neque eum ferro, neque frigore vincère possis
Interiisse, neque à morbo, neque fortè veneno;
Verùm aliquid genere esse ex hoc, quod concio dicat,
Scimus; item in multis hoc rebus dicere habemus.

Nilus in æstati crescit, campisque redundat
Unicus in terris Ægypti totius amnis:
Is rigat Ægyptum medium per sæpe calorem;
Aut quia sunt æstate Aquilones ostia contrà,
Anni tempore eo quo Etesia flabra feruntur;
Et contrà fluvium flantes remorantur, & undas
Cogentes sursùs replent coguntque manere:
Nam dubio procul hæc adverso flabra feruntur
Flumine, quæ gelidis à stellis axis aguntur;
Ille ex æstiferâ parti venit amnis ab Austro,
Inter nigra virûm percoctaque sæcla calore,
Exoriens penitùs mediâ ab regione diei.

Est quoque uti possit magnus congestus arenæ
Fluctibus adversis oppilare ostia contrà,
Cùm mare permotum ventis ruit intùs arenam:

ne pouvez décider s'il eſt mort par le fer ou le froid, par la maladie ou le poiſon. Vous ſçavez en général que c'eſt par une de ces cauſes ; mais il n'y a que les témoins oculaires qui puiſſent vous fixer ſur la véritable. Nous ſommes réduits à la même indéciſion, dans un grand nombre de phénomenes.

Par exemple, ſi le Nil, ce fleuve unique de l'Egypte entiere, s'accroît & inonde les campagnes pendant l'été, ces débordemens peuvent venir de ce que, dans cette ſaiſon où regnent les vents Étéſiens, les Aquilons en ſoufflant à l'embouchure & contre la direction du fleuve, ſuſpendent ſon cours, foulent ſes ondes, comblent ſon lit & forcent le fleuve de s'arrêter. Car on ne peut douter que le ſouffle de ces vents ne ſoit oppoſé à la direction du fleuve ; puiſqu'ils viennent des conſtellations glacées du pole Boréal, tandis que le Nil prend ſa ſource dans les régions du midi, dans ces climats brûlans que le ſoleil viſite au milieu de ſa courſe, & dont les habitans ſont noircis & dévorés par la chaleur.

Il ſe peut encore que de vaſtes amas de ſables dépoſés à ſon embouchure forment une digue contre ſes flots, dans le tems où la mer agitée par les vents roule des ſables ; d'où il arrive que

Quo fit uti pacto liber minùs exitus amni;
Et proclivus item fiat minùs impetus undis.

Fit quoque uti pluviæ forsan magis ad caput ejus,
Tempore eo fiant quo Etesia flabra Aquilonum
Nubila conjiciunt in eas tunc omnia partes:
Scilicet ad mediam regionem ejecta diei
Cùm convenerunt, ibi ad altos denique montes
Contrusæ nubes coguntur, vique premuntur.

Forsit & Æthiopum penitùs de montibus altis
Crescat, ubi in campos albas descendere ningues
Tabificis subigit radiis sol omnia lustrans.

Nunc age, *Averna* tibi quæ sint loca cunque lacusque,
Expediam, quali naturâ prædita constent.
Principiò, quòd *Averna* vocantur, nomen id ab re
Impositum est, quia sunt *avibus* contraria cunctis;
E regione ea quòd loca cùm advenêre volantes,
Remigii oblitæ, pennarum vela remittunt,
Præcipitesque cadunt molli cervice profusæ
In terram, si fortè ita fert natura locorum,
Aut in aquam, si fortè lacus substratus averno est.

la décharge du fleuve eſt moins libre, & la pente de ſon lit moins inclinée.

Il ſe peut auſſi que les pluies ſoient plus abondantes à ſa ſource, dans cette ſaiſon où le ſouffle des vents Étéſiens chaſſe de ce côté les nuages, qui, raſſemblés dans les régions du midi, s'accumulent & ſe condenſent à la cîme des plus hautes montagnes, & tombent enfin par la preſſion de leur peſanteur.

Peut-être, en un mot, cette crue vient-elle des hautes montagnes d'Æthiopie, quand le ſoleil, dont les rayons embraſſent toute la nature, fait deſcendre à grands flots la neige fondue dans les plaines.

Expliquons maintenant la nature de ces lieux funeſtes, de ces lacs nommés *Avernes*. D'abord ce nom leur a été donné à cauſe de l'effet qu'ils produiſent, parce qu'ils ſont mortels pour les *oiſeaux*. En effet quand les habitans de l'air ſont arrivés directement au deſſus de ces lieux, ils ſemblent avoir oublié l'art de voler; leurs aîles n'ont plus de reſſort; ils tombent ſans force, la tête panchée, ou ſur la terre, ou dans les eaux, ſelon la nature de l'Averne qui leur donne la mort.

Qualis apud Cumas locus eſt montemque Veſuvum,
Oppleti calidis ubi fumant fontibus auctus :
Eſt & Athenæis in mœnibus, arcis in ipſo
Vertice, Palladis ad templum Tritonidos almæ,
Quò nunquam pennis appellunt corpora raucæ
Cornices, non cùm fumant altaria donis :
Uſque adeò fugitant non iras Palladis acres,
Pervigilî causâ, Graiûm ut cecinêre poëtæ
Sed natura loci hoc opus efficit ipſa ſuâ vi ;
In Syriâ quoque fertur item locus eſſe, videri,
Quadrupedes quoque quò ſimul ac veſtigia primùm
Intulerint, graviter vis cogat concidere ipſa,
Manibus ut ſi ſint divis mactata repentè :
Omnia quæ naturali ratione geruntur,
Et, quibus è cauſis fiant, apparet origo ;
Janua ne his orci potiùs regionibus eſſe
Credatur poſta, hinc animas Acheruntis in oras
Ducere fortè Deos Manes infernè reamur ;
Naribus alipedes ut cervi ſæpe putantur
Ducere de latebris ſerpentia ſæcla ferarum :
Quod procul à verâ quàm ſit ratione repulſum,
Percipe ; namque ipsâ de re nunc dicere conor.

Principiò hoc dico, quòd dixi ſæpe quoque antè,

On trouve à Cumes & au mont Véſuve un endroit de cette nature ; ce ſont des fontaines chaudes d'où s'exhale une épaiſſe fumée. On en trouve encore un ſemblable dans les murs d'Athenes, au ſommet de la citadelle, proche le temple de Minerve ; les rauques corneilles n'oſent jamais y aborder, lors même que la fumée des ſacrifices ſemble les y inviter. Tant elles fuient avec effroi, non pas la colere de Pallas que leur attira leur vigilance, ſelon le récit des poëtes Grecs, mais les exhalaiſons même de ce lieu, qui ſuffiſent pour les en détourner. On parle encore d'un autre averne de cette eſpece, ſitué dans la Syrie, où les quadrupedes eux-mêmes ne peuvent porter leurs pas, ſans que la vapeur les faſſe tomber ſans vie, comme des victimes immolées tout à coup aux Dieux Manes. Tous ces effets ſont naturels, & l'on peut en trouver les cauſes, ſans s'imaginer que ces lieux ſoient autant de portes du tartare, par où les Divinités du ſombre empire attirent les ames ſur les bords de l'Achéron, comme la ſimple aſpiration du cerf rapide, attire (ſelon l'opinion commune) les ſerpens du fond de leur retraite. Pour vous faire ſentir le ridicule de toutes ces fables, je vais traiter à fonds ce ſujet.

Je répete d'abord ce que j'ai ſouvent dit, que

In terrâ cujuſque modi rerum eſſe figuras;
Multa homini quæ ſunt vitalia, multaque morbos
Incutere & mortem quæ poſſint accelerare;
Et magis eſſe aliis alias animantibus aptas
Res ad vitaï rationem oſtendimus antè,
Propter diſſimilem naturam diſſimileſque
Texturas inter ſeſe primaſque figuras;
Multa meant inimica per aures, multa per ipſas
Inſinuant nares infeſta atque aſpera odore,
Nec ſunt multa parùm tactu vitanda, nec autem
Aſpectu fugienda ſaporeque triſtia quæ ſint;
Deinde videre licet, quàm multæ ſint homini res
Acriter infeſto ſenſu ſpurcæque graveſque.

Arboribus primùm certis gravis umbra tributa eſt,
Uſque adeò, capitis faciant ut ſæpe dolores,
Si quis eas ſubter jacuit proſtratus in herbis.
Eſt etiam in magnis Heliconis montibus arbos
Floris odore hominem tetro conſueta necare:
Scilicet hæc ideò terris ex omnia ſurgunt
Multa modis multis multarum ſemina rerum,
Quòd permiſta gerit tellus diſcretaque tradit.

Nocturnumque

la terre contient un grand nombre de principes diverſement configurés, dont les uns donnent la vie à l'homme, les autres lui cauſent des maladies & hâtent ſon trépas, & qui tous ſont plus ou moins analogues aux divers animaux, plus ou moins propres à leur conſervation, ſelon la différence de leur nature, de leur tiſſu & de leurs figures élémentaires. Il y en a dont l'introduction bleſſe le canal de l'ouie; il y en a dont les exhalaiſons piquantes & déſagréables offenſent l'organe de l'odorat; d'autres dont le contact eſt dangereux, dont la vue eſt à craindre, dont la ſaveur eſt déſagréable. Enfin l'expérience vous montre combien d'objets produiſent dans l'homme des ſenſations pénibles & douloureuſes.

D'abord il y a des arbres dont l'ombre eſt chargée de molécules ſi dangereuſes, qu'on ne peut s'étendre ſur le gazon au pied de ces arbres, ſans éprouver de violentes douleurs de tête. Sur la cime élevée de l'Hélicon ſe trouve encore un arbre dont la fleur tue l'homme par ſon odeur. Toutes ces productions naiſſent de la terre, parce qu'elle renferme dans ſon ſein un grand nombre de ſemences combinées d'une infinité de manieres diverſes dont la ſecrétion nourrit chaque individu particulier.

Nocturnumque recens extinctum lumen, ubi acri
Nidore offendit nares, consopit ibidem,
Dejicere ut pronos qui morbus sæpe suevit.
Castoreoque gravi mulier sopita recumbit,
Et manibus nitidum teneris opus effluit eji,
Tempore eo si odorata est, quo menstrua solvit.
Multaque præterea languentia membra per artus
Solvunt, atque animam labefactant sedibus intùs.
Denique, si in calidis etiam cunctêre lavacris,
Plenior & solio in fueris ferventis aquaï,
Quàm facilè in medio fit uti des sæpe ruinas!
Carbonumque gravis vis atque odor insinuatur
Quàm facilè in cerebrum, nisi aquam præcepimus antè!
At cùm membra hominis percepit fervida febris,
Tum fit odor vini plagæ mactabilis instar.
Nonne vides etiam terrâ quoque sulfur in ipsâ
Gignier, & tetro concrescere odore bitumen?
Denique ubi argenti venas aurique sequuntur,
Terraï penitùs scrutantes abdita ferro,
Quales exspirat scaptesula subter odores?
Quidve mali fit ut exhalent aurata metalla?

L'odeur d'une lampe récemment éteinte affecte désagréablement les nerfs olfactifs, assoupit l'homme, le renverse, comme s'il était attaqué de l'épilepsie. L'odeur forte du *Castoreum* produit le même effet sur la femme. Elle tombe sans connaissance, & son ouvrage s'échappe de ses mains défaillantes, si son organe en est frappé dans le tems où elle paie son tribut périodique. Il y a bien d'autres substances dont l'action relâche le système des membres, & fait chanceler l'ame au fond de sa retraite. Enfin si vous séjournez trop long-tems dans un bain chaud, ou si vous vous y plongez à la suite d'un repas trop abondant, qu'il est à craindre que vous ne tombiez sans connaissance au milieu des eaux ! Avec quelle facilité la vapeur active du charbon ne s'insinue-t-elle pas jusqu'au cerveau, si vous ne prévenez son effet en avalant auparavant une onde salutaire ? L'odeur du vin porte un coup mortel à celui dont les membres sont consumés par une fievre ardente. Ne voyez-vous pas encore naître au sein de la terre le souffre & le bitume dont la vapeur est si pénétrante. Enfin quand le fer à la main, on déchire les entrailles de la terre, pour y suivre les veines de l'or & de l'argent, quelles vapeurs mortelles ne sent-on pas s'élever du fond de la mine, & s'exhaler du séjour de ces riches métaux ? Ne voyez-vous pas quel

Quas hominum reddunt facies qualeſque colores
Nonne vides? audiſve perire in tempore parvo
Quàm ſoleant, & quàm vitaï copia deſit,
Quos opere in tali cohibet vis magna? neceſſe
eſt
Hos igitur tellus omnes exæſtuet æſtus;
Exſpiretque foràs in aperta promptaque cœli.

Sic & *averna* loca alitibus ſummittere debent
Mortiferam vim, de terrâ quæ ſurgit in auras,
Ut ſpatium cœli quâdam de parte venenet:
Quò ſimul ac primùm pennis delata ſit ales,
Impediatur ibi cæco conrepta veneno,
Ut cadat è regione loci, quà dirigit æſtus:
Quò cùm conruit, hæc eadem vis illius æſtûs
Reliquias vitæ membris ex omnibus aufert;
Quippe etenim primò quaſi quendam conciet æſtum;
Poſteriùs fit, uti cùm jam cecidêre veneni
In fontes ipſos, ibi ſit quoque vita vomenda;
Propterea quòd magna mali ſit copia circùm.

Fit quoque ut interdum vis hæc atque æſtus averni
Aëra qui inter aves cunque eſt terramque locatus

viſage have, quel teint plombé contractent les malheureux, condamnés par la loi à ces durs travaux ? Ne ſçavez-vous pas en combien peu de tems ils périſſent, & combien eſt courte la durée de leur vie ? Il faut donc que la terre ſe débarraſſe de toutes ces vapeurs, en les répandant au dehors, dans les plaines de l'air.

Ainſi ces lieux nommés *avernes*, ne ſont mortels pour les oiſeaux, que par de pareilles évaporations, qui s'élevent du ſein de la terre dans les airs, & empoiſonnent, pour ainſi dire, une partie de l'athmoſphere. A peine les oiſeaux ſont-ils arrivés dans cette région infectée, tout à coup embarraſſés dans les laqs de ce poiſon inviſible, ils tombent verticalement dans l'endroit où l'exhalaiſon dirige leur chûte ; & quand ils y ſont étendus, la même exhalaiſon, plus active pour lors, chaſſe de leurs membres tous les reſtes de la vie. Car la premiere attaque n'excite en eux qu'une eſpece de convulſion ; mais une fois plongés à la ſource même du venin, ils y rendent les derniers ſoupirs, ſuffoqués par l'abondance des exhalaiſons qui les environnent.

Il ſe peut encore que ces exhalaiſons raréfient tellement la maſſe d'air interpoſée entre la terre & les oiſeaux, que cette eſpace devienne preſque

Diſcutiat, prope uti locus hinc linquatur inanis:
Cujus ubi è regione loci venêre volantes,
Claudicat extemplò pennarum niſus inanis,
Et conamen utrinque alarum proditur omne:
Hîc, ubi nictari nequeunt inſiſtereque alis,
Scilicet in terram delabi pondere cogit
Natura; & vacuum prope jam per inane jacentes,
Diſpergunt animas per caulas corporis omnes.

Frigidior porrò in puteis æſtate fit humor,
Rareſcit quia terra calore, & ſemina ſi qua
Fortè vaporis habet, properè dimittit in auras:
Quò magis eſt igitur tellus affecta calore,
Hoc fit frigidior qui in terrâ eſt abditus humor;
Frigore cùm premitur porrò omnis terra coitque
Et quaſi concreſcit, fit ſcilicet, ut coëundo
Exprimat in puteos, ſi quem gerit ipſa, calorem.

Eſt apud Ammonis fanum fons luce diurnâ
Frigidus, at calidus nocturno tempore fertur;
Hunc homines fontem nimis admirantur, & acri
Sole putant ſubter terras ferviſcere raptim,
Nox ubi terribili, terras caligine texit;

vuide. Lorſque les habitans de l'air volent directement au deſſus de ces lieux, leurs ailes s'agitent en vain au milieu du vuide, aucune réaction ne ſeconde leurs efforts. Ne trouvant donc plus d'appui dans l'air, ni de ſupport dans leurs ailes, la Nature les force de céder à leur peſanteur, & quand ils ſont tombés au ſein du vuide, leur ame ſe diſſipe par tous les pores de leurs membres.

L'eau des puits ſe refroidit pendant l'été; parce que la chaleur en raréfiant la terre, diſſipe promptement dans les airs toutes les ſemences de feu qu'elle peut contenir. Ainſi plus ſa ſurface eſt échauffée, plus les eaux cachées dans ſon ſein doivent être fraîches. Au contraire quand le froid reſſerre, rapproche, & condenſe ſa ſuperficie, il doit par cette compreſſion faire rentrer au fond des puits les particules de feu diſſéminées dans la terre.

On voit proche le temple d'Ammon une ſource froide pendant le jour, & qui (à ce qu'on rapporte) devient chaude pendant la nuit. Cette fontaine excite plus d'admiration qu'elle n'en mérite. On croit que le ſoleil caché ſous terre, la pénetre de ſes feux, auſſi-tôt que la nuit étend ſur le globe ſon ombre effrayante. Mais cette

Quod nimis à verâ est longè ratione remotum;
Quippe ubi sol nudum contrectans corpus aquaï,
Non quierit calidum superâ de reddere parte,
Cùm superum lumen tanto fervore fruatur;
Quî queat hic subter tam crasso corpore terram,
Percoquere humorem & calido sociare vapori?
Præsertim cùm vix possit per septa domorum
Insinuare suum radiis ardentibus æstum?

Quæ ratio est igitur? nimirum terra magis quòd
Rara tenet circùm hunc fontem, quàm cætera tellus;
Multaque sunt ignis prope semina corpus aquaï:
Hinc ubi roriferis terram nox obruit umbris,
Extemplò subtùs frigescit terra coitque;
Hâc ratione fit ut, tanquam compressa manu sit,
Exprimat in fontem quæ semina cunque habet ignis,
Quæ calidum faciunt laticis tactum atque saporem:
Indè ubi sol radiis terram dimovit obortis,
Et rarefecit calido miscente vapore;
Rursùs in antiquas redeunt primordia sedes
Ignis, & in terram cedit calor omnis aquaï:
Frigidus hanc ob rem fit fons in luce diurnâ.

Præterea solis radiis jactatur aquaï

explication eſt contraire à la ſaine philoſophie. Car ſi le ſoleil, dont les rayons ont tant de force quand il eſt ſur nos têtes, n'a pu, par un contact immédiat, échauffer la ſurface de l'onde, comment pourrait-il ſous nos pieds, à travers une maſſe auſſi épaiſſe que la terre, faire bouillonner l'eau, & y introduire ſes feux brûlans, ſur-tout quand la chaleur de ſes rayons peut à peine ſe faire ſentir à travers les murs de nos maiſons ?

Quelle eſt donc la cauſe de ce phénomene ? C'eſt que la terre eſt plus ſpongieuſe & plus chargée de ſemences ignées autour de cette fontaine que par-tout ailleurs. Lors donc que la nuit enſevelit le globe dans ſes ombres humides, cette terre en ſe refroidiſſant, ſe contracte comme ſi on la preſſait avec la main, & fait ainſi refluer dans l'intérieur de la fontaine toutes les particules de feu dont elle eſt imprégnée, & qui communiquent à l'eau une chaleur qu'on éprouve au toucher & au goût. Enſuite quand les rayons naiſſans du ſoleil ont ouvert les pores de la terre & raréfié ſon tiſſu par le mêlange de leurs feux, les ſemences ignées reprennent leur premiere place, & toute la chaleur de l'eau paſſe dans la terre. Voila pourquoi la fontaine devient froide pendant le jour.

D'ailleurs l'onde frappée pour lors des rayons

Humor, & in luci tremulo rarefcit ab æftu ;
Propterea fit uti, quæ femina cunque habet ignis,
Dimittat, quafi fæpe gelum quod continet in fe
Mittit, & exolvit glaciem nodofque relaxat.

Frigidus eft etiam fons, fupra quem fita fæpe
Stupa jacit flammas concepto protinùs igni ;
Tædaque confimili ratione accenfa per undas
Conlucet, quòcunque natans impellitur auris :
Nimirum quia funt in aquâ permulta vaporis
Semina, de terrâque neceffe eft funditùs ipsâ
Ignis corpora per totum confurgere fontem,
Et fimul exfpirare foràs exireque in auras,
Non tam viva tamen, calidus queat ut fieri fons.

Præterea, difperfa foràs erumpere cogit
Vis per aquam fubitò fursùmque ea conciliari :
Quod genus Aradius fpirat fons dulcis aquaï,
Qui fcatit, & falfas circum fe dimovet undas :
Et multis aliis præbet regionibus æquor,
Utilitatem opportunam fitientibu' nautis,

du soleil, & raréfiée par ses feux tremblans, doit évaporer tous les corpuscules ignés qu'elle contient, comme on la voit souvent se dégager des parties de froid & des liens de glace qui la tenaient captive.

On parle encore d'une autre fontaine dans laquelle une étouppe prend feu & jette des flammes tout à coup, quoiqu'elle paraisse froide au toucher ; un flambeau s'y allume de la même maniere, & luit au milieu des eaux, par-tout où l'air porte sa lumiere flottante. C'est que l'eau de cette fontaine, non-seulement contient en elle-même un grand nombre de semences de feu, mais reçoit encore de la terre qui lui sert de lit, une foule de particules ignées qui s'élevent en haut, se dispersent dans toute la substance du fluide, s'exhalent au dehors & se répandent dans l'air, mais qui n'ont pas assez d'activité pour échauffer la fontaine elle-même.

De plus une impulsion secrete détermine ces molécules éparses à s'élever tout à coup & à se rassembler à la surface de l'onde. Ainsi ces eaux douces de la fontaine Aradienne écartent autour d'elles l'onde salée. Ainsi, dans bien d'autres plages, la mer fournit de pareilles ressources aux nautonniers altérés, en leur ménageant des eaux douces, au

Quòd dulces inter ſalſas intervomit undas?
Sic igitur per eum poſſunt erumpere fontem,
Et ſcatere illa foràs in ſtupam ſemina; quò cùm
Conveniunt, aut cùm tædaï corpori adhærent,
Ardeſcunt facilè extemplò, quia multa quoque in ſe
Semina habent ignis ſtupæ tædæque tenentes;

Nonne vides etiam, nocturna ad lumina lychnum
Nuper ubi extinctum admoveas, accendier antè,
Quàm tetigit flammam tædamque pari ratione?
Multaque præterea priùs ipſo tacta vapore
Eminùs ardeſcunt, quàm cominùs imbuat ignis:
Hoc igitur fieri quoque in illo fonte putandum eſt.

Quod ſupereſt, agere incipiam quo fœdere fiat
Naturæ, lapis hic ut ferrum ducere poſſit,
Quem *Magneta* vocant patrio de nomine Graii,
Magnetum quia ſit patriis in finibus ortus.

Hunc homines lapidem mirantur, quippe catenam

milieu de ses sels. C'est par un semblable méchanisme que les semences de feu peuvent s'élever entre les ondes, & s'élancer au dehors pour allumer de l'étouppe. Lorsqu'elles s'y sont réunies, ou qu'elles se sont attachées à la substance du flambeau ; elles s'embrasent sans peine en un moment, parce que les étouppes & les flambeaux sont de leur côté pourvus d'un grand nombre de parties inflammables.

Approchez de la lumiere une lampe qui vient d'être éteinte, vous la verrez se rallumer, avant d'avoir touché la flamme. La même chose arrive à un flambeau. Je ne parle pas d'un grand nombre de corps qui s'enflamment de loin, par la seule impression de la chaleur, avant d'avoir été saisis immédiatement par le feu. On peut expliquer de la même maniere les effets de cette fontaine.

Examinons maintenant en vertu de quelle loi naturelle le fer peut être attiré par cette pierre que les Grecs ont nommée dans leur langue *Magnétique*, du nom des *Magnésiens* dans le pays desquels on la trouve.

Cette pierre est une merveille pour les hom-

Sæpe ex annellis reddit pendentibus ex se ;
Quinque etenim licet interdum pluresque videre ,
Ordine demissos levibus jactarier auris ,
Unus ubi ex uno dependet subter adhærens ,
Ex alioque alius lapidis vim vinclaque noscit :
Usqueadeò permananter vis pervalet ejus.

Hoc genus in rebus firmandum est multa priùs , quàm
Ipsius rei rationem reddere possis ;
Et nimiùm longis ambagibus est adeundum :
Quò magis attentas aures animumque reposco.

Principiò , omnibus à rebus quascunque videmus ,
Perpetuò fluere ac mitti spargique necesse est
Corpora , quæ feriant oculos , visumque lacessant ;
Perpetuòque fluunt certis ab rebus odores ,
Frigus ut à fluviis , calor à sole , æstus ab undis
Æquoris exesor mœrorum littora propter ;
Nec varii cessanr sonitus manare per aures ;
Denique in os salsi venit humor sæpe saporis ,
Cùm mare versamur propter ; dilutaque contrà
Cùm tuimur misceri absinthia , tangit amaror :

mes ; elle a la propriété de former une chaîne d'anneaux ſuſpendus les uns aux autres ſans aucun lien. On voit quelquefois juſqu'à cinq chaînons, & même plus, s'abaiſſer en ligne droite, flotter au gré de l'air, attachés l'un ſous l'autre, & ſe communiquant mutuellement la vertu attractive de la pierre, tant la ſphere de ſon activité eſt étendue !

Pour expliquer de pareils phénomenes, on eſt obligé d'établir pluſieurs principes, avant d'en découvrir la vraie cauſe. Ce n'eſt que par de longs détours qu'on y peut arriver. Redoublez donc d'attention, mon cher Memmius.

Rappellez-vous d'abord que tous les corps que nous appercevons, envoient ſans ceſſe des eſpeces d'écoulemens, d'émiſſions, d'émanations, qui frappent nos yeux & produiſent en nous la ſenſation de la vue. En effet les odeurs ne ſont que les émiſſions continuelles de certains corps. Le froid émane des fluides, la chaleur émane du ſoleil, de la mer émane le ſel rongeur qui mine les édifices conſtruits ſur ſes rivages ; nos oreilles ſont continuellement frappées de ſons de toute eſpece ; quand nous nous promenons ſur les bords de l'Océan, nos palais ſont affectés d'une vapeur ſaline ; & nous ne regardons jamais préparer l'abſynthe, ſans en reſſentir l'amertume ; tant il

Usqueadeò omnibus ab rebus res quæque fluenter
Fertur, & in cunctas dimittitur undique partes;
Nec mora nec requies inter datur ulla fluendi,
Perpetuò quoniam sentimus, & omnia semper
Cernere, odorari licet, & sentire sonorem.

Nunc omnes repetam quàm raro corpore sint res
Commemorare, quod in primo quoque carmine claret;
Quippe etenim, quanquam multas hoc pertinet ad res
Noscere, cum primis hanc ad rem protinùs ipsam
Quâ de disserere aggredior, firmare necesse est,
Nil esse in promptu, nisi mistum corpus inani.

Principiò fit, ut in speluncis saxa superna
Sudent humore, & guttis manantibu' stillent;
Manat item nobis è totò corpore sudor,
Crescit barba pilique per omnia membra, per artus;
Diditus in venas cibus omnes auget alitque
Corporis extremas quoque partes unguiculosque;
Frigus item transire per æs, calidumque vaporem
Sentimus, sentimus item transire per aurum,

est vrai que tous les corps envoient continuellement des émanations de toute espece, qui se portent de tous côtés, sans jamais se reposer ni se tarir, puisqu'à chaque instant nous avons des sensations; puisqu'il nous est toujours possible de voir, d'odorer & d'entendre.

Rappellez-vous secondement à quel point tous les corps sont poreux. C'est un principe que j'ai démontré dans le premier chant de ce poëme, & qui sert à développer un grand nombre de vérités. Mais il est si spécialement lié au phénomene dont j'entreprens l'explication, que je ne puis me dispenser de vous prouver de nouveau, que de tous les corps connus, il n'en est aucun dont le tissu ne soit mêlé de vuide.

D'abord les voûtes de nos grottes sont baignées d'une espece de sueur qui en distille goutte à goutte. Il n'est point de parties de nos corps par où la transpiration ne trouve une issue; la barbe & le poil croissent sur tous nos membres. Les alimens distribués dans nos veines nourrissent & augmentent jusqu'aux extrêmités du corps, jusqu'aux ongles mêmes. Nous sentons le froid & le chaud pénétrer l'airain; nous sentons encore leur impression à travers l'or & l'argent, quand

Atque per argentum, cùm pocula plena tenemus;
Denique per dissepta domorum saxea voces
Pervolitant, permanat odos, frigusque vaposque
Ignis; quin ferri quoque vim penetrare suevit,
Undique quà circùm corpus lorica coërcet.
Morbida vis quæcunque extrinsecùs insinuatur:
Et tempestates terrâ cœloque coortæ,
E cœlo emotæ terrâque repentè facessunt,
Quandoquidem nihil est non raro corpore nexum.

Huc accedit, uti non omnia quæ jaciuntur
Corpora cunque ab rebus, eodem prædita sensu,
Atque eodem pacto rebus sint omnibus apta:
Principiò terram sol excoquit & facit are,
At glaciem dissolvit, & altis montibus altè
Exstructas ningues radiis tabescere cogit,
Denique cera liquescit in ejus posta vapore;
Ignis item liquidum facit æs aurumque resolvit,
At coria & carnem trahit & conducit in unum;
Humor aquæ porrò ferrum condurat ab igni,
At coria & carnem mollit durata calore;
Barbigeras oleaster eò juvat usque capellas,
Diffluat ambrosiâ quasi vero & nectare tinctus;
At nihil est, homini fronde hâc quòd amarius extet;
Denique amaracinum fugitat sus, & timet omne

nous tenons une coupe pleine. Enfin le ſon traverſe l'épaiſſeur des murs, les odeurs s'y inſinuent, le froid & le chaud les pénetrent; que dis-je? ils pénetrent juſqu'à la cuiraſſe de fer qui environne le corps du guerrier. La plûpart des maladies nous viennent du dehors; & ces contagions qui naiſſent ou de la terre ou dans l'air, ſe diſſipent comme elles ſe forment en un moment. Tant il eſt vrai qu'il n'y a pas un ſeul corps qui ne renferme du vuide dans ſon tiſſu.

Ajoutez que les émanations des corps n'ont pas toutes les mêmes qualités ſenſibles, ni la même analogie avec les corps ſur leſquels elles agiſſent. Le ſoleil cuit & ſeche la terre, tandis qu'il fond la glace, qu'il réſout en eau ces maſſes de neiges entaſſées ſur la cime des montagnes, & qu'il liquéfie la cire par l'ardeur de ſes rayons. De même le feu diſſout l'or & rend l'airain liquide, tandis qu'il contracte & fait retirer les chairs & la peau. Le fer au ſortir de la fournaiſe acquiert un nouveau degré de dureté dans l'eau où on le plonge. C'eſt au contraire le feu qui durcit la chair & la peau, l'eau les amollit. L'olivier dont l'amertume eſt inſupportable à l'homme, eſt pour les chevres un mets préférable à l'ambroſie & au nectar. Enfin le pourceau fuit la marjolaine, & craint les parfums, qui ſont

Unguentum ; nam ſetigeris ſubus acre venenum
eſt ,
Quod nos interdum tanquam recreare videtur ;
At contrà nobis cœnum teterrima cùm ſit
Spurcities , eadem ſubus hæc res munda videtur ,
Inſatiabiliter toti ut volvantur ibidem.

Hoc etiam ſupereſt , ipsâ quàm dicere de re
Aggredior , quod dicendum priùs eſſe videtur ;
Multa foramina cùm variis ſint reddita rebus ,
Diſſimili inter ſe naturâ prædita debent
Eſſe , & habere ſuam naturam quæque viaſ-
que ;
Quippe etenim variis ſenſus animantibus in-
ſunt ,
Quorum quiſque ſuam propriè rem percipit in
ſe ;
Nam penetrare alià ſonitus , aliàque ſaporem
Cernimus è ſuccis , alià nidoris odores ,
Propter diſſimilem naturam textaque rerum :
Præterea manare aliud per ſaxa videtur ,
Atque aliud per ligna , aliud tranſire per au-
rum ,
Argentoque foràs aliud vitroque meare :
Nam fluere hàc ſpecies , illàc calor ire vide-
tur ;
Atque aliis aliud citiùs tranſmittere eadem :
Scilicet id fieri cogit natura viarum ,

en effet un poiſon pour lui, tandis qu'ils paraiſſent quelquefois nous rappeller à la vie. Au contraire la fange qui nons fait horreur, eſt pour le quadrupede hériſſé de ſoie, un bain délicieux dans lequel il ſe plonge & ſe roule, ſans jamais ſe raſſaſier.

Il me reſte encore un autre principe à établir avant d'en venir à l'objet que je me propoſe; c'eſt que tous les corps ayant un grand nombre d'interſtices, ces interſtices ne doivent pas être tous ſemblables, mais avoir chacun ſa nature & ſes uſages particuliers. En effet les animaux ont des ſens divers, dont chacun à ſon objet propre. Les ſons s'inſinuent par des conduits qui leur ſont conſacrés; les ſaveurs & les odeurs par d'autres voies qui ſont auſſi analogues à leur nature & à leur tiſſu. Outre cela il y a des émanations qui pénetrent la pierre, d'autres qui pénetrent le bois. Il y en a qui paſſent à travers l'or, d'autres qui s'inſinuent à travers l'argent, d'autres qui s'ouvrent un paſſage par les pores du verre; puiſque les ſimulacres s'introduiſent par les interſtices du verre, & la chaleur par ceux de l'or & de l'argent. Enfin il y a des corpuſcules qui pénetrent plus vîte & d'autres moins vîte le même corps. Ces différences ſont, comme je l'ai prouvé plus haut, une ſuite néceſſaire de

Multimodis varians, ut paulò ostendimus antè.

Quapropter bene ubi hæc confirmata atque locata
Omnia constiterint nobis præposta, parata,
Quod superest, facilè hinc ratio reddetur, & omnis
Causa patefiet, quæ ferri pelliciat vim :
Principiò fluere è lapide hoc permulta necesse est
Semina, sive æstum qui discutit aëra plagis,
Inter qui lapidem ferrumque est cunque locatus ;
Hoc ubi inanitur spatium, multusque vacefit
In medio locus, extemplò primordia ferri
In vacuum prolapsa cadunt conjuncta, fit utque
Annulus ipse sequatur, eatque ita corpore toto ;
Nec res ulla magis primoribus ex elementis
Indupedita suis arctè connexa cohæret,
Quàm validi ferri naturæ frigidus horror :
Quò minùs est mirum, quod paulò diximus antè,
Corpora si nequeunt de ferro plura coorta
In vacuum ferri, quin annulus ipse sequatur :
Quod facit, & sequitur, donec pervenit ad ipsum
Jam lapidem, cæcisque in eo compagibus hæsit ;
Hoc fit item cunctas in partes, unde vacefit
Cunque locus, sive ex transverso, sive supernè,
Corpora continuò in vacuum vicina feruntur :

la variété infinie que la nature a établie entre les interſtices des corps.

Ces vérirés préliminaires étant ainſi ſolidement établies, il eſt aiſé d'en déduire l'explication que nous cherchons ; & la cauſe de l'attraction du fer ſe développe d'elle-même. D'abord il faut que de la ſubſtance même de la pierre il émane ſans ceſſe un grand nombre de corpuſcules, ou plutôt une vapeur active qui raréfie par ſes coups tout l'air interpoſé entre le fer & l'aimant. Quand cet eſpace intermédiaire eſt devenu vuide, auſſi-tôt les élémens du fer s'y portent, mais ſans ſe déſunir, d'où il arrive que le corps entier de l'anneau ſuit la même direction. En effet il n'y a point de corps dont les élémens ſoient plus embarraſſés & plus étroitement liés que ceux du fer, ce métal ſi ſolide, qu'il eſt preſqu'inacceſſible à la chaleur. Il n'eſt donc pas étonnant que la tendance d'un grand nombre de ſes élémens vers le vuide, ſoit ſuivie de la progreſſion du chaînon entier. C'eſt ce qui arrive en effet : l'anneau s'avance toujours, juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à la pierre même, à laquelle il s'unit par des liens inviſibles. Ces émanations de l'aimant agiſſent en tout ſens. Le vuide ſe forme de tous côtés, ſoit en haut, ſoit latéralement ; & les anneaux voiſins ſe portent auſſi-tôt

Quippe agitantur enim plagis aliunde, nec ipsa
Sponte suâ sursùm possunt consurgere in auras:
Huc accedit item, quare queat id magis esse;
Hæc quoque res adjumento; motusque juvatur,
Quòd simul à fronte est annelli rarior aër
Factus, inanitusque locus magis ac vacuatus,
Continuò fit uti qui post est cunque locatus
Aër, à tergo quasi provehat atque propellat:
Semper enim circùm positus res verberat aër;
Sed tali fit uti propellat tempore ferrum,
Parte quòd ex unâ spatium vacat, & capit in se:
Hic ubi, quem memoro, per crebra foramina ferri est
Parvas ad partes subtiliter insinuatus,
Trudit & impellit, quasi navim velaque ventus.

Denique res omnes debent in corpore habere
Aëra, quandoquidem raro sunt corpore, & aër
Omnibus est rebus circumdatus appositusque;
Hic igitur, penitùs qui in ferro est abditus aër,
Sollicito motu semper jactatur, eòque
Verberat annellum dubio procul, & ciet intùs
Scilicet, atque eòdem fertur, quò præcipitavit
Jam semel, & quamquam in partem conamina sumpsit.

Fit

dans ces eſpaces auſſi raréfiés, y étant déterminés par des chocs extérieurs ; car leur propre tendance ne pourroit jamais les élever ainſi dans les airs. Mais une autre cauſe qui favoriſe encore cette direction, & qui accélere leur mouvement ; c'eſt qu'à peine l'air a été raréfié & le vuide formé dans la partie ſupérieure de l'anneau, l'air inférieur pouſſe & chaſſe, pour ainſi dire, l'anneau par derriere. En effet tous les corps ſont battus ſans ceſſe par l'air qui les environne. Mais ces mêmes coups font pour lors avancer l'anneau, parce qu'il y a en haut un vuide pour le recevoir. Lorſque cet air dont je parle s'eſt répandu dans tous les interſtices du fer, & s'eſt inſinué juſqu'à ſes élémens les plus ſubtils, il les pouſſe & les fait avancer, comme les vents font voguer le navire dont ils enflent les voiles.

Enfin tous les corps doivent renfermer de l'air dans leur tiſſu, parce qu'ils ſont tous poreux, & que l'air les environne & les touche ſans ceſſe. Ce fluide ſubtil, caché dans la ſubſtance même du fer, eſt agité d'un mouvement continuel, à l'aide duquel il doit néceſſairement frapper l'anneau, l'ébranler intérieurement, & ſe porter avec lui vers l'eſpace vuide auquel tendent tous ſes efforts.

Fit quoque ut à lapide hoc ferri natura recedat,
Interdum fugere atque ſequi conſueta viciſſim :
Exſultare etiam Samothracia ferrea vidi,
Et ramenta ſimul ferri furere intùs ahenis
In ſcaphiis, lapis hic magnes cùm ſubditus eſſet :
Uſque adeò fugere à ſaxo geſtire videtur :
Ære interpoſito diſcordia tanta creatur ;
Propterea, quia nimirum priùs æſtus ubi æris
Præcepit, ferrique vias poſſedit apertas,
Poſterior lapidis venit æſtus, & omnia plena
Invenit in ferro, neque habet quà tranet, ut antè ;
Cogitur offenſare igitur, pulſareque fluctu
Ferrea texta ſuo ; quo pacto reſpuit ab ſe,
Atque per æs agitat, ſine eo quæ ſæpe reſorbet.

Illud in his rebus mirari mitte, quòd æſtus
Non valet è lapide hoc alias impellere item res ;
Pondere enim fretæ partim ſtant, quod genus aurum ;
Ac partim raro quia ſunt cum corpore, ut æſtus
Pervolet intactus, nequeunt impellier uſquam,
Lignea materies in quo genere eſſe videtur :
Inter utraſque igitur ferri natura locata,

On voit quelquefois le fer s'éloigner de l'aimant ; quelquefois il le fuit & le ſuit alternativement. J'ai vu du fer de Samothrace & de la limaille s'agiter & treſſaillir dans un vaſe d'airain ſous lequel on préſentait un pierre d'aimant. Le fer ſemblait impatient de s'éloigner de la pierre. Tant la ſeule interpoſition de l'airain faiſait naître d'antipathie entre ces deux ſubſtances. La raiſon en eſt qu'alors les émanations de l'airain s'emparant les premieres de tous les conduits du fer, celles de l'aimant qui leur ſuccedent, trouvent tous les paſſages occupés, & ne pouvant s'y introduire comme auparavant, elles ſont obligées de ſe jetter ſur la ſubſtance même du fer, & de heurter de leurs flots le tiſſu de ce métal. Voila pourquoi la pierre repouſſe & agite à travers l'airain ce même corps auquel, ſans cet obſtacle, elle ſe ſerait unie.

Ne ſoyez point ſurpris que les émanations magnétiques ne produiſent pas le même effet ſur les autres corps. Il y en a, tels que l'or, que leur peſanteur tient immobiles. D'autres, comme le bois, ont de larges interſtices, à travers leſquels les émanations paſſent ſans toucher, & par conſéquent ſans agiter ces corps. Le fer dont le tiſſu tient le milieu entre ces deux eſpeces, eſt la ſeule ſubſtance que les émana-

Æris ubi accepit quædam corpuſcula, tum fit,
Impellant ut eam magnesî ſemina ſaxi.

Nec tamen hæc ita ſunt aliarum rerum aliena,
Ut mihi multa parùm genere ex hoc ſuppeditentur,
Quæ memorare queam inter ſe ſinglariter apta:
Saxa vides primùm ſolâ cooleſcere calce;
Glutine materies taurino ita jungitur unà,
Ut vitio venæ tabularum ſæpiùs hiſcant,
Quàm laxare queant compages taurea vincla;
Vitigeni latices in aquaï fontibu' gaudent
Miſceri, cùm pix nequeat gravis & leve olivum;
Purpureuſque colos conchyli mergitur unà
Corpore cum lanæ, dirimi qui non queat uſquam,
Non ſi Neptuni fluctu renovare operam det,
Non mare ſi totum velit eluere omnibus undis;
Denique res auro argentum concopulat unà,
Ærique æs plumbo fit uti jungatur ab albo:
Cætera jam quàm multa licet reperire? quid ergò?
Nec tibi tam longis opus eſt ambagibus uſquam,
Nec me tam multam hîc operam conſumere par eſt;
Sed breviter paucis reſtat comprendere multa:
Quorum ita texturæ ceciderunt mutua contrà,

tions de l'aimant puissent mouvoir de cette maniere, quand il est imprégné d'un certain nombre de parties d'airain.

Au reste, le phénomene que j'explique, n'est pas tellement étranger dans la nature, qu'il ne me soit aisé de vous citer un grand nombre d'autres unions aussi intimes. Vous voyez d'abord les pierres se joindre à l'aide seule de la chaux. La colle de taureau lie si fortement les planches, que les veines & les parties élémentaires du bois se manqueraient plutôt, que cette jonction artificielle. La liqueur de la vigne aime à se confondre avec l'eau des fleuves. La poix ne peut s'y mêler à cause de sa pesanteur, ni l'huile à cause de sa légéreté. La pourpre s'identifie tellement avec la laine, qu'on ne peut plus l'en séparer, quand même à force d'eau on voudrait rendre à l'étoffe sa premiere couleur, quand même la mer entiere l'abreuverait de toutes ses ondes. Enfin l'or, à l'aide du feu, s'incorpore avec l'argent; & l'étain unit ensemble des cuivres de différentes natures. Combien d'autres mélanges aussi intimes ne pourrais-je pas trouver? Mais vous pouvez vous passer de tant de détails, & je ne dois pas y consumer une peine inutile. Un seul principe vous tiendra lieu d'un grand nombre de faits. Quand deux corps se rencontrent avec des

Ut cava conveniant plenis, hæc illius, illa
Hujuſque, inter ſe junctura horum optima conſtat :
Eſt etiam, quaſi ut annellis hamiſque plicata
Inter ſe quædam poſſint coplata teneri :
Quod magis in lapide hoc fieri ferroque videtur.

Nunc, ratio quæ ſit morbis, aut undè repentè
Mortiferam poſſit cladem conflare coorta
Morbida vis hominum generi pecudumque catervis,
Expediam : Primùm multarum ſemina rerum
Eſſe ſuprà docui, quæ ſint vitalia nobis ;
Et contrà, quæ ſint morbo mortique, neceſſe eſt
Multa volare : ea cùm caſu ſunt fortè coorta,
Et perturbârunt cœlum, fit morbidus aër :
Atque ea vis omnis morborum peſtilitaſque,
Aut extrinſecùs, ut nubes nebulæque ſupernè
Per cœlum veniunt, aut ipsâ ſæpe coorta
De terrâ ſurgunt, ubi putrorem humida nacta eſt,
Intempeſtivis pluviiſque & ſolibus icta.

Nonne vides etiam cœli novitate & aquarum
Tentari, procul à patriâ quicunque domoque
Adveniunt ? ideò quia longè diſcrepat aër ;

tiſſus tellement oppoſés, que les éminences de l'un répondent aux cavités de l'autre, leur union eſt la plus parfaite. Ils peuvent auſſi ſe lier par des eſpeces d'anneaux & de crochets, & c'eſt ſur-tout cette ſorte de lien qui tient le fer ſuſpendu à l'aimant.

Je vais maintenant vous expliquer la cauſe des maladies contagieuſes, de ces fléaux terribles qui répandent tout à coup la mortalité ſur les hommes & les troupeaux. Rappellez-vous d'abord que l'athmoſphere eſt rempli d'une infinité de corpuſcules de toute eſpece, dont les uns nous donnent la vie, les autres engendrent la maladie & le trépas. Quand le hazard a fait naître un grand nombre de ces derniers, l'air ſe corrompt & devient mortel. Ces maladies actives & peſtilentielles, ou nous ſont tranſmiſes d'un climat étranger par la voie de l'air, comme les nuages & les tempêtes, ou s'élevent du ſein même de la terre dont les glebes humides ont été putréfiées par une alternative déréglée de pluies & de chaleur.

Ne remarquez-vous pas encore que le changement d'air & d'eau affecte la ſanté du voyageur éloigné de ſa patrie? C'eſt qu'il y trouve un air trop différent de celui qu'il a coutume de

Nam quid Britannum cœlum differre putamus,
Et quod in Ægypto eſt, quà mundi claudicat axis?
Quidve, quod in Ponto eſt, differre à Gadibus, atque
Uſque ad nigra virûm percoctaque ſæcla calore?
Quæ cùm quatuor inter ſe diverſa videmus,
Quatuor à ventis & cœli partibus eſſe;
Tum color & facies hominum diſtare videntur
Largiter, & morbi generatim ſæcla tenere.

Eſt elephas morbus, qui propter flumina Nili
Gignitur Ægypto in mediâ, neque præterea uſquam:
Atthide tentantur greſſus, oculique in Achæis
Finibus; indè alius aliis locus eſt inimicus
Partibus ac membris; varius concinnat id aër:
Proinde ubi ſe cœlum quod nobis fortè alienum eſt,
Commovet, atque aër inimicus ſerpere cœpit;
Ut nebula ac nubes paulatim repit, & omne,
Quà graditur, conturbat & immutare coactat:
Fit quoque ut, in noſtrum cùm venit denique cœlum,
Corrumpat, reddatque ſuî ſimile, atque alienum;
Hæc igitur ſubitò clades nova peſtilitaſque,
Aut in aquas cadit, aut fruges perſidit in ipſas,
Aut alios hominum paſtus pecudumque cibatus,

respirer. Quelle différence en effet entre l'athmosphere des Britons & celui de l'Egypte où panche l'essieu du monde ? Quelle différence entre le climat du Pont & celui de ces vastes régions qui s'étendent depuis Gades jusqu'aux peuples brûlés par la chaleur du soleil ? Ces quatre pays exposés à quatre vents & situés sous quatre climats divers, ne different pas seulement par l'exposition, mais encore par la couleur & la forme de leurs habitans, & par la nature des maladies auxquelles ils sont sujets.

L'éléphantiasis est une maladie qui naît sur les bords du Nil, au milieu de l'Egypte, & nulle part ailleurs. Le climat de l'Attique est contraire aux jambes ; celui des Achéens est mal-sain pour les yeux. D'autres pays attaquent d'autres parties du corps ; toutes ces différences viennent de l'athmosphere. Lors donc que l'air d'un pays étranger, doué d'une qualité dangereuse, se déplace & s'avance vers nous, il se traîne lentement, comme un nuage, il altere & corrompt toutes les régions de l'athmosphere par où il passe ; & enfin arrivé dans le nôtre, il le corrompt, l'assimile à lui & le change pour nous. Ce fléau d'une nouvelle espece se répand en un moment dans les eaux, s'attache aux moissons, se mêle aux autres alimens des hommes & des

Aut etiam ſuſpenſa manet vis aëre in ipſo,
Et cùm ſpirantes miſtas hinc ducimus auras,
Illa quoque in corpus pariter ſorbere neceſſe eſt:
Conſimili ratione venit bubus quoque ſæpe
Peſtilitas, etiam pecubus balantibus ægror:
Nec refert utrùm nos in loca deveniamus
Nobis adverſa, & cœli mutemus amictum;
An cœlum nobis ultrò Natura cruentum
Deferat, aut aliquid quo non conſuevimus uti,
Quod nos adventu poſſit tentare recenti.

Hæc ratio quondam morborum, & mortifer æſtus
Finibu' Cecropiis funeſtos reddidit agros,
Vaſtavitque vias, exhauſit civibus urbem:
Nam penitùs veniens Ægypti è finibus ortus,
Aëra permenſus multum campoſque natantes,
Incubuit tandem populo Pandionis; omnes
Indè catervatim morbo mortique dabantur.
Principiò caput incenſum fervore gerebant,
Et duplices oculos ſuffusâ luce rubentes:
Sudabant etiam fauces intrinſecùs atro
Sanguine, & ulceribus vocis via ſepta coibat,
Atque animi interpres manabat lingua cruore,
Debilitata malis, motu gravis, aſpera tactu:
Indè ubi per fauces pectus complêrat, & ipſum

troupeaux ; quelquefois ſon venin reſte ſuſpendu dans les airs, & nous ne pouvons reſpirer ce fluide ainſi mêlangé, ſans puiſer en même tems le poiſon dont il eſt infecté. La contagion gagne de la même maniere le bœuf laborieux & la brebis bêlante. Qu'importe donc que nous nous tranſportions nous-mêmes dans un climat mal-ſain, ſous un ciel inconnu, ou que la Nature nous amene un air peſtilentiel & des corpuſcules étrangers dont l'irruption ſoudaine nous cauſe le trépas ?

Une maladie de cette eſpece, cauſée par des vapeurs mortelles, déſola jadis les contrées où regna Cécrops, rendit les chemins déſerts, & épuiſa cette ville d'habitans. Née au fond de l'Egypte, après avoir franchi les eſpaces immenſes des airs & des mers, elle ſe fixa ſur les murs de Pandion ; & tous les habitans à la fois devinrent la proie de la maladie & de la mort. Le mal s'annonçait par un feu dévorant qui ſe portait à la tête. Les yeux devenaient rouges & enflammés. L'intérieur du goſier était baigné d'une ſueur de ſang noir, le canal de la voix fermé & reſſerré par des ulceres, & la langue, cette interprete de l'ame, ſouillée de ſang, affaiblie par la douleur, peſante, immobile, rude au toucher. Enſuite quand l'humeur était deſ-

Morbida vis in cor mœstum confluxerat ægris ;
Omnia tum verò vitaï claustra lababant :
Spiritus ore foràs tetrum volvebat odorem,
Rancida quo perolent projecta cadavera ritu ;
Atque animi prorsùm vires totius, & omne
Languebat corpus, lethi jam limine in ipso :
Intolerabilibusque malis erat anxius anguor
Assiduè comes, & gemitu commista querela :
Singultusque frequens noctem per sæpe diemque,
Conripere assiduè nervos & membra coactans,
Dissolvebat eos, defessos antè, fatigans.
Nec nîmio cuiquam posses ardore tueri
Corporis in summo summam fervìscere partem ;
Sed potiùs tepidum manibus proponere tactum,
Et simul ulceribus quasi inustis omne rubere
Corpus, ut est, per membra sacer cùm diditur ignis ;
Intima pars homini verò flagrabat ad ossa ;
Flagrabat stomacho flamma, ut fornacibus, intùs,
Nil adeò posset cuiquam leve tenueque membris
Vertere in utilitatem ; ad ventum & frigora semper,
In fluvios partim gelidos ardentia morbo
Membra dabant, nudum jacientes corpus in undas ;

cendue de la gorge dans la poitrine, & s'était rassemblée autour du cœur malade, alors tous les soutiens de la vie s'ébranlaient à la fois : la bouche exhalait une odeur fétide, semblable à celle des cadavres corrompus : l'ame perdait toutes ses forces, & le corps languissant paraissait déja toucher le seuil de la mort. A ces maux insupportables se joignaient, & le tourment d'une inquiétude continuelle, & des plaintes mêlées de gémissemens, & des sanglots redoublés le jour & la nuit, qui en irritant les nerfs, en roidissant les membres, en déliant les articulations, épuisaient ces malheureux qui succombaient déja sous la fatigue. Cependant les extrêmités de leurs corps ne paraissaient point trop ardentes, & ne faisaient éprouver au toucher qu'une impression de tiédeur. Mais en même tems leur corps tout entier était rouge, comme si leurs ulceres eussent été enflammés, ou que le feu sacré se fût répandu sur leurs membres. Une ardeur intérieure dévorait jusqu'à leurs os. La flamme bouillonnait dans leur estomac, comme dans une fournaise. Les étoffes les plus légeres étaient un fardeau pour eux. Toujours exposés à l'air & au froid, les uns, dans l'ardeur qui les dévorait, se précipitaient au milieu des fleuves glacés, & plongeaient leurs membres nuds dans les ondes les plus froides :

Multi præcipites lymphis putealibus altè
Inciderunt, ipso venientes ore patente:
Insedabiliter sitis arida corpora mersans,
Æquabat multum parvis humoribus imbrem.
Nec requies erat ulla mali; defessa jacebant
Corpora, mussabat tacito Medicina timore;
Quippe patentia cùm totas ardentia noctes
Lumina versarent oculorum expertia somno.
Multaque præterea mortis tum signa dabantur;
Perturbata animi mens in mœrore metuque,
Triste supercilium, furiosus voltus & acer,
Sollicitæ porrò plenæque sonoribus aures,
Creber spiritus, aut ingens raròque coortus,
Sudorisque madens per collum splendidus humos,
Tenuia sputa, minuta, croci contincta colore;
Salsaque, per fauces raucas vix edita tussi;
In manibus verò nervi trahier, tremere artus;
A pedibusque minutatim succedere frigus
Non dubitabat; item ad supremum denique tempus
Compressæ nares, nasi primoris acumen
Tenue, cavati oculi, cava tempora, frigida pellis,
Duraque; inhorrebat rictum; frons tenta minebat,
Nec nimiò rigidâ post strati morte jacebant;
Octavoque ferè candenti lumine solis,

les autres ſe jettaient au fond des puits, vers leſquels ils ſe traînaient la bouche béante. Mais leur ſoif inextinguible ne mettait pas de différence entre des flots abondans & une goutte inſenſible. La douleur ne leur laiſſait aucun repos. Leurs membres étendus ne ſuffiſaient point à ces aſſauts continuels : & la Médecine balbutiait en tremblant à leurs côtés. En effet leurs yeux ardens, ouverts pendant des nuits entieres, roulaient dans leurs orbites, ſans jouir du ſommeil. On remarquait encore en eux mille autres ſymptomes de mort. Leur ame était troublée par le chagrin & par la crainte, leurs ſourcils froncés, leurs yeux hagards & furieux, leurs oreilles inquiétées par des tintemens continuels, leur reſpiration tantôt vive & précipitée, tantôt forte & lente ; leur col baigné d'une ſueur tranſparente, leur ſalive appauvrie, teinte d'une couleur de ſafran, chargée de ſel, & chaſſée avec peine de leurs goſiers par une toux violente. Les nerfs de leurs mains ſe roïdiſſaient, leurs membres friſſonnaient, & le froid de la mort ſe gliſſait par degrés des pieds au tronc. Enfin dans les derniers momens leurs narines étaient reſſerrées & affilées, leurs yeux enfoncés, leurs tempes creuſes, leur peau froide & rude, leurs levres retirées, leur front tendu & ſaillant ; peu de tems après ils expiraient, & la huitieme ou

Aut etiam nonâ reddebant lampade vitam.
Quorum si quis, ut est, vitârat funera lethi,
Ulceribus tetris & nigrâ proluvie alvi,
Posteriùs tamen hunc tabes lethumque manebat;
Aut etiam multus, capitis cum sæpe dolore,
Conruptus sanguis plenis ex naribus ibat;
Huc hominis totæ vires corpusque fluebat:
Profluvium porrò qui tetri sanguinis acre
Exierat, tamen in nervos huic morbus & artus
Ibat, & in partes genitales corporis ipsas;
Et graviter partim metuentes limina lethi
Vivebant ferro privati parte virili;
Et manibus sine nonnulli pedibusque manebant
In vitâ tamen, & perdebant lumina partim:
Usque adeò mortis metus his incesserat acer:
Atque etiam quosdam cepêre oblivia rerum
Cunctarum, neque se possent cognoscere ut ipsi.
Multaque humi cùm inhumata jacerent corpora suprà
Corporibus, tamen alituum genus atque ferarum
Aut procul absiliebat, ut acrem exiret odorem,
Aut, ubi gustârat, languebat morte propinquâ:
Nec tamen omninò temerè illis solibus ulla

la neuvieme Aurore entendait leurs derniers gémissemens. Si quelqu'un échappait au trépas, comme cela arrivait quelquefois, par la sécrétion des ulceres ou des noires matieres du ventre, le poison & la mort les attendaient néanmoins, quoique plus tard. Un sang corrompu coulait en abondance de leurs narines, avec des douleurs de tête violentes : toutes leurs forces, toute leur substance se perdaient par cette voie : si la maladie ne prenait point son cours par les narines, & n'occasionnait point une pareille hémorragie, elle se jettait sur les nerfs, se répandait dans les membres, & s'insinuait jusqu'aux parties consacrées à la génération. Les uns pour éviter une mort qu'il voyaient s'approcher, abandonnaient au fer l'organe de la virilité : les autres privés de leurs pieds & de leurs mains, tenaient encore à la vie ; quelques-uns enfin se laissaient ravir l'usage de la vue. Tant la crainte de la mort frappoit ces malheureux. On en vit même qui perdaient le souvenir des choses passées, jusqu'à ne plus se reconnaître eux-mêmes. Quoique la terre fut couverte de cadavres accumulés les uns sur les autres, sans sépulture, les oiseaux de proie & les quadrupedes voraces, en fuyaient l'odeur infecte, ou après en avoir goûté, ils languissaient & ne tardaient pas à mourir. Les oiseaux ne se montraient jamais le jour im-

Comparebat avis, nec noctibu' ſæcla ferarum
Exibant ſylvis ; languebant pleraque morbo,
Et moriebantur : cumprimis fida canum vis
Strata viis animam ponebat in omnibus ægram ;
Extorquebat enim vitam vis morbida membris.
Incomitata rapi certabant funera vaſta :
Nec ratio remedî communis certa dabatur ;
Nam quod alîs dederat, vitales aëris auras
Volvere in ore licere & cœli templa tueri,
Hoc aliis erat exitio lethumque parabat.

Illud in his rebus miſerandum & magnoperè unum
Ærumnabile erat, quòd, ubi ſe quiſque videbat
Implicitum morbo, morti damnatus ut eſſet,
Deficiens animo mœſto cum corde jacebat
Funera reſpectans, animam & mittebat ibidem.
Idque vel imprimis cumulabat funere funus,
Quippe etenim nullo ceſſabant tempore apiſci
Ex aliis alios avidi contagia morbi ;
Nam quicunque ſuos fugitabant viſere ad ægros,
Vitaï nimiùm cupidi mortiſque timentes,
Pœnibat paulò poſt turpi morte malâque
Deſertos, opis expertes, incuria mactans,
Lanigeras tanquam pecudes & bucera ſæcla ;
Qui fuerant autem præſtò, contagibus ibant,

punément ; & pendant la nuit les bêtes féroces ne quittaient point leurs forêts. On les voyait presque tous succomber à la contagion & mourir. Les chiens sur-tout, ces animaux fideles, étendus au milieu des rues, rendaient les derniers soupirs, que la contagion leur arrachait avec effort. Les convois étaient enlevés à la hâte, sans pompe & sans suite. Il n'y avait point de remede sûr ni général ; & le même breuvage qui avait prolongé la vie aux uns, était dangereux & mortel pour les autres.

Ce qu'il y avait de plus triste & de plus déplorable dans cette calamité, c'est que les malheureux qui se voyaient la proie de la maladie, se désespéraient comme des criminels condamnés à périr, tombaient dans l'abattement, voyaient toujours la mort devant eux, & mouraient au milieu de ses terreurs. Mais ce qui multipliait sur-tout les funérailles, c'est que l'avide contagion ne cessait de passer des uns aux autres ; ceux qui évitaient la vue de leurs amis malades par trop d'amour pour la vie & de crainte pour la mort, périssaient bientôt, victimes de la même insensibilité, abandonnés de tout le monde, & privés de secours, comme l'animal qui porte la laine & celui qui laboure nos champs : ceux au contraire qui ne craignaient point de s'exposer,

Atque labore pudor quem tum cogebat obire,
Blandaque laſſorum vox miſtâ voce querelæ.
Optimus hoc lethi genus ergò quiſque ſubibat;
Inque aliis alium populum ſepelire ſuorum
Certantes, lacrymis laſſi luctuque redibant;
Indè bonam partem in lectum mærore dabantur:
Nec poterat quiſquam reperiri, quem neque morbus,
Nec mors, nec luctus tentaret tempore tali.
Præterea jam paſtor & armentarius omnis,
Et robuſtus item curvi moderator aratri,
Languebant, penitùſque caſis contruſa jacebant
Corpora, paupertate & morbo dedita morti.
Exanimís pueris ſuper exanimata parentûm
Corpora nonnunquam poſſes, retroque videre
Matribus & patribus natos ſuper edere vitam.
Nec minimùm partim ex agris ægroris in urbem
Confluxit, languens quem contulit agricolarum
Copia, conveniens ex omni morbida parti;
Omnia complebant loca tectaque; quò mage eos tum
Confertos ita acervatim mors accumulabat.
Multa ſiti proſtrata viam per, proque voluta
Corpora, ſilanos ad aquarum ſtrata jacebant,

ſuccombaient à la contagion & à la fatigue que le devoir & les plaintes touchantes de leurs amis mourans les obligeaient de ſupporter. C'était-là la mort des citoyens les plus vertueux. Après avoir enſeveli la foule innombrable de leurs parens, ils retournaient dans leurs demeures, les larmes aux yeux, la douleur dans le cœur, & ſe mettaient au lit pour y expirer de chagrin. En un mot, on ne voyait dans ces tems de déſaſtre, que des morts, ou des mourans, ou des infortunés qui les pleuraient. Les gardiens des troupeaux de toute eſpece, & le robuſte conducteur de la charrue étaient auſſi frappés, la contagion les allait chercher juſqu'au fond de leur chaumiere, & la pauvreté jointe à la maladie rendait leur mort inévitable. On voyait les cadavres des parens étendus ſur ceux de leurs enfans, & les enfans rendre les derniers ſoupirs ſur les corps de leurs peres & de leurs meres. La contagion était apportée en grande partie par les habitans de la campagne, qui ſe rendaient en foule dans la ville, à la premiere attaque de la maladie. Les lieux publics, les édifices particuliers en étaient remplis, & ainſi raſſemblés, il était plus facile à la mort d'accumuler leurs cadavres. Un grand nombre expirait au milieu des rues; d'autres après s'être traînés au bord des fontaines publiques y reſ-

Interclusâ animâ nimiâ ab dulcedine aquaï :
Multaque per populi passim loca prompta viasque,
Languida semianimo tum corpore membra videres;
Horrida pædore & pannis cooperta, perire
Corporis inluvie ; pellis super ossibus una,
Ulceribus tetris prope jam sordique sepulta.

Omnia denique sancta Deûm delubra replêrat
Corporibus mors exanimis, onerataque passim
Cuncta cadaveribus cœlestûm templa manebant;
Hospitibus loca quæ complêrant æditüentes :
Nec jam relligio Divûm, nec numina magni
Pendebantur ; enim præsens dolor exsuperabat.
Nec mos ille sepulturæ remanebat in urbe,
Ut priùs hic populus semper consuêrat humari ;
Perturbatus enim totus trepidabat, & unus
Quisque suum pro re consortem mœstus humabat:
Multaque vis subita & paupertas horrida suasit;
Namque suos consanguineos aliena rogorum
Insuper exstructa ingenti clamore locabant,
Subdebantque faces, multo cum sanguine sæpe
Rixantes potiùs, quàm corpora desererentur.

Finis Libri Sexti.

taient étendus ſans vie, ſuffoqués par l'excès de l'eau qu'ils avaient bue. Les chemins étaient couverts de corps languiſſans, à peine animés, enveloppés de vils lambeaux, & dont les membres tombaient en pourriture. Leurs os n'étaient revêtus que d'une peau livide, ſur laquelle les ulceres & la corruption avaient produit le même effet que la ſépulture ſur les cadavres.

La mort avait rempli les édifices ſacrés de ſes impures dépouilles. Les temples des Dieux étaient jonchés de cadavres. C'était là que les gardes des lieux ſaints dépoſaient leurs hôtes. Car pour lors on s'embarraſſait peu de la religion & de la Divinité. La douleur était le ſentiment dominant. Ces cérémonies obſervées de tems immémorial pour les obſeques, n'avaient plus lieu dans la ville. Le trouble & la confuſion regnaient par-tout ; & au milieu de cette conſternation générale, chacun inhumait comme il pouvait le corps dont il était chargé. L'indigence & la néceſſité inſpirerent même des violences inouies juſqu'alors. Il y en eut qui placerent à grands cris ſur des buchers conſtruits pour d'autres, les corps de leurs proches, & qui après y avoir mis le feu, ſoutenaient des combats ſanglans plutôt que d'abandonner leurs cadavres.

Fin du Livre Sixieme.

NOTES
DU QUATRIEME LIVRE.

PAGE 12. V. 2.

CES assemblages déliés, ces tissus imperceptibles, parfaitement semblables aux corps dont ils sont les émanations, & que Lucrece appelle *simulacra*, *effigiæ*; Epicure les nomme εἴδωλα, τύποι; Cicéron, *imagines*; Quintilien, *figuræ*; Catius, *spectra*. Ces simulacres se forment, selon Lucrece, de deux manieres, ou par une émanation de la superficie des corps, ou par une naissance & une coalition spontanée, au milieu de l'athmosphere. Ils ont trois usages, d'être 1°. les élémens des Dieux, 2°. la source de nos idées, 3°. les causes de la vision. Lucrece ne les considere dans ce livre, que sous les deux derniers points de vue. Quelque défectueuse que soit cette théorie des simulacres, on ne peut s'empêcher d'admirer l'art avec lequel Epicure a sçu faire valoir une hypothese aussi ridicule en apparence, la foule de probabilités sur laquelle il a établi l'existence de ses simulacres, & l'adresse

dreſſe avec laquelle il les a pliés à tous les phénomenes de la viſion. Il fallait sûrement bien du génie & bien des reſſources, pour tirer un auſſi grand parti d'une erreur. Et ſi l'on veut conſidérer quelles étaient les idées des anciens ſur la viſion, on verra que le ſyſtême d'Epicure était le plus ingénieux, le plus fécond, le ſeul appliquable à tous les cas poſſibles, & qui méritât que le fameux Gaſſendi, qui connaiſſait & ſçavait juger l'Antiquité, l'adoptât à l'excluſion de tous les autres.

IBID. V. 3.

Ces ſimulacres ſont vraiment des *membranes*, des *pellicules* dans le ſyſtême d'Epicure. Ce ne ſont pas ſeulement, comme quelques perſonnes le croient, des parties déliées qui s'échappent des corps, en conſervant toujours leur ordre primitif, & leur rapport mutuel. Epicure admettait de plus une continuité réelle entre ces particules, qui, ſelon lui, ſont liées les unes aux autres, & forment un tiſſu.

Texturas rerum tenues, tenuesque figuras.

Voila pourquoi Lucrece les compare à la dépouille des ſerpens & des cigales, & à la pellicule dont le veau ſe débarraſſe en naiſſant. Voila pourquoi le même poëte diſtingue

ſoigneuſement entre les émanations qui ſe font par une ſorte d'écoulement, par des particules disjointes & iſolées, comme la fumée, la chaleur, &c.... & celles qui détachées de la ſurface, ne rencontrant aucun obſtacle qui puiſſe les diviſer, ſe rendent à l'organe, ſans avoir ſubi aucune décompoſition.

At contrà tenuis ſummi membrana coloris
Cùm jacitur, nihil eſt quod eam diſcerpere poſſit, ...

C'est une expreſſion hardie que *la membrane des couleurs*; mais elle eſt la ſeule qui puiſſe rendre l'idée de Lucrece, &, ſi elle eſt ſinguliere, c'eſt que le ſyſtême lui-même eſt ſingulier. Il eſt remarquable, que dans les principes d'Epicure la ſenſation la plus délicate, celle de la vue, & la ſenſation la plus groſſiere, celle du toucher, ſoient produites l'une & l'autre par des ſurfaces, (car les ſimulacres ne ſont effectivement que des ſurfaces) tandis que les ſenſations intermédiaires, telles que le ſon, l'odeur, &c.... ſont excitées par de ſimples corpuſcules émanés des objets extérieurs.

PAGE 14. V. 16.

On trouve dans toutes les éditions de Lucrece *pauca*, au lieu de *parva*. Gaſſendi lui-

même a adopté cette leçon. Il eſt évident que Lucrece n'a pas voulu dire qu'il n'y a qu'un petit nombre de ces corpuſcules placés à la ſurface, puiſqu'il a dit quatre vers plus haut préciſément le contraire.

> Præſertim cùm ſint in ſummis corpora rebus
> Multa minuta :

& qu'il dira plus bas,

> Tanta eſt mobilitas & eorum copia tanta !

Que ſignifierait donc ce *pauca* ? Lucrece donnerait-il à entendre par-là, qu'il n'y a qu'un petit nombre de ces corpuſcules qui puiſſent s'embarraſſer, ſe faire obſtacle, ſe déranger de l'ordre qu'ils avaient à la ſurface ? Cela eſt impoſſible dans ſes principes. Il n'y aurait pas de raiſon pour qu'aucun d'eux changeât de ſituation relativement aux autres. D'ailleurs, ſi quelques-uns de ces corpuſcules ſe dérangent, l'image eſt dès-lors mutilée ; la continuité de cette pellicule ſuperficielle eſt interrompue ; il n'y a plus de repréſentation. Il faut donc néceſſairement changer le *pauca* en *parva*, conformément à la correction de Creech ; alors le raiſonnement de Lucrece s'explique tout ſeul. Il annonce un principe qu'il prouvera quelques pages plus bas, que les atomes conſtitutifs

des ſimulacres ſont d'une fineſſe & d'une ténuité inconcevables.

Nunc age quam tenui naturâ conſtet imago
Percipe, & imprimis quoniam primordia tantùm
Sunt infrà noſtros ſenſus, &c.

IBID. V. 19.

LUCRECE paraît faire entendre par ce vers, que les couleurs ſont une partie même des corps ; & dans ſon ſecond livre on a vu qu'il établit une doctrine toute contraire, & qu'il prétend que les couleurs n'exiſtent que dans notre ame, ne ſont que la ſenſation occaſionnée par la réflexion des rayons du ſoleil, lib. II. pag. 178.

Nequeunt ſine luce colores
Eſſe.

POUR accorder ces deux doctrines, il faut ſçavoir qu'Epicure regardait les images, par le moyen deſquelles nous appercevons les objets, comme le réſultat de deux eſpeces d'atomes ; les uns qui ſont les émanations mêmes de la ſurface des corps ; les autres qui ne ſont que des corpuſcules de lumiere, qui viennent s'y mêler. Les premiers ſont joints les uns aux autres & forment un tiſſu ; les ſeconds ſont des corpuſcules iſolés, qui ſe diſſéminent dans les interſtices de cette pellicule, & viennent, après

la réflexion, frapper conjointement l'organe. C'eſt dans ce ſens, qu'il faut entendre ces deux vers du ſecond livre, même page.

Caudaque pavonis, largâ cùm luce repleta eſt,
Conſimili mutat ratione obverſa colores.

La différence des couleurs naît du différent mêlange des corpuſcules lumineux. Et cette différence de mixtion dépend de la chûte directe ou oblique des rayons.

Propterea quòd
Rectâ aut obliquâ percuſſus luce refulget.

Epicure était tellement éloigné de regarder les couleurs comme inhérentes aux objets, que Lucrece dit poſitivement dans ſon ſecond livre, que les corps ne ſont pas colorés pendant la nuit:

Qualis enim poterit cæcis color eſſe tenebris?

ce que Virgile dit en d'autres termes dans le ſixieme chant de ſon Ænéide. v. 272.

Rebus nox abſtulit atra colorem.

Pourquoi donc avoir fait honneur à Deſcartes de cette découverte, que la neige n'eſt pas blanche? Ajoutons, que les chymiſtes modernes regardent les couleurs comme inhérentes aux objets, & comme dépendantes de la ſubſtance inflammable qu'ils nomment *phlogiſtique*, & à laquelle ils attribuent toutes les couleurs des

corps. La lumiere ou le feu élémentaire n'eſt, ſelon eux, que le phlogiſtique détaché de ſa baſe.

IBID. V. 20.

» Les Théatres des Romains étaient tendus de
» rideaux, de tapiſſeries, de voiles, dont les
» uns ſervaient à orner la ſcene, d'autres à la
» ſpécifier, d'autres à la commodité des ſpec-
» tateurs. Ceux qui ſervaient d'ornemens, étaient
» les plus riches, & ceux qui ſpécifiaient la
» ſcene, repréſentaient toujours quelque cho-
» ſe de la piece qu'on jouait. Les voiles te-
» naient lieu de couverture, & l'on s'en ſer-
» vait pour la ſeule commodité des ſpectateurs,
» afin de les garantir des ardeurs du ſoleil.
» Catulus imagina le premier cette commodité.
» Il fit revêtir tout l'eſpace du théatre & de
» l'amphitéatre de voiles étendus ſur des cor-
» dages, qui étaient attachés à des mâts de navire
» ou à des troncs d'arbres fichés dans les murs.
» Ces mêmes voiles devinrent dans la ſuite un
» objet de luxe. Lentulus Spinther en fit faire
» de lin, d'une fineſſe juſqu'alors inconnue
» Néron non-ſeulement les fit teindre en pour-
» pre, mais y ajouta encore des étoiles d'or,
» au milieu deſquelles il était peint, monté ſur
» un char; le tout travaillé avec tant d'adreſſe

» & d'intelligence, qu'il paraiſſait comme un » Phébus, qui modérant ſes rayons dans un » jour ſerein, ne laiſſait briller que le jour » agréable d'une belle nuit. » Diction. Encyclopéd. art. *Théatre des anciens.*

PAGE 20. V. I.

VOICI le raiſonnement de Lucrece. En agitant légérement les plantes qui exhalent une odeur piquante, on ſentira qu'il en émane une grande quantité de corpuſcules qui agiſſent ſur nos organes, quoique leur action ſoit inviſible. De cette expérience on ſera en droit de conclure, que les autres corps envoient auſſi des émanations d'une autre nature, qui bien qu'inſenſibles n'en exiſtent pas moins. Voila le vrai ſens de cet endroit. *Simulacra* ne ſignifie point du tout les émanations des plantes dont il parle, comme les commentateurs paraiſſent l'avoir entendu; c'eſt un mot conſacré dans Lucrece, pour déſigner *les ſimulacres*, les *effigies*, les membranes déliées auxquelles nous devons la vue des objets; jamais il n'eſt employé pour ſignifier les autres eſpeces d'émanations. *Caſſa ſenſu* veut dire, *dépourvus de qualités ſenſibles.* Tels ſont en effet les ſimulacres dans les principes de Lucrece. Ils n'agiſſent ſur aucun de nos ſens, pas même ſur l'organe de

la vue, puiſqu'on ne peut les appercevoir iſolés, & qu'ils n'affectent l'œil que par leur réunion.

Nec ſingillatim poſſunt ſecreta videri.

IBID. V. 16.

NON-SEULEMENT les nuages peuvent donner une idée de la formation ſpontanée de ces ſimulacres, de ces ſpectres aëriens. Il y a même des auteurs anciens qui prétendent, que dans certains pays ces émanations ſont ſenſibles à l'œil. Diodore de Sicile rapporte, qu'on voit quelquefois dans les régions de l'Afrique, ſituées au delà de Cirene, de pareilles formations ſpontanées. » Dans certains tems de l'an» née, dit-il, & ſur tout quand l'air eſt cal» me, on apperçoit dans l'athmoſphere des » amas de corpuſcules, qui ſe mêlent, ſous » la forme d'animaux de toute eſpece. Il y en » a qui reſtent immobiles, d'autres qui ſe meu» vent rapidement; on les voit tantôt fuir, tantôt » pourſuivre, & c...... Pomponius Méla confirme le même phénomene, en parlant de la Mauritanie. Pline en dit autant de la Scythie. En effet la chaleur peut dans certains pays rendre ces évaporations plus conſidérables & plus denſes, au point de devenir ſenſibles aux yeux. La nature même du terrein peut encore

y contribuer, comme on voit les *feux-follets* ſe former dans les endroits marécageux.

PAGE 22. v. 15.

Si l'on demande à Epicure, comment il ſe peut qu'avec des émanations auſſi abondantes & auſſi continuelles, que celles qu'il ſuppoſe s'échapper ſans ceſſe de la ſurface de tous les corps, ils ne ſoient pas épuiſés en peu de tems : il répond 1°. que c'eſt une objection qui a lieu dans tous les ſyſtêmes, puiſque, quelqu'hypotheſe qu'on ſoutienne, il faut néceſſairement en venir à des corpuſcules interpoſés entre l'œil & l'objet apperçu, & qui émanent de quelque part, ſoit du ſoleil, ſoit des corps mêmes. Il répond 2°. que les corps s'épuiſent en effet, & que tout tend continuellement vers la deſtruction. Il répond enfin, qu'il ſe fait un commerce, un échange continuel d'émanations réciproques, que l'air, ce véhicule commun, porte ſans ceſſe d'un corps à un autre, & qu'au moyen de ces compenſations alternatives, l'épuiſement ſe fait ſentir moins vîte; c'eſt ce que dit Lucrece dans ſon cinquieme livre, v. 277 & ſuivans.

Qui (aër) niſi contrà
Corpora retribuat rebus, recreetque fluentes,
Omnia jam reſoluta forent & in aëra verſa.

PAGE 28. v. 12.

Je crois qu'on ne ſera pas fâché de trouver ici en peu de mots les divers ſyſtêmes imaginés par les anciens, pour expliquer le méchaniſme de la viſion.

1°. Les Stoïciens penſaient que de l'intérieur de l'œil s'élancent à ſa ſurface des rayons viſuels, qui pouſſent l'air, le compriment & l'appliquent contre les objets extérieurs. De ſorte que dans leur ſyſtême il ſe fait une eſpece de cône, dont le ſommet eſt à la ſurface de l'œil, & la baſe poſée ſur l'objet apperçu. Or, diſent-ils, de même qu'en tenant à a main un bâton, on eſt inſtruit par l'eſpece de réſiſtance qu'on éprouve, de la nature du corps touché, s'il eſt dur ou mol, poli ou raboteux, ſi c'eſt de la boue ou du bois, de la pierre ou une étoffe; de même la vue, au moyen de cet air ainſi comprimé, eſt inſtruite de toutes les qualités de l'objet qui ſont relatives à la vue, s'il eſt blanc ou noir, beau ou difforme, &c......

2°. Selon Ariſtote, la choſe ſe paſſait tout différemment : c'était la couleur même des objets extérieurs qui excitait, &, pour me ſervir de ſes termes, qui réduiſait à l'acte la puiſſance d'être éclairé qu'a l'air, *perſpicuum*

actu : & à l'aide d'une propagation non interrompue dans l'air interposé entre l'objet & l'œil, l'organe était mis en vibration, & par son moyen le *sensorium* intérieur ébranlé, d'où s'ensuivait la perception des objets. Ainsi, dans les principes de ce philosophe, l'air fait la fonction du bâton, comme chez les Stoïciens; mais c'est l'objet extérieur, qui est la main, & l'œil, qui est le corps touché : au lieu que les Stoïciens regardent l'œil, comme la main, & l'objet apperçu, comme le corps touché. Ces deux explications sont donc l'inverse l'une de l'autre. Dans la premiere, le méchanisme de la vision commence par l'œil, & se termine aux objets extérieurs, par le véhicule de l'air; dans la seconde, il commence par les objets extérieurs, & se termine à l'œil, aussi par le véhicule de l'air.

3°. Les Pythagoriciens réunissaient dans leur explication ces deux méchanismes si opposés. Ils croyaient que les rayons visuels élancés de l'œil, allaient frapper les objets extérieurs, & qu'ils étaient delà réfléchis vers l'organe. C'étaient des especes de messagers députés par l'œil vers les objets extérieurs, & qui, à leur retour en rapportaient des nouvelles à l'organe.

Dans les principes d'Epicure, tout se passai, par des simulacres, des images, des effigies subs-

tantielles, qui en venant frapper l'œil, y excitaient la vision. C'était là que se bornait tout le méchanisme. Il n'était pas nécessaire que les simulacres traversassent les différentes humeurs des yeux, qu'ils ébranlassent la rétine, qu'ils affectassent le *sensorium*; puisque l'ame, selon la doctrine d'Epicure, était dans les yeux comme dans le *sensorium*.

Dicere porrò oculos nullam rem cernere posse, &c.....

On voit que cette explication est peu anatomique.

Aussi les philosophes modernes expliquent beaucoup mieux tout le méchanisme de la vision. Ils conviennent tous, qu'elle se fait par » des rayons de lumiere, réfléchis des différens » points des objets reçus dans la prunelle, re- » fractés & réunis dans leur passage à-travers » les tuniques & les humeurs qui conduisent » jusqu'à la rétine; & qu'en frappant ainsi, » ou en faisant une impression sur les points » de cette membrane, l'impression se propage » jusqu'au cerveau, par le moyen des filets » correspondans du nerf optique. » Encyclopédie, art. *vision*. Ainsi, selon les modernes, nous n'appercevons non plus les objets que par une image, une effigie, une repré-

ſentation de cet objet. Mais cette image n'eſt pas une émanation ſubſtantielle de l'objet même, elle eſt ſimplement une réunion vive & diſtincte de tous les rayons qui ſont réfléchis de tous les points de l'objet, avec la couleur qui leur eſt propre. Qu'il ſe peigne ſur la rétine une image parfaitement ſemblable en petit à l'objet apperçu, c'eſt un fait dont on ne peut douter après une expérience dont Deſcartes eſt l'auteur, & dont voici le procédé. » Après » avoir bien fermé les fenêtres d'une chambre, » & n'avoir laiſſé de paſſage à la lumiere, » que par une fort petite ouverture, il faut y » appliquer l'œil de quelque animal nouvel- » lement tué, ayant retiré d'abord avec toute » la dextérité dont on eſt capable, les mem- » branes qui couvrent le fonds de l'humeur vi- » trée, c'eſt-à-dire, la partie poſtérieure de » la Sclérotique, de la Choroïde, & même » une autre partie de la rétine : on verra alors » les images de tous les objets de dehors ſe » peindre très-diſtinctement ſur un corps blanc, » par exemple, ſur la pellicule d'un œuf, ap- » pliquée à cet œil parderriere. « Les images des objets ſe repréſentent donc ſur la rétine, qui n'eſt qu'une expanſion de la ſubſtance médullaire du nerf optique, lequel nerf va lui-même ſe rendre dans le *ſenſorium commune*

Or, ſelon le ſyſtême moderne, chaque point de l'objet étant peint ſur l'expanſion médullaire ou la *rétine*, il s'enſuit que l'impreſſion de l'objet doit ſe faire ſentir en entier & ſe rapporter au *ſenſorium*, qui eſt le ſiege général & commun des ſenſations, & tout le monde ſçait que telle eſt la loi de l'union de l'ame avec le corps, que certaines perceptions de l'ame ſont une ſuite néceſſaire de certains mouvemens excités dans le corps. Voyez l'Encyclopédie, art. *Viſion.*

PAGE 32. V. 9.

TOUTES les éditions de Lucrece portent *quale ſit ut videamus*, &c.... Quoique cette leçon faſſe un ſens, c'eſt une maniere de parler ſi embarraſſée & ſi extraordinaire dans Lucrece, que je n'ai pas balancé à y ſuppléer, *quare ſit ut videamus*, qui eſt plus naturel, plus clair, & plus dans le goût du Poëte.

PAGE 50. V. 20.

EGREGIUS, que je rends par *plus rare*, eſt pris ici dans ſa vraie ſignification. Il eſt composé des mots *è grege*, & veut dire *hors du commun.* Il eſt encore bon de remarquer ici, qu'*Egregius* eſt au comparatif, quoique les fai-

ſeurs de *ſyntaxes* établiſſent comme un principe, que les adjectifs en *ius* n'ont ni comparatif ni ſuperlatif.

PAGE 52. v. 1.

LUCRECE attaque ici les Sceptiques. Au milieu des diſputes dont les écoles Grecques étaient la proie, de ces diſcuſſions éternelles ſur le vrai & le faux, le juſte & l'injuſte, de ces queſtions métaphyſiques & inſolubles ſur l'infini, l'éternité, l'eſpace, le vuide & le plein, il s'éleva une ſecte d'hommes, qui voyant l'erreur & la vérité confondue parmi des ſophiſmes & des argumens ſans fin, en conclurent à tort, qu'il n'y a point de vérité générale, ni propre à obtenir l'aſſentiment unanime de tous les hommes. Ils eurent le ſort de ceux qui préférant la neutralité dans les troubles civils aliénent à la fois les deux partis. Les Athées combattirent des hommes indifférens, qui ne reconnaiſſaient pas de Dieux. Les ſuperſtitieux s'échaufferent contre des hommes réſervés, qui ne niaient pas leurs fables. Le grand principe ſur lequel ſe fondaient les Sceptiques, était qu'il n'y a pas de propoſition tellement évidente, qu'elle ne conduiſe de proche en proche à quelque choſe d'obſcur & d'incompréhenſible; qu'il en eſt du monde méta-

physique, comme du monde physique; que s'il est impossible de remuer le bras, & d'émouvoir légerement l'air, sans que cette impression se fasse sentir jusqu'aux extrêmités de la nature; il n'est pas possible non plus d'agiter une seule question, qui ne tienne au système entier des connaissances humaines, & qui ne soit environnée, pour ainsi dire, de fils imperceptibles, qui par des filamens qui vont toujours en se multipliant & en se compliquant de plus en plus, ne se perde dans un labyrinthe de discussions interminables. Mais, ou ils ne voyaient pas, ou ils feignaient de ne pas voir, que toutes ces incertitudes aboutissent nécessairement dans chaque ligne de connaissance à une proposition évidente, & qu'on ne peut sans pusillanimité ou sans mauvaise foi, méconnaître ces points lumineux qui brillent au milieu des ténebres. N'était-ce pas pour cette raison, que Platon avait détaché de la chaîne de nos connaissances, certaines idées essentiellement vraies, dont il avait fait des êtres vivans, des substances intelligentes, des especes de *sous-divinités* intermédiaires entre l'homme & l'être suprême?

IBID. V. 4.

Ce vers signifie mot à mot, *un homme*

qui marche à reculons ſur la tête, métaphore peu élégante, à laquelle je me ſuis cru obligé de ſuppléer l'idée ſimple.

PAGE 56. V. 14.

LUCRECE attaque ici Pythagore, Platon & Ariſtote, non que ces philoſophes prétendiſſent que le ſon fût une choſe incorporelle, mais parce qu'ils croyaient, comme les phyſiologiſtes modernes, que dans tout le méchaniſme de l'ouie, il ne s'émanait rien du corps ſonore, que ce n'était qu'une agitation de l'air qui ſe communiquait à l'oreille, *valida percuſſio aëris*, ſelon Platon; *percuſſio aëris*, ſelon Ariſtote; & ſelon Séneque, Nat. quæſt. lib. II. cap. 6. *intenſio aëris, ut audiatur, linguæ formata percuſſu*. Au lieu qu'Epicure regardait le ſon, comme une émanation réelle du corps ſonore même, émanation beaucoup plus conſidérable, &, pour ainſi dire, plus ſubſtantielle, que celles dont réſultent les ſimulacres de la viſion, puiſque les dernieres n'épuiſent point les ſubſtances dont elles ſe détachent, au lieu que les émanations qui forment le ſon affaibliſſent & épuiſent, ſuivant lui, les corps ſonores.

Multa loquens quoniam amittit de corpore partem.

UNE autre différence qu'il établit encore en-

tre le ſon & la vue, c'eſt que les corpuſcules dont réſulte le ſon, pénetrent l'organe, *vox omnis in aures INSINUATA;* au lieu que les ſimulacres frappent ſeulement l'organe, s'appliquent, pour ainſi dire, ſur l'œil, &, en vertu de cette ſeule appoſition, excitent la ſenſation de la vue. Mais un rapport de conformité entre ces deux eſpeces d'émanations, c'eſt que, de même que pour nous procurer la vue des objets, les ſimulacres doivent ſe réfléchir à l'œil dans tout leur entier, les corpuſcules ſonores doivent auſſi s'introduire en entier dans l'organe, *vox OMNIS in aures inſinuata, &c.*

PAGE 60. V. 12.

VOICI quelle était la propagation du ſon, ſelon Epicure. Quand la voix ſort de la bouche, ou quand le ſon part d'un corps ſonore quelconque; le tiſſu des corpuſcules qui en émanent, par une ſuite de la compreſſion que doivent néceſſairement cauſer les efforts qu'on fait, ou pour parler, ou pour produire un ſon quelconque, ſe diviſe & ſe ſubdiviſe à l'infini en molécules, toutes plus petites les unes que les autres, & parfaitement ſemblables entr'elles & à l'émiſſion primitive. D'où il arrive à la vérité, que chaque auditeur n'en-

tend pas le même ſon ou la même voix individuelle, mais un ſon ou une voix parfaitement ſemblables ; & ſelon qu'on eſt plus éloigné de la ſource même du ſon, chaque molécule ayant ſubi plus de ſubdiviſions, doit-être plus petite, & par conſéquent moins ſenſible : Lucrece ſe ſert, pour faire ſentir ce méchaniſme, de la comparaiſon d'une étincelle qui ſe diviſe en un grand nombre d'autres étincelles plus petites. Plutarque emploie une autre image, qui donne une idée encore plus claire de cette formation & de cette propagation du ſon. Il compare le ſon à l'eau contenue dans un arroſoir, qui en tombant ſe ſubdiviſe en un nombre de gouttes d'eau, d'autant plus conſidérables qu'elle tombe de plus haut.

IBID. V. 18.

LE mot *imagine* qu'emploie ici Lucrece, n'a pas été choiſi ſans deſſein. C'eſt une expreſſion métaphorique, tirée des images réfléchies par les miroirs. En effet, dans les principes d'Epicure, il y a un grand rapport entre le méchaniſme de l'ouie, & celui de la vue, dans l'un & dans l'autre cas il ſe détache des corpuſcules de l'objet vu ou entendu. Ces corpuſcules, ou vont frapper directement l'organe qui leur eſt conſacré, ce qui fait une viſion

ou une audition directe, ou meurent dans l'air, ou vont se briser contre des corps qui n'ont point d'analogie avec eux, ou en rencontrent d'autres dont la conformation est telle, que leur tissu se réfléchit tout entier & sans souffrir aucun dommage; ce qui fait une vision ou une audition reflexe, par le moyen des miroirs ou des échos. Lucrece ne pouvait donc choisir une métaphore plus juste. C'est aussi le même rapport que Virgile avait en vue quand il dit, Georg. lib. IV. v. 50.

Saxa sonant, vocisque offensa resultat imago.

Ajoutons que comme les images se réfléchissent de miroirs en miroirs,

Fit quoque de speculo in speculum ut tradatur imago.

les sons se réfléchissent aussi de rochers en rochers, de collines en collines.

Ita colles collibus ipsis
Verba repulsantes, iterabant dicta referre.

PAGE 62. V. 5.

D'où peut être née l'opinion qui a peuplé de Nymphes ou d'intelligences les montagnes, les forêts, les rochers, les cavernes? Il paraît que la peur y a contribué beaucoup. Un

homme qui se trouve seul au milieu d'une forêt ou sur une haute montagne, se sent saisi d'une d'espece d'émotion ou d'étonnement dont il n'est pas le maître. Dans cette situation délicate, le souffle d'un Zéphyr, le mouvement d'un arbre, le son renvoyé par un écho, sont autant de phénomenes dont il est puissamment affecté. Il croit voir & entendre des objets extraordinaires. Si la nuit vient à le surprendre dans ces circonstances, l'illusion augmente, tout s'agite autour de lui, tout est animé, tout l'effraie. Il n'en a pas fallu davantage, pour supposer des esprits ou des génies partout, de même que le peuple en pareil cas croit encore voir & entendre des lutins, des sorciers, le sabat & le reste; ainsi les Grecs ont cru voir & entendre des Nymphes & des génies, & l'ont assuré fort sérieusement. Cette note est prise de *l'Origine des Dieux du paganisme, par M. Bergier.* Tom. II. part. 3. pag. 45.

PAGE 64. V. 20.

L'EXPLICATION que Lucrece donne ici de la sensation du goût, est exactement conforme à celle qu'en donnent les physiologistes modernes. Ils ont poussé plus loin les détails anatomiques sur l'organe du goût, les détails chymiques sur la décomposition des corps sa-

voureux : mais le méchanifme eft le même, ils partent du même principe qu'Epicure : ils regardent, ainfi que lui, la langue & l'intérieur du palais, comme les principaux organes du goût, comme les gourmets, pour ainfi dire, & les échanfons de l'œfophage & de l'eftomac. Mais ils connaiffent mieux la contexture de ces organes; ils remarquent fur la langue trois efpeces d'éminences; 1°. de petites pyramides, ou plutôt des poils affez gros vers la bafe, & qui font en forme de cône dans les bœufs; 2°. de petits champignons qui ont un col affez étroit, & qu'on ne fçaurait mieux comparer qu'aux extrêmités des cornes de limaçons: 3°. des mamelons applatis, percés de trous. L'ufage des petits poils eft de rendre la langue plus hériffée, & capable de nettoyer en un moment le palais. Les champignons ne font que des glandes dont il tranffude une liqueur propre à délayer les alimens. Il paraît que c'eft proprement dans les mamelons criblés, que confifte l'organe du goût & la diftinction des faveurs. Ils fe trouvent non-feulement fur la langue, mais encore difperfés dans le palais, dans l'intérieur des joues, dans le fond de la bouche. Voila pourquoi on ne perd pas le goût pour avoir perdu la langue. Cependant la langue eft le principal organe de cette fenfation. Ses

divers mouvemens excitent la ſecrétion de la lymphe qui abreuve les mamelons, ouvrent les pores qui y conduiſent, & déterminent les ſucs ſavoureux à s'y introduire. Voyez l'Encyclopédie, Art. *goût* (phyſiolog.) tom. VII.

Lucrece dit que la ſaveur ſe borne à l'extrêmité du palais. Ce principe, quoique généralement vrai, n'eſt pas ſans reſtriction, puiſque Philoxene, ce fameux gourmand de l'Antiquité, contemporain de Denis le tyran, ſouhaitait d'avoir le col long comme une grue, pour mieux ſavourer les vins.

L'objet du goût eſt toute matiere du regne végétal, animal, minéral, mêlée ou ſéparée, dont on tire par art le ſel & l'huile, & conſéquemment toute matiere ſaline, ſavonneuſe, huileuſe & ſpiritueuſe.

Quant à la maniere dont Lucrece explique pourquoi les mêmes alimens n'agiſſent pas de la même maniere ſur différens animaux, ni ſur le même animal dans des circonſtances différentes, on ne peut lui reprocher, que de n'avoir pas fait aſſez d'attention aux nerfs, qui ſont, à proprement parler, le ſiege de la ſenſibilité, comme il le reconnaît lui-même, dans ſon ſecond livre, pag. 186. v. 18 & 19.

Nam ſenſus jungitur omnis
Viſceribus, nervis, venis, &c.

PAGE 70. V. 10.

En effet, Lucrece a dit dans ſon ſecond chant, pag. 148. v. 8 & ſuiv.

Sed quòd amara vides eadem, quæ fluvida conſtant,
Sudor uti maris eſt, minimè mirabile habendum;
Nam quod fluvidum eſt, è lævibus atque rotundis
Eſt; at lævibus atque rotundis miſta doloris
Corpora.

PAGE 74. V. 5.

Le coq était honoré chez les Romains, parce qu'il avertit du retour du ſoleil, *quod tepidum vigili provocat ore diem*, dit Ovid. Faſt. lib. I. On voit que ce culte était néceſſairement lié à celui du ſoleil & du feu en général. Les anciens Perſes & les Guebres modernes le réverent pour la même raiſon. Il était chez les Romains l'emblême de *Janus*, le Dieu du tems. Il eſt, parmi nous, l'emblême de ſaint Pierre, quoique pour une autre raiſon. Dans l'Edda il eſt dit, que le coq avertira les Dieux de l'arrivée des Géans. V. Edda, Fab. XX. dans la note.

IBID. V. 19.

On pourrait reprocher à Epicure d'avoir eu

recours

recours à une nouvelle espece de simulacres, pour expliquer la génération des idées, qui n'étant que la conscience même de nos sensations, ne doivent pas être produites par un autre méchanisme que la sensation. Il multiplie donc les êtres sans nécessité. Ces compositions, ces combinaisons de simulacres qu'il suppose se faire dans l'athmosphere, pourraient également avoir lieu dans l'ame, ou plutôt dans le corps même. Il est certain, que toute cette théorie d'Epicure est bien faible & bien puérile. Aussi ses adversaires l'ont-ils tous attaqué de ce côté. Ecoutons Cic. lib. I. de Nat. Deor. » Quid est quod minùs » probare possint, quàm omnium in me incidere imagines Homeri, Archilochi, Romuli, » Numæ, Pythagoræ, Platonis; nec eâ formâ » quâ illi fuerint? Quomodo ergò illi & quorum » imagines? Orpheum poëtam docet Aristoteles » nunquam fuisse, & hoc Orphicum carmen » Pythagorici ferunt cujusdam fuisse Cecropis. At » Orpheus, id est, imago ejus, ut vos vultis, » in animum sæpè meum incurrit. Quid quòd » ejusdem hominis in meum alia, alia in tuum? » quid quòd earum rerum quæ nunquam omninò » fuerunt neque esse potuerunt, ut Scyllæ, ut Chimeræ? Quid quòd hominum, locorum, urbium earum quas nunquam vidimus? &c.... Mais, pour que ces reproches eussent du poids,

il eut fallu que les détracteurs d'Epicure apportassent eux-mêmes une explication plus raisonnable. Mais la génération des idées a toujours été dans tous les systêmes l'écueil des plus grands génies. Brucker a fait un livre qui a pour titre, *Hist. philosoph. de la doctrine des idées.* C'est le tableau le plus humiliant de l'esprit humain : & si nous voulons nous rendre justice, nous conviendrons que les idées innées de Descartes, l'harmonie préétablie de Leibnitz, & les idées divines de Mallebranche ne prêtent pas moins le flanc au ridicule, que les simulacres d'Epicure.

PAGE 80, V. 8.

Voici le raisonnement de Lucrece dont la marche est un peu brusque & difficile à suivre. On lui demande comment il se peut, que les simulacres destinés à la pensée, viennent, aussitôt que nous le voulons, présenter à notre esprit les images des objets de toute espece. Il répond, qu'il y a une foule innombrable de ces simulacres, que chaque instant est subdivisé en un grand nombre d'autres instans insensibles, auxquels correspond une infinité de simulacres de toute espece, telle, qu'ils sont en quelque façon à nos ordres, & que nous n'avons que la peine de choisir. Car enfin, ajoute-t-il, il n'est pas plus nécessaire, que la nature forme exprès des

ſimulacres, quand nous voulons penſer, qu'il n'eſt néceſſaire, qu'elle leur ait appris les regles de la danſe, quand nous les voyons en ſonge déployer leurs bras, mouvoir leurs membres avec ſoupleſſe, &c... ces deux phénomenes ſont la ſuite du même méchaniſme, & s'expliquent par la multitude étonnante de ſimulacres qui ſe ſuccedent en nous ſans interruption. Màis, objecte-t-on encore à Epicure, s'il y a un ſi grand nombre de ſimulacres, pourquoi n'avons-nous pas au même inſtant une foule innombrable d'idées dans tous les genres ? C'eſt, répond Lucrece, que ces ſimulacres ne ſont apperçus que quand l'ame y fait attention, *ſe contendit acutè;* ſans cela ils ſont perdus perdus pour elle. Il en eſt des yeux de l'ame, comme de ceux du corps, qui ne voient que les objets vers leſquels ils ſe dirigent.

PAGE 84. V. 18.

POUR entendre ce vers, il faut faire atention à la ſignification de *præpoſterus*, adjectif composé de *præ* & de *poſt*, & qui, ſuivant la force de ſon étymologie, veut dire mettre devant ce qui doit être après, & après ce qui doit être devant. Ainſi Lucrece veut dire, que par de pareilles interprétations on renverſe la ſucceſſion reſpective des cauſes & des effets, c'eſt-à-dire,

qu'on prend pour caufe ce qui eft effet, & pour effet ce qui eft caufe.

PAGE 92. V. 13.

Tous les anciens Philofophes ont regardé, ainfi qu'Epicure, le fommeil comme un commencement de mort. Quelque fyftême qu'ils aient adopté fur la nature de l'ame, & fon union avec le corps, ils fe font tous accordés en ce point, d'attribuer, chacun felon fes principes, la même caufe au fommeil qu'à la mort. Alcméon attribuait le fommeil à la retraite du fang vers la région du cœur, & prétendait que quand tout le fang fe retirait ainfi, la mort s'enfuivait. Empedocles qui faifait naître le fommeil d'un refroidiffement modéré de la chaleur du fang, croyait que ce refroidiffement, en devenant total, occafionnait la mort. Diogenes qui affignait pour caufe du fommeil la retraite de l'air, qui des veines où il eft difféminé, reflue dans la région du ventre & de la poitrine, penfait que fi toutes les particules d'air fe retiraient fans exception, la mort était inévitable. Platon & les Stoïciens qui attribuaient le fommeil au rallentiffement de l'activité des efprits animaux, foutenaient qu'on mourait, quand ce rallentiffement dégénérait en une immobilité totale. En un mot, le fommeil était regardé comme une

mort ſuivie d'une réſurrection. *Latet mens oppreſſa ſomno*, dit Lactance, *tanquam ignis obducto cinere ſopitus, quem ſi paulatim commoveris rurſus ardeſcit & quaſi evigilat.* lib. de Opif. c. 18. Ce que dit plus bas Lucrece.

Cinere ut multâ latet obrutus ignis
Undè reconflari ſenſus per membra repentè
Poſſit, ut ex igni cæco conſurgere flamma.

PAGE 104. V. I.

Ne ſe pourrait-il pas, que Lucrece réunît ici dans le même tableau les effets que produiſent les ſonges ſur les deux ſexes ; que *è corpore quoque* déſignât à la fois les ſimulacres d'un jeune homme & ceux d'une jeune fille, que ces deux expreſſions *præclari vultûs pulchrique coloris* confirmaſſent auſſi la même diſtinction, & qu'enfin ce dernier vers *profundant fluminis ingentes fluctus veſtemque cruentent* ſignifiât d'un côté l'épanchement ſéminal, & de l'autre la premiere éruption des regles, excitée dans une jeune fille, à l'occaſion d'un ſonge ? *Cruentare* doit-il s'entendre ſeulement de la ſemence ? n'indique-t-il pas un écoulement d'une autre nature ? J'avais traduit d'abord ce morceau tout différemment.

» Des ſimulacres émanés des corps de l'un & » de l'autre ſexe ſe préſentent à l'ame ſous les » traits d'un aimable adoleſcent ou d'une

» beauté touchante, provoquent les organes con-
» ſacrés a la génération, ouvrent à l'imagina-
» tion ardente le ſanctuaire de la volupté, &
» excitent ſoudain, ou un épanchement ſéminal
» abondant, ou les flots de pourpre qui annon-
cent la maturité. »

Mais l'autorité de tous les commentateurs, & l'autorité infiniment plus reſpectable de perſonnes de goût qui ont tous penché pour l'autre ſens, m'a décidé à le préférer.

IBID. V. II.

Cette opinion d'Epicure, que le fluide générateur eſt un écoulement de toutes les parties du corps, une eſpece de contribution générale de tous les membres pour la formation d'un nouvel être, était auſſi le ſyſtême de Démocrite ſon maître, qui, dans Plutarque, dérive la ſemence *ἀφ' ὅλων των σωμάτων*, *ex corporibus totis*, *du corps tout entier.* Hippocrare lib. de Genit. eſt auſſi du même avis. *Genituram ſecerni ab univerſo corpore & ex ſolidis mollibusque partibus, & ex univerſo totius corporis humido, pronuntio.* Et voila certainement ce que veut dire Lucrece dans ce vers ſi énergique, *membra voluptatis dum vi labefacta liqueſcunt.* Les membres ébranlés par la ſecouſſe du plaiſir, ſe fondent tous en une liqueur créatrice. Ariſtote ap-

pellait auſſi la ſemence *excrementum*, *ultimæ concoctionis reſiduum.*

PAGE 112, V. 13.

THALASSINA vient du mot grec θάλασσα, *mare*, & veut dire une étoffe de *couleur de mer*; expreſſion qui ne ſerait ni élégante, ni très-intelligible dans notre langue.



NOTES
DU CINQUIEME LIVRE.

PAGE 142. V. 9.

CE début de Lucrece a donné lieu à des accusations très-graves contre Epicure. Ses adversaires lui reprochent d'avoir voulu se faire passer pour Dieu. Ils s'appuient sur-tout de l'autorité de Plutarque, Col. lib. I. Colotès, disciple d'Epicure, enflammé par les discours sublimes qu'il entendait de la bouche de son maître, dans un mouvement d'enthousiasme, se jetta à ses genoux qu'il embrassa avec transport. De là un cri général contre Epicure. De là ces imputations contradictoires d'avoir voulu anéantir les Dieux, & de s'être fait Dieu lui-même, d'avoir entrepris de sapper toute religion, & de s'être érigé lui-même en fondateur de religion. Comme si d'ailleurs l'action de tomber aux genoux n'était pas souvent un simple mouvement d'amour filial; comme si *genua amplexus*, dans les poëtes, n'était pas une expression consacrée, pour désigner le respect & la reconnaissance.

Mais Lucrece donne à Epicure le titre de Dieu Lucrece s'est expliqué lui-même assez clairement dans son troisieme livre par ce vers.

Ut nihil impediat dignam Dîs degere vitam.

Il regardait, selon la doctrine d'Epicure, les Dieux comme des êtres souverainement heureux.

Nam privata dolore omni, privata periclis, &c.

Ce n'est donc que métaphoriquement, qu'il appelle Epicure un Dieu, pour avoir enseigné aux hommes l'art de vivre heureux, art bien au dessus de celui de cultiver les moissons & les vignes. En un mot, il est si éloigné de penser qu'Epicure soit vraiment un Dieu, qu'il ne regarde pas même comme tels, ce Bacchus & cette Cérès avec lesquels il le compare ; puisqu'il dit dans son second livre.

Hîc si quis mare Neptunum, Cereremque vocare
Constituet fruges, & Bacchi nomine abuti
Mavolt, quàm laticis proprium proferre vocamen ; &c.

Ce sont donc les services, & non pas les personnes que Lucrece met ici en parallele. Je suis honteux de réfuter de pareilles objections ; mais

il s'est trouvé des gens qui n'ont pas été honteux de les proposer sérieusement.

PAGE 152. v. 18.

(2) LUCRECE attaque ici Aristote, qui se vantait d'avoir été le premier philosophe qui eût reconnu l'éternité du monde. Néanmoins outre que Parménides, Pythagore, Mélisse & Philolaüs ont été du même avis, on ne sçaurait douter que les premiers Théologiens n'aient regardé les astres comme autant de Divinités. Le principe sur lequel Aristote appuyait l'indestructibilité du monde était donc presqu'aussi ancien que la philosophie, s'il est vrai sur-tout, comme le prétendent quelques uns, que le mot θεὸς *Deus*, vienne du verbe θέειν *currere*, à cause du mouvement continuel des astres. Quoiqu'il en soit, on est obligé de convenir qu'Aristote a été celui de tous les philosophes, qui avait le plus à cœur l'éternité du monde. Il poussait même cette opinion jusqu'au fanatisme. Il accusait d'impiété ceux qui soutiennent le sentiment contraire, & qui osent assujettir aux loix générales de la destruction le soleil, la lune, les astres, ces Dieux visibles de la Nature. C'est à quoi Lucrece fait allusion par ces vers.

Propterea que putes ritu par esse Gigantûm
Pendere eos pœnas immani pro scelere omnes

E

Qui ratione suâ disturbent mœnia mundi, &c.

On ajoute qu'Aristote disait en plaisantant, qu'il avait craint jusqu'alors que sa maison ne tombât sur lui de vétusté, mais qu'il était menacé d'une chûte bien plus terrible, de la ruine du monde entier, dont quelques philosophes lui faisaient peur. Voy. les notes du marquis d'Argens, sur le chap. 1. d'Ocellus Lucanus, §. 15. note 14. Voyez aussi Gassendi.

PAGE 156. V. 10.

LUCRECE promet de parler au long de la nature des Dieux ; mais il n'en traite nulle part : cette raison & plusieurs autres me font croire, quoiqu'en dise Gassendi, que son poëme n'est pas fini. Pour suppléer à ce point de la doctrine d'Epicure que Lucrece ne nous a point transmis, remarquons que dans les principes de l'Epicuréisme Dieu était défini *un animal immortel & heureux* ζῶον ἄφθαρτον καὶ μακάριον ; définition adoptée aussi par Platon & par Aristote qui appellaient Dieu *animal sempiternum & optimum*. Porphyre, pour se conformer à cette opinion presque générale des philosophes, divisait l'animal en *immortel*, comme Dieu, & *mortel*, comme l'homme. Epicure donnait aux Dieux la forme humaine qu'il regardait, comme la plus parfaite de toutes celles que nous connaissons :

mais pour les mettre à l'abri de la diſſolution à laquelle eſt ſujette toute aggrégation groſſiere ; il leur donnait non pas un corps, mais une ſubſtance déliée qui en tenait lieu, *non corpus, ſed quaſi corpus ;* il faiſait circuler dans leurs veines non pas du ſang, mais un fluide infiniment plus ſubtil, & doué d'une plus grande vertu, *non ſanguinem, ſed quaſi ſanguinem*, Cic. lib. I. de Nat. Deor. C'eſt dans ce ſens qu'il faut entendre les vers précédens.

Tenuis enim natura Deûm longèque remota
Senſibus ab noſtris.

QUANT aux attributs qu'Epicure reconnaiſſait dans les Dieux, on les trouve tous réunis dans ces vers de Lucrece, lib. I. pag. 8.

Omnis enim per ſe Divûm natura neceſſe eſt
Immortali ævo ſummâ cum pace fruatur,
Semota ab noſtris rebus, ſejunctaque longè ;
Nam privata dolore omni, privata periclis,
Ipſa ſuis pollens opibus, nîl indiga noſtrî,
Nec bene promeritis capitur, nec tangitur irâ.

ETAIT-CE une inconſéquence à Epicure d'adorer des Dieux à qui il refuſait toute influence ſur les affaires humaines ? Ne pouvait-il pas les vénérer comme des êtres d'un ordre ſupérieur, d'une nature immortelle, de qui il n'attendait rien à la vérité, mais qui n'en avaient pas moins des

droits ſur cet hommage involontaire qu'on rend toujours à la ſupériorité ?

IBID. V. 11.

LUCRECE a particuliérement en vue Platon dans ce morceau. Ce philoſophe penſait que le monde n'aurait pas de fin, non qu'il fût indeſtructible de ſa nature, mais parce qu'il regardait comme indigne de la majeſté de l'être ſuprême, de permettre qu'un ouvrage travaillé avec tant d'art, de ſageſſe & de perfection tombât jamais en ruine.

Nec fas eſſe, Deûm quod ſit ratione vetuſtâ
Gentibus humanis fundatum perpetuo ævo,
Sollicitare ſuis ullum de ſedibus unquam,
Nec verbis vexare & ab imo evertere ſummam.

PAGE 158. V. 12.

POUR entendre ce raiſonnement, il faut ſe rappeller la maniere dont Lucrece a expliqué la formation des idées dans le chant précédent, par l'introduction de ſimulacres déliés qui apportent dans nos ames les images des objets. » Or, » dit-il, avant la formation de l'univers, ces ſi» mulacres repréſentatifs du monde & de ſes » différentes parties ne pouvaient pas en éma-

» ner, ni donner par conſéquent aux Dieux l'i-
» dée de l'ouvrage qu'ils voulaient conſtruire,
» Il eſt donc néceſſaire que la méchanique ſeu-
» le, ſans intelligence ait préſidé à la forma-
» tion du monde. C'était pour prévenir cette objection, que Platon avait imaginé ces idées éternelles, ces Archétypes increés, enfin ce monde inſenſible qui avait ſervi de modele à la Divinité pour la formation du monde ſenſible.

PAGE 160. V. 13.

On ſçait que les anciens diviſaient le globe terreſtre en cinq zones ou cinq parties compriſes entre les deux poles, comme nous l'avons fait depuis eux. Ovide les décrit ainſi, Met. lib. I. v. 45 & ſuiv.

Utque duæ dextrâ cœlum, totidemque ſiniſtrâ
Parte ſecant zonæ, quinta eſt ardentior illis,
Sic onus incluſum numero diſtinxit eodem
Cura Dei, totidemque plagæ tellure premuntur;
Quarum quæ media eſt, non eſt habitabilis æſtu:
Nix tegit alta duas: totidem inter utramque locavit,
Temperiemque dedit, miſtâ cum frigore flammâ.

Virgile Georg. lib. I. v. 233 les décrit ainsi.

Quinque tenent cœlum zonæ, quarum una corusco
Semper sole rubens, & torrida semper ab igni;
Quam circùm extremæ dextrâ lævaque trahuntur
Cæruleâ glacie concretæ atque imbribus atris:
Has inter mediamque, duæ mortalibus ægris
Munere concessæ Divûm.

Il est évident que Lucrece ne suit pas cette division; car il aurait dit qu'il y a trois parties ou trois cinquiemes de la terre d'inhabitables. Il suppose donc le globe divisé en trois parties, & assure que de ces trois tiers, il y en a deux où l'homme ne peut vivre. En effet la zone torride & les zones glaciales sont près des deux tiers du globe.

PAGE 262. v. 10.

Chez les anciens, la naissance était regardée comme un mal, & la mort comme un bien; ces idées se trouvent même chez les peuples du nouveau monde. Au Méxique, à la naissance d'un enfant on lui disait, *enfant tu es venu au monde pour souffrir, souffre & tais-toi.* Dans le même pays, on faisait aux nouveaux mariés une exhortation par laquelle on prétendait les

préparer aux peines & aux miſeres qu'ils allaient avoir à ſouffrir en ce monde. Les Chinois ſont encore dans l'uſage de ſe faire conſtruire un cercueil long-tems avant leur mort : les pauvres mêmes n'y manquent pas. On les conſerve chez ſoi ; on va les viſiter tous les jours ; & ce meuble eſt réputé le plus précieux de la maiſon. C'étaient ces idées triſtes & lugubres qui avaient mis le célibat en honneur chez un grand nombre de peuples, avant que la religion Chrétienne en eût ſanctifié la pratique par des motifs plus relevés. Les prêtres Egyptiens obſervaient la chaſteté & buvaient des liqueurs refroidiſſantes, ou même quelquefois ſe mutilaient. Les Eſſéniens & les Nazaréens chez les Hébreux, les Gymnoſophiſtes chez les Indiens, les Hiérophantes chez les Athéniens obſervaient un célibat auſſi rigoureux que nos Anachoretes. Il en était de même des Pythagoriciens & des Cyniques ; ce qui a fait regarder les anciennes ſectes de philoſophes comme des ordres de pénitens. La loi du Célibat était preſcrite en Perſe aux filles du ſoleil ; & l'on ſçait avec quelle rigueur les Romains puniſſaient dans leurs veſtales les tranſgreſſions oppoſées à la continence. Strabon dit, que parmi les peuples de la Thrace on voyait des ſociétés de gens qui vivaient ſans femmes, & qui menaient une vie auſtere &

innocente. C'eſt encore au même principe que l'on peut attribuer l'origine de ces Amazones ou religieuſes guerrieres, ſi tant eſt qu'elles aient jamais exiſté. En Amérique, chez quelques ſauvages, l'uſage veut que le mari ſe mette au lit, lorſque la femme eſt accouchée. La même choſe ſe pratiquait chez les Celtibériens, ſuivant Strabon, & dans l'Iſle de Corſe, ſuivant Diodore de Sicile. Cette conduite du mari paraît fondée ſur le regret qu'il a d'avoir donné le jour à un être de ſon eſpece, & cette conjecture paraît d'autant plus vraiſemblable, que pendant ſa retraite le mari obſerve un jeûne rigoureux, & s'abſtient même de boire, enſorte qu'il m'aigrit conſidérablement. Vid. *Antiq. dévoil.* l. II. ch. III.

PAGE 164. V. 3.

CE n'eſt pas ſans deſſein que Lucrece décrit les viciſſitudes continuelles qu'éprouvent les quatre élémens. Son but n'eſt pas ſeulement d'en conclure que le monde eſt périſſable, mais encore de prouver que les quatre élémens ne ſont pas des Divinités. En effet il n'y en avait aucun à qui les hommes n'euſſent élevé des autels; c'eſt ce qui a déja été prouvé de la terre, de l'eau & du feu dans les notes des livres précédens. Quant à l'air, ce corps ſubtil qui pénetre nos corps & agit ſi puiſſamment ſur la ma-

chine, dans le ſein duquel ſe forment les nuages, les vents, la grêle, les foudres & les tempêtes, cette eſpece d'entrepôt commun entre le ciel & la terre, cet agent eſſentiel de la vue, de l'ouie, de l'odorat, de la parole & de la reſpiration, cet élément enfin dont les trois autres paraiſſent avoir beſoin, & qui n'a lui-même aucun beſoin d'eux, l'air avait certainement plus de droits que tout autre corps ſur l'adoration des premiers hommes qui cherchaient ſans ceſſe autour d'eux des objets de leur culte. Auſſi fut-il adoré dans l'Aſſyrie & dans l'Affrique. *Aſſyrii & pars Afrorum aërem habere ducatum elementorum volunt, & hunc imaginatâ veneratione venerantur. Nam hunc eumdem nomine Junonis & Veneris virginis conſecrârunt.* Firmicus lib. de Error. prof. relig. Les Romains l'adoraient auſſi ſous les noms de Jupiter & de Junon, double qualification qu'on ne peut entendre, ſans ſçavoir que les Egyptiens diſtinguaient dans chaque élément le mâle & la femelle. Dans l'air le vent était mâle & le brouillard femelle, L'eau ſalée était mâle & l'eau douce femelle. Dans le feu pareillement, la partie brûlante était regardée comme mâle & la partie lumineuſe comme femelle. Enfin dans la terre, la partie dure, comme les rochers, était mâle, la partie molle & végétale, femelle. En un mot, ils

étendaient jusqu'aux élémens la distinction des deux sexes, remarquée dès-lors même dans les arbres & les plantes. C'est Séneque qui nous à conservé ces détails. » Ægyptii quatuor elementa fecêre : deinde ex singulis bina, marem & fœminam. Aërem marem judicant, » quà ventus est : fœminam quà nebulosus & » iners. Aquam virilem vocant mare : muliebrem omnem aliam. Ignem vocant masculum, quà ardet flamma : & fœminam, quà » lucet innoxius tactu. Terram fortiorem marem vocant, saxa cautesque : fœminæ nomen » assignant huic tractabili ad culturam. Nat. quæst. lib. III. chap. 14. Il est remarquable, que les Chinois ne regardent pas l'air comme un élément particulier, mais comme une simple évaporation de la terre. Vid. Herbert de Cherbury de Relig. Gentil. Cap. X.

PAGE 172. V. 8.

Ocellus Lucanus répond à cette objection de Lucrece, que, si l'histoire Grecque ne commence qu'à Inachus, cette époque doit être moins regardée comme un premier commencement, que comme la suite d'un changement arrivé dans ce pays qui a souvent été barbare, & le sera souvent encore. Ces révolutions étaient occasionnées non-seulement par des incursions de

Barbares, mais par la nature elle-même, qui n'eſt jamais à la vérité ni plus forte ni plus faible, mais qui ſe renouvellant tous les jours ſemble prendre un commencement par rapport à nous. Vid. Ocel. Réf. chap. 3. §. 5. Horace répond auſſi à la même difficulté par cette belle ſtrophe.

Vixêre fortes antè Agamemnona
Multi, ſed omnes illacrymabiles
Urgentur, ignotique longâ
Noćte, carent quia vate ſacro.

lib. IV. Od. 9.

PAGE 174. v. 2.

ON ne peut lire l'hiſtoire des anciens peuples, & de ceux que les découvertes modernes nous ont fait connaître, ſans remarquer que preſque toutes les nations de la terre ont eu & ont encore des traditions qui leur ont tranſmis des changemens arrivés autrefois dans la Nature. Les unes nous retracent des révolutions dans le ſoleil même, dans les planetes, & dans toute l'étendue des cieux : les autres parlent d'incendies qui ont dévoré la terre. Les Egyptiens vers le ſolſtice d'été avaient coutume de teindre en rouge leurs maiſons, leurs troupeaux, leurs arbres & leurs fruits, en commémoration, diſaient-ils, d'un incendie cauſé par la chûte de

Phaëton. En vain quelques Sçavans prétendent, que le feu de la ſaint Jean qui ſe tire vers le même tems dans pluſieurs pays eſt une inſtitution de la même nature ; nous ſçavons à n'en pas douter, qu'il eſt fondé ſur un paſſage de l'Ecriture, qui dit que les nations ſe réjouiront en ce jour, *& multi ejus in nativitate gaudebunt*, St. Luc. chap. I. v. 14. Mais il n'y a pas de fait dont les monumens ſoient plus généralement atteſtés, que ceux du déluge. Non-ſeulement la tradition qui nous a tranſmis ce fait eſt la plus ancienne de toutes, mais encore elle eſt claire & intelligible : elle nous préſente un fait qui peut ſe juſtifier & ſe confirmer 1°. par l'univerſalité des ſuffrages, puiſque la tradition de ce fait ſe trouve dans toutes les langues & dans toutes les contrées du monde. 2°. Par le progrès ſenſible des nations, & la perfection ſucceſſive de tous les différens arts. Quoique l'hiſtoire profane ne puiſſe atteindre aux premiers tems, elle nous montre ſinon le genre humain naiſſant, du moins une infinité de nations encore dans une eſpece d'enfance ; ces nations croiſſent, ſe fortifient peu à peu & ſoumettent inſenſiblement une grande portion de la terre à leur empire. 3°. L'œil du phyſicien a ſçu remarquer les monumens authentiques de ces anciennes révolutions. Il les a vus gravés par-

tout en caractères ineffaçables. S'il a fouillé la terre, il n'y a trouvé que des débris accumulés & déplacés ; il a trouvé des amas immenses de coquilles au sommet des montagnes, aujourd'hui les plus éloignées de la mer ; il a trouvé des restes indubitables de poissons dans les profondeurs de la terre ; il y a trouvé pareillement des végétaux dont l'origine ne lui a point paru douteuse ; enfin il a trouvé dans les couches de la terre qu'il habite, des ossemens & des restes d'êtres animés qui ne vivent aujourd'hui qu'à leur surface ou dans les eaux. Ces faits ignorés du vulgaire, mais connus actuellement de tous ceux qui observent la nature, forcent le physicien de reconnaître, que toute la surface de la terre a été inondée par un déluge universel.

PAGE 180. V. I.

Lucrece a ici en vue les Stoïciens, qui assuraient » qu'après une longue suite d'années » la substance humide des eaux étant épuisée, » & la terre se trouvant enfin desséchée & hors » d'état de fournir plus long-tems à la nourriture des astres, à cause de son aridité, » le feu s'attacherait à toute les parties du monde & consumerait toutes choses. Voila ce qu'annonce Ovide dans ces vers des Met. lib. I.

Esse quoque in fatis reminiscitur affore tempus

Quo mare, quo tellus correptaque regia cœli
Ardeat, & mundi moles operosa laboret.

Tous les poëtes avaient adopté cette idée, comme un tableau propre à remuer vivement l'imagination. Séneque & Lucain ont fait la description de cette ruine de l'univers, d'une maniere capable d'inspirer l'horreur & l'effroi. Voila comme le premier s'explique.

Jamjam legibus obrutis,
Cum mundo veniet dies,
Australis polus obruet
Quidquid per Lybiam jacet,
Et sparsus Garamas tenet.
Arctous polus obruet
Quidquid subjacet axibus,
Et siccus Boreas ferit.
Amissum trepidus polo
Titan excutiet diem.
Cœli regia concidens
Ortus atque obitus trahet;
Atque omnes pariter Deos
Perdet mors aliqua & cahos,
Et mors fata novissima
In se constituet sibi.
Quis mundum capiet locus?

Séneq. Herc. Œt. Act. III. v. 1102.

Lucain ne s'exprime pas avec moins d'énergie.

Cum compage ſolutâ,
Sæcula tot mundi ſuprema coëgerit hora,
Antiquum repetent iterùm chaos omnia, mixtis
Sidera ſideribus concurrent, ignea pontum
Aſtra petent, tellus extendere littora nolet,
Excutietque fretum; fratri contraria Phœbe
Ibit, & obliquum bigas agitare per orbem
Indignata, diem pocet ſibi, totaque diſcors
Machina divulſi turbabit fœdera mundi.

Luc. Bel. Civ. lib. I. v. 72.

PAGE 182. v. 9.

Je crois qu'on ne ſera pas fâché de trouver ici la coſmogonie de Diodore de Sicile, & celle d'Ovide. Je commence par celle de l'hiſtorien, dont le récit eſt entiérement conforme à la deſcription de Lucrece.

» Toute la Nature ayant été dans le cahos » & la confuſion, le ciel & la terre mêlés en» ſemble ne faiſaient qu'une maſſe uniforme; » mais les corps s'étant ſéparés peu à peu les » uns des autres, le monde parut enfin dans » l'ordre où nous le voyons. L'air demeura dans » une agitation continuelle; ſa partie la plus » vive

» vive & la plus légere s'éleva au plus haut
» lieu de l'univers, & devint un feu pur & sans
» mêlange. Le soleil & les astres formés de ce
» nouvel élément, sont emportés par le mou-
» vement perpétuel de la sphere de feu. La
» matiere terrestre demeura encore quelque
» tems mêlée avec l'humide par la pesanteur
» de l'un & de l'autre. Mais ce globe parti-
» culier, roulant sans cesse sur lui-même, se
» partagea par le moyen de cette agitation en
» eau & en terre, de telle sorte cependant
» que la terre demeura molle & fangeuse, &c.
La cosmogonie d'Ovide est digne d'un Poëte philosophe.

» AVANT la formation de la mer, de la terre
» & du firmament, cette enveloppe générale, la
» Nature ne se montrait que sous un seul aspect,
» auquel on a donné le nom de *Chaos*. C'était
» une masse informe & confuse, un poids sans
» activité, un amas de semences incompatibles,
» plutôt entassées que réunies. Titan n'éclairait
» pas encore le monde de sa lumiere ; la sœur
» de Phœbus ne renouvellait pas ses cornes par
» ses accroissemens journaliers ; la terre n'était
» pas suspendue au milieu des airs où elle se ba-
» lance sur son propre poids ; & Amphitrite
» n'avait point étendu ses vastes bras autour des
» continens. Par-tout où était la terre, se trou-

» vaient réunis l'air & l'eau ; & en vertu de ce » mêlange la terre n'était point solide, ni l'onde » navigable, ni l'air éclairé : aucune substance » n'avait la forme qui lui est propre ; elles se » faisaient un obstacle mutuel, parce que dans » la même masse le chaud était combattu par le » froid, la sécheresse par l'humidité, la dureté » par la mollesse, la pesanteur par la légéreté, » Un Dieu, ou plutôt la Nature plus puissante » que les Dieux, termina ce grand différend ; » elle sépara la terre d'avec le ciel, les ondes » d'avec la terre, le fluide éthéré d'avec l'air » plus épais. Après ce premier développement, » tous les corpuscules de cet amas ténébreux, » distribués en des lieux divers, furent liés par » la paix & la concorde. La matiere éthérée, » brillante de feux & dénuée de pesanteur, s'é- » leva dans les régions supérieures & forma une » voûte convexe au faîte de la machine. L'air, » le fluide le plus léger après le firmament, se » plaça immédiatement au dessous de lui ; la » terre plus dense, & formée d'élémens plus gros- » siers fut entraînée par sa propre pesanteur ; » l'onde eut en partage les extrêmités du globe » autour duquel elle circule, & dont elle con- » tient la solidité. Quel qu'ait été le Dieu qui » ait dégagé cet amas d'élémens, après la secré- » tion de la matiere, & la formation des mem-

» bres du monde, il arrondit la terre ſous la
» forme d'un vaſte globe, afin que toutes ſes
» parties fuſſent à égale diſtance d'un centre
» commun ; il répandit la mer de tous côtés, lui
» ordonna de s'enfler ſous le ſouffle des vents
» rapides, & de former avec ſes rivages un long
» circuit autour de la terre ; il ajouta des fon-
» taines, des étangs immenſes, des lacs & des
» fleuves enfermés dans des bords tortueux, &
» roulans ſur des lits inclinés ; les uns ſont en-
» gloutis par la terre même, les autres vont ſe
» rendre dans l'Océan, & reçus dans des baſſins
» où leur onde eſt plus à l'aiſe, ils battent des
» rivages au lieu de rives. Il commanda en même
» tems aux plaines de s'étendre, aux vallées de
» s'abaiſſer, au forêts de ſe couvrir de feuilles, &
» aux montagnes d'élever leurs rochers dans les
» airs. Vid. Ovid. Mét. lib. I. init.

PAGE 188. v. 17.

SANS entrer dans le détail d'un nombre infini d'hypotheſes, imaginées par les anciens pour expliquer le mouvement apparent des aſtres, je me bornerai aux principaux ſyſtêmes dont Lucrece fait ici mention, & qu'il adopte tous indifféremment. Le premier eſt que le ciel, dès le moment de ſa formation, en vertu des loix néceſſaires de la matiere, a été doué d'un mouve-

ment circulaire qu'il a toujours conſervé, & qui ſe perpétue encore aujourd'hui. C'était le ſentiment d'Anaxagore, qui, au rapport de Diogene Laërce (lib. II.) penſait que le ciel jouiſſait d'un mouvement de rotation très-rapide, qui ne peut ſe rallentir le moins du monde, ſans la chûte totale du firmament; de même qu'un vaſe plein d'eau ne ſe répand pas, tant qu'on le meut d'un mouvement circulaire, rapide & égal; mais l'eau ſe renverſe auſſitôt que le mouvement commence à ſe rallentir. D'autres croyaient que les aſtres étaient pouſſés par l'air, *ſive aliundè fluens alicundè extrinſecùs aër verſat agens ignes.* Plutarque (II. Plac. 23) attribue cette opinion à Anaximene & même à Anaxagore. Car en expliquant la raiſon pour laquelle les planetes reviennent des tropiques vers l'équateur, il dit qu'Anaximene attribuait cet effet à l'air, qui, étant plus denſe & moins perméable entre les poles & les tropiques, fermait le paſſage au ſoleil. Il ajoute qu'Anaxagore en attribuant auſſi le même effet à la même cauſe, c'eſt-à-dire, à la condenſation de l'air, apportait pour cauſe de cette condenſation le ſoleil lui-même, qui, en chaſſant toujours l'air devant lui vers les poles, le comprimait au point que vers les tropiques il le trouvait abſolument impénétrable, & était obligé de rétrograder vers l'équateur.

Enfin ceux qui regardaient les aſtres comme des animaux qui avaient beſoin de nourriture pour ſe ſoutenir, penſaient que leur force motrice était le feu intérieur, mais que la cauſe qui les déterminait à aller plutôt d'un côté que de l'autre, était la poſition & la diſtance de leurs alimens.

PAGE 192. V. I.

Il eſt incroyable combien les philoſophes ont imaginé de ſyſtêmes, pour expliquer comment la terre ſe ſoutient au milieu du monde, juſqu'à ce que les loix de la gravitation aient été fixées irrévocablement par les belles découvertes de Newton. Les uns croyaient que la terre, abandonnée à ſa peſanteur, ſe précipitait ſans ceſſe dans les régions inférieures, aux extrêmités deſquelles elle ne pouvait jamais arriver, parce que l'eſpace eſt infini, & que nous ne pouvons nous appercevoir de cette chûte, parce que ce mouvement de haut en bas nous eſt commun avec la terre. D'autres, comme Xénophanes, pour éviter une ſuppoſition auſſi ridicule, en établiſſaient une autre non moins déraiſonnable, prétendant que la terre s'étendait ſous nos pieds à l'infini, & ſe ſervait ainſi de baſe à elle-même. D'autres, comme Empedocles, enſeignaient que la terre demeurait ſuſpendue au milieu des airs, à cauſe

de la rapidité du mouvement du ciel, qui la retient sur elle-même & l'empêche de s'échapper, comme l'eau est retenue dans un vase mu circulairement. Anaximandre expliquait le même phénomene d'une maniere plus ingénieuse, en prétendant que la terre placée au centre du monde, & à égale distance de toutes les extrêmités, n'avait pas de raison pour tendre plutôt d'un côté que d'un autre, & que faute de détermination, elle restait en équilibre au milieu des airs. Enfin Aristote regardait le centre du monde comme la partie inférieure de l'espace; d'où il concluait, que la terre devait s'y tenir ne pouvant descendre plus bas. Ce principe d'Aristote explique parfaitement ce que Lucrece veut dire par ce vers peu intelligible sans cela,

In medio atque imas capiebant omnia sedes.

Au reste, la raison qu'apporte Lucrece, pourquoi la terre demeure suspendue au milieu des airs, est la même qu'emploie Pline, Hist. Nat. lib. II. cap. V. *Hujus* (aëris) *vi suspensam, cum quarto aquarum elemento, librari medio spatio tellurem, ita mutuo complexu, diversitatis effici nexum, & levia ponderibus inhiberi, quominùs evolent : contràque gravia, ne ruant, suspendi levibus in sublime tendentibus ! sic pari in diversa nisu, vi suâ quæque consistere, irrequieto*

mundi ipsius constricta circuitu ; quo semper in se currente, IMAM ATQUE MEDIAM *in toto esse terram.*

PAGE 200. V. 21.

Il ne faut pas moins que vingt-sept mille ans, selon le calcul de nos astronomes géometres, pour que les astres achevent cette grande révolution dont on a déja parlé dans une des notes du second livre. C'est dans ce sens qu'il faut entendre le *magnos annos* de ce vers.

PAGE 202. V. 16.

Cette opinion de la formation & de l'extinction journaliere du soleil & des astres est ordinairement attribuée à Héraclite ; & c'est sur ce systême fol, qu'est fondé ce proverbe employé par Platon : *Heracliteo sole citiùs extingui.* Xénophane croyait aussi, que chaque climat avait son soleil & sa lune particuliere. Voici sur quoi était fondée une opinion aussi singuliere. On croyait que la terre était non pas un sphéroïde applati vers les poles, telle que nous la connaissons ; mais une grande surface plane, terminée de tous côtés par l'Océan. C'est ce que dit Gemin. cap. XIII. *Homerus & Poetæ veteres, ut dicam, omnes terram planam & ipsi mundo conterminam statuunt, Oceanumque ipsi circumfusum ut horizontem circumponunt, volunt-*

que ortus ex Oceano, occasus in Oceanum fieri. On prouvait par l'exemple de quelques fontaines, telles que celle dont parle Lucrece dans son sixieme livre, que certaines eaux peuvent avoir la vertu d'allumer la matiere du soleïl. On appuyait encore ces conjectures chimériques par des récits fabuleux. Diodore de Sicile lib. XVII. rapporte, comme Lucrece, qu'on voit du sommet de l'Ida le soleil s'allumer tous les matins. *Res singularis & admiranda huic Idæ monti accidit. Nam circà ortum caniculæ tanta aëris circumfusi in vertice montis tranquillitas est, ut ventorum flatui vertex superemineat, & nocte adhuc existente, exoriri sol videatur, non figurâ circulari tornatus, sed flammâ hîc illic dispersâ; adeò ut plures ignes videantur finitorem contingere, qui quidem paulò post in unam cogantur magnitudinem, donec die jam appetente apparens completa solis magnitudo solitam diei lucem exhibeat.* Le soleil ainsi allumé, après avoir décrit sa course, allait s'éteindre dans l'Océan occidental, ce qui ne pouvait manquer d'occasionner un grand bruit. Aussi Strabon, en parlant de l'Espagne, dit sérieusement, *solem ibi ad Oceani littus occidere majorem, editoque strepitu, ut si mare strideret, dum sol in illius fundum delatus extinguitur.* C'est encore ce que signifie ce vers de Juvenal ;

Audiet Herculeo ſtridentem gurgite ſolem.
Sat. XIV.

Et celui-ci d'Auſone :

Stridebatque freto Titan inſignis Ibero.
Epiſt. XIX.

PAGE 204. V. 19.

Orbem ne ſignifie pas ici *le monde*, mais *l'orbe du ciel*. C'eſt une remarque néceſſaire à faire, parce que quelques interpretes qui n'ont voulu voir que les mots, n'ont pas ſenti qu'*orbem*, pris dans le premier ſens, rendait le texte obſcur, embarraſſé & inexact ; tandis que tout ce que dit Lucrece s'accorde parfaitement avec les principes & les découvertes des aſtronomes modernes.

PAGE 206. V. 1.

Les anciens philoſophes (& nous avons pris cela d'eux) appellaient *nœuds* tous les points d'interſection de l'orbite d'une planete avec une autre. C'eſt conformément à cette opinion, que Lucrece appelle *nodus anni*, le point d'interſection du zodiaque & de l'équateur.

IBID V. 8.

Les anciens avaient, comme nous, l'uſage des cartes géographiques, ſur leſquelles ils dé-

crivaient les pays qui leur étaient connus. Anaximandre, disciple de Thalès, est fameux par sa sphere, & par sa carte générale de la terre. Erathostene corrigea depuis cette carte d'Anaximandre, qui était très-fautive & très-imparfaite, & Hipparque corrigea celle d'Erathostene. On sçait la réponse que fit Socrate à Alcibiade fier de ses terres, en lui présentant une carte géographique, & lui demandant où elles étaient sur cette carte. Florus dit au commencement de son histoire, *faciam quod solent qui terrarum situs pingunt, in brevi quasi tabellâ totam historiæ imaginem complectar.* Plutarque, au commencement de la vie de Théfée, compare aussi l'histoire universelle à une table géographique.

PAGE 208. V. 4.

» APULÉE, *de Deo Socratis*, attribue aux » Chaldéens la fausse opinion d'avoir cru, que » la lune est lumineuse par elle-même : les Grecs » ont été désabusés de cette erreur aussi-tôt » qu'ils ont eu des philosophes. Thalès avait aisément reconnu, que la lune n'avait pas une » lumiere propre. Anaximandre, son disciple, » alla plus loin. Il conclut que la terre recevant » sa lumiere du soleil, ainsi que les autres planetes, tourne probablement comme elle autour » de notre tourbillon. Platon assurait que la lune

» était un corps pierreux, & Pythagore avec ses » disciples qu'elle était un corps terrestre ». Voyez *le Monde, son Origine & son Antiquité*, chap. I. pag. 20. Pline, qui avait des idées assez saines sur la lumière de la lune, fait une remarque fort judicieuse au sujet des autres phénomenes de cette planete ; *sed omnium admirationem vincit novissimum sidus terrisque familiarissimum, & in tenebrarum remedium ab naturâ repertum, lunæ. Multiformi hæc ambage torsit ingenia contemplantium, & proximum ignorari maximè sidus indignantium, crescens aut senescens.* Hist. nat. lib. II. cap. IX.

IBID. V. 19.

Les Chaldéens ou Babyloniens étaient, suivant le témoignage de Cicéron, les plus anciens philosophes du monde. Josephe assure qu'ils communiquerent aux Egyptiens les premiers élémens des sciences, & sur-tout de la science du ciel. Pythagore, & après lui d'autres Grecs allerent les consulter, & apprendre sous leurs yeux l'astronomie & la physique. On leur attribue l'invention de l'astrologie, cette vaine science aussi ancienne que la crédulité, qui passa delà en Grece & en Toscane, & qui, à la faveur de l'ignorance, se perpétua si long-tems dans l'Europe. On leur doit encore l'invention de ces intelligences mythologiques, connues sous les

noms de *génies*, de *démons*, &c...... monde chimérique dans lequel les nouvelles découvertes firent des progrès bien plus rapides que dans notre monde physique. La raison qui les engagea d'avoir recours à ces especes d'êtres intermédiaires, était la crainte de rabaisser la majesté divine, en la dégradant jusqu'à gouverner un monde aussi imparfait que le nôtre, ou de troubler son repos, en l'assujettissant à une infinité de détails compliqués.

Ce fut pour la même raison que Strabon imagina cette *nature plastique*, animée sans intelligence, agissant avec ordre & sans dessein, cause productrice de tous les êtres vivans, & au dessous des êtres qu'elle enfante, espece de forme générale du monde, beaucoup moins sensée & moins philosophique que les formes d'Aristote, être, en un mot, qui donne encore moins de prise à l'imagination, que les êtres abstraits eux-mêmes, & que Cudwort n'a pas eu honte d'introduire dans la nature, apparemment pour jetter quelqu'obscurité sur une matiere déja trop claire.

PAGE 212. V. 10.

Lucrece s'exprime ici avec autant d'exactitude que pourrait le faire un bon astronome moderne. Il dit *rigidas umbras*, parce qu'en effet

le reſte de la terre eſt alors pénombre. Il ajoute *conique ;* parce qu'en effet, toutes les fois qu'une ſphere lumineuſe eſt plus grande qu'une ſphere opaque qu'elle éclaire, l'ombre forme un cône.

PAGE 216. V. 1.

LUCRECE veut parler ici de ce qui arrive, ſelon Diodore de Sicile, lib. I. dans la Thébaïde d'Egypte. *Lorſque les eaux du Nil ſe ſont retirées*, dit-il, *après l'inondation ordinaire, & que le ſoleil échauffant la terre cauſe de la pourriture en divers endroits, on en voit éclorre une infinité de rats, préſentant hors de terre une moitié de leurs corps déja formée & vivante, pendant que l'autre retient encore la nature du limon où elle eſt engagée.* C'était particuliérement ſur ce fait que ſe fondaient les Egyptiens, pour ſe prétendre les plus anciens habitans de la terre. *Inter Scythas & Egyptios*, dit Juſtin lib. II. cap. 1. *diu contentio de generis vetuſtate fuit ; Ægyptiis prædicantibus initio rerum, cum aliæ terræ nimio fervore ſolis arderent, aliæ rigerent frigoris immanitate ita ut non modo primæ generare homines, ſed ne advenas quidem recipere aut tueri poſſent, priùs quàm adverſus calorem & frigus velamenta corporis invenirentur, Ægyptum ità temperatam ſemper fuiſſe, ut neque hyberna frigora, nec æſtivi ut ſolis calores incolas*

ejus premerent, ſolum ita fœcundum, alimentorum in uſum hominum nulla terra feracior fuerit..... Ovide, Met. lib. I. fab. XIII. raconte la même choſe :

Sic ubi deſeruit madidos ſeptemfluus agros
Nilus, & antiquo ſua flumina reddidit alveo;
Æthereoque recens exarſit ſidere limus;
Plurima cultores verſis animalia glebis
Inveniunt, & in his quædam modò cœpta, ſub ipſum
Naſcendi ſpatium; quædam imperfecta, ſuiſque
Trunca vident numeris : & eodem in corpore ſæpe
Altera pars vivit, rudis eſt pars altera tellus.

IBID. V. 6.

Les anciens croyaient que le monde avait commencé d'exiſter au printems. Cette ſaiſon qui eſt pour la plupart des animaux celle du renouvellement de l'eſpece, on croyait qu'elle avait été auſſi la ſaiſon de la premiere formation. Voila pourquoi le printems était conſacré à Venus. Voila pourquoi les Sabiens & les plus anciennes nations du monde avaient placé en Mars le commencement de leur année. Enfin, voila ce que veut dire Virgile dans ces vers du ſecond livre des Géorgiques.

Non alios primâ naſcentis origine mundi
Illuxiſſe dies, aliumve habuiſſe tenorem
Crediderim ; ver illud erat, ver magnus agebat
Orbis, & hybernis parcebant flatibus euri.

Et ce que Lucrece dit plus bas en d'autres termes,

At novitas mundi nec frigora dura ciebat,
Nec nimios æſtus, nec magnis viribus auras.

Les Docteurs ſacrés ſoutiennent auſſi que Dieu créa le monde vers l'équinoxe du printems, parce que c'eſt la ſaiſon qu'il ſemble avoir toujours choiſie pour l'accompliſſement de ſes principaux ouvrages.

IBID. V. 9.

« Il y a deux opinions différentes ſur l'origine des hommes, parmi les phyſiciens & » les hiſtoriens les plus fameux. Les uns, croyant » le monde éternel & incorruptible, prétendent » que le genre humain a toujours été, & qu'il » eſt impoſſible de remonter au premier homme. Les autres, donnant un commencement » & une fin à toutes ces choſes, ſoumettent les » hommes à la même loi, & expliquent ainſi » la formation de leur eſpece...... Il ſe forma dans les endroits les plus humides (de

» la terre) des excreſcences couvertes d'une » membrane déliée ; ainſi qu'on le voit en- » core arriver dans les lieux marécageux, lorſ- » qu'un ardent ſoleil ſuccede immédiatement » à un air frais. Ces premiers germes reçurent » leur nourriture des vapeurs groſſieres qui » couvrent la terre pendant la nuit, & ſe for- » tifierent inſenſiblement par la chaleur du jour. » Etant arrivés enfin à leur point de maturité, » & s'étant dégagés des membranes qui les en- » veloppaient, ils parurent ſous la forme de » toutes ſortes d'animaux....... Peu de tems » après, la terre s'étant entiérement deſſéchée, » ou par l'ardeur du ſoleil, ou par les vents, » devint incapable de produire des animaux » parfaits, & les eſpeces étant déja produites » ne s'entretinrent plus que par voie de géné- » ration. Euripide, diſciple du philoſophe Ana- » xagore, paraît avoir adopté ſur l'origine des » êtres le ſentiment que nous venons d'expo- » ſer, car il parle ainſi dans ſa Menalippe.

» Tout était confondu ; mais le ſeul mouvement
» Ayant du noir chaos tiré chaque élément,
» Tout prit forme ; bientôt la nature féconde,
» Peupla d'êtres divers le ciel, la terre & l'onde

» Fit sortir de son sein ses ornemens divers,
» Et donna l'homme enfin pour maître à l'univers. Diod. de Sic. lib. I. Sec. I.

PAGE 218. V. 16.

Il paraît que Lucrece par ces mots *è contemptibus exit* fait allusion à un passage du second livre, qui sert à expliquer celui-ci :

Quippe videre licet vivos existere vermes
Stercore de tetro, putrorem cùm sibi nacta est
Intempestivis ex imbribus humida tellus.

PAGE 228. V. 13.

Je fais ici un léger changement dans la ponctuation, & je lis *spontè suâ, satis, id placabat pectora donum;* au lieu de *satis id placabat pectora donum*, qui est lâche & faible.

IBID. V. 14.

Toutes les histoires nous représentent les premiers hommes menant une vie triste & malheureuse au milieu des forêts. L'antiquité nous fait d'un grand nombre de nations anciennes les mêmes peintures que nos voyageurs modernes nous font des sauvages de l'Amérique & des nations les moins civilisées. Voici en quels termes parle de ces premiers hommes un poëte cité par Stobée.

Fuit profectò tempus; humanum genus
Cùm belluarum more vitam degeret,
Lucis carentes lucos, exesi colens
Aut montis antrum.

Diodore de Sicile lib. I, nous montre les premiers Egyptiens comme des hommes féroces & ſauvages, ſe mangeant les uns les autres, vivant à l'aventure, privés de toutes les commodités de la vie, ignorant même l'uſage du feu & des métaux, ſans armes pour ſe défendre contre les bêtes féroces. Le tableau que l'hiſtoire nous fait des premiers habitans de la Grece n'eſt guere plus favorable. Les Scythes, ſelon Hérodote, étaient comme les ſauvages modernes du Canada dans l'uſage d'arracher les chevelures de leurs ennemis vaincus; ils s'abreuvaient de leur ſang qu'ils buvaient dans leurs crânes. Je ne puis me refuſer à citer un morceau éloquent de Plutarque, qui peint bien vivement cet état déplorable.

» O que vous êtes chéris des Dieux, vous » qui vivez maintenant! Que votre ſiecle eſt » heureux! La terre fertile vous produit mille » richeſſes; la Nature entiere n'eſt occupée » qu'à travailler à vos plaiſirs : au lieu que notre » naiſſance eſt tombée dans l'âge du monde » le plus triſte & le plus dur. Il était ſi nou- » veau, que nous étions dans l'indigence de

« toutes chofes. L'air n'était pas encore épu-
» ré ; l'harmonie des étoiles & des aftres n'é-
» tait pas encore bien établie, ni le foleil lu-
» mineux & affermi. Les rivieres fans un cours
» réglé défolaient la terre. Tout était marais,
» ou bourbier, ou forêts fauvages. Les champs
» ftériles ne pouvaient être cultivés. Notre mi-
» fere était extrême. Nous n'avions ni inven-
» tions ni inventeurs. La faim ne nous quit-
» tait jamais. Nous déchirions les bêtes pour
» les dévorer, lorfque nous ne trouvions ni
» mouffe ni écorce. Mais fi nous étions affez
» heureux pour découvrir du gland, hélas! nous
» danfions de joye autour d'un chêne, en chan-
» tant les louanges de la terre. Nous n'avions
» point de fêtes & de plaifirs que ceux-là ; &
» tout le refte de notre vie n'était que dou-
» leur, indigence & trifteffe. » Voyez les Œuv. Morales de Plutarque au traité, *s'il eft loyfible de manger chair.*

CEPENDANT c'eft au milieu de cet état déplorable, que l'antiquité place l'âge d'or, le regne de l'innocence, de la juftice, de toutes les vertus. Les écritures nous repréfentent l'homme naiffant, placé dans un jardin de délices, vivant heureux & innocent jufqu'au moment de fa chûte. Quel contrafte! que de fujets de méditations pour un efprit philofophe!

PAGE 244. v. 6.

Ce phénomene dont nous avons déja remarqué la fausseté dans une des notes du premier livre, est aussi rapporté par Cornelius Severus.

Haud aliter quàm cùm prono jacuêre sub austro
Aut aquilone fremunt sylvæ, dant brachia nodo
Implicitæ, ac serpunt junctis incendia ramis.

Voyez aussi Thucydide lib. II, & Plin. Hist. Nat. lib. XVI. cap. 40, qui font mention du même phénomene.

PAGE 258. v. 6.

Quoiqu'en dise Bayle, Art. *Lucrece*, le Poëte n'a certainement pas ici en vue une providence, ou, si l'on veut, une *fatalité* qui dirige les événemens humains, & qui se joue des grandeurs de la terre. Son idée est toute simple. Il a dit ci-dessus, que la route des honneurs est dangereuse, que l'envie attend les ambitieux pour les précipiter dans l'abyme; il n'est point ici question de dangers surnaturels; seulement Lucrece remarque, que ces malheurs sont si constans par le concours des circonstances qui ne manquent jamais de se trouver réunies, que l'on croirait qu'il y a une intelligence

ſecrete & puiſſante, qui ſe fait un jeu de fouler aux pieds tout ce que le monde a de plus grand. Car le *videtur* qui modifie la propoſition, mérite plus d'attention que Bayle ne ſemble y en avoir fait. Toute l'idée du Poëte ſe réduit (à ce qu'il me paraît) à dire que c'eſt cette régularité invariable de maux attachés à la condition des ambitieux, qui a fait imaginer une fatalité ſecrete, acharnée contre les hommes puiſſans.

PAGE 264. V. 1.

» LUCRECE regardait l'art de conduire un
» char attelé de pluſieurs chevaux, comme une
» choſe plus combinée que celui de monter &
» de conduire un ſeul cheval. Quand même
» la pénſée de Lucrece ſerait véritable, les rai-
» ſonnemens ne prouvent rien contre les faits,
» & il n'eſt pas toujours vrai que l'on ait
» commencé par le plus ſimple. Les inventions
» ſont dues ordinairement au hazard, & le
» hazard ne s'aſſujettit point aux procédés mé-
» thodiques de la philoſophie..... Mais il eſt
» faux que l'art de conduire un char ſoit plus
» combiné que celui de l'équitation. La fou-
» gue du cheval le plus impétueux eſt arrêtée
» ou du moins diminuée par le poids du char
» auquel il eſt attaché. Il eſt évident que la fa-

» çon la plus ſimple & la plus aiſée de faire » uſage des chevaux, celle par où l'on a dû com- » mencer, a été de les atteler à des fardeaux, » & de les leur faire tirer après eux. Le traî- » neau a dû être la plus ancienne de toutes les » voitures. Ce traîneau ayant été enſuite poſé » ſur des rouleaux qui ſont devenus des roues, » lorſqu'on les a attachés à cette machine, » s'éleva peu à peu de terre, & a formé les » chars des anciens à deux & à quatre roues, &c.... Voyez *Recherches ſur l'ancienneté* & *ſur l'origine de l'art de l'équitation dans la* Grece, *par M. Freret.* Hiſt. de l'Acad. des Inſcrip. Vol. VII. p. 315.

PAGE 266. v. 8.

Après ce vers on trouve celui-ci dans toutes les éditions,

In ſe fracta ſuo tinguentes ſanguine tela.

COMME il préſente la même idée, exprimée avec les mêmes termes, que le premier, & que la plupart des commentateurs le retranchent comme ſuppoſé, on a cru devoir le faire diſparaître de cette édition.

PAGE 268. v. 12.

» *LAME* chez les Tiſſerans ſignifie la partie » de leur métier, qui eſt faite de pluſieurs fi-

» celles attachées par les deux bouts à de lon-
» gues tringles de bois appellées *liais*. Chacune
» de ces ficelles nommées *lisses*, a dans son
» milieu une petite boucle de la même cor-
» de, ou un petit anneau de fer, d'os, &c...
» à travers lesquels sont passés les fils de la chaî-
» ne de la toile qu'on veut travailler. Les *lames*
» qui sont suspendues en l'air par des cordes
» passées dans les poulies au haut du métier
» des deux côtés servent, par le moyen des mar-
» ches qui sont en bas, à faire hausser & baisser
» alternativement les fils de la chaîne, entre
» lesquels glisse la navette, pour porter suc-
» cessivement le fil de la trame d'un côté à
» l'autre du métier. Les *marches*, ainsi nom-
» mées parce que l'ouvrier met les pieds des-
» sus pour travailler, sont de simples tringles
» de bois attachées par un bout à la traverse
» inférieure du métier, & suspendues par l'au-
» tre bout aux ficelles des *lisses*. Elles servent
» à faire hausser ou baisser les fils de la chaî-
» ne, à travers lesquels les fils de la trame doi-
» vent passer. Encycloped.

NOTES DU SIXIEME LIVRE.

PAGE 284. V. 3.

RECREARE est pris ici dans ſa vraie ſignification. L'Etymologie de ce mot eſt *rurſus creare*, *former de nouveau. Recreare* ne veut donc pas dire autre choſe que *donner une nouvelle vie.*

PAGE 286. V. 18.

LE texte qui eſt ici fort embrouillé, ne devient pas plus clair, au moyen des corrections & des explications des commentateurs. Non que le ſens du poëte ne ſoit très-intelligible. On voit bien qu'il regarde le hazard & la néceſſité, comme les uniques ſources des maux auxquels les hommes ſont expoſés, mais la maniere dont cette idée eſt rendue, n'eſt nullement dans le ſtyle ordinaire de Lucrece. Ces deux vers ſont une répétition l'un de l'autre. *Quòd flueret Naturæ vi, & ſeu vi quòd ſic Natura paráſſet,* ſont deux façons de parler ſynonimes. Voila pourquoi quelques commentateurs retranchent peut-être avec raiſon,

ſon, le premier de ces deux vers. Au reſte, l'on pourrait demander à Lucrece ce qu'il entend par *le hazard*, dans un ſyſtême qui n'eſt qu'un enchaînement de cauſes & d'effets néceſſaires ; pourquoi il s'obſtine à le regarder comme une machine eſſentielle à ſa doctrine ; à en faire la baſe & le fondement de ſa phyſique, lui qui expliquant tous les phénomenes de la nature par les propriétés des corps, ne devrait regarder *le hazard* que comme un mot ſynonime de *l'ignorance des cauſes.*

Quorum operum cauſas nullâ ratione videre
Poſſunt, hæc fieri divino numine rentur.

PAGE 290. V. I.

Le mot *ſecurus* ſignifie ordinairement *qui ne craint rien ;* mais il peut auſſi ſignifier *qui ne ſe mêle d'aucun ſoin* ; puiſque le mot latin *ſecura* dont il eſt dérivé ſignifie également *inquiétude* & *ſoin* ; le ſens de la phraſe exige qu'on prenne *ſecurus* dans cette ſeconde acception. Lucrece veut dire évidemment, *ceux qui ſont bien perſuadés que les Dieux ne ſe mêlent en rien du gouvernement de la nature.*

PAGE 292. V. 19.

ON peut réduire à trois chefs les cauſes que Lucrece aſſigne au bruit du tonnerre ; 1°. l'ac-

tion du vent ſur les nuages ; 2°. l'action des nuages entr'eux ; 3°. l'action du feu ſur les nuages. Quelque ingénieuſes que ſoient ces explications, on ne peut douter que Lucrece n'en eût apporté de plus ſatisfaiſantes, s'il eût mieux connu la nature de ces exhalaiſons abondantes qu'un ſoleil ardent attire continuellement de la terre, & dont ſe forme la foudre ; & ſur-tout s'il eût été inſtruit des effets de la poudre à canon, qui ont un ſi grand rapport avec ceux du tonnerre, que le Docteur Wallis ne croit pas qu'on doive faire difficulté de les attribuer à la meme cauſe. Nous ajouterons à ce que dit Lucrece, que cet eſpece de roulement continu cauſé par le tonnerre, & que le Poëte attribue à la preſſion latérale de deux nuages qui s'effleurent dans toute leur longueur, vient, ſelon les phyſiciens modernes, » du ſon formé entre les » différens nuages qui ſont ſuſpendus les uns ſur » les autres, par l'agitation de l'air qui ne » ceſſe de paſſer entr'eux avec rapidité. Les nua- » ges & les objets qui ſe trouvent ſur la ſur- » face de la terre renvoient le ſon, & le mul- » tiplient à peu près comme autant d'échos. Voi- » la pourquoi le tonnerre retentit d'une maniere » ſi effrayante dans les vallées, parce que les mon- » tagnes réfléchiſſent le ſon de toutes parts ; » car le tonnerre lui-même ne doit preſque

» jamais produire qu'un ſeul coup, à peu près » comme un boulet de canon qu'on tire; cependant, lorſque la flamme allume en même tems » trois ou quatre traînées, elle peut former de » cette maniere des pelottons qui s'enflamment » l'un après l'autre, & produire par ce moyen » des coups redoublés ». Voyez l'Encyclopédie, art. *tonnerre.*

PAGE 294. V. 13.

FRAGILES ſonitus eſt une expreſſion qu'il n'eſt pas poſſible de faire paſſer dans notre langue. C'eſt proprement *ſonitus rei quæ frangitur*, le bruit d'un corps qui ſe briſe. On eſt obligé de paraphraſer.

PAGE 300. V. 12.

ANCEPS ferrum veut dire proprement un fer à deux tranchans, qui n'eſt autre choſe qu'une *hache.*

IBID. V. 14.

» ON peut, juſqu'à un certain point, juger » de la proximité ou de l'éloignement de la » foudre par l'intervalle de tems écoulé en- » tre l'éclair & le tonnerre. Le docteur Wallis » obſerve que cet intervalle eſt ordinairement » d'environ ſept ſecondes, qui, a raiſon de » de 170, ou ſelon d'autres 173 toiſes que le

» ſon parcourt en une ſeconde, font à peu près
» la diſtance d'une lieue. Néanmoins quelque-
» fois l'intervalle n'eſt que d'une ſeconde ou
» deux, ce qui fait connaître que l'éclat eſt fort
» près de nous, &, pour ainſi dire, dans l'air
» même que nous reſpirons ». Encyclop. art. *tonnerre*, *éclair*. Mais ce calcul eſt aſſez groſſier. Car, outre qu'on ne peut apprécier au juſte l'eſpace que le ſon parcourt en une ſeconde, & que la moindre erreur répond à pluſieurs toiſes, ce calcul ſuppoſe encore que le bruit du tonnerre vienne toujours à nous directement & non pas par réflexion : or c'eſt ce qui n'arrive preſque jamais. Ajoutons encore que la raréfaction ou la condenſation de l'athmoſphere doit néceſſairement changer la vîteſſe du ſon. Sous la ligne, il doit parcourir dans un même tems donné plus d'eſpace que ſous le pole. Auſſi a-t-on obſervé que dans la Guyane ſa vîteſſe eſt de 1098 pieds, ce qui fait 60 pieds de plus que dans nos climats.

PAGE 306. v. 7.

Il paraît que Lucrece parle ici de ces éclairs qu'on voit quelquefois, quand le ciel eſt pur & ſerein, qui ne ſont pas ſuivis de tonnerre, & qu'on appelle communément *éclairs de chaleur*, ſoit parce qu'ils annoncent un ſurcroît de cha-

leur, soit parce qu'ils ont rarement lieu, sans avoir été précédés par quelques jours chauds. Lucrece aurait dû remarquer, que de même qu'on voit des éclairs sans entendre de tonnerres, on entend aussi des tonnerres sans voir des éclairs, parce que quelquefois la nuée est si épaisse, qu'elle empêche de voir la lumiere de l'éclair, *Vid. Mussch. Essai de phys.* §. 1702.

PAGE 314. V. 18.

TOUTES les leçons portent *fulmine* qui ne fait aucun sens. En effet voici le raisonnement du Poëte. Il se peut que ce soit la force même du coup qui allume le feu. Si un caillou frappé avec le fer produit des étincelles, de même le nuage sur lequel vient fondre le vent peut aussi prendre feu, pourvu toutefois que la matiere soit inflammable. Il est évident qu'il faut lire *flamine* au lieu de *fulmine*. Ce que Lucrece ajoute ensuite, est une nouvelle preuve de la nécessité de cette correction; car il ne dirait pas: *néanmoins je ne conviens pas que le vent soit une substance absolument froide*, si la conclusion précédente n'eût été *le vent quoique froid peut donc enflammer le nuage.*

PAGE 320. V. 22.

LES *Etrusques* étaient les plus anciens devins de l'Italie; quoique la physique en général fût

l'objet de leurs recherches, ils se livraient particuliérement à la partie de cette science qui regarde les météores. Plus hardis ou plus adroits que les autres devins, c'était au milieu des éclairs, des foudres & des tonnerres, au milieu des allarmes & de l'effroi des peuples, qu'ils étudiaient l'avenir. Ils abusaient de la crédulité jusqu'à donner un air de science à cet art imposteur. Ils établissaient des principes, des axiomes, des divisions, des sous-divisions, des corollaires, en un mot tout l'étalage d'une théorie. On distinguait parmi eux les foudres *de conseil*, d'avec les foudres *d'autorité & d'arrêt*. Les foudres *monitoires*, *postulatoires*, *confirmatoires*, *hospitalieres*, étaient d'une nature bien différente des foudres *fallacieuses*, *pestiférées*, *meurtrissantes*, *menaçantes*, *royales*. On eût dit, pour me servir des termes de l'Historien critique de la philosophie, *qu'ils comptaient les tableaux de leur galerie ou les fleurs de leur jardin*. La réputation de ces fourbes subsistait encore long-tems après l'établissement du christianisme. A peine Rome fut-elle menacée d'un siege par Alaric, roi des Gots, qu'on appella, selon l'ancienne coutume, des devins Toscans, dont l'art se trouva malheureusement en défaut. Vid. Ant. dévoil. Vid. & Hist. Crit. de la phil. T. I. chap. II. p. 77.

PAGE 326 V. 5.

PRESTER vient du mot Grec πρηθω qui ſignifie non-ſeulement *brûler*, *enflammer*, mais encore *gonfler*, *emouvoir*. Ce ne peut être que dans cette derniere acception que Lucrece l'entende ici. Ce que les Grecs nomment ρπηςθης, les Latins l'appellent *typho*, & *ſcypho*; quoiqu'il y ait de la différence entre ces deux mots, & les Français lui donnent le nom de *trombe*. Lucrece attribue la cauſe de ce phénomene au vent, qui ne pouvant rompre le nuage contre lequel il lutte, l'abaiſſe peu à peu & le précipite verticalement dans la mer. Les modernes lui donnent pour cauſe » une nuée condenſée, dont une partie ſe » trouvant dans un mouvement circulaire, cau- » ſé par deux vents qui ſoufflent directement l'un » contre l'autre, tombe par ſon propre poids » & prend la figure d'une colonne, tantôt co- » nique, tantôt cylindrique ; elle tient toujours » en haut par ſa baſe, tandis que la pointe » regarde en bas ». Au reſte, quelle que ſoit la cauſe de ces trombes, elles ſont, comme dit Lucrece, le plus grand fléau des navigateurs: ſi elles viennent fondre ſur un vaiſſeau, dit Thevenot dans ſon voyage du Levant, elles ſe mêlent dans ſes voiles, quelquefois l'élevent en l'air, & le laiſſant enſuite retomber de tout ſon

X iv

poids, le font couler à fond. D'ailleurs la quantité d'eau qui tombe de ces colonnes est si grande, & la chûte en est si précipitée, que si malheureusement une de ces trombes tombait sur un vaisseau, elle le briserait & le submergerait en un instant. On prétend qu'en tirant sur la trombe plusieurs coups de canon, elle se rompt, & que cette commotion de l'air la fait cesser assez promptement.

M. de Buffon parle d'une autre espece de trombe qui s'appelle *Thyphon*. Celle-ci ne descend pas des nuages, comme la premiere espece, mais s'éleve de la mer vers le ciel avec une grande violence, quoique pourtant sans changer de place. Le même auteur attribue cette espece de trombes à des feux souterreins. » Car la mer » est alors dans une grande ébullition, & l'air » est si fort rempli d'exhalaisons sulphureuses, » que le ciel paraît caché d'une croûte de cou- » leur de cuivre, quoiqu'il n'y ait aucun nuage » & qu'on puisse à travers ces vapeurs voir le » ciel & les étoiles. C'est à ces feux souter- » reins qu'on peut attribuer la tiédeur de la mer » de la Chine en hyver, où ces *Thyphons* sont » très-fréquens. « Voyez l'Encyclopédie, art. *Trombe*, d'où ces détails sont tirés en grande partie.

IBID. V. 320.

LENTUS eſt pris ici dans ſa vraie ſignification. Il veut dire, *ſouple*, *flexible*, *pliant*, comme dans Virgile,

Et lentas ſalices & mollis vimen achantæ.

PAGE 328. V. 3.

» L'HISTOIRE de l'Académie, année 1737, » fait mention d'une *trombe de terre*, qui parut » à Capeſtan près de Beziers. C'était une colonne » aſſez noire qui deſcendait d'une nue juſqu'à » terre & diminuait toujours de largeur en ap- » prochant de la terre où elle ſe terminait en » pointe. Elle obéiſſait au vent qui ſoufflait de » l'oueſt au ſud-oueſt ; elle était accompagnée » d'une eſpece de fumée fort épaiſſe & d'un bruit » pareil à celui d'une mer fort agitée, arrachant » quantité de rejetons d'oliviers, déracinant des » arbres & juſqu'à un gros noyer qu'elle tranſ- » porta juſqu'à quarante ou cinquante pas, & » marquant ſon chemin par une large trace bien » battue, par où trois caroſſes de front auraient » paſſé. Il parut une autre colonne de la même » figure qui ſe joignit bien-tôt à la premiere, & » après que le tout eut diſparu, il tomba une » grande quantité de grêle. « Diction. Encyclop. art. *Trombe.*

PAGE 330. V. 14.

DANS toutes les éditions de Lucrece, après ce vers, on en trouve un autre absolument inintelligible,

Nam ratio cum sanguine abest humoribus omnis.

CREECH & les commentateurs qui ont voulu entendre Lucrece rejettent ce vers ; ceux qui n'ont eu en vue que de commenter son poëme, reportent ce vers plus haut, v. 404, où il ne présente pas un sens plus clair qu'ici.

IBID. V. 20.

ÆSTUS ætheris signiferi ne peut jamais signifier la chaleur de la voûte éthérée, comme le prétend Gassendi, puisque, selon la remarque de Creech, le propre de la chaleur est de dilater & de raréfier, & non pas de condenser & d'affaisser. Il est donc ici question uniquement de la matiere éthérée qui, en pesant d'en haut sur les nuages, les comprime & leur donne de la consistance. Voici deux passages qui pourront éclaircir l'idée de Lucrece. Le premier est de Pline le naturaliste & le second de Séneque. *Terrena in cœlum tendentia deprimit syderum vis.* Hist. Nat. lib. II. cap. 39. *Causas autem illius* (*aëris*) *mutationis & inconstantiæ alias terra præ-*

bet cujus positiones hùc aut illò versæ, magna ad aëris temperiem momenta sunt, alià syderum cursus, in quibus soli plurimùm imputes... sed & cæteræ quoque stellæ non minùs terrena quàm incumbentem terris spiritum afficiunt, & ortu suo occasuve contrario, modò frigora, modò imbres aliasque terrarum injurias turbidæ movent. Sen. Nat. quæst. lib. II. cap. 11.

PAGE 336. V. 21.

Il est singulier que Lucrece en donnant pour cause des tremblemens de terre les trois élémens les moins actifs, la terre, l'eau & l'air, n'ait pas fait mention du feu le plus terrible de tous; non pas qu'on lui reproche de n'avoir pas connu cette hypothese chymérique du feu central, que les physiciens ont regardé pendant long-tems comme le seul moyen propre à expliquer les effets incroyables des tremblemens de terre. Mais sans avoir recours à cette supposition gratuite, l'on ne peut douter que » la terre ne soit en » une infinité d'endroits remplie de matieres » combustibles, pour peu que l'on fasse atten- » tion aux couches immenses de charbon de » terre, aux amas de bitume, de tourbe, de » souffre, d'alun, de pyrites, &c... qui se trou- » vent enfouis dans l'intérieur de notre globe. » Toutes ces matieres peuvent s'enflammer de

» mille manieres, mais fur-tout par l'action de
» l'air, qui eft difféminé, comme l'on n'en peut
» douter, dans tout l'intérieur de la terre, &
» qui, mis en expanfion par ces embrafemens,
» fait effort en tout fens pour s'ouvrir un paf-
» fage. Perfonne n'ignore les effets qu'il peut
» produire quand il eft en cet état. » L'eau con-
» tenue dans les profondeurs de la terre, con-
» tribue auffi de plufieurs manieres à fes trem-
» blemens. 1°. Parce que l'action du feu réduit
» l'eau en vapeurs, & l'on fçait que rien n'ap-
» proche de la force irréfiftible de ces vapeurs
» mifes en expanfion. 2°. L'eau en tombant
» tout à coup dans les amas de matiere embrafée
» doit encore produire des explofions terribles.
» 3°. Elle anime les feux fouterreins, en ce que
» par fa chûte elle agite l'air & fait la fonction
» des foufflets de forge. 4°. Enfin elle peut con-
» courir aux ébranlemens de la terre par les ex-
» cavations qu'elle fait dans fon intérieur, par
» les couches qu'elle entraîne après les avoir dé-
» trempées, & par les chûtes & les écroulemens
» que par là elle occafionne. « Mais malgré l'influence que l'air & l'eau ont fur les tremblemens de terre, on voit que ces deux élémens ne tirent toute leur force que de l'action du feu qui les met en expanfion. Encyclopédie, art. *Tremblemens de terre.*

PAGE 340. v. 21.

Ce que Lucrece dit de Sidon est confirmé en partie par Possidonius qui, selon le témoignage de Strabon, rapporte qu'une ville située au dessus de Sidon fut engloutie par un tremblement de terre, & qu'une partie de Sidon même s'écroula. Séneque Nat. quæst. lib. VI, cap. 23. en parle ainsi : *Thucydides ait circa Peloponesiaci belli tempus Atalantam insulam, aut totam, aut certè maximâ ex parte superfusam ; idem Sidoni accidisse, Possidonio crede.* Quant à ce que le Poëte ajoute d'Egine, il paraît avoir en vue la ruine d'Hélice & de Bura, deux villes célebres dans l'antiquité, proche Egine, dans le Péloponnese. Cette ville que Lucrece appelle *Ægis*, Séneque lui donne le nom d'*Ægium* dans un passage qui répand un grand jour sur celui de Lucrece. *Illa vasta concussio quæ duas concussit urbes Helicen & Burin, citrà Ægium constitit.* Nat. quæst. lib. VI, cap. 25. Ovide en fait aussi mention.

Si quæras Helicen & Buran Achaïdas urbes
Invenies sub aquis, & adhuc ostendere nautæ
Inclinata solent cum mœnibus oppida mersis.
Met. lib. XV.

Diodore de Sicile qui rapporte le même événement, ajoute qu'il fut regardé comme une punition par laquelle Neptune irrité châtia ces

deux villes coupables ; mais enſuite, comme philoſophe, il apporte la cauſe phyſique de cet événement. Il dit que le Péloponneſe renferme de grandes cavités ſouterreines, & d'immenſes réſervoirs où les eaux ſe tiennent raſſemblées, & qu'on y connaît entr'autres deux fleuves qui coulent ſous terre ; celui qui prend ſa ſource auprès du Phénée, s'enfonça & diſparut peu de tems après qu'on l'eut apperçu, & il eſt demeuré dans les entrailles de la terre. Un autre qui eſt au pied de Stymphée, que l'abbé Terraſſon ſoupçonne être le Stymphale, ſe jette dans une ouverture où il reſte caché la longueur de 200 ſtades, au bout deſquels il ſe remontre auprès d'Argos. Vid. Diod. de Sicil. lib. XV.

PAGE 348. V. 12.

CELSE, lib. V. cap. 28. dit : *ignis ſacer malis ulceribus annumerari debet.* On peut conſulter encore ſur cette maladie Paul Eginette qui en traite au long. Virgile en fait auſſi mention, Georg. III. v. *566.*

Contactos artus ſacer ignis edebat.

Creech.

PAGE 350. V. 14.

CE que dit Lucrece des cavernes de la Sicile eſt confirmé par Juſtin, lib. IV, cap. 1. *Sici-*

liam ferunt angustis quondam faucibus Italiæ adhæsisse, direptamque velut à corpore, majore impetu superi maris, quod toto undarum onere illuc vehitur. Est autem ipsa terra tenuis ac fragilis, & cavernis quibusdam fistulisque ita penetrabilis, ut ventorum tota fermè flatibus pateat; nec non & ignibus generandis nutriendisque soli ipsius naturalis materia; quippe intrinsecùs stratum sulphure & bitumine traditur; quæ res facit ut spiritu cum igne inter interiora luctante, frequenter & compluribus locis, nunc flammas, nunc vaporem, nunc fumum eructet. Inde denique Ætnæ montis per tot sœcula durat incendium; & ubi per spiramenta cavernarum ventus incubuit, arenarum moles egeruntur. » On dit que la Sicile » était autefois jointe à l'Italie par un isthme » étroit, & qu'elle fut séparée du continent par » l'impétuosité de la mer supérieure qui vient » sans cesse y fondre de tout le poids de ses » ondes. La terre de cette Isle est légere & fria» ble; les cavernes & les conduits souterreins » dont elle est remplie, la rendent si perméable, » qu'elle est presque tout entiere exposée au souf» fle des vents. Elle est avec cela mêlée naturel» lement de matieres propres à engendrer & à » nourrir des feux, parce qu'on assure qu'elle est » intérieurement abondante en souffre & en bi» tume; d'où il arrive que le vent luttant contre

» le feu dans ses souterreins, elle vomit fréquemment & en beaucoup d'endroits, tantôt des flammes, tantôt des exhalaisons, tantôt une épaisse fumée. De là enfin l'Etna, ce volcan qui brûle depuis tant de siecles & d'où s'élancent des amas de sables, quand le vent s'engouffre dans les soupiraux des cavernes.

PAGE 352. V. 9.

La leçon est ici corrompue. Le texte porte *hàc ire fatendum est & penetrare mari penitùs res cogit aperto*, qui ne présente aucune construction, & ne fait aucun sens. J'ai suivi la leçon de Creech, qui me paraît la plus raisonnable de toutes les corrections que les commentateurs aient faites sur cet endroit. *Animam* est la même chose que *ventum*. Il est employé souvent en ce sens par Lucrece : *res cogit aperta* est une façon de parler comme *manifesta docet res*.

IBID. V. 13.

Je traduis *ventigeni*, *par où s'échappent les vents*, quoiqu'il signifie plutôt *où se forment les vents*. Mais si les vents entrent par le pied de la montagne, quand la mer s'est retirée, ils ne se forment donc pas dans l'entonnoir. En général tout ce morceau est corrompu, & je me suis moins proposé d'y mettre de la fidélité que du sens.

PAGE 356. V. 9.

C'EST en effet la véritable cauſe des débordemens du Nil. Ce fleuve reçoit en Ethiopie les eaux d'un grand nombre de torrens & de rivieres, que forment les pluies abondantes qui tombent entre l'équateur & le tropique, avant & après le ſolſtice. Ces pluies ſont la ſeule cauſe des débordemens réglés du Nil, débordemens qui arrivent tous les ans à peu près au même tems ; mais avec quelques inégalités, parce qu'ils dépendent du concours de diverſes circonſtances phyſiques, qui ne ſe trouvent pas toujours réunies de la même façon. Ceux qui ſont curieux de connaître plus amplement les opinions des anciens ſur les débordemens du Nil, peuvent conſulter Diod. de Sic. lib. I. qui a traité cette matiere avec les plus grands détails.

IBID. V. 14.

CE que Lucrece appelle *averne* du mot latin *avis*, ſe nomme en français *mouffette* de *Mephitis*. Ce ſont des vapeurs ou exhalaiſons peſtiférées qui ſe font ſentir dans les lieux profonds de la terre, dans les grottes, dans les ſouterreins de la plupart des mines, & même à la ſurface ; car la chaleur du ſoleil ſuffit pour attirer quelquefois ces exhalaiſons à la ſurface de

la terre. Voila pourquoi des expériences réitérées nous apprennent qu'il eſt dangereux de s'endormir ſur l'herbe, ſur-tout au printems, lorſque les premieres impreſſions du ſoleil ſe font ſentir à la terre ; & c'eſt peut-être ce phénomene mal-entendu qui fait que Lucrece rapporte à l'ombre de certains arbres, ce qui pourrait n'être que l'effet de ces évaporations. Mais ces exhalaiſons de la ſurface, quelles qu'elles ſoient, ne ſont jamais auſſi actives que celles de l'intérieur. Tout le monde connaît dans le royaume de Naples *la grotte du chien*, qui ſuffoque tous les animaux qui y ſont expoſés. » M. Seip, médecin Allemand, a décrit dans les tranſactions philoſophiques une mouffette qui ſe fait ſentir dans une carriere auprès des eaux minérales de Pyrmont en Weſtphalie. Cette vapeur tue les oiſeaux, les inſectes & tous les animaux qui en ſont atteints. Les oiſeaux meurent dans des convulſions ſemblables à celles qu'ils éprouvent ſous le récipient de la machine pneumatique, quand on en a pompé l'air. » C'eſt vraiſemblablement un effet de cette nature qui a fait croire à Lucrece que l'air ſe raréfie dans ces lieux, & qu'il s'y forme un vuide » En Hongrie à Bibar, près des monts Crapacks, eſt une ſource minérale que l'on peut boire impunément ; mais qui, ſans répandre d'émana-

» tions ſenſibles, ne laiſſe pas de tuer ſur le » champ les oiſeaux & les autres animaux qui » en approchent ». Vid. tranſ. phil. n°. 448, 450, 451, & l'Encyclopédie, art. *mouffettes*, d'où ces détails ont été tirés.

PAGE 358. V. 17.

C'ÉTAIT ſous terre, & dans des lieux extrêmement bas, que les anciens plaçaient le ſéjour des ames. Dans cette penſée ils s'imaginaient que les gouffres & les trous profonds qu'on rencontrait en certains endroits de la terre, étaient autant d'ouvertures de l'enfer, & de chemins qui conduiſaient dans ce lieu ténébreux. C'eſt pour cette raiſon qu'on allait conſulter les ombres des morts, proche du fleuve Achéron en Epire, & au lac d'Averne en Italie. C'eſt ce qui avait fait croire que la caverne d'Achéruſe, voiſine de la ville d'Héraclée dans le Pont, & le fameux antre de Trophonius dans la Grece, avaient autrefois donné paſſage à des héros qui étaient deſcendus par là aux enfers ; c'eſt enfin ce qui faiſait regarder comme des ſoupiraux des enfers, l'Etna, le Véſuve & les autres montagnes enflammées.

IL eſt remarquable que la plupart des oracles ſe rendaient dans des lieux abondans en vapeurs & en exhalaiſons, dans des régions remplies d'eaux minérales & thermales & de ſouffre. La

Béotie était la partie de la Grece où il se rendait le plus d'oracles, à cause des montagnes & des cavernes qui s'y trouvaient. Plutarque y compte vingt-cinq de ces cavernes. L'oracle de Cumes était placé dans une contrée sulphureuse, remplie de vapeurs & de bains chauds. Les oracles de Trophonius se rendaient dans un antre d'où l'on sortait tout étourdi des vapeurs qui y régnaient, & l'on prenait sans doute pour une extase ou pour une communication avec le Dieu, l'état de vertige & de convulsion où mettaient ces exhalaisons dangereuses. Comme ceux qui parlaient, ne jouissaient pas de leurs sens, on crut que c'étaient les Dieux qui parlaient pour eux & qui s'expliquaient par leur organe. C'est ainsi que prophétisait la Pithie de Delphes. Après s'être assise sur un trépied & avoir été quelque tems exposée aux vapeurs qui sortaient de l'antre sacré, elle entrait en fureur, & l'on prenait pour des oracles les réponses qu'elle faisait. L'oracle de Claros opérait par le moyen d'une fontaine qui enivrait & étourdissait. On peut en dire autant de l'oracle de Jupiter Ammon en Lybie, dont le temple était auprès d'une fontaine dont nous parlerons dans la suite. Voyez *l'Antiquité dévoilée par ses usages*.

PAGE 360. v. 14.

CE n'eſt pas préciſément l'ombre de ces arbres qui donne des maladies ; mais la chaleur du ſoleil, en développant leurs particules inſenſibles, fait ſortir de leur ſubſtance une grande abondance d'émanations dangereuſes. On attribue une pareille vertu mal-faiſante au ſureau, à l'if, au noyer & à quelques autres arbres dont les principes volatils, répandus dans leur athmoſphere, ſont funeſtes à ceux qui ſe repoſent longtems ſous leur ombre. Mais le Machnillier, arbre de l'Amérique, dont le fruit eſt ſemblable à nos pommes d'apis, eſt un poiſon bien autrement actif. Les émanations virulentes de cet arbre, non-ſeulement cauſent des maladies, mais donnent même la mort aux voyageurs imprudens qui cherchent ſous ſon feuillage un abri contre l'ardeur du ſoleil.

IBID. v. 17.

QUEL eſt cet arbre qui croiſſait ſur l'Hélicon ? nous n'en connaiſſons point aujourd'hui dont la fleur tue l'homme par ſon odeur. C'eſt un malheur de moins pour l'humanité. Peut-être en exiſtait-il de ſemblables du tems de Lucrece. Peut-être avons-nous perdu cet arbre mortel, comme pluſieurs maladies auxquelles étaient ſujets les anciens. Car on ne peut diſ-

convenir que leur botanique ne fût entiéremen différente de la nôtre. On ne retrouve maintenant presqu'aucune des plantes de la forme & de la vertu desquelles ils nous ont laissé la description ; soit que l'espece soit morte, soit qu'elles aient tellement dégénéré, que leurs propriétés essentielles soient absolument changées aujourd'hui.

PAGE 362. V. 4.

Le *Castoreum* est une matiere grasse de la consistance du miel, d'un roux foncé, fétide, âcre & nauseuse. Elle est renfermée dans deux vésicules de la grosseur d'un œuf, que le castor porte dans ses aînes. Ces vésicules ne sont pas, comme on l'a cru, les testicules du castor, puisque la femelle en est pourvue comme le mâle. Le *Castoreum* est composé de parties terreuses, résineuses, huileuses, inflammables, très-subtiles & si spiritueuses, qu'une seule goutte, réduite en vapeurs, suffit pour répandre son odeur dans un grand espace d'air. Comme il est fétide & pénétrant, il n'est pas surprenant que bien des personnes se sentent blessées de son odeur qui attaque pour l'ordinaire le cerveau & les nerfs. Les femmes sur-tout, qui sont plus délicates & dont le genre nerveux est plus irritable, peuvent être affectées jusqu'à l'éva-

nouiſſement, à plus forte raiſon ſi elles ſont dans leur état critique, tems auquel leurs fibres ſont plus vibratiles, plus ſenſibles, & plus ſuſceptibles des impreſſions extérieures.

IBID. V. 9.

Il n'eſt certainement pas prudent de reſter trop long-tems dans un bain chaud. Le corps eſt alors plongé dans un milieu 800 fois plus denſe que la tête qui eſt expoſée à l'air libre. Comme donc les liqueurs ſe portent toujours vers les lieux où elles trouvent moins de réſiſtance, il eſt naturel qu'elles montent vers la tête, ce qui doit occaſionner la ſtupeur, la peſanteur, l'étourdiſſement & même le vertige. Mais ſi l'eſtomac eſt rempli d'alimens, c'eſt un ſurcroît d'humeurs & de fumées de plus pour le cerveau. Ajoutons que la compreſſion & le relâchement que l'eſtomac éprouve à la fois, le mettent à la gêne & troublent néceſſairement la digeſtion.

IBID. V. 12.

Tout le monde connaît les funeſtes effets du charbon ardent, dont l'action tend à détruire ou à ſuffoquer le principe vital, en attaquant ſur-tout le cerveau & le genre nerveux, & en raréfiant le ſang d'où réſultent des maladies comateuſes & le ſpaſme. C'eſt pour la même

raiſon que l'odeur d'une meche récemment éteinte, qui par les principes ſulphureux & volatils dont l'huile ou la graiſſe ſont compoſées, n'eſt à proprement parler qu'un véritable charbon, peut auſſi produire les accidens que Lucrece à décrits plus haut. Mais la précaution qu'il indique de boire de l'eau pour ſe garantir des effets du charbon, ſur quel principe de phyſique ou d'anatomie peut-elle être fondée ? croyait-il qu'une grande quantité d'eau, en ſe mêlant avec le ſang, pouvait ſervir à noyer, pour ainſi dire, & à émouſſer les principes ſulphureux du charbon ? c'eſt ce qu'il n'explique pas & ce qui d'ailleurs eſt contraire à l'expérience & à la raiſon.

IBID. V. 15.

DIRE que l'odeur du vin eſt un coup mortel pour un homme qui a la fievre chaude, eſt une propoſition trop générale & qui doit être reſtreinte à un bien petit nombre d'exemples. Il eſt sûr que le vin, par ſa ſeule odeur, peut être très-nuiſible dans cette fievre où la chaleur eſt extrême, accompagnée de délire & ſouvent de phrénéſie. On ſçait que les liqueurs ſpiritueuſes qui fermentent, ſont trés-dangereuſes même pour les perſonnes ſaines. On a des exemples d'hommes tués ſur le champ ou ſuffoqués en entrant dans des caves de vin nouveau. D'autres

tres ont été très-malades pour avoir séjourné trop long-tems dans des caves fermées, remplies de vin & de biere en fermentation.

IBID. v. 18.

» Les mines sont remplies de vapeurs ou
» d'exhalaisons qui s'échappent par les fentes,
» crevasses ou cavités qui se trouvent dans les
» rochers. Elles sont de différentes especes;
» tantôt elles échauffent l'air si considérable-
» ment, qu'il est impossible que les ouvriers
» puissent continuer leurs travaux sous terre.
» Cela arrive sur-tout dans les grandes chaleurs,
« où l'air extérieur de l'athmosphere n'étant pas
» agité par le vent, reste dans un état de stag-
» nation qui empêche l'air contenu dans les
» souterreins de se renouveller & de circuler
» librement. Les ouvriers sont fort incommo-
» dés de ces exhalaisons; elles excitent chez eux
» des toux convulsives, & leur donnent la phthi-
» sie, la pulmonie, des paralysies & d'autres
» maladies qui contribuent à abréger leurs jours.
» Souvent même l'effet en est encore plus prompt,
» & les pauvres mineurs sont tout d'un coup suf-
» foqués par ces vapeurs dangereuses. On a ima-
» giné un grand nombre de précautions pour en
» garantir les ouvriers, & pour faciliter la circu-
» lation de l'air dans les souterreins. On se sert

» pour cela de percemens, quand il est possible
» de les pratiquer; c'est-à-dire, qu'on ouvre
» une galerie horizontale au pied d'une mon-
» tagne, & cette galerie fait avec les bures ou
» puits perpendiculaires de la mine une espece
» de syphon qui favorise le renouvellement de
» l'air; mais de toutes les méthodes qu'on puisse
» employer, il n'en est pas de plus sûre que
» la machine de Sutton «. Vid. Enclyclopédie,
art. *Exhalaisons minérales.*

PAGE 366, V. 9.

Les physiciens modernes conviennent que l'eau des puits n'est pas plus froide en été qu'en hyver, & qu'elle ne nous paraît telle, qu'à proportion de la chaleur plus ou moins considérable de l'athmosphere. Ainsi un homme qui aurait très-chaud à la main droite, & très-froid à la gauche, en trempant toutes les deux dans la même eau tiede, trouverait cette eau froide de la main droite, & au contraire chaude & même brûlante de la gauche.

IBID. V. 17.

Quint-Curce décrit ainsi cette fontaine, lib. IV, sect. VII: *Ammonis nemus in medio habet fontem; aquam solis vocant. Sub ortu solis tepida manat; medio die, cùm vehementissimus est calor, frigida etiam fluit; inclinato in*

vesperam calescit; mediâ nocte frigida exæstuat; quòque propiùs nox vergit ad lucem, multùm ex nocturno calore decrescit, donec sub ipsum diei ortum assueto tempore languescat. » Au mi- » lieu de la forêt d'Ammon se voit une fon- » taine qu'on appelle *l'eau du soleil.* Au lever » du soleil elle est tiede ; à midi, lorsque la » chaleur est la plus considérable, elle est très- » fraîche ; ensuite, à mesure que le jour dé- » cline, elle s'échauffe, de maniere qu'à mi- » nuit elle devient bouillante ; & plus la lumiere » s'approche, plus l'eau perd de sa chaleur, » jusqu'à ce qu'au matin elle retrouve sa tié- » deur accoutumée.

PAGE 370. v. 5.

CETTE fontaine est celle de Jupiter Dodonien, que Pline décrit en ces termes, Hist. nat. lib. II. chap. 103. *In Dodone Jovis fons cùm sit gelidus, & extinguat immersas faces, si extinctæ admoveantur, accendit; idem meridie semper deficit; quâ de causâ* αναπαυομενον *(id est cessantem) vocant; mox increscens, ad medium noctis exuberat, ab eo rursùs sensim deficit* » La fon- » taine de Jupiter à Dodone, quoiqu'assez froi- » de pour éteindre les flambeaux allumés qu'on » y plonge, a pourtant la propriété de les ral- » lumer quand on les en approche après qu'ils

» ont été éteints. Cette même fontaine se tarit
» réguliérement à midi, ce qui lui a fait don-
» ner le nom, d'αναπαυομενον. Vers minuit elle se
» remplit de nouveau, & depuis cette heure elle
» recommence à décroître peu à peu.

IBID. V. 16.

Toutes les éditions portent *Endo mari*, auquel Creech a suppléé *Aradius*, qui me paraît beaucoup plus intelligible. Voici la note sur laquelle Creech appuie sa correction. » Si on lit
» *Endo mari* dans la mer; que signifie ce que
» Lucrece ajoute deux vers plus bas, *multis aliis*
» *regionibus?* ces *autres régions* sont aussi dans
» la mer. Il faut donc lire *Aradius fons*, la fon-
» taine Aradienne dont Strabon fait mention
» lib. XVI. de sa géographie. C'est ainsi que
» Lucrece avait écrit; & les mots *in mari* ou
» *Endo mari* mis en marge, se sont insensible-
» ment glissés dans le texte.

PAGE 372. V. 16.

Il y avait dans l'Asie mineure deux villes appellées *Magnesiæ*; l'une auprès du Méandre, l'autre au pied du mont Sypile. Cette derniere qui appartenait particuliérement à la Lydie, & qu'on appellait aussi *Héraclée*, était la vraie patrie de l'aiman. Le mont Sypile était fécond en métaux & en aiman par conséquent. Ainsi l'aiman

appellé *magnes* du premier lieu de ſa découverte, a conſervé ſon ancien nom, comme il eſt arrivé à l'acier & au cuivre qui portent les noms des lieux où ils ont été découverts.

IBID. V. 17.

LUCRECE a raiſon de dire que l'aiman était regardé comme une des merveilles de la nature; il eſt incroyable combien d'éloges en ont faits les auteurs anciens. On lui donnait le nom de λιθος, *la pierre par excellence.* Les uns le regardaient comme le chef-d'œuvre de la Divinité, comme une pierre vraiment divine. D'autres voulaient que ſa vertu attractive fût un ſecret dont les Dieux ſe fuſſent réſervés la connaiſſance. Claudien en parle dans des termes auſſi magnifiques. Epigram. 14. *de Magnete.*

Lapis eſt cognomine Magnes,
Decolor, obſcurus, vilis; non ille repexam
Cæſariem regum, non candida virginis ornat
Colla, nec inſigni ſplendet per cingula morſu;
Sed nova ſi nigri videas miracula ſaxi,
Tunc ſuperat pulchros cultus, & quidquid Eois
Indus littoribus rubrâ ſcrutatur in algâ.

QU'EN auraient-ils donc dit, s'ils avaient

connu, outre ſa vertu attractive & communicative, ſa direction vers le pole, & ſon inclinaiſon vers l'horizon en ſe tournant vers le pole, s'ils avaient connu l'uſage de la bouſſole, qui eſt bien autre choſe qu'un ſimple objet de curioſité ?

La maniere dont ils expliquaient le petit nombre de propriétés qu'ils en connaiſſaient, ſe reſſentait bien de l'admiration, de l'eſpece de vénération même qu'ils avaient pour cette pierre. Thalès la croyait animée. Pline imbu de la même opinion s'écrie avec enthouſiaſme : *Quis lapidis rigore pigrius ? Ecce ſenſus manuſque tribuit illi* (*natura*). *Quid ferri duritiâ pugnacius ? Sed cedit & patitur mores, trahitur namque & magnete lapide, domitrixque illa rerum omnium materia, ad inane neſcio quid currit, atque ut propius venit, aſſiſtit teneturque & complexu hæret.*

On croyait que cette pierre ſe nourriſſait de la ſubſtance même du fer ; c'eſt ce que dit Claudien, *loc. cit. ut ſup.*

Ex ferro meruit vitam, ferrique rigore
Veſcitur ; has dulces epulas, hæc pabula novit.

Enfin les partiſans des ſympathies & des antipathies ſuppoſaient un amour entre le fer &

l'aiman, opinion que Claudien exprime ainsi en adressant la parole à l'amour.

Jam gelidas rupes vivoque carentia sexu
Membra feris, jam saxa tuis obnoxia telis;
Et lapides suus ardor agit, ferrumque tenetur
Illecebris; rigido regnant in marmore flammæ.

PAGE 378. V. 4.

Tous les commentateurs se sont mis à la torture pour entendre ces trois vers; leur embarras est venu de ce qu'ils se sont obstinés à les lier ensemble & à les regarder comme trois membres d'une seule phrase. Voici comme ils ponctuent.

Ferri quin quoque vim penetrare suevit,
Undique quà circum corpus lorica coërcet,
Morbida vis quæcunque extrinsecùs insinuatur.

Et d'après cette ponctuation, ils regardent *morbida vis* comme le nominatif de *penetrare suevit*, ce qui donne cette version ridicule *que les maladies du dehors pénetrent la cuirasse de fer du soldat*. Pour éviter cette absurdité, ils ont varié les leçons à l'infini. On peut voir dans la longue note de Creech les corrections sans nombre que Lefevre, Gifanius, Lambin &

Creech lui-même ont faites sur ce passage. Il ne s'agissait, pour le rendre plus clair que le jour, que d'en changer la ponctuation en mettant dans le second vers un point après *coërcet*. Alors le nominatif de *penetrare suevit* est *frigus vaposque ignis* du vers précédent, ce qui fait un sens raisonnable. *Le froid & le chaud pénetrent les murs, pénetrent jusqu'à la cuirasse d'acier qui enveloppe le corps du guerrier.* Le troisieme vers *morbida vis*, &c..... fait une nouvelle phrase, un nouveau fait qui confirme ce que dit le Poëte. La plupart des maladies nous viennent du dehors, & s'insinuent par conséquent en nous par nos pores.

PAGE 380. v. 2.

Les commentateurs entendent par *recreare*, le plaisir que les parfums procurent à l'odorat; mais les trois mots *videntur*, *interdum*, *tanquam* qui le modifient, deviennent absolument inintelligibles, s'il est pris dans ce sens. Il faut donc que *recreare* ait ici la signification que Lucrece lui a déja donnée au commencement de ce chant, (vid. not. 1.); & le raisonnement du Poëte est que les parfums qui sont un poison pour les pourceaux, ont la vertu de nous rappeller d'un évanouissement. Alors on entend ces trois restrictions de Lu-

trece... *Tandis que les mêmes parfums semblent quelquefois nous rappeller, pour ainsi dire, à la vie.*

PAGE 382. V. 6.

On ne voit pas quelle liaison peut avoir avec les quatre principes préliminaires que Lucrece a établis, la raison qu'il donne de l'attraction du fer par l'aiman. Il y a grande apparence que Lucrece avait ajouté une autre solution qui exigeait cet appareil de notions préliminaires, & qui se sera perdue, de quelque maniere que ce soit. C'est le sentiment de Gassendi, qui apporte en même-tems cette seconde raison qu'on trouve dans Diogene Laërce, & dont voici la substance. » Les émanations du fer & » celle de l'aiman sont parfaitement semblables, » leurs interstices, leurs conduits ont aussi une » parfaite analogie; lors donc que les émanations de l'aiman viennent frapper le fer, elles » doivent s'insinuer dans l'intérieur de ce métal & se lier à ses élémens; ainsi liées, elles » doivent après la répercussion emmener avec » elles les parties du fer auxquelles elles sont accrochées. Les émanations du fer de leur côté » doivent produire le même effet sur l'aiman; » s'unir à ses parties, & après la répercussion » attirer avec elles la substance même de la

» pierre. Ces deux émanations ainsi liées, l'une » à la masse du fer, l'autre à la masse de l'aiman, en réjaillissant en sens contraire, doivent se rencontrer dans l'espace intermédiaire, s'y unir, & par cette jonction lier ensemble le fer & l'aiman. Or il est clair que » cette jonction se fera plus près de celui des » deux corps dont les émanations auront été » les plus abondantes. Et comme l'abondance » de ces émanations est proportionnée à la » masse des corps, il n'est pas plus vrai de » dire que l'aiman attire le fer, que de dire » que le fer attire l'aiman. Ces deux substances » s'attirent l'une & l'autre.

Cette explication quelle qu'elle soit, suppose nécessairement les principes préliminaires de Lucrece, comme on peut s'en persuader avec un peu d'attention.

PAGE 384. v. 3.

Ces deux vers sont fort embrouillés ; personne, à ce qu'il me semble, n'en a entendu la construction ; la voici : *Hæc quoque res accedit item huc adjumento*, une nouvelle cause vient encore à l'appui, *quare id queat magis esse*, pour que cet effet soit produit plus efficacement ; *motusque juvatur quòd simul*, &c... & la direction de l'anneau est aidée en ce que

&c ... je me ſuis permis de changer *motu* qui ne fait aucun ſens, en *motus* qui rétablit toute la clarté de la phraſe. J'ai ſur-tout entiérement changé la ponctuation; en ôtant les deux points après *eſſe* & après *juvatur*, & en y ſuppléant les virgules.

PAGE 388. V. 7.

La colle de taureau ſe faiſait avec les oreilles & les parties génitoires du taureau. *Glutinum præſtantiſſimum fit ex auribus taurorum & genitalibus.* Plin. Hiſt. Nat. lib. XXVIII. cap. 17.

IBID. V. 10.

TOUTES les éditions portent *in aquaï fontibus audent miſceri. Le vin oſe ſe mêler avec l'eau*, ce qui fait une expreſſion aſſez plaiſante. Je ne doute pas que le mot *audent* ne ſoit une faute de copiſte, & que Lucrece n'ait écrit *fontibu' gaudent*, le vin aime à ſe mêler avec l'eau.

IBID. V. 16.

PAR ce mot *res*, Lucrece ſemble donner à entendre qu'on mêlait autrefois avec l'or & l'argent, une ſubſtance d'une autre nature pour faciliter leur alliage; mais c'eſt une choſe contraire à l'expérience. L'or & l'argent fondus enſemble dans un même creuſet, ſe mêlangent parfaitement ſans le ſecours d'aucune ſubſtance;

& si l'on y ajoute quelquefois du *Borax* ou du *nitre*, c'est pour faciliter la fusion & non pas le mêlange.

IBID. V. 17.

Lucrece décrit ici la composition du bronze. *Plumbum album* veut dire l'étain. En effet le cuivre jaune & le cuivre rouge mêlés avec l'étain, donnent le métal mixte qu'on appelle bronze.

PAGE 392. V. 2.

Claudicare veut dire proprement *boiter.* Ici c'est une expression métaphorique, par laquelle Lucrece fait entendre que l'axe du monde, qui s'éleve dans la partie septentrionale, & s'abaisse dans la méridionale, commence à s'incliner dans l'Egypte.

IBID. V. 9.

L'Éléphantiasis ainsi nommé du mot Grec Ελεφας, éléphant à cause de la ressemblance que les malheureux attaqués de ce mal, ont avec l'éléphant, soit pour l'apparence extérieure du corps, soit pour la couleur de la peau, soit pour la durée de la maladie, est le plus horrible des fléaux qui affligent l'humanité.

Eſt lepræ ſpecies, elephantiaſiſque vocatur,
Quo cunctis morbis major ſic eſſe videtur
Ut major cunctis elephas animantibus extat.
Maur. de Vir. herb. cap. 5.

Le corps entier eſt alors défiguré par des tumeurs hideuſes, des tubéroſités, des poireaux, des croûtes, des exoſtoſes, il eſt parſemé de taches blanches, livides, rougeâtres-obſcures, ou pourpres, dépouillé par une dépilation totale, rongé par des ulceres affreux, par un cancer univerſel qui pénetre juſqu'à la charpente oſſeuſe même. Joignez-y l'enrouement de la voix, la tuméfaction des tempes & de l'arcade ſupérieur des orbites, & mille autres caracteres d'autant plus hideux qu'ils ſont tous extérieurs. En effet on dirait que la Nature, dans cette maladie, a eu l'intention de ſe jouer de l'art des médecins, en expoſant à découvert à leurs yeux, en aſſujettiſſant à leur tact un mal dont elle a rendu la cure impoſſible. Dans les autres maladies ils peuvent prétexter le jeu ſecret de l'organiſation intérieure, qui ne ſe manifeſte au dehors que par des ſymptomes faibles, difficiles à ſaiſir, ſouvent même équivoques. Ici le mal ſe produit lui-même aux yeux pour défier l'art & ſe jouer de ſes reſſources. Les médecins tant anciens que modernes conviennent que cette maladie eſt in-

curable ; c'eſt un fait atteſté par l'expérience, confirmé d'ailleurs par la foule innombrable de recettes contradictoires imaginées depuis tant de ſiecles pour le traitement de cette maladie. Cette incurabilité eſt d'autant plus ſurprenante, qu'on connaît auſſi bien les cauſes que les effets de ce mal. On ſçait qu'il eſt occaſionné communément par l'humidité de l'air, par des brouillards infects, par le voiſinage de la mer & des étangs, ſoit doux ſoit ſalés. On ſçait que les peuples dont les habitations ſont ſouterreines, dont la boiſſon eſt une eau ſtagnante, dont les alimens ſont viſqueux, gras, huileux & putrides, tels que les poiſſons cruds ou ſalés, les fromages corrompus, & même certains légumes de mauvaiſe qualité, ſont ordinairement ſujets à ce mal. Auſſi a-t-on remarqué que les Etats deſpotiques & barbares ſont ceux où il ſe déploie avec le plus de fureur. Les peuples découragés par la tyrannie du gouvernement, négligent des terres dont ils ne recueillent pas les fruits, laiſſent croupir les marais & les étangs, vivant dans la fange, comme des animaux immondes, & imprimant, pour ainſi dire, au pays qu'ils habitent, un aſpect auſſi triſte que le leur. Delà ces exhalaiſons fétides qui reçues dans le canal de la reſpiration, au lieu d'un air pur, n'introduiſent dans la machine que les germes de la

plus affreuſe maladie. Repréſentons-nous donc le deſpotiſme, non pas ſeulement tel que le dépeint Séneque dans une de ſes lettres; environné de buchers, de fer, de flammes & de bourreaux, mais encore eſcorté par les peſtes & les maladies contagieuſes, empoiſonnant de ſon ſouffle l'air, la terre & les eaux. Heureuſement l'éléphantiaſis paraît preſqu'éteint aujourd'hui en Europe, d'où le deſpotiſme ſe retire de jour en jour vers l'Aſie, le lieu de ſa naiſſance. On ne voit plus de trace de cette maladie que dans quelques pays ſeptentrionaux & maritimes, tels que l'iſle de Feroë, l'Iſlande, le Groenland, la Norwege, le nord de la Hollande & les montagnes d'Ecoſſe; mais elle s'en dédommage dans les autres parties du continent, dans les iſles de la Grece, dans la Syrie, dans l'Egypte, la Nigritie, le royaume d'Angola, les iſles d'Afrique, le Malabar, Goa, le Bengale, le royaume de Siam, Batavia, les Moluques, le Japon, &c.. Les Européens l'ont trouvée au milieu des richeſſes du nouveau monde, comme le ſerpent qui gardait les pommes d'or des Heſpérides; ils l'ont vue régner dans l'iſle de St. Domingue, dans le quartier du fort royal à la Martinique, à la Guadeloupe, à l'iſle de St. Chriſtophe, aux iſles des Caraïbes, aux environs du Miſſiſſipi, dans la Jamaïque, dans un

canton du Paraguai, dans une partie du Bréſil, & dans les riches contrées du Pérou. Cette maladie qui répond, pour ainſi dire, à tous les points de notre globe, répond auſſi à tous les inſtans de ſa durée. Auſſi ancienne que le monde, elle naquit de ce même mêlange de terre & d'eau auquel les anciens philoſophes attribuaient l'origine des premiers hommes. Combien de précautions imaginées par les anciens légiſlateurs pour arrêter les progrès de ce mal naiſſant ! L'uſage des viandes proſcrit dans les pays chauds, l'interdiction du porc qui ſe roule dans la fange, des oiſeaux aquatiques qui vivent dans les eaux, préceptes que Pythagore puiſa chez les Egyptiens, ne nous permettent pas de douter que ce mal n'eût fait dès-lors de terribles ravages. La côte Maritime de l'Aſie & la baſſe Egypte ont paſſé de tout tems pour le ſol natal de l'Eléphantiaſis. Les loix économiques des Hébreux, leur hiſtoire, ce Job abandonné de tout le monde, ce mandiant Lazare, ce général Naaman, & pluſieurs autres exemples ne prouvent-ils pas que les Juifs étaient en proie à cette maladie ? Elle était connue dans la Thrace, dans la Myſie, dans la Germanie ; elle déſolait les Indes du tems d'Alexandre qui défendit à ſes habitans l'uſage du poiſſon, la Perſe ſous le nom de *mal Perſique* ; la Grece

& les régions de l'Afrique voisines de la Mauritanie. Elle s'est aussi fait sentir à l'empire Romain, non qu'elle y ait été apportée d'Orient par les troupes de Pompée, mais parce que les mêmes causes qui l'avaient fait naître dans les autres contrées, l'y produisirent aussi. Ne l'attribuons pas non plus parmi nous aux Croisades, mais à d'autres fléaux aussi efficaces. Les irruptions des Barbares, la servitude du gouvernement féodal, l'abrutissement des peuples, l'abandon de l'Agriculture ; voilà les vraies causes qui la perpétuent si long-tems en Occident. La Nature, malheureusement trop féconde, s'est étudiée à la multiplier sous mille formes diverses. Le feu St. Antoine, le feu sacré ou feu Persique, la plique Polonaise, le scorbut & le mal vénérien sont les résultats des mêmes causes combinées ou modifiées, différens ruisseaux de la même source empoisonnée. Est-ce une consolation pour l'humanité que la contagion de cette maladie soit encore un problême ? On dit que quelquefois la femme la gagne de son mari, sans que les enfans qu'elle met au monde en soient atteints, que d'autres fois les enfans naissent infectés du virus, sans qu'il se soit communiqué à la femme. Tantôt on la gagne par le simple contact, tantôt on habite impunément avec des Eléphantiaques ;

mais qu'importe qu'elle ſe communique ou non par la contagion, quand la Nature a tant d'autres reſſources pour la propager ?

CETTE note eſt un précis de l'excellente hiſtoire de l'Eléphantiaſis, par M. Raymond.

Fin du ſecond Volume.



TABLE

Qui indique le quantieme du vers initial de chaque page.

LIVRE IV.

Pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
8	1	50	450	92	902
10	12	52	471	94	922
12	33	54	493	96	945
14	54	56	516	98	967
16	78	58	537	100	988
18	100	60	558	102	1006
20	122	62	580	104	1026
22	144	64	600	106	1046
24	166	66	621	108	1066
26	185	68	641	110	1089
28	207	70	667	112	1108
30	226	72	689	114	1130
32	248	74	710	116	1150
34	271	76	731	118	1168
36	295	78	753	120	1188
38	315	80	773	122	1210
40	338	82	793	124	1232
42	362	84	814	126	1254
44	385	86	836	128	1275
46	406	88	858		
48	428	90	880		

LIVRE V.

Pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
142	1	152	100	162	214
144	13	154	123	164	234
146	35	156	147	166	258
148	58	158	171	168	279
150	81	160	193	170	300

pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
172	320	208	708	244	1090
174	340	210	730	246	1108
176	363	212	754	248	1130
178	386	214	776	250	1151
180	408	216	795	252	1169
182	429	218	816	254	1187
184	450	220	836	256	1206
186	474	222	856	258	1227
188	494	224	881	260	1250
190	514	226	903	262	1275
192	535	228	924	264	1297
194	556	230	944	266	1319
196	577	232	964	268	1340
198	598	234	986	270	1359
200	623	236	1009	272	1380
202	644	238	1028	274	1404
204	665	240	1049	276	1426
206	686	242	1068	278	1446

LIVRE VI.

Pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
284	1	310	255	336	523
286	12	312	276	338	546
288	37	314	299	340	564
290	57	316	320	342	587
292	77	318	339	344	608
294	99	320	359	346	628
296	117	322	381	348	649
298	137	324	400	350	670
300	156	326	419	352	689
302	175	328	440	354	708
304	195	330	460	356	727
306	211	332	481	358	747
308	234	334	503	360	770

pag.	vers.	pag.	vers.	pag.	vers.
362	791	378	950	394	1126
364	812	380	974	396	1150
366	832	382	995	398	1172
368	853	384	1018	400	1196
370	875	386	1040	402	1218
372	894	388	1061	404	1242
374	911	390	1083	406	1264
376	931	392	1104		

ERRATA DU SECOND VOLUME.

PAGE 10 vers 6, tactu, *lege* facto.
14 v. 16, pauca, *lege* parva.
18 v. 5, fingillatim, *lege* singillatim.
122 v. 1, separatum, *lege* superatum.
130 ligne 4, une, *lisez* uń,
212 v. 6, ptæteriit, *lege* præteriit.
235 lig. 9, il vrai, *lisez* il est vrai.
236 v. 14, miserier, *lege* misererier.
241 v. 6, equos, *lege* equas.
257 lig. 24, les, *lisez* ses.
267 lig. 10, de leur peau, *lisez* sur leur peau.
296. v. 9, verfanti, *lege* versanti.
302 v. 20, structa, *lege* structas.
365 lig. dern. cette espace, *lisez* cet espace.
379 lig. penul. ambrosie. *lisez* ambroisie.
385 lig. 1, aussi, *lisez* ainsi.

